





RICHARD, M.C.

RECUEIL D'OBSERVATIONS *DE MÉDECINE* DES HÔPITAUX MILITAIRES.

Fait & rédigé par M. RICHARD DE HAUTESIERCK, Écuyer, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel; Premier Médecin des camps & armées du Roi; Inſpecteur général des Hôpitaux militaires de France, & ayant la correſpondance des mêmes Hôpitaux & des autres du Royaume, où l'on reçoit des Soldats malades; Médecin-conſultant du Roi, & ordinaire des grande & petite Écuries; de l'Univerſité de Médecine de Montpellier, & des Académies de Gottingue & de Béſiers.

TOME PREMIER.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXVI.



A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Ministre & Secrétaire d'État ayant les départemens de la Guerre & des Affaires étrangères, &c.

MONSEIGNEUR,

IL est bien juste que ce Recueil d'Observations de Médecine, faites par les Médecins des Hôpitaux militaires du

royaume, paroiſſe ſous vos auſpices, puiſqu'il eſt en quelque ſorte votre ouvrage, par le plan que vous en avez tracé.

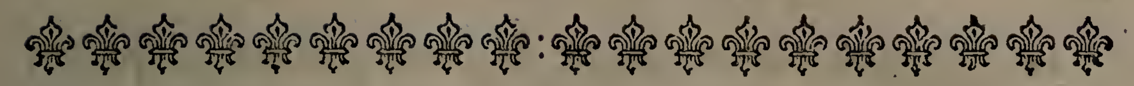
Qu'il eſt beau, MONSEIGNEUR, de vous voir au milieu des travaux attachés à une adminiſtration auſſi immenſe que la vôtre, deſcendre quelquefois de ces hautes conceptions qui font le deſtin de l'État, à des ſoins moins élevés en apparence, mais précieux à l'humanité par le rapport qu'ils ont à la conſervation des Soldats. Quand ils apprendront ce que l'État fait pour eux ſous votre miniſtère, en même temps qu'ils béniront votre mémoire, ils s'exerceront avec plus d'ardeur dans l'art de combattre & de défendre la Patrie, & ſeront prodigues d'un ſang qu'on ménage aujourd'hui avec tant d'attention.

Agréez aussi, MONSEIGNEUR, l'hommage des formules que j'ai composées pour les Hôpitaux des armées, & que j'ajoute ici par vos ordres; elles pourront servir de modèle à celles des Médecins des Hôpitaux militaires du Roi, sans être pour eux une loi dont ils ne puissent s'écarter. Les circonstances les décideront sur ce qu'ils jugeront à propos d'ajouter ou de diminuer, pour les approprier aux différens genres de maladies.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
RICHARD.



PRÉFACE.

L'ART de guérir les maladies du corps, ou, pour parler plus exactement, la recherche des remèdes propres à les soulager, date de la chute même de l'homme: il est certain que le soin de sa conservation a dû être sa première étude; ainsi la nécessité de garantir son existence de la douleur & de la destruction, fut la mère de la Médecine: Mais l'enfance de cet art, le plus utile de tous, dura encore long-temps; l'ignorance, l'inexpérience, la crainte & souvent la superstition nuisirent à ses progrès. Telle est en général la pusillanimité de notre ame, que nous sommes naturellement portés à chercher hors de nous & loin du globe que nous habitons, les causes des maux qui nous affligent & les secours qui peuvent nous en délivrer.

Les Prêtres & les Mages s'emparèrent de la Médecine chez les Égyptiens, les Assyriens, les Chaldéens, les Babyloniens, les Perses, &c. Ce fut entre leurs mains un moyen de plus d'en imposer au peuple & d'abuser de leur crédulité. On fit honneur aux Dieux, de guérisons qui n'étoient que l'ouvrage de la Nature ou d'une secrette industrie.

Cependant l'habitude de voir des maladies, & les essais multipliés de différentes manières de les traiter, firent éclore quelques observations assez justes.

De-là ces ordonnances & ces recettes déposées dans plusieurs temples de l'antiquité : mais le peu de découvertes heureuses qu'on avoit faites étoient étouffées sous un monceau d'erreurs qui défiguroient cette Médecine Sacerdotale. Il falloit un génie bien vaste & bien puissant, pour séparer ces parcelles d'or d'un alliage aussi grossier, pour ne pas confondre le mensonge avec la vérité, les procédés de la Nature avec les prestiges de l'imagination, enfin pour réduire à une physique simple & claire un cahos informe & confus que les ministres des Autels faisoient respecter à la faveur d'une obscurité mystérieuse.

La Grèce eut la gloire de produire ce grand homme, dans la personne d'Hippocrate : si l'on considère à quel degré de perfection il a porté son art, on trouvera qu'il y a plus contribué que tous ses successeurs dans une longue suite de siècles ; c'est par ses lumières & par ses travaux que la Médecine est devenue une science proprement dite, puisque personne avant lui ne l'avoit réduite en principes : il commença par rassembler toutes les lumières acquises & confusément éparses en mille endroits différens ; il distingua les cures prétendues miraculeuses, des guérisons opérées par des moyens simples ; il interrogea la Nature qui lui découvrit une partie de ses secrets ; s'il établit quelques hypothèses, il leur donna pour fondement des observations physiques : le résultat de ses expériences fut d'imprimer un caractère de réprobation à toutes celles qu'un faux coup-d'œil avoit supposées, & d'extraire des véritables, des principes certains sur lesquels

lesquels il pût asseoir une multitude de vérités propres à étendre la sphère des connoissances médicinales. Les ouvrages qu'il nous a laissés attestent que la Médecine étoit beaucoup plus avancée de son temps que toute autre science. Ses écrits sublimes font encore aujourd'hui l'étonnement & l'admiration des Maîtres les plus profondément versés dans la théorie & dans la pratique de cet art.

La méthode d'Hippocrate n'a pas prévalu dans tous les âges ; ses traités lumineux ont toujours été plus admirés qu'étudiés. Ses successeurs, soit qu'ils voulussent se distinguer en s'ouvrant une carrière nouvelle, soit que les expériences rebutassent leur paresse & qu'il fût plus commode pour eux de raisonner, abandonnèrent la route qu'il avoit tracée ; ils se livrèrent à l'esprit de système, & se persuadant que leurs idées particulières étoient les vues générales de la Nature, ils lui prêtèrent une marche & des procédés qu'elle n'a jamais connus. Ces rêves brillans jetèrent sans doute pendant quelque temps beaucoup plus d'éclat, que les observations laborieuses de ces esprits attentifs & patiens, qui suivent la Nature jusque dans les moindres détours de son sanctuaire. Mais toutes ces chimères de l'imagination se sont évanouies ; elles n'offrent par-tout que de vastes débris, tandis que le temple de la vérité s'élève majestueusement par le secours des matériaux que fournit la sage & lente expérience.

Esculape fut mis au rang des Dieux, pour s'être occupé de l'art de guérir ; Athènes éleva des statues à Hippocrate, parce qu'il avoit approfondi ce même

art ; l'Anatomie fut redevable de ſes premiers progrès au goût d'Alexandre le Grand & des Ptolomées, pour l'Hiſtoire naturelle. Ces exemples prouvent que l'encouragement eſt néceſſaire aux Sciences, & que, ſi l'on veut que la Médecine, en particulier, ſe perfectionne de plus en plus parmi nous, elle a beſoin que le Gouvernement la protège & forme des établiſſemens qui puiſſent augmenter la maſſe de ſes lumières & de ſes reſſources.

Un objet de cette importance n'échappa point à l'œil vigilant de Louis XIV ; la Médecine, ſous ſon règne, ſe reſſentit de l'heureuſe influence du trône. Louis le Bien-aimé, héritier des rares qualités & des vues utiles de ce grand Roi, plus encore que de ſon ſceptre, honore cet art d'une attention particulière. La vue des Soldats qui furent bleſſés à la célèbre journée de Fontenoy, en combattant ſous ſes yeux, n'a fait qu'exciter ſa tendre ſenſibilité à veiller plus que jamais ſur une Science qui peut lui conſerver la portion de ſes ſujets la plus noble & la plus utile. C'eſt pour remplir les intentions bienfaiſantes de Sa Majeſté, que M. le Duc de Choiſeul, auſſi zélé pour l'exécution de ſes ordres, qu'éclairé ſur le choix des moyens, a ordonné l'établiſſement d'une correſpondance de tous les Hôpitaux militaires du Royaume.

Le Roi, par l'organe de ce Miniſtre, veut que les Médecins & les Chirurgiens de ces hôpitaux, donnent des Mémoires ſur la nature de l'air, des eaux, du ſol & autres circonſtances du pays qu'ils habitent, relativement à leur effet, pour la perte, la conſervation

& le rétabliſſement de la ſanté ; il leur enjoint de lui envoyer tous les mois des obſervations ſur les maladies régnantes, ſur les épidémies, ſur les cas particuliers & nouveaux qui ſe préſenteront dans la pratique, en marquant le rapport que toutes ces maladies pourront avoir avec l'état de l'atmoſphère. Parmi ces Mémoires, je choiſirai les plus ſolides & les plus utiles pour les faire imprimer : ce qui fournira un volume chaque année.

L'expérience & l'obſervation doivent être les fondemens des Mémoires Topographiques; & on exige que pour les dreſſer, les Correſpondans ſe règlent ſur les ouvrages d'Hippocrate, ſur-tout ſur ſon livre curieux, *De aëre, locis & aquis*, qui apprennent ce qu'il penſoit de l'influence des climats ſur les maladies ; ſes réflexions ſur celles de la Grèce montrent un homme bien convaincu que la Nature, uniforme dans ſes loix générales, varie beaucoup dans l'application qu'elle en fait en chaque pays : ce n'eſt qu'en marchant ſur ſes traces que l'on pourra réuſſir. Mémoires Topographiques.

Aucune nation ne peut ſe flatter encore d'avoir un Recueil d'obſervations fondées ſur l'expérience, & relatives au climat qu'elle habite. Quelques Médecins zélés ont fait des tentatives à cet égard, entr'autres le célèbre Baglivi ; afin de prévenir l'abus des conſéquences qu'on pourroit tirer de ſes obſervations pour d'autres endroits que Rome, il a ſoin de répéter ſouvent que ſes expériences ont été faites dans cette ville & dans les environs : *in urbe Româ & in aëre Romano.* Si une mort prématurée n'avoit point enlevé ce ſavant Obſervateur, Rome auroit poſſédé un Recueil

d'obſervations topographiques qui lui manque encore.

La découverte des cauſes particulières qui influent ſur la conſervation, l'altération & le rétabliſſement de la ſanté des habitans de chaque contrée, dépend d'une infinité de circonſtances qui peuvent cependant ſe rapporter à ſept points capitaux.

1.° La ſituation d'un pays, relativement au ſoleil, peut être regardée comme la cauſe qui a l'influence la plus marquée ſur le caractère des divers habitans de la terre. De tout temps on a meſuré les qualités de l'eſprit & du corps ſur le plus ou le moins de proximité du ſoleil : quelle que ſoit l'action de cet aſtre, elle eſt pourtant modifiée par l'élévation & l'abaiſſement des lieux, par les montagnes, les bois, les rivières, les lacs, les étangs, les marais & autres différences que nous remarquons ſur notre globe. Dans la Grèce, une ſeule montagne avoit mis une différence ſenſible, pour l'eſprit, entre les Athéniens & les Thébains; ceux-ci étoient auſſi ſtupides que les autres étoient ſpirituels.

2.° Après les différences de la ſituation d'un lieu, viennent celles de la nature du terroir : les parties conſtitutives d'un ſol ſont sèches ou humides, graſſes ou maigres, ſalées ou inſipides, &c. & de ces variétés, dont nous abandonnons le détail aux Naturaliſtes & aux Agriculteurs, ſuivent l'abondance ou la diſette des pâturages, des fruits, du gibier, le nombre plus ou moins grand des quadrupèdes : certaines contrées ſe diſtinguent par des productions qui leur ſont propres. Les mêmes ſubſtances, qui dans quelques pays ſont

des principes de vie & de ſanté, portent dans d'autres le poiſon & la mort.

Les qualités du terroir conduiront le Médecin-obſervateur à l'énumération des productions qui lui ſont particulières; de ces productions, aux vertus qu'elles empruntent du ſol qui leur ſert de matrice; & de ces vertus, aux effets qui en réſultent pour la ſanté.

3.° Les eaux éprouvent des différences étonnantes cauſées par l'atmoſphère, d'où elles tombent en forme de pluie, de neige, de grêle ou de brouillards; par les lieux ſoûterrains où elles ſe filtrent, par les baſſins où ſont contenues les fontaines & les citernes; enfin par les différens lits ſur leſquels coulent les fleuves, les rivières & les ruiſſeaux. Toutes ces circonſtances doivent être étudiées avec ſoin : on ſait combien les eaux influent ſur la ſanté, tant par leur crudité & leur peſanteur, que par les matières hétérogènes dont elles ſont chargées. A cette étude, il faut joindre celle des eaux minérales; leurs qualités, pour être connues, ont beſoin d'un examen de leur ſource, du chemin qu'elles parcourent, d'expériences phyſiques & chimiques, & d'obſervations médicinales.

4.° Les exhalaiſons putrides qui s'élèvent néceſſairement des lieux habités par un grand nombre d'animaux, de ceux où l'on fait un grand amas de végétaux; des hôpitaux ſur-tout, des boucheries, des voiries, des cimetières, des marchés, des laboratoires de différens artiſtes, ſont autant de poiſons meurtriers de mille eſpèces différentes; mais l'œil attentif du Magiſtrat de police ſur le débit des denrées; ſur la propreté des rues,

ſur la diſpenſation des ſecours de la Médecine, enfin ſur tous les objets qui peuvent intéreſſer la ſanté, ſont un heureux préſervatif contre ces vapeurs funeſtes : ces objets ne doivent pas non plus être négligés par les Officiers de ſanté des Hôpitaux militaires.

5.° De toutes les propriétés de l'air, il n'y a que ſa fluidité qui ſoit invariable, les autres ſont différentes ſuivant les contrées: ſa gravité dépend du plus ou du moins d'élévation des lieux, ſa chaleur de celle du ſoleil, ſon élaſticité de ſa compreſſion; mais ce qu'il importe plus de connoître, c'eſt l'action inviſible des poiſons que reçoit l'atmoſphère; cette action auſſi inévitable que dangereuſe, échappe aux yeux du vulgaire qui en eſt la triſte victime.

Chargé des exhalaiſons minérales, végétales & animales, l'air n'eſt jamais ſemblable à lui-même, ces différences doivent ſur-tout être ſaiſies par les Médecins de la correſpondance; il n'eſt pas moins eſſentiel de le ſuivre dans ſes mouvemens capricieux; tantôt il nous apporte ce qu'il a de plus favorable, tantôt ce qu'il a de plus nuiſible à notre ſanté; il eſt donc néceſſaire de ſuivre le cours des vents, cours irrégulier ſans doute, mais qui dans chaque contrée eſt ſoumis à un ordre général, dont il ne s'écarte point ſans influer d'une manière dangereuſe ſur l'économie animale.

Ce ne ſeroit point aſſez de ne connoître de l'atmoſphère, que la ſeule partie qui répond aux lieux que nous habitons; il faut, autant qu'il eſt poſſible, étendre nos connoiſſances au-delà de ce que nous voyons; c'eſt ce que fit *Hippocrate*, qui prédit la

peſte qui devoit venir d'Illirie ravager la Grèce; c'eſt ce que les Médecins-praticiens peuvent faire avec beaucoup de fruit.

Chaque ſaiſon apporte de nouveaux changemens dans l'air, qui ſont ſi eſſentiels à la ſanté, que s'ils n'avoient pas lieu, l'économie animale en ſeroit dérangée; il faut donc encore étudier l'atmoſphère dans chaque révolution de ſaiſon.

6.° Après avoir conſidéré l'état phyſique des lieux, il eſt indiſpenſable de deſcendre à la conſtitution de ceux qui les habitent, & d'étudier leur tempérament, leurs maladies & la nature des remèdes qui les ſoulagent : nous verrons alors un rapport frappant entre les premières circonſtances qui ſont les cauſes, & celles-ci qui en ſont les effets. Pour y procéder avec méthode, l'obſervateur intelligent examinera le régime général de ſes compatriotes, dans leurs alimens & leurs boiſſons, dans leurs occupations & leurs exercices, dans le plus ou le moins de propreté de leurs maiſons & de leurs vêtemens.

Mais, pour que ce tableau ſoit exact, il faut qu'il embraſſe les trois ordres de Citoyens; ſavoir, les riches, les pauvres, & ceux qui tiennent le milieu entre les deux. Le régime ne ſauroit être le même, où la fortune a mis tant de différence. Un autre point, auquel il faut encore avoir égard par rapport au régime, c'eſt la diverſité de l'âge & du ſexe, deux choſes qui doivent néceſſairement produire des effets bien différens.

La cauſe des maladies une fois connue, indiquera d'elle-même les remèdes que la Nature a préparés pour leur guériſon, & la manière de s'en ſervir dans leur traitement, qui doit être différent ſelon l'âge, le ſexe & le tempérament. Tout eſt lié dans la Nature, les maux & les remèdes, les uns & les autres avec la conſtitution des hommes; c'eſt cette liaiſon que doivent ſur-tout étudier les Médecins des Hôpitaux militaires: le ſuccès de leur travail dépend du plus ou du moins de découvertes qu'ils auront faites dans cette liaiſon; auſſi c'eſt un des objets que le Miniſtre leur recommande le plus.

7.° Les Hôpitaux méritent des détails particuliers ſur la plupart des circonſtances dont on vient de faire l'énumération; car, ſi les gens ſains & aiſés ſe reſſentent des influences de l'atmoſphère où ils vivent, quelle impreſſion ne doivent-elles pas faire ſur des corps affoiblis déjà par la misère & la maladie! Comme le but principal de M. le Duc de Choiſeul, dans cet établiſſement, eſt la conſervation des Troupes du Roi, il exige que les Médecins, & à leur défaut, les Chirurgiens des Hôpitaux militaires, insèrent dans leurs Mémoires un article particulier touchant l'expoſition & la conſtruction de ces Hôpitaux & des Caſernes; le nombre des ſalles, des lits & des malades; le genre des maladies qui peuvent s'y trouver plus particulièrement que dans la ville; les précautions que l'on prend pour empêcher le progrès & la communication des maladies; en un mot, tout ce qui peut intéreſſer leur ſervice de ſanté.

Le fecond travail qu'on demande, & qui a beaucoup de rapport avec le précédent, a pour objet des obfervations Météorologiques & Cliniques. Obfervations Météorologiques & Cliniques.

Le Miniftre exige des Correfpondans, un détail journalier des variations du baromètre, du thermomètre & des vents; de leur influence fur les fruits de la terre; enfin de tous les accidens mentionnés dans le plan des Mémoires topographiques. Pour rendre ce fecond objet utile, M. le Duc de Choifeul defire que les Correfpondans lient leurs obfervations météorologiques avec l'indication fuccincte des maladies qui ont régné pendant le même mois; qu'ils expofent auffi avec précifion la marche & la fin de ces maladies, ainfi que l'effet des remèdes qui ont été indiqués ou employés.

Les épidémies, ces fléaux trop communs, femblent accufer en quelque forte la Médecine, de n'avoir pas porté fes lumières affez loin, pour pouvoir les foumettre à des règles ainfi que les autres maladies; cependant elles font affujetties à celles de la Nature, elles ont toutes leurs caufes dans la conftitution particulière & actuelle du pays où elles exercent leurs ravages: il fuit de-là que leur connoiffance eft attachée à la topographie phyfique-médicinale. Comme cette fcience a toujours été fort négligée, il n'eft pas étonnant que les épidémies foient fi peu connues: il eft donc important de la cultiver, pour prefcrire des loix à ces terribles maladies. Épidémies.

Après avoir déterminé le temps & la durée du commencement, de l'état, de la déclinaifon & de la fin de l'épidémie que les Correfpondans auront à

décrire, leur ſecond objet ſera de donner un détail hiſtorique de l'état de l'atmoſphère, de la ſucceſſion des ſaiſons, des productions naturelles, & autres circonſtances qui auront paru avoir plus d'action dans le cours de l'épidémie. Ce ne doit point être un détail purement phyſique; il doit préſenter le rapport de ces circonſtances avec le nombre & l'intenſité des ſymptômes qui ont caractériſé la maladie; les moyens qu'on a employés pour corriger ou prévenir la mauvaiſe influence de toutes les cauſes qu'on a pu ſoupçonner, & le ſuccès qu'on en a obtenu. Les Correſpondans choiſiront les cas particuliers les plus propres à faire connoître la nature, les différences, les cauſes & la curation de ces maladies; & ſe conformeront au plan qui va bientôt être mis ſous les yeux.

Les épidémies qui attaquent les hommes, ne ſont pas les ſeules ſur leſquelles le Miniſtre demande des obſervations; elles doivent s'étendre juſque ſur les animaux: en effet, le même mécaniſme qui entretient la vie de l'homme, lui eſt commun avec eux à bien des égards; d'ailleurs, comme il ſe nourrit de la ſubſtance d'un grand nombre, il a tout à craindre pour lui-même de l'altération de leurs ſucs nourriciers. C'eſt par ces raiſons qu'on a donné dans ce premier Volume l'hiſtoire d'une épidémie, qui a attaqué la volaille de Toulon, pendant le mois de Mai 1763; indépendamment de l'intérêt de notre ſanté & de notre conſervation, nous en avons un autre fondé ſur les ſervices que nous rendent les animaux.

Cas particuliers.

Juſqu'ici je n'ai fait mention que des maladies qui

ont leurs caufes dans des circonftances topographiques; il en eft d'autres qui, fans liaifon avec ces caufes, naiffent de quelques accidens particuliers qui altèrent l'économie animale : c'eft fur ces fortes de maladies que les Médecins théoriciens & praticiens ont le plus travaillé; mais quelques découvertes que l'on faffe fur des objets fi variés & fi multipliés, ils feront toujours une fource inépuifable d'obfervations. Les différentes hydropifies, par exemple, les maladies du cerveau, du cœur, des poumons, du foie, du méfentère, du pancréas, de l'eftomac & des autres vifcères, fur-tout les maladies chroniques, offrent une riche moiffon de découvertes à l'Obfervateur intelligent & patient.

L'intention de M. le Duc de Choifeul, n'eft pas de fixer l'attention des Correfpondans fur tous les cas qui fe préfenteront dans leur pratique : ce ne feroit pas non plus répondre à fes vues, que de rejeter indifféremment les cas ordinaires, pour ne s'attacher qu'à ceux qui feroient nouveaux dans tous les points; il fuffira qu'une maladie préfente quelque circonftance nouvelle dans fes phénomènes & fon traitement, pour attirer les regards attentifs de l'Obfervateur.

Mais dans la defcription de ces cas particuliers, on ne fe contentera pas d'indiquer le nom & les fymptômes les plus communs des maladies, & de les caractérifer d'une manière générale ; une idée auffi vague feroit incapable d'enrichir nos connoiffances : ce feroit pareillement s'éloigner du but que propofe M. le Duc de Choifeul, que d'entrer dans de longues digreffions & differtations pour expofer la théorie des maladies; differ-

tations qui ne conduiſent ſouvent qu'à des idées ſyſtématiques, propres à rendre la pratique dangereuſe. Il eſt démontré par les réflexions précédentes, que l'expérience & l'obſervation ſont les ſeuls guides que doivent ſuivre les Correſpondans ; mais, pour retirer tout le fruit qu'elles promettent, il faut un tableau circonſtancié de la nature de la maladie & de ſon traitement. Ce n'eſt pas cependant que le Miniſtre déſapprouve les réflexions qui ne ſont que les conſéquences de ces deux principes, parce qu'elles peuvent répandre un grand jour ſur les faits de pratique.

Je n'entrerai point dans les détails que doit renfermer une bonne obſervation ; ils ſont ſi connus, qu'il me ſuffira de les énoncer dans une Table, où je préſente, ſous un ſeul point de vue, toutes les circonſtances dont le Miniſtre recommande la recherche dans les quatre objets de la correſpondance des Hôpitaux militaires. Ce plan paroîtra peut-être à quelques-uns des Officiers de ſanté de ces Hôpitaux, d'une exécution difficile, longue & génante ; mais l'habitude & le zèle la rendront bientôt auſſi facile qu'agréable.

Je n'ai pas beſoin de faire valoir ici les avantages d'un pareil établiſſement ; il n'eſt point de Lecteur qui ne les ſaiſiſſe au premier coup-d'œil. On a multiplié les Livres de Médecine & ceux des différentes Sciences qui tiennent à cet Art, telles que la Chirurgie, l'Anatomie, la Chimie, la Botanique ; malgré cette prodigieuſe quantité d'ouvrages, il s'en faut de beaucoup encore que les connoiſſances ſoient auſſi répandues qu'elles pourroient l'être, parce que chaque Médecin

a un ſyſtème particulier & des principes qui n'éclairent que lui.

Par l'établiſſement ordonné dans les Hôpitaux militaires du Roi, la communication des lumières deviendra plus générale. Paris ſera le foyer où viendront ſe réunir tous les rayons, & qui de-là ſe réfléchiront ſur le reſte du Royaume & même ſur les Pays étrangers.

D'après un pareil établiſſement que j'avois formé avec ſuccès en qualité d'Inſpecteur général des Hôpitaux militaires & de premier Médecin des armées en Allemagne, pendant la dernière guerre, le Roi a daigné jeter les yeux ſur moi, pour établir & entretenir cette correſpondance. Trente-deux ans de ſervice, ſans interruption, dans les Hôpitaux & dans les armées de Sa Majeſté *, m'ont ſans doute attiré de la part de ſon Miniſtre, une confiance qui m'honore & qui m'excite à m'en rendre digne de plus en plus.

Après avoir mis ſous les yeux du Public les motifs de reconnoiſſance qu'il doit aux vues de M. le Duc de Choiſeul, je crois devoir rendre compte aux Médecins & aux Chirurgiens des Hôpitaux, de la préférence que j'ai donnée dans ce premier Volume aux obſervations qui le compoſent.

* Nommé, Médecin ordinaire de l'armée en Allemagne en 1735, où M. Caſtra étoit Médecin en chef; remplacé en 1757 à l'Hôpital militaire de Sarelouis; dans l'intervalle, Médecin en chef des Camps de paix à Sarelouis & Richemont, ſous les ordres de M. de Chevert; chargé de faire l'inſpection des Hôpitaux militaires des Trois-Évêchés, ſous M. de Caumartin pour lors Intendant; premier Médecin des armées du Roi en Allemagne, depuis le mois d'Avril 1758 juſqu'à la paix.

Tout l'enſemble du plan du Miniſtre n'a pas été ſaiſi des Obſervateurs ; chacun ne l'a ſuivi que dans les parties qui l'ont le plus affecté : cette inadvertance de leur part m'a fait rejeter des Mémoires, d'ailleurs très-intéreſſans & très-inſtructifs, pour ne m'attacher qu'à un choix de circonſtances dont le détail m'a paru le plus exact ; ce ſont autant d'exemples particuliers, dont la réunion ſera connoître l'idée totale du Miniſtre, & le plan auquel il exige que les Obſervateurs ſe conforment à l'avenir.

Les ſix Mémoires que contient ce Volume, pourront utilement ébaucher la topographie médicinale de la France; ils ont pour objet ſix contrées du Royaume, priſes dans des points très-éloignés : ces Mémoires, il eſt vrai, ne ſont pas également détaillés ſur toutes les circonſtances demandées; mais je rendrai cette juſtice à leurs Auteurs, que chacun fournit du moins par quelques-unes, des modèles pour les Médecins qui deſirent être utiles à leurs compatriotes. Celui de Straſbourg a un mérite qui ne ſe trouve point dans les autres, mais que les Correſpondans ſont diſpenſés de rechercher par le plan même du Miniſtre. Ce Mémoire eſt diviſé en deux parties; l'une théorique, & l'autre pratique. Celle-ci eſt réſervée pour le volume ſuivant, la première eſt remplie de diſſertations phyſiques ſur les eaux, l'air, les vents & les principaux météores aqueux & aëriens que j'aurois eu regret de retrancher. J'ai cru obliger les Médecins & les Chirurgiens des Hôpitaux militaires, en laiſſant ſubſiſter dans un Ouvrage qui leur eſt principalement conſacré, des connoiſſances

utiles à la pratique de la Médecine, répandues dans un grand nombre de volumes qu'ils ne pourroient se procurer qu'à grands frais & avec beaucoup d'embarras. J'avertirai à cette occasion que la même raison m'a engagé à faire usage de quelques morceaux que j'aurois supprimés, si mon objet eût moins été de travailler avec le Ministre à rendre les Médecins des Hôpitaux plus utiles, en les confirmant dans la pratique d'un usage journalier, que d'attirer l'admiration par des nouveautés brillantes. Les Correspondans trouveront aussi dans ce premier tome, de bons modèles d'observations Météorologiques & Cliniques, & quelques exemples de l'exactitude qu'on doit apporter dans la description des épidémies & autres maladies rares & intéressantes.

Il n'est pas besoin de recommander aux Observateurs, de la candeur, du jugement, un dégagement absolu des opinions systématiques, & la proscription de toute digression hors du sujet, & de l'expérience. Nous avons déjà un trop grand nombre de descriptions imparfaites de maladies ; ce n'est que par l'exposition exacte & sincère des faits tels qu'ils seront arrivés, que les ouvrages qui seront les fruits de la correspondance, pourront autant l'emporter sur ceux de ce genre qui ont déjà paru, que les vues & les soins du Ministre qui l'a établie sont au-dessus de ceux des particuliers qui ont entrepris de pareils travaux.



PLAN

De la correſpondance des Hôpitaux Militaires & de Charité du Royaume, où l'on reçoit des Soldats malades.

I.

Mémoires Topographiques & Médicinaux.

1.° La ſituation de la ville, & même de la province; leur degré de longitude & de latitude; leur élévation ou leur abaiſſement; leur aſpect à l'égard du ſoleil; les montagnes ou les bois qui les couvrent; le cours & la ſituation des rivières, canaux, lacs, étangs, marécages, &c. qui les arroſent.

2.° Le terroir. Ses qualités; les productions minérales, végétales, & même animales qui lui ſont particulières, relativement ſur-tout à leur plus ou moins d'abondance, & à leurs qualités ſalubres ou nuiſibles.

3.° Les eaux. Les qualités & l'uſage des eaux ſimples de rivière, de puits, de fontaine, de citerne, &c. relativement ſur-tout à leur degré de peſanteur & de chaleur, à leur plus ou moins de crudité, & aux matières hétérogènes qu'elles contiennent; la nature, les propriétés, les uſages & les effets des eaux minérales.

4.° La ſociété. Ce qu'elle influe ſur la ſanté, ſuivant le nombre des habitans; la conſtruction & expoſition des maiſons, des rues, des hôpitaux, des cimetières, des voiries, des boucheries, des marchés, des laboratoires de différens métiers, & magaſins de différens commerces, &c. les uſages obſervés à l'égard de toutes ces circonſtances; les corrections qu'elle reçoit des attentions du Magiſtrat de Police, ſur la propreté des rues, ſur la vente des denrées, ſur la diſpenſation des

ſecours

secours de Médecine, & tous autres objets qui peuvent intéresser la santé.

5.° L'air. Ses qualités relatives, sur-tout à sa sécheresse, à sa chaleur, à sa gravité & à son élasticité; les exhalaisons minérales, végétales & animales qui lui sont fournies par les circonstances détaillées sur la situation des lieux; les changemens qu'il reçoit des saisons; les vents qui dominent dans chaque saison.

6.° Les habitans. Leur régime, relativement sur-tout à l'air, aux alimens, aux boissons; à la propreté dans leurs habits & l'intérieur des maisons, & à leurs occupations; leur constitution, leur tempérament considéré dans leur corps & leur esprit; leurs maladies endémiques & épidémiques; les indications particulières à leur santé & à leurs maladies; le rapport de leurs maladies & des remèdes qu'elles indiquent, avec toutes les circonstances précédentes.

7.° Les hôpitaux & casernes. Leur construction & exposition; le nombre des salles, des lits & des malades; les maladies qui y peuvent être endémiques; leur service de santé.

I I.

Observations Météorologiques & Cliniques.

1.° Un détail historique des variations du baromètre, du thermomètre & des vents chaque jour du mois; de l'influence de ces variations sur les fruits & les animaux, sans oublier les autres accidens qui ont paru avoir du rapport à la santé pendant le mois.

2.° L'indication succincte des maladies régnantes pendant le même mois; de leur liaison avec l'état de l'atmosphère & autres accidens; de leur marche & de leur terminaison, & de l'effet des remèdes qui ont été indiqués & employés.

I I I.

Épidémies sur les hommes ou sur les animaux.

1.° Le temps & la durée de leur commencement, de leur état, de leur diminution & de leur fin.

2.° Leur rapport avec l'état de l'atmosphère, la succession des saisons; les productions dont on a usé pour nourriture, & autres accidens qui ont paru dans tout le cours de l'épidémie, & dont il est indispensable de donner un détail historique; les moyens employés pour en corriger les défauts, & les succès qu'ils ont eus.

3.° L'histoire des cas particuliers les plus extraordinaires & les plus utiles, suivant l'ordre exposé plus bas.

4.° Réflexions pour caractériser d'après toutes les circonstances précédentes les causes éloignées, la nature & la curation prophylactique & thérapeutique de l'épidémie, en général & en particulier.

I V.

Cas particuliers extraordinaires.

1.° L'état habituel du malade, son âge; & à l'égard des enfans, s'il a toutes ses dents, s'il a eu la rougeole & la petite vérole, s'il est rachitique, &c. son sexe; & à l'égard des femmes, l'état de ses pertes blanches ou rouges, si elle est fille ou mariée, l'état des couches qu'elle a eues, &c. ses occupations & l'usage qu'il a fait des choses non naturelles; sa constitution & son tempérament, désignés sur-tout par son port extérieur, son teint, les évacuations qu'il éprouve, les maladies auxquelles il est sujet, celles de ses parens, &c.

2.° L'état où il a été avant que le Médecin l'ait vu; le temps où son indisposition a commencé; la manière dont elle s'est manifestée dans le principe, les soins ou la négligence qu'il a eus pour prévenir les accidens dont il étoit menacé, & détruire ceux qui ont paru; le détail des remèdes qu'il a pris, & de tout ce qui lui est arrivé depuis qu'il s'est aperçu du dérangement de sa santé.

3.° Son état au moment qu'il a paru devant le Médecin; le tableau des symptômes dont il étoit alors attaqué; le caractère & la complication des maladies qu'ils ont présentées; l'analyse des indications qu'ils ont suggérées.

4.° L'exposition purement historique des symptômes qui ont paru,

& de la dofe, du mélange & de l'effet des remèdes adminiftrés, jour par jour, depuis le commencement du traitement jufqu'à la fin de la maladie.

5.° La defcription Anatomique de tout ce qui a paru hors de l'état naturel à l'ouverture du cadavre dans les trois capacités, mais fur-tout dans la région affectée.

6.° Réflexions qui déterminent avec précifion, d'après toutes ces circonftances, les caufes éloignées de la maladie pour établir la cure prophylactique; les fignes pathognomoniques des caufes prochaines pour caractérifer la maladie; les efforts que la Nature a faits pour la guérifon dans les crifes; les indications & les remèdes les plus propres dans l'efpèce de la maladie ou dans la complication qui a paru pour établir la cure thérapeutique, palliative ou radicale.



TABLE DES MÉMOIRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Titres.

RECUEIL



RECUEIL D'OBSERVATIONS DE MÉDECINE DES HÔPITAUX MILITAIRES.

MÉMOIRE SUR LA SITUATION, L'AIR ET LES EAUX DE LA VILLE DE MONTPELLIER.

Par M. FOURNIER, Médecin de l'Hôtel-Dieu & de l'Hôpital militaire de la même ville.

LA ville de Montpellier, comme ſon nom le fait aſſez ſentir, eſt avantageuſement ſituée ſur une hauteur, entre la mer qui eſt à ſon midi, & une petite chaîne de montagnes qui ſont placées au nord. Le Lez qui prend ſa ſource au pied d'une de ces montagnes, coule du nord au midi, à un quart de lieue de cet emplacement, & va ſe jeter dans la mer. Situation de Montpellier.

On conçoit aiſément que dans cette poſition, l'air ne peut être que très-ſain & très-pur dans notre ville: elle n'eſt point aſſez près de la mer, des étangs & des marécages qui l'avoiſinent, pour être expoſée aux Température de l'air.

désordres que les molécules étrangères & pernicieuses qui s'en exhalent, doivent porter dans l'atmosphère des endroits qui en sont plus proches: mais quand même ces exhalaisons seroient plus à sa portée, le vent du nord qui vient du côté qui leur est opposé, & qui souffle quelquefois avec assez de violence, seroit très-capable de les éloigner, de les chasser & de mettre par-là la ville hors de leurs atteintes.

En général, cet air tout sain & salubre qu'il est, a beaucoup de vivacité & est très-pénétrant: il a plus de sécheresse pendant le règne du vent du nord qui revient assez fréquemment: il est au contraire plus humide quand c'est le vent de la mer qui prend le dessus. Ce sont ces deux vents qui en se succédant se soutiennent le plus: il est plus rare d'y être exposé à l'action des vents du levant & du couchant: les intermédiaires ne s'y montrent pas non plus fréquemment; quoiqu'ils aient pourtant de temps à autre leur tour; sur-tout quand les saisons s'éloignent de la régularité qu'elles ont coutume de suivre dans ce climat qu'on peut mettre au rang des tempérés.

Malgré cette température, l'action de nos vents est si différente, qu'il est bien difficile de ne pas se ressentir de leurs impressions: l'air de la mer humide & salé, doit influer sur nos solides & nos humeurs, relativement à ces qualités: celui du nord qui est vif, sec, pénétrant, doit les modifier de toute autre manière: les vents du levant & du couchant viennent par fois croiser ces actions opposées, & y en ajouter de nouvelles: les vents intermédiaires ont leur manière d'agir particulière. Parmi ceux-ci, nous en avons un qui se fait sentir quelquefois au printemps, moins fréquemment en hiver, qu'on appelle dans le pays *Aura-rousse*, &

que sa chaleur rend remarquable ; il porte dans le visage de si fortes impressions, qu'on pourroit les comparer à une espèce de flamme. Il n'est point de neige qui résiste à son action: elle est si efficace, qu'on peut hardiment assurer que s'il venoit à souffler dans le nord, il en feroit fondre toutes les glaces.

Cette variété n'empêche pourtant pas que notre atmosphère ne soit à tous égards très-salubre ; sur-tout quand elle n'est pas portée trop loin ; & qu'un vent qui a commencé à se déclarer, se soutient pendant long-temps pour céder la place à un autre qui est d'aussi longue durée: car lorsque leurs alternatives sont si soudaines & si brusques, il est bien difficile, quelque précaution que l'on prenne, de se mettre à l'abri de leurs mauvais effets.

Nous croyons devoir examiner ces vents dans chaque saison séparément, suivant qu'elles se présentent ordinairement : car il n'est pas besoin d'avertir que tout n'y est pas constamment égal: nous éprouvons des excès souvent opposés : par exemple, nous avons actuellement *(Mars 1765)* depuis plus de trois mois une pluie qui n'a eu d'autre interruption, que quelques beaux jours aussi doux que dans le printemps, ou une fort légère gelée. L'année dernière au contraire, nous fumes exposés à une sécheresse extrême, pendant plus de six mois que le vent du nord règna presque toujours sans aucune violence. Nos fontaines avoient considérablement baissé : la rivière fut desséchée dans une infinité d'endroits : nos citernes & nos puits ne le furent pas moins ; & ces derniers ne fournirent pas plus d'eau, malgré l'attention qu'eurent bien des particuliers de les faire creuser, pour leur donner plus de profondeur : nos campagnes désolées & dévorées par la

pouſſière, formoient un coup d'œil pitoyable : j'obſervai très-ſenſiblement que dans ces dernières circonſtances, les fièvres malignes qui ſe déclarèrent & qui furent très-fréquentes, ſe maſquèrent beaucoup moins ; & qu'elles déployèrent leurs accidens avec plus de fureur & de vivacité. De ces accidens, il y en avoit un d'autant plus fâcheux & remarquable, qu'on eut bien de la peine à le combattre, & qu'il ſe déclara preſque toujours : c'étoit l'embarras & l'inflammation des voies urinaires : tantôt c'étoit une douleur inſupportable dans les reins, où l'urine ne ſe ſéparoit point du tout, ou du moins en bien petite quantité : d'autres fois c'étoit la veſſie qui étoit principalement affectée : la dyſurie, l'iſchurie ſuivoient bientôt cet état, qui empiroit à vue d'œil, quelques efforts que l'on fît pour le prévenir ou pour le faire changer : la tenſion de l'hypogaſtre & de tout le bas-ventre annonçoient, après une inflammation générale dans cette cavité, la gangrène & la perte inévitable du malade.

Nous avons moins à nous plaindre de la pluie : les maladies que nous avons eu à combattre pendant qu'elle a règné, ont bien été en auſſi grand nombre : mais elles ont été ſi peu meurtrières, même les fièvres malignes, que nous avons paſſé trois ſemaines à l'Hôtel-Dieu ſans perdre aucun malade, ce qui n'étoit jamais arrivé depuis ſon exiſtence. Ces avantages n'empêchent point que nous n'attendions le retour du beau temps avec grande impatience : habitués à un ciel plus ſerein, nous lui donnons la préférence ; & nous aimons mieux rentrer dans l'ordre ordinaire qui va être détaillé.

Le nord règne le plus communément en hiver & au printemps. Sa violence eſt ſouvent très-incommode, parce qu'il eſt très-froid, pour avoir paſſé ſur la neige

des montagnes voiſines: il faut avoir la poitrine bien bonne & bien conſtituée pour réſiſter à ſes impreſſions, qu'il eſt d'autant plus difficile d'éviter, qu'on a été dans un endroit chaud, ou qu'on abandonne la chaleur du ſoleil après y avoir été expoſé. On a conſtamment obſervé qu'il y avoit, proportion gardée, plus de phtiſiques dans les endroits de la ville qui répondent plus immédiatement à ſon expoſition. Lorſqu'il prend le deſſus, qu'il fait taire les autres vents, & qu'il règne ſans violence, en hiver comme au printemps, nous avons les plus beaux jours de la Nature: en revanche quand il eſt un peu fort, & qu'il vient à pleuvoir, nous avons preſque toujours des orages, des pluies abondantes, mais qui ne ſont pas de durée. Il eſt rare que ce vent incommode en automne: il eſt très-avantageux en été, parce qu'il diminue l'excès de nos chaleurs, en rafraîchiſſant l'air le ſoir & le matin.

Le vent de la mer eſt au contraire accablant dans toutes les ſaiſons, mais ſur-tout en été. Le relâchement qu'il porte dans nos fibres, diminue les forces, & jette dans une peſanteur & un mal-aiſe qui ſont qu'on eſt excédé des moindres fatigues. Notre manière d'être & nos reſſorts ſont d'autant plus changés dans cette ſaiſon, que l'air a plus perdu de ſon élaſticité. Ne pouvant plus balancer les efforts de l'air intérieur, il met le déſordre dans la marche de nos liqueurs, produit des gonflemens inquiétans & gêne la reſpiration : en rabattant la vigueur des forces truſives de l'inſenſible tranſpiration, il en ſupprime le cours ; & cette ſuppreſſion ne manque guère d'occaſionner des ſurcharges dans les glandes inteſtinales, qui déterminent des cours de ventre ; ou d'ajouter de nouveaux embarras à la circulation, capables de produire d'autres maladies.

L'état gênant & dangereux où nous met ce vent, ne ſe diſſipe guère que quand le vent de la montagne vient à ſouffler. L'heureuſe influence de celui-ci rétablit nos fibres dans leur reſſort naturel, & ramène toute la circulation à la régularité des mouvemens qu'elle doit ſuivre. Les malades ſont encore plus ſenſiblement affectés par le vent de la mer pendant les chaleurs ; ils ſe trouvent plus engourdis & plus affaiſſés, & leurs cavités ſont plus diſpoſées aux engorgemens, juſqu'à ce qu'un peu de fraîcheur amenée par le nord, vienne les mettre en état de réſiſter à leurs maux, & favoriſer les ſuccès des remèdes. Ce vent n'eſt pas moins contraire aux opérations de la récolte, qu'aux fonctions de notre corps : tant qu'il dure, il eſt impoſſible de battre & de vanner le blé parfaitement : ſi on s'obſtinoit à le faire, on perdroit une grande portion du grain qui reſteroit confondue dans les pailles.

Le même vent n'eſt cependant pas ſans des avantages, dont on ſent le prix quand les chaleurs ſont exceſſives. Il s'élève alors de la ſurface de la mer, deux fois le jour, des vents frais qu'on appelle *Pareſſeux* ou *Étéſiens*, & qui ſont connus chez le vulgaire ſous le nom de *Lougarben:* ces vents en rafraîchiſſant l'air, empêchent que les gens de la campagne qui y travaillent malgré la chaleur, ne ſuccombent ſous ſon poids: ce qui leur arriveroit immancablement, s'ils étoient privés de cette reſſource; car alors ils ne peuvent tenir ni reſpirer.

Les vents étéſiens ſe lèvent vers les neuf à dix heures du matin, & ſoufflent juſque vers midi ; ils ſe relèvent vers les deux heures, & ſe ſoutiennent juſqu'à quatre: alors le nord ſemble les faire taire: il commence à répandre une fraîcheur qui augmentant de plus en

plus, ſemble tout ranimer. Quelquefois il arrive que le nord ne ſouffle point, quoique les vents éthéſiens aient diſparus : les nuits alors deviennent ſi étouffantes, qu'une infinité de pauvres gens ne peuvent reſter dans leurs hautes & petites chambres, que l'ardeur du ſoleil a rendues ardentes comme des fournaiſes, & ſont obligés de coucher dans la rue, ou de ſe tenir à leurs fenêtres.

Les vents du levant, du couchant & les intermédiaires ſont plus rares : ils ſont ordinairement les avant-coureurs de la pluie, qui ne tarde point à ſe déclarer bien-tôt après qu'ils ont commencé à ſe faire ſentir.

Le terroir de Montpellier eſt très-découvert : il y a fort peu de bois & d'arbres, ce qui le dépare un peu, mais ne l'empêche pourtant pas d'être riant : il y a dans certains endroits, tant du côté de la mer que de celui des montagnes, des vues admirables, ſingulières & uniques : les terres en ſont maigres, sèches, légères ; & on y rencontre beaucoup de pierraille & de cailloutage. Nos Naturaliſtes y fouillent aſſez ſouvent pour chercher des pétrifications, & y en trouvent. Un tel ſol paroît ne pas devoir être d'un grand prix : cependant l'induſtrie des habitans qui n'exigent de lui que ce à quoi il eſt propre, ſuppléant par leurs travaux à ce qui manque à ſa bonté, ne laiſſe pas de le rendre très-fertile. Tout ce qu'on y recueille eſt très-parfait : le blé l'emporte ſur tout celui qui nous peut venir d'ailleurs ; tant pour la peſanteur du grain, que pour la blancheur & la quantité du pain qu'il peut rendre. Il faut avouer cependant que la moiſſon n'eſt pas abondante ; & qu'on recueille ſi peu de blé, qu'on auroit peine à en nourrir les perſonnes qui l'habitent, s'il n'en venoit des endroits voiſins : mais nous ſommes dédommagés par nos

Qualité du terroir.

vignobles qui ſont brillans & très-multipliés. Les raiſins qu'on y trouve, outre la grande variété & la beauté, ſont d'un goût exquis. On en mange une grande quantité: ils rafraîchiſſent, ils engraiſſent : ſouvent on leur a vû emporter des fièvres lentes eſſentielles, & pluſieurs autres maux qui avoient réſiſté à l'action de bien des remèdes. Les vins qu'ils rendent ne ſont pas moins excellens, quand ils ſont bien faits: ils ont dans les premiers temps un peu trop de fougue & de dureté: mais ils s'en dépouillent dans la ſuite; à meſure qu'on les garde: ils ſe débarraſſent de leur tartre, prennent un œil très-brillant, & gagnent une fineſſe qui leur font mériter l'avantage d'être mis à côté des meilleurs vins, ſur leſquels même ils l'emportent, ſi on a l'attention de ne les boire qu'à la troiſième ou quatrième année.

Toutes les campagnes ſont couvertes d'oliviers : il y en a d'une infinité d'eſpèces différentes, qui portent tous des olives bonnes à confire & à manger : mais certaines ont la préférence pour cet uſage; notamment celles qui ont plus de chair & plus de groſſeur: celles-ci rendent pourtant moins d'huile que bien d'autres, qui ne ſauroient leur être comparées pour la beauté. Cette huile eſt très-abondante & ſi excellente, qu'elle peut le diſputer à celle de Provence; pourvu qu'on la faſſe avec attention, & qu'on ſoit plus touché de la bonne qualité que de la quantité; ce qui n'arrive pas toujours; & met beaucoup de différence dans le prix qu'on peut la vendre.

La bonne manière de l'avoir parfaite, eſt de faire porter au moulin les olives, à meſure qu'elles ſont cueillies : on les y réduit d'abord en pâte, qu'on entaſſe ſur un preſſoir deſtiné à en exprimer l'huile: celle qui vient la première, avant qu'on ait mis de l'eau chaude

chaude ſur cette pâte, eſt de l'huile vierge. Rien n'égale ſa bonté & ſa fineſſe: mais il faut qu'on puiſſe l'employer en peu de temps; ſans quoi elle perdroit inſenſiblement ſa bonne qualité, parce qu'elle n'eſt point de garde. Il n'en eſt pas de même de celle qui la ſuit immédiatement, & qu'on exprime après avoir jeté de l'eau chaude ſur la pâte: on peut la garder pluſieurs années de ſuite, ſans craindre de la voir dégénérer, pourvu qu'on ait ſoin de la conſerver & de la mettre dans des vaiſſeaux bien propres.

On ne ſauroit s'attendre à l'avoir auſſi bonne, quand l'avidité engage les propriétaires à faire entaſſer les olives, & à les laiſſer croupir en monceaux: elles s'échauffent ſi fort par cette manœuvre, que l'huile qu'elles rendent, véritablement en plus grande quantité, eſt beaucoup plus forte, plus groſſière & d'une odeur déſagréable. Elle eſt encore très-peu eſtimée quand elle eſt graſſe: cette mauvaiſe qualité eſt communément inſéparable de l'huile exprimée des olives qu'on a cueillies ſur des oliviers ſitués dans des fonds humides, ou auxquels on a prodigué le fumier. Les oliviers qu'on ne fume jamais, qui ſont plantés dans des fonds pierreux, ſecs, arides, portent les olives les plus propres à rendre la plus excellente & la meilleure huile: ils ſont même dans ce local plus à l'abri des évènemens qui maltraitent ceux qui ſont dans d'autres poſitions: ils ne riſquent point la pourriture de leurs racines par le ſéjour des eaux, inévitable dans certaines terres. Ces racines ſont pendant l'hiver, dans les fentes des rochers qu'elles ont pénétrées, hors de l'inſulte de la gelée & des frimas: dans l'été elles y ſont ſi fraîchement, qu'elles n'ont rien à y craindre de la ſéchereſſe, de la torréfaction & des ardeurs brûlantes du

ſoleil. Nous excéderions, ſi nous voulions pouſſer plus loin ces détails, & y ajouter ceux qui concernent tous les uſages qu'on fait ici de l'huile: nous les terminerons en indiquant une très-bonne reſſource que nous fournit le marc des olives dans les engourdiſſemens & dans les douleurs *à cauſâ frigidâ:* ce marc excite vivement la tranſpiration & la ſueur, ſoit qu'on en faſſe des applications particulières, ſoit que cette application ſoit générale & s'exécute ſur tout le corps. Dans ce dernier cas il faut compter de la part de la perſonne qu'on met à cette épreuve, ſur beaucoup de force & de vigueur, parce que ſans ces conditions, la chaleur eſt ſi violente, & elle excite ſi abondamment la ſueur, qu'elle ne pourroit y réſiſter, & tomberoit en ſyncope.

Les autres denrées ou alimens qui ſervent à notre nourriture, ne ſont pas moins bons: le mouton eſt parfait; il eſt tendre, plein de ſuc & d'un goût exquis: auſſi ſa viande eſt celle dont on fait le plus de conſommation. Il s'en faut bien que le bœuf & le veau ſoient en général de la même bonté: il ſemble que cette grande différence ne peût être imputée qu'à la qualité des pâturages qui ſont peu propres à nourrir les bœufs & les veaux, & qui ſont très-convenables aux moutons.

Nos laitages, du moins ceux de vache, n'ont ni la blancheur, ni la fineſſe, ni la douceur des laitages de bien d'aûtres pays, qui ſont plus gras & plus fertiles: c'eſt encore ici le cas d'avoir recours pour interpréter cette différence, à la qualité de notre air & à celle de nos pâturages, qui étant ſalés, ne ſauroient manquer de leur communiquer des impreſſions de ſalure: elle eſt très-ſenſible, quoique l'habitude nous empêche de nous en apercevoir. Pour les perſonnes qui ont pris

du lait dans d'autres contrées, elles prétendent que le nôtre ne lui eſt point comparable, & qu'il y a une extrême différence: ce goût de ſalé eſt beaucoup plus fort & plus remarquable dans l'été que dans les autres ſaiſons. Outre qu'alors toutes les dérivations des fluides ſont plus groſſières, par la diminution des particules les plus tenues que la tranſpiration leur enlève; les pâturages ſont encore plus arides & ont moins de ſuc. Cette différence eſt connue des Médecins, qui y font une grande attention, en ne donnant le lait de vache aux malades, communément que pendant l'hiver & dans le printemps. Il n'en eſt pas de même du lait d'âneſſe & de celui de chèvre: ces deux derniers laits ont peut-être beaucoup plus de douceur & de fineſſe que par-tout ailleurs: celui d'âneſſe ſur-tout eſt parfait, quand l'âneſſe eſt jeune, bien portante, & qu'on a l'attention de la bien nourrir avec de l'orge & du chiendent. Nous le donnons en automne & en hiver: nous donnons la préférence à celui de chèvre au printemps; celui de brebis eſt peu d'uſage, & uniquement deſtiné à ceux qui ne peuvent avoir la reſſource des autres.

Nous avons peu de volaille; & nous en manquerions ſouvent, ſi on ne nous en apportoit de pluſieurs endroits du haut Languedoc, où elle eſt abondante & bonne: celle qu'on élève ici avec l'attention de la bien nourrir, eſt remplie de ſuc & a plus de fineſſe; mais elle n'a pas la graiſſe qu'elle peut avoir ailleurs. Le gibier n'eſt pas abondant, mais il eſt parfait, ſur-tout dans certains cantons, où on lui trouve ſenſiblement plus de fumet & de délicateſſe. Les oiſeaux de paſſage y ſont très-multipliés, & les aquatiques, dont nos vaſtes étangs ſont couverts, le ſont encore davantage.

Il eſt très-rare que le poiſſon de toute eſpèce nous

manque: nous devons cet avantage au voiſinage de la mer, qui nous le fournit toujours fort frais, auſſi-bien que toute ſorte de coquillages: il nous vient moins fréquemment du poiſſon de rivière.

En général, les fruits ne ſont pas abondans: il y en a cependant quelques-uns dont on regorge, & qui ſont très-bons: les autres ne ſont excellens qu'autant qu'on a l'attention de les ſoigner & de les bien cultiver: ſi on n'y donne beaucoup de ſoin, ils avortent ſouvent, ſe deſsèchent, deviennent très-imparfaits, & par-là de rebut; du moins pour ceux qui ont quelque délicateſſe.

Les herbages & les légumes ſont très-bons & de toute eſpèce: ils ne réſiſteroient jamais à nos ſéche-reſſes & aux vives ardeurs du ſoleil, ſi on ne prenoit le ſoin de les arroſer ſoir & matin d'une manière auſſi commode que ſingulière: c'eſt au moyen d'un puits à roue, dont tous les potagers ſont pourvus, que s'exécute cet arroſage. On fait aller un cheval ou une mule, à qui on a bandé les yeux, circulairement autour du puits, après l'avoir attachée à l'extrémité d'une groſſe perche, dont l'autre extrémité eſt engrénée dans un cilindre; ce cilindre tourne au milieu; & par ce mouvement il met en jeu les roues qui ſervent à faire puiſer & faire monter l'eau dans de petites cruches oblongues & ajuſtées à des cordages: cette eau eſt verſée des cruches dans un petit réſervoir, d'où on la fait couler avec beaucoup de facilité dans tout le potager, en mettant de petites digues aux endroits qui ne doivent pas être arroſés; & en la dirigeant vers ceux qui ſont deſtinés aux arroſages.

Qualité des eaux.

L'eau dont on fait uſage eſt de trois ſortes; l'eau de fontaine, celle des puits & celle des citernes: on avoit autrefois pluſieurs fontaines qui étoient dans nos

fauboürgs, & qui y fourniffoient abondamment de l'eau; mais elles ont enfin tari; ou elles ont été détruites par le laps & les injures des temps; de manière qu'on étoit borné, il y a quelques années, aux reffources d'une feule fontaine, dont l'eau pût être bue: l'on étoit dans les alarmes au moindre évènement qui menaçoit fon fort. On y en a ajouté depuis une autre qui donne beaucoup plus d'eau, & qu'on a conduite du pied d'une montagne appelée *Saint-Clément*, dont la diftance de la ville eft de deux grandes lieues. Il a fallu pour parvenir à cette conduite, opérer des merveilles & des prodiges: la crainte qu'on a eue de manquer d'eau, a empêché qu'on ne fe rebutât d'aucun obftacle: les ouvrages immenfes qu'on a conftruits, peuvent effacer ceux des Romains, & font prefque déjà portés à leur entière perfection: la fontaine coule près de nos murs: on la conduira bientôt, & peu à peu dans différens quartiers de la ville, pour la commodité des habitans, qui auront par-là un avantage dont leurs prédéceffeurs avoient été conftamment privés. On fait ufage de cette eau, & on en boit; & même le plus grand nombre, qui à la vérité n'eft pas communément le plus éclairé, lui donne la préférence fur celle d'une ancienne fontaine, qu'on appelle la fontaine du *Piles-Saint-Gilles*, parce qu'elle fe trouve dans le faubourg qui porte ce nom. J'en ai porté un jugement différent, après en avoir fait exactement la comparaifon: j'ai trouvé qu'elles étoient véritablement de la même pefanteur; mais que l'eau de la fontaine de *Saint-Clément* gardée jufqu'au lendemain, perdoit de fon brillant & de fa limpidité; qu'elle devenoit un peu louche, & acquéroit un goût doux & de fadeur. Ces raifons m'ont déterminé à continuer de faire conftamment ufage de l'eau de la

fontaine du Piles-Saint-Gilles, qu'on peut garder tant qu'on veut, ſans qu'il lui arrive le moindre changement. J'en ai bu d'ailleurs toute la vie; elle eſt parfaite, claïre, tranſparente: elle a de plus l'avantage d'avoir beaucoup de fraîcheur en été, & d'être preſque chaude en hiver, ce qui en établit encore les bonnes qualités, quoiqu'en veuillent dire quelques Étrangers, qui habitués à des ſources vives & pétillantes, trouvent l'eau de celle-ci un peu lourde & trop molle.

Des puits, les uns ſont dans la ville, & bien des particuliers en ont dans leurs maiſons; les autres ſont dehors dans les jardins, ce ſont les puits à roue dont nous avons parlé : l'eau de ces derniers eſt ordinairement très-bonne, parce qu'elle eſt fournie ou par des ſources particulières, ou par des courans qui les traverſent. Il s'en faut bien que l'eau des puits qui ſont dans la ville ſoit de cette bonté : elle eſt communément le produit de filtrations qui la fourniſſent: elle eſt peu battue, ſéjourne & croupit: de-là elle eſt preſque toujours chargée de parties terreuſes & étrangères; ce qui la rend louche, lourde, peſante, lui donne un goût douceâtre, fade, rebutant, & fait qu'elle eſt mal-ſaine & très-propre à produire une infinité de mauvais effets dans ceux qui en feroient uſage : mais il eſt rare qu'on en boive quand elle eſt telle que je viens de la décrire. Il y a des puits où l'on en trouve de bonne: & même il y en a dont la bonté pourroit le diſputer à celle de nos fontaines: cette eau n'eſt pourtant pas en général de ſervice pour la boiſſon: elle n'eſt deſtinée qu'aux autres uſages du ménage.

Dans différentes maiſons de la ville, où l'on ne pouvoit avoir de puits, ni en pratiquer, on a tâché d'y ſuppléer par des citernes, qui ſont des réſervoirs

aſſez vaſtes & conſidérables qu'on a l'attention de nettoyer & de tenir fort propres pour recevoir l'eau de la pluie qui va s'y rendre au moyen des canaux qu'on diſpoſe pour l'y conduire de tout le couvert de la maiſon. Il y en a de ſi bien entretenues, que bien des gens ne font pas difficulté d'en boire : on s'en ſert pour cuire les légumes; elle les pénètre avec tant de facilité & ſi parfaitement, qu'elle les rend fondans: communément cette eau, comme celle des puits, n'eſt réſervée que pour le ſervice des ménages: on n'en boit point, parce qu'elle ne vaut jamais celle de nos fontaines, ſur-tout l'eau de la fontaine du *Piles-Saint-Gilles*, qui mérite ſans difficulté la préférence ſur toutes les autres.

Nos habitans ſont bien faits, vifs & vigoureux: ils jouiſſent d'une très-bonne ſanté: ils ſont induſtrieux, laborieux, & ne manquent point d'eſprit & d'intelligence: ils réuſſiſſent aſſez dans tout ce qui leur arrive d'entreprendre : ils ſont de plus ſobres; & quoique pourvus abondamment de vin excellent, ils y ſont très-peu adonnés. Tempérament des Habitans.

Nos filles & nos femmes ſont bien faites: elles n'ont pas en général beaucoup d'embonpoint, mais elles ſont très-bien portantes, ſans être régulièrement & parfaitement belles, elles ſont fort aimables & ont beaucoup de grâces. Les unes & les autres ſont laborieuſes, attachées au ménage, & d'une ſageſſe qui répond mal à la fauſſe réputation de diſſolution & de débauche qu'on leur a très-injuſtement attribuées. Ces déſordres tombent plus véritablement ſur les étrangères qui abordent ici d'une infinité d'endroits; & qui devroient elles ſeules en être taxées.

Les épidémies ſont très-rares dans notre ville. L'on n'y voit point de maladie qui lui ſoit particulièrement

affectée, ni endémique, elles sont presque toutes sporadiques : quoiqu'il faille pourtant convenir que la vivacité & la salure de l'air y rendent les habitans plus particulièrement disposés à essuyer des maladies de poitrine, & des maladies inflammatoires. Les laboureurs ou les paysans qui sont destinés aux travaux de la terre, sont la plupart herniaires, tant parce qu'ils travaillent avec beaucoup de feu & de vivacité, que parce qu'ils ont la mauvaise habitude de mettre beaucoup d'huile dans tous leurs apprêts, & dans tout ce qu'ils mangent.

Les femmes & les filles sont particulièrement sujettes à la chlorose ou aux pâles couleurs, parce qu'elles sont *abstemiæ*, c'est-à-dire, qu'elles ne boivent point de vin.

Il est bien peu de maladies que je n'aie eu occasion de voir ici : j'y ai traité jusqu'à des lépreux & des cataleptiques. Celles qu'on y observe le plus ordinairement, sont les fièvres de toute espèce, & les maladies, particulièrement inflammatoires, qui attaquent toutes les cavités, sur-tout la poitrine, en hiver & au printemps : en été, le grand désordre porte sur le bas-ventre : il se présente assez fréquemment dans cette dernière saison des *cholera-morbus*, des dyssenteries & des charbons; comme dans les autres, bien des maladies aiguës : les plus ordinaires dans le chronique, sont les hydropisies & les phtysies qui marchent avec la plus grande rapidité dans les grands froids & pendant les grandes chaleurs, sur-tout quand elles sont entées sur des fonds écrouelleux & scorbutiques, ce qu'on rencontre quelquefois.

PRÉCAUTIONS

PRÉCAUTIONS D'USAGE
DANS
L'HÔTEL-DIEU DE MONTPELLIER,
Pour empêcher la communication, & arrêter les progrès des maladies.

Par M. FOURNIER.

LES précautions qu'on prend dans l'Hôtel-Dieu de Montpellier pour empêcher la communication & arrêter les progrès des maladies, se réduisent aux chefs suivans.

1.° Les malades attaqués de maladies qui peuvent se communiquer, tels que les galeux, sont dans des salles particulières. Les blessés & ceux qui sont atteints de maladies très-graves, sont pareillement placés dans des salles destinées à leur état.

2.° Toutes les salles sont disposées de manière que le vent du nord qui règne le plus fréquemment dans ce lieu, a toujours la liberté de les enfiler, & de changer à chaque instant l'atmosphère. Par-là l'air qu'on y respire étant continuellement renouvelé, y est bien plus pur. Pour le purifier cependant encore davantage, on a soin de parfumer les salles deux fois par jour, le soir & le matin, avec du genièvre, de l'encens, du storax, &c. Dans les grandes chaleurs, on arrose les salles trois fois par jour.

3.° Les malades couchent seul à seul, dans des lits à la duchesse, qui sont tous de fer : la garniture est d'un cotonnat gris-de-fer : chacun a une bonne paillasse,

& deux très-bons matelas : les couvertures en sont aussi propres qu'elles sont bonnes : elles sont toujours proportionnées au temps & aux saisons.

4.° On a soin de changer les matelas des lits, autant de fois qu'ils sont gâtés : on a également soin de changer tous les linges nécessaires aux blessés & aux autres malades, autant de fois qu'ils en ont besoin.

5.° Pour faire régner cette grande propreté, qui n'est pas un des moindres remèdes, on balaye tous les jours toutes les salles : deux fois la semaine on en inonde les pavés d'eau, sur laquelle on jette ensuite, ou du sable, ou de la sciure de bois, en frottant avec des balais, de sorte que ces pavés sont d'une netteté unique : on nettoye les lits, sur-tout dans l'été & aux approches de cette saison, au moins une fois la semaine : on ne manque jamais de blanchir les salles deux fois l'année.

6.° Les malades ont tout ce qu'il y a de mieux en nourriture : on joint toujours un nombre de volailles proportionné à celui des malades, à la meilleure viande de boucherie qu'on peut avoir. M.rs du Bureau ont l'attention d'avoir toujours le plus beau & le meilleur blé, dont on fait du pain si blanc & si parfait, qu'il n'est point de si bonne table en la ville où l'on ne pût le servir. Le vin est pareillement tiré des meilleurs cantons, & ne se boit que dans la troisième année.

7.° On observe d'avoir des drogues des premières mains ; & on fait constamment moins d'attention à leur prix qu'à leur bonté. La pharmacie est toujours abondamment pourvue de tout ce qu'il y a de plus parfait ; & les Sœurs qui en sont chargées, sont très-habiles dans la composition & la préparation des médicamens.

8.° Les pansemens des blessés se font régulièrement deux fois par jour ; le matin, sous les yeux du

Chirurgien-major de ſervice, qui règle ce qui peut leur convenir; & le ſoir par les garçons Chirurgiens. Pour le ſervice, il y a quatre Chirurgiens-majors & un ſurvivancier, deſtiné à ſuppléer aux premiers, lorſqu'ils ſont empêchés de remplir leurs fonctions, en cas de maladie ou d'abſence. Les garçons même ſont ordinairement fort habiles, n'étant jamais admis dans la maiſon, qu'après avoir été bien examinés & éprouvés par tous les Médecins & les Chirurgiens-majors, en préſence de tous ceux qui compoſent le Bureau : ils ſont obligés de ſe lever la nuit pour les malades auxquels il arrive quelque cas particulier.

9.° Le Médecin ordinaire eſt dans l'obligation indiſpenſable de voir tous les malades deux fois par jour à une heure fixe; & dans le cas d'abſence ou de maladie, il y a deux Médecins ſurvivanciers, qui ſont deſtinés à remplir ſes fonctions avec la même régularité : le Médecin qui fait la viſite eſt accompagné des Sœurs des ſalles; de la Sœur de l'apothicairerie; des garçons Chirurgiens & des infirmiers : & pour examiner ſi tout eſt en règle, & ſi perſonne ne manque à ſes fonctions, il ſe trouve à chaque viſite un Adminiſtrateur, en ſemaine pour cet effet, ou un autre qui le remplace lorſqu'il eſt abſent. Cette régularité eſt abſolument néceſſaire, pour qu'il n'y ait rien de changé dans l'ordre & la diſtribution des alimens, des bouillons, des boiſſons, des ſaignées, des remèdes & autres ſecours déſignés lors de la viſite. Tous les mercredis le Médecin viſite les plaies des bleſſés avec le Chirurgien-major de ſervice; & ils ſe conſultent enſemble pour décider ce qui peut leur être plus avantageux.

10.° Dans les cas graves & douteux, il ſe fait des conſultations devant M. l'Adminiſtrateur de ſemaine,

pour déterminer le parti qu'il y a à prendre. Dans ces consultations il y a trois Médecins & cinq Chirurgiens-majors; le Médecin en place & les deux Médecins survivanciers; les quatre Chirurgiens en place & un survivancier.

11.° Les secours spirituels ne sont pas administrés avec moins d'attention. Les Aumôniers sont assujettis à la même exactitude. Quand leur ministère est nécessaire, ils en sont avertis par les personnes qui veillent dans les salles.

12.° Enfin ces personnes ont toujours à leur tête une Sœur pour entretenir le bon ordre, & pour que rien ne manque au service. Le public est si bien informé des bons traitemens que les malades reçoivent dans cet hôpital, qu'il en vient de tous les endroits de la province, & des provinces circonvoisines; sur-tout ceux qui n'ont pas reçu dans les autres hôpitaux la guérison qu'ils espéroient. Il seroit à souhaiter que les autres hôpitaux fussent aussi-bien gouvernés; & c'est pour leur servir de modèle, que nous avons cru devoir faire précéder cet extrait.



OBSERVATIONS

Sur les Maladies qui ont régné dans l'Hôtel-Dieu de Montpellier, pendant l'année 1763.

Par M. FOURNIER.

LA recherche des causes des maladies est sans contredit le premier & le principal objet que le Médecin-praticien doit avoir en vue : celles qui dépendent de l'état de l'atmosphère, & de l'usage général & nécessaire des autres choses non naturelles, suivant les variétés qu'elles offrent dans les différentes saisons & les différens pays, sont les plus communes, les plus inévitables & en même-temps les plus cachées : elles méritent des travaux qui seront d'autant plus utiles, que les observations qu'on a faites jusqu'à ce jour sur ce point intéressant, ne sont point encore suffisantes pour établir une doctrine sûre & générale. Pour concourir plus puissamment à la perfection d'une partie si essentielle de la Médecine-pratique, nous allons présenter sous deux points de vue différens, les observations que nous avons faites sur les maladies régnantes, & sur plusieurs cas particuliers. Nous y ajouterons celles qui ont été faites sur quelques cadavres qui ont été ouverts.

1763. Janvier, Février, Mars.

OBSERVATIONS *sur les maladies régnantes, considérées relativement à l'état de l'atmosphère & à l'usage des autres choses non naturelles.*

Nous avons eu ici depuis le commencement de l'année jusque vers la mi-mars, des pluies presque

1763. Février, Mars.

continuelles: le temps a été très-doux, le vent du ſud a régné conſtamment; les autres vents, s'il s'en eſt montré, ſe ſont peu ſoutenus: pendant les mois de Février & de Mars, nous avons obſervé les maladies ſuivantes.

1.° Des accès de fièvre tierce. Bien des malades en ont été guéris ſans autre remède que le changement d'air & de nourriture. Les accès cependant ont quelquefois exigé un traitement: on a commencé par un cordial donné dans le temps du froid: on a ſaigné dans le temps du chaud: on a émétiſé & purgé pendant l'intermiſſion: on eſt venu enſuite à l'uſage du quinquina; on l'a donné en teinture ou en ſirop lorſqu'on a eu affaire à des poitrines délicates, qui ſont communes en ce pays-ci; quelquefois on l'a fait prendre en ſubſtance; d'autres fois on l'a éguiſé avec l'agaric, l'iris de Florence & le ſel ammoniac: ce mélange forme un fébrifuge très-efficace dont nous voyons tous les jours de bons effets: cette méthode ainſi variée ſuivant les circonſtances, a toujours réuſſi. Quand après la diſſipation des accès il a reſté des bouffiſſures, des œdèmes ou des obſtructions dans le bas-ventre, ils ont cédé à un bon régime de vie, & à l'uſage d'apéritifs & purgatifs employés ſous différentes formes: on en a uſé de même dans le traitement de quelques fièvres quartes; & quoiqu'elles fuſſent d'ancienne date, & qu'elles euſſent été auparavant fort rébelles & fort opiniâtres, elles ont été détruites auſſi efficacement par les mêmes procédés.

2.° Des fièvres continues avec redoublement, & des fièvres putrides. Après avoir mis les viſcères à l'abri d'engorgemens par les ſaignées, on a employé avec ſuccès les émétiques & les purgatifs; & en outre les détrempans, les légers inciſifs & le quinquina, quand

1763. Février, Mars.

les redoublemens commençoient par le froid; & on n'a pas été moins heureux dans ce second cas.

3.° Des fièvres ardentes dont on eſt venu à bout par les ſaignées, les émulſions, les tiſanes émulſionnées, les crêmes de ris, les narcotiques, les huileux & les purgatifs minoratifs.

4.° Des fièvres vermineuſes, avec des préludes de *cholera-morbus*: on y a très-bien remédié par des potions légèrement cordiales, authelmintiques, abſorbantes; les lavemens adouciſſans. Après les accidens calmés, on a uſé avec beaucoup de fruit d'ipecacuanha, quand il y a eu cours de ventre; & des émétiques antimoniaux, quand il n'y a point eu de cours de ventre; & enſuite des purgatifs. Les huileux employés ſuivant les indications ont fait rendre une grande quantité de vers.

5.° Des éryſipèles particuliers, dont quelques-uns ont été gangréneux à la face; des éryſipèles ambulans, qui, après avoir commencé à la face, ont parcouru toutes les parties du corps: on les a diſſipés par le moyen des ſaignées, des émétiques, des purgatifs, des détrempans, des légers inciſifs, des adouciſſans & des narcotiques.

6.° Différentes fièvres malignes dont on a varié le traitement, ſuivant les différens accidens dont elles ont été accompagnées. Les unes ont commencé par des foibleſſes, des cardialgies & des abattemens de forces: on a commencé alors par des cordiaux; & à meſure que le pouls s'eſt développé & s'eſt affermi, on a mis en uſage les ſaignées, les détrempans, les émétiques, les purgatifs, les veſſicatoires, &c. Dans d'autres on a obſervé des délires & des phrénéſies violentes; mais on les a calmés par le moyen du bain. Dans certains cas, l'inſomnie & le délire ont été accompagnés de mouvemens convulſifs dans le pouls

1763. Février, Mars.

& dans différentes parties : on a eu recours alors aux narcotiques. Quelquefois les mouvemens convulsifs ont paru avec foiblesse & abattement de forces : on s'est alors servi très-avantageusement des cordiaux, des absorbans & des narcotiques réunis. Enfin il y a eu des fièvres malignes avec rhumatisme général & délire : les saignées, les émétiques, les purgatifs, les détrempans, les légers incisifs, les topiques adoucissans appliqués sur les parties les plus affectées de douleur, ont soulagé & guéri les malades. Il n'y a eu qu'un seul cas où cette maladie se soit terminée par une parotide.

7.° Des pleurésies, pleuropéripneumonies & péripneumonies. Ces maladies ont été quelquefois si simples, que les saignées seules ont suffi pour les dissiper totalement : mais plus souvent il a fallu en outre frotter fréquemment, & aussi chaudement que le malade le pouvoit supporter, l'endroit de la douleur, avec des émolliens & des résolutifs : employer en outre les béchiques incrassans, souvent mêlés avec les incisifs ; les légers sudorifiques ; les légers narcotiques & les minoratifs. Il y en a eu dans lesquelles le crachement de sang & le point de côté ont cessé tout-à-coup après les premières saignées ; il est survenu alors des envies de vomir & des pesanteurs d'estomac, avec des signes de beaucoup d'embarras dans ce viscère. Un émétique dans ces circonstances a été si heureux & si décisif, que les malades demandoient à manger aussi-tôt après son action. Quelquefois aussi dans la même circonstance il ne s'est manifesté aucun embarras dans les premières voies : le pouls mollissoit tout-à-coup ; & la peau devenoit humide ; une potion sudorifique excitoit alors des sueurs abondantes & terminoit heureusement la maladie. Deux de ces malades âgés de près de

de ſoixante-dix ans ont éprouvé ſur toute l'habitude du corps, des éruptions ſi relevées & ſi générales, qu'ils croyoient être attaqués de la petite vérole: mais comme elles ſe préſentèrent ſans trouble & ſans déſordre, on les abandonna à elles-mêmes; & elles ſe diſſipèrent en deux jours, ſans former d'obſtacle à la parfaite guériſon.

1763. Février, Mars.

8.° Une petite vérole confluente, & c'eſt l'unique qu'on ait vue dans l'hôpital & dans la ville: on l'attaqua dans les commencemens par les ſaignées, les émétiques & les purgatifs, avec tant de ſuccès, qu'elle parcourut tous ſes temps ſans aucun accident; mais le malade s'étant gorgé d'alimens pour calmer la faim dont il étoit dévoré, il ſurvint une fièvre des plus ardentes; il ſe forma à l'épaule gauche un énorme dépôt rempli d'un pus très-fétide; ces accidens furent accompagnés de la perte de la vue, du délire & autres ſymptômes funeſtes qui firent ſuccomber le malade, malgré tous les ſecours qu'on lui donna.

9.° Nous avons vu des angines inflammatoires, ſuppurées & œdémateuſes. Dans les deux premières, on a plus inſiſté ſur les ſaignées, les gargariſmes adouciſſans, & les cataplaſmes émolliens & calmans: dans les œdémateuſes ſur les gargariſmes & cataplaſmes réſolutifs: dans les unes & les autres on a employé avec avantage les purgatifs & les émétiques.

10.° Il y a eu beaucoup de fluxions ſur les oreilles, les mâchoires, les gencives & les glandes du cou: on les a diſſipées par des ſaignées réitérées, autant que la violence des ſymptômes & l'état du pouls l'ont exigé; quelquefois par des émétiques, ſouvent par des purgatifs: on s'eſt ſervi de collutoires de différentes eſpèces pour les gencives, de cataplaſmes émolliens & réſolutifs ſur

1763. Février, Mars.

les glandes du cou: on a introduit dans les oreilles des calmans, des adouciſſans, & même des narcotiques.

11.° Nous avons vu auſſi des ophtalmies & des céphalalgies : les veſſicatoires appliqués derrière les oreilles ont eu l'avantage ſur tous les ſecours d'uſage dans ces maladies.

12.° Des aſthmes de toutes eſpèces, d'humides, de ſecs & de convulſifs. Dans les premiers on a employé avec ſuccès les émétiques, les purgatifs, les béchiques inciſifs, notamment le *camphorata Monſpelienſis* & le ſirop d'*eryſimum*. Dans les ſecs, les ſaignées, les béchiques doux & incraſſans, les narcotiques, les minoratifs, & enſuite les laitages n'ont pas été moins heureuſement adminiſtrés. Dans les convulſifs, les ſaignées & les narcotiques ont pareillement réuſſi.

13.° Nous avons eu des dyſſenteries anciennes & récentes: elles ont été très-bien détruites par les ſaignées, les adouciſſans, les narcotiques & l'ipecacuanha.

14.° Des hémophtiſies & vomiſſemens de ſang, qu'on a emportés par les ſaignées, les adouciſſans, les aſtringens, les narcotiques & les minoratifs.

15.° Des phtiſies des trois degrés: on a remédié aux commençantes, & même à quelques-unes du ſecond degré, par le bon régime & par l'uſage des béchiques, des narcotiques & du laitage; mais cette méthode n'a formé qu'une cure palliative dans celles du troiſième degré. On a employé la même méthode dans des cours de ventre anciens, purulens & colliquatifs, avec fièvre lente, maraſme & cakexie; mais on ne ſe propoſoit par ſon moyen que de ſoulager les malades ſans ſe flatter de les guérir.

16.° De légères affections ſcorbutiques: on les a bien efficacement combattues par les ſaignées, les

purgatifs & les collutoires ; on faisoit entrer dans ces derniers remèdes le cresson d'eau, le cochlearia & la teinture de gomme-laque : quand elles ont été compliquées d'aphtes, on s'est servi avec efficacité de verjus avec l'eau de chèvrefeuille, du collyre de Lanfranc, d'esprit de sel.

1763. Février, Mars.

17.° Enfin des coliques minérales : on les a toutes guéries dès le commencement au moyen des saignées, des anti-émétiques, des absorbans, des narcotiques, des adoucissans & des émolliens en lavemens sur-tout, & en fomentations. On a été obligé, il est vrai, de donner l'émétique à quelques-uns, mais on ne l'a fait qu'après la cessation de la douleur, lorsqu'il s'agissoit d'emporter un sentiment de poids qui restoit sur l'estomac. Ces moyens curatifs ont été employés si heureusement, que non-seulement il n'est mort aucun malade de cette maladie, mais encore il n'en est resté aucune trace chez aucun de ceux qui en ont été attaqués. Ces maladies étant ici bien moins rares que ne l'a avancé feu M. Combalusier, nous nous étendrons bientôt plus au long sur cette maladie.

Avril.

Le temps changea sur la fin du mois de Mars : le vent du sud fit place au vent du nord qui continua jusque vers la moitié d'Avril. Il fut assez froid pendant quelques jours, pour donner des gelées qui maltraitèrent nos vignes & les mûriers, cependant il plut à trois ou quatre reprises.

Dans ce changement de temps, on a vu paroître, 1.° des fièvres intermittentes de toutes les espèces ; des fièvres continues avec redoublement ; des fièvres vermineuses, putrides & malignes. Ces fièvres avoient régné pendant les mois précédens ; mais dans celui-ci elles ont fait plus d'impressions sur les cavités qu'il a

1763. Avril.

fallu mettre à l'abri des engorgemens. La poitrine eſt celle qui a le plus ſouffert: on a vu ces fièvres ſouvent compliquées de pleuréſie, péripneumonie, pleuropéripneumonie, hydropiſie de poitrine & eſquinancie; quelquefois auſſi de phrénéſie, de carus, de léthargie, de dyſſenterie & même d'éryſipèle. Ces maladies ont eu à peu-près le même caractère & la même marche, & elles ont cédé à peu-près aux mêmes procédés, que dans les deux mois précédens: nous obſerverons ſeulement que toutes les fois qu'il y a eu des délires violens ſans aucune menace pour la poitrine, le bain a eu des ſuccès très-marqués & déciſifs.

2.° Des pleuréſies, des péripneumonies & des pleuro-péripneumonies : ces maladies ſuivies de la même manière qu'en Février & en Mars, ont eu le même ſort & les mêmes tournures.

3.° Des coliques inteſtinales & d'eſtomac qu'on a diſſipées par les ſaignées, les adouciſſans, particulièrement les huileux, les narcotiques & les minoratifs après la ceſſation de la douleur.

4.° Des leucophlegmaties, des bouffiſſures, des œdèmes, des hydropiſies aſcites commençantes : ces maladies attaquèrent des femmes dont les menſtrues avoient été ſupprimées par la mauvaiſe nourriture & le mauvais air qu'elles avoient reſpiré auprès des étangs & des endroits marécageux où elles faiſoient leur ſéjour: ces maladies ont été très-bien détruites par le bon régime, le changement d'air, les hydragogues, les apéritifs & les diurétiques.

5.° Nous avons vû une rougeole qui a attaqué un jeune homme de vingt-deux ans : ce malade a été guéri par les ſecours de la Nature, aidés ſeulement de quelques remèdes, tels que les crêmes de ris à l'eau pour nour-

riture; les loochs, les émulſions & le ſirop de *nymphæa* ſur le ſoir; un collyre d'eau-roſe & de ſafran, &c. 1763. Avril.

6.° Quelques Soldats nous ont apporté des chutes & relâchemens du rectum d'ancienne date, qui avoient ſuccédé à des dyſſenteries dont ils n'avoient pu guérir dans d'autres hôpitaux; & qui cependant ont cédé aux fomentations aſtringentes faites avec les roſes rouges, les balauſtes, l'écorce de grenade, les boules de cyprès bouillies dans du vin rouge.

7.° Nous avons vû un grand nombre de fluxions ſur les yeux, les dents & les oreilles; ainſi que beaucoup d'engorgemens des glandes ſalivaires, & de celles du cou. L'embarras de ces dernières a été quelquefois porté au point de nous faire ſoupçonner un vice ſcrophuleux: cependant on eſt venu à bout de réſoudre la plupart de ces dépôts par les remèdes généraux, tels que les ſaignées, les purgations, les topiques calmans & réſolutifs. Du ſable de mer, ou un ſachet de ſel décrépité appliqués ſur la partie, ont eu un bon ſuccès. Il y a eu quelques-uns de ces dépôts qui ont tourné à ſuppuration: on a rempli auſſi heureuſement les indications que cet état préſente; dans l'un & l'autre cas on a employé les altérans & les adouciſſans, quand il a été queſtion d'attaquer les vices du ſang. Toutes ces maladies n'ont laiſſé après elles d'autre trace de leur exiſtence, que celle de la cicatrice, lorſqu'on a été obligé d'ouvrir les glandes abſcédées; quelques-unes ont été ſuivies de duretés: mais que l'application des emplâtres de mucilage, de Vigo, de ciguë & de *diabotanum* a fait évanouir.

8.° Beaucoup de perſonnes ont été attaquées de goutte: on en a diſſipé les accès par les remèdes généraux, plus fréquemment même ſans ces ſecours, par

1763. Avril. l'ufage du topique fuivant: on fait brûler parties égales de tartre crud & de falpêtre, en remuant avec une verge de fer jufqu'à ce que le feu ait ceffé: la matière étant refroidie, on en prend trois onces fur lefquelles on verfe une livre d'eau-de-vie, & demi-livre d'eau de plantain, & on paffe cette diffolution à travers le papier gris.

9.° On a vu un auffi grand nombre de perfonnes attaquées de rhumatifmes & de fciatiques qui ont préfenté les fingularités fuivantes: 1.° ces douleurs ont été plus cruelles & plus vives qu'elles n'ont coutume de l'être: 2.° elles fe font en général déclarées quand le temps étoit beau, & que nous avions le vent du nord, tandis que communément on n'en eft attaqué ici qu'aux approches de la pluie, & que le vent de la mer prend le deffus: 3.° Toutes ces douleurs ont été confidérablement diminuées ou fufpendues au retour de la pluie & du vent de la mer: elles fe font au contraire renouvelées & aigries quand le beau temps & le nord leur ont fuccédé: 4.° elles ont eu des intermiffions & des retours en manière d'accès. On a combattu ces maladies par les remèdes généraux, & particulièrement par les narcotiques, mais celles de la dernière efpèce n'ont pu être enlevées & parfaitement détruites que par l'ufage du quinquina *.

Mai. Le temps n'a pas été plus beau pendant le mois de Mai. Nous avons eu affez fréquemment de la pluie avec des alternatives des vents du nord & du midi. Les chaleurs, contre l'ordinaire, fe font fait fi peu fentir, qu'on n'a pas abandonné les habits d'hiver.

Les maladies qui ont régné dans nos hôpitaux pendant ce temps froid & humide, ont été les mêmes

* Le topique ci-deffus indiqué pour la goutte, pourroit auffi avoir lieu dans les rhumatifmes & fciatiques.

à peu-près que celles qui avoient paru précédemment; mais il faut remarquer que les fièvres malignes, putrides, vermineuſes & autres de ce genre qui portoient particulièrement ſur la poitrine & ſur la tête, commencent à moins maltraiter la poitrine, & dirigent leur plus grands efforts ſur la tête & ſur le bas-ventre : cette différence deviendra plus ſenſible, à meſure que les chaleurs ſe déclareront. En effet, ces ſortes de maux entraînent alors des tenſions, des météoriſmes, des douleurs & des menaces de phlogoſe dans l'abdomen; au lieu que dans les temps froids les grands déſordres ſe jettent ſur la tête & ſur la poitrine, & ſur-tout ſur cette dernière partie. Il y a une exception à faire à l'égard des phtiſiques, dont les ſuppurations & la colliquation marchent à pas de géant dans le temps des chaleurs : celles qu'ils eſſuyent dans ce pays-ci leur enlèvent toutes leurs forces, & la reſſource de faire de longues réſiſtances; en ſorte qu'un phtiſique qui dans les autres ſaiſons pourroit réſiſter trois mois à ſon mal, ne ſauroit y tenir quinze jours pendant l'été. Les phtiſiques y tiennent d'autant moins, qu'ils ſe trouvent (en partageant la ville en deux portions égales) expoſés au côté qui regarde la mer : ils ſe ſoutiennent d'autant mieux, qu'ils demeurent vers le côté qui regarde la montagne : & cependant dans les autres ſaiſons, les phtiſiques qui ſont du côté de la mer réſiſtent plus long-temps. J'ai même obſervé pendant plus de vingt ans que j'ai été Médecin de la Charité, qu'il y avoit les deux tiers plus de phtiſiques à l'expoſition de la montagne, qu'à celle de la mer : il ne ſeroit pas difficile de rendre raiſon de cette différence.

1763. Mai.

Nous venons auſſi d'avoir quelques *cholera-morbus*. Ils ont cédé à l'uſage des adouciſſans, de la limonade,

1763. Mai. des anti-émétiques, des abſorbans, des teintures de quinquina auxquelles on joignoit le laudanum liquide de Sydenham, & enfin des minoratifs qu'on n'a employés qu'après que tous les accidens ont été diſſipés, & que le calme a été parfaitement rétabli.

Juin. Le mois de Juin n'a pas été plus favorable à la ſanté, le temps ayant été auſſi peu convenable pour la ſaiſon. On a eu quelquefois le vent du nord aſſez froid: mais le plus fréquemment c'eſt le vent de la mer qui a régné avec des alternatives de pluie qui ont troublé nos récoltes. Les chaleurs ont commencé à peine à ſe déclarer ſur la fin du mois.

On a vu régner pendant ce mois les mêmes maladies que dans les précédens: mais on a rempli les indications qu'elles ont préſentées avec autant de ſuccès. On a eu l'attention, comme c'eſt l'ordinaire dans ce pays-ci, de choiſir les remèdes les plus efficaces & les plus éprouvés; & de donner la préférence à ceux des règnes animal & végétal: & en effet les tempéramens qui y ſont ſecs, ſenſibles & délicats s'accommodent moins bien de ceux que la chimie nous procure: il y a cependant quelques-uns de ces derniers dont on fait un grand uſage, mais ils ſont peu nombreux.

Juillet. Le temps a été inégal pendant le mois de Juillet: nous avons eu quelques journées aſſez fraîches, avec vent du nord: mais on a plus communément ſenti le chaud, & le vent de la mer a régné plus perſévéramment que les autres. La récolte a été beaucoup retardée: les fruits ont été en général moins abondans & plus mauvais qu'à l'ordinaire. On attribue cette différence aux déſordres que les dernières gelées avoient portés dans nos vignes, & dont les arbres fruitiers n'avoient pas manqué de ſe reſſentir.

Ce

Ce mois nous a encore offert dans notre Hôtel-Dieu les mêmes maladies que les mois précédens : mais nous avons vu plus fréquemment des ſciatiques, des douleurs de goutte & des rhumatiſmes; des fièvres putrides avec menace d'inflammation dans le bas-ventre, des fièvres malignes, des *cholera-morbus*, des téneſmes, des cours de ventre bilieux & ſéreux. La dyſſenterie a été la plus ſenſiblement répandue : elle a été quelquefois ſimple, mais plus ſouvent putride avec fièvre continue : la fièvre qui l'accompagnoit eſt devenue quelquefois intermittente, & ſes accès ont été tantôt erratiques, tantôt réguliers : dans ce dernier cas la fièvre étoit tierce ou quarte. On a combattu cette maladie par les remèdes qui lui ſont le plus appropriés, ſur-tout par l'ipecacuanha; & on a été aſſez heureux pour ne perdre aucun des malades qui en ont été attaqués. 1763. Juillet.

Il eſt venu de plus à l'hôpital quelques malades avec un gonflement très-conſidérable & très-douloureux dans l'épigaſtre, accompagné de fièvre & d'une douleur fixe dans l'eſtomac. Ce mal qui ſemble former une eſpèce de hernie dans l'eſtomac, & à qui même on en pourroit donner le titre, a été bien-tôt emporté par le moyen des ſaignées, & par l'application d'un emplâtre *pro fracturis* ſur l'épigaſtre : il n'a pas été beſoin d'employer d'autres ſecours.

Le commencement du mois d'Août n'a pas été exceſſivement chaud : mais le vent de la mer qui s'eſt ſoutenu très-longtemps, étoit accablant : il a été auſſi contraire aux fonctions de notre corps, qu'aux opérations de la récolte. Vers la fin du même mois les chaleurs ont été exceſſives : elles auroient même été intolérables certains jours, ſans le ſecours des vents étéſiens. Août.

Les maladies qui ſe ſont préſentées pendant ce mois

1763. Août.

sont 1.° un assez grand nombre de fièvres malignes, accompagnées de cours de ventre, de délires, de parotides, de dépôts & autres fâcheux accidens. On s'est bien trouvé de suivre leurs indications avec la précision qu'elles exigent.

2.° Deux péripneumonies & une pleurésie, maladies assez rares dans cette saison : comme elles étoient compliquées d'une fièvre putride, on a plus insisté sur les évacuans.

3.° Quelques fièvres ardentes où les saignées, les adoucissans & les narcotiques ont eu constamment des succès marqués.

4.° Des accès de fièvres intermittentes qui ont cédé à la méthode ordinaire.

5.° Des dyssenteries où les saignées, les lavemens adoucissans, les narcotiques, l'ipecacuanha, &c. ont très-bien fait.

6.° Des angines inflammatoires, où les saignées & les émétiques ont fait merveille.

7.° Beaucoup de fluxions sur les yeux : quelques graves qu'elles fussent, on les a quelquefois heureusement emportées avec des collyres, dont on a aidé l'action par des saignées & des émétiques: il y a eu certaines occasions où il a fallu employer les narcotiques, les bains & les adoucissans.

8.° Des érysipèles au visage & autres parties. On les a fort bien combattus par les saignées, les calmans, les narcotiques, les émétiques & les purgatifs.

9.° Un grand nombre de *cholera-morbus*, presque tous accompagnés de hoquet. Malgré ce symptôme si fréquemment funeste, ils ont été guéris parfaitement par l'usage des anti-émétiques, des délayans, des adoucissans, des narcotiques & des stomachiques.

10.° Enfin, une colique minérale. 1763. Septembre.

Les chaleurs ont presque entièrement disparu dès les commencemens du mois de Septembre. Une pluie abondante qui avoit duré vingt-quatre heures avoit disposé le temps à la fraîcheur : les nuits devenant plus longues dans ce mois, les matinées & les soirées sont accompagnées d'un petit froid, contre lequel il est bon de se précautionner. Le vent de la mer n'a pas paru aussi fréquemment que pendant les mois précédens, & même il s'est peu soutenu quand il s'est montré : ces avantages n'ont pas empêché que la vendange n'ait été très-modique, & les fruits fort mauvais.

Nous avons eu plus de malades à notre Hôtel-Dieu dans ce mois que dans les précédens. Les mauvais fruits dont les misérables se sont gorgés, les travaux pénibles de la campagne qui les ont épuisés, les chaleurs excessives qui ont desséché leur sang, en détruisant son baume, ont formé autant de causes procatharctiques de plusieurs maladies, dont la principale a été une fièvre putride *mali moris*. Le fond en a été le même à peu de chose près : mais on y a remarqué les singularités suivantes : 1.° elle a été plus longue & plus opiniâtre que ne le sont ordinairement ces fièvres : 2.° ceux qui en ont relevé, ont conservé beaucoup de disposition aux récidives : quelque attention qu'ils eussent à conserver un bon régime, ils tomboient dans des accès de fièvre erratique, tierce, quarte, &c : 3.° elle s'est terminée assez fréquemment par des dépôts qui n'affranchissoient pas toujours les malades des dangers qu'ils avoient déjà encourus : 5.° quoique le fond & le génie en fussent les mêmes, elle étoit extrêmement variée dans ses symptômes : tantôt elle étoit accompagnée de froid;

1763. Septembre. tantôt elle étoit ardente ; d'autres fois elle étoit ſyncopale, ſouvent lypirique: on en a vu de pourprée, de pétéchiale, &c.

Outre cette fièvre qui a paru dominer ſur les autres maladies, nous avons vu des accès de fièvre de toute eſpèce, des coliques ſtomachales & inteſtinales, des *hepatites*, des vomiſſemens de ſang, des pertes blanches dans les femmes, où l'ipecacuanha a conſtamment bien réuſſi; des phtiſies, des aſthmes de toute eſpèce, des hydropiſies de la poitrine & du bas-ventre, des rhumatiſmes, des gouttes, des dartres de toutes les eſpèces, &c. Le traitement de tous ces maux n'a rien eu de bien particulier, & qui demande que nous nous arrêtions à en faire le détail.

Octobre. Le temps a été aſſez beau & aſſez doux au commencement du mois d'Octobre: mais à peine les premiers jours en étoient-ils écoulés, qu'il s'eſt déclaré un froid aſſez vif, & qu'on a éprouvé des gelées blanches: on a commencé à redouter des gelées ſoutenues & plus fortes. On a même prétendu qu'il étoit tombé de la neige ſur les montagnes voiſines; mais cela n'eſt pas bien aſſuré. Les premiers froids ont perſiſté pendant une ſemaine entière, après laquelle le vent de la mer a ſuccédé à celui de la montagne: une pluie qui eſt ſurvenue, a préparé nos terres à recevoir la ſemence. On s'eſt porté avec d'autant plus d'ardeur à ce travail, qu'outre la crainte de ne pas trouver des circonſtances auſſi favorables, on ambitionne le plaiſir d'avoir des récoltes avancées: mais on ne réuſſit pas toujours à remplir cet objet. Le temps remis au beau, ne s'eſt pas ſoutenu dans cet état de douceur: il a bien-tôt fait place à une pluie très-abondante, mêlée d'orages, de beaucoup de tonnerre, & qui n'a point eu d'intermiſſion

pendant plusieurs jours : cette pluie a jeté le désordre dans les premières semences. Il y a eu même bien des endroits qu'il a fallu ensemencer une seconde fois : mais ce n'a rien été en comparaison des ravages affreux que les inondations ont faits dans le Roussillon, où l'on assure qu'elles ont détruit des chaussées, culbuté des ponts, emporté des forges, enlevé des villages, entraîné les bestiaux, & noyé une infinité de gens. 1763. Octobre.

Tant que le froid a duré, la fièvre putride *mali moris* est devenue plus cruelle. Jusque-là elle avoit épargné les poitrines ; mais alors elle a déployé sur cette cavité ce qu'elle avoit de violence & de malignité, en déterminant des pleuro-péripneumonies qui n'ont disparu que quand le froid s'est évanoui, & que le temps s'est remis au train qu'il a coutume de suivre dans cette saison & dans cette contrée : alors cette fièvre a paru abandonner les poitrines, & porter, comme elle le faisoit auparavant, ses principaux efforts du côté du bas-ventre.

Les maladies qui avoient régné les mois précédens dans nos hôpitaux, s'y sont soutenues pendant celui-ci : mais comme elles y ont été à peu de chose près les mêmes, qu'on les a traitées de la même manière & avec autant de succès, il seroit inutile de s'y arrêter.

Le premier jour de Novembre a été assez froid : mais Novembre. ce début de frimat ne dura que jusqu'au lendemain, que le vent de la montagne fut remplacé par celui de la mer : celui-ci a continué de se faire sentir pendant quatorze ou quinze jours ; & dans cet intervalle le temps étoit fort doux : mais tout-à-coup le nord reprit le dessus, & amena deux ou trois jours d'une gelée qui n'avoit rien de bien violent : ce vent s'étant ensuite renforcé, les gelées devinrent très-vives & très-fortes, avec un ciel beau & serein ; cette sérénité disparut

1763. Novembre.

presque toute une journée qui fut très-froide : le ciel fut alors couvert ; il tomba pendant la matinée, tantôt un peu de neige, tantôt un peu de verglas, qui pourtant ne laissèrent aucune trace de leur chute. Dans le même temps il tomba à trois à quatre lieues de nos environs une grande quantité de neige, bien plus abondante encore en Provence, où l'on assure qu'elle a fort maltraité les oliviers, & sur-tout les orangers : le plus grand nombre de ceux-ci a été détruit par la rigueur des gelées. Le reste du mois a été très-froid & très-beau : quoique le vent fût au nord, il ne donnoit presqu'aucune marque de son existence, & n'a point empêché que nous n'ayons eu les plus beaux jours de la Nature ; car quand il ne fait point ici de vent, que le soleil n'est point couvert par les nuages, il n'est point de froid qu'on ne puisse supporter fort aisément. On est même dans l'habitude de se promener alors : mais comme malgré les gelées le soleil est extrêmement chaud, on a soin de ne s'exposer à sa chaleur qu'en marchant. Il seroit difficile de la soutenir, & même il ne seroit pas toujours sûr d'en profiter à des abris particuliers : ses fortes influences font alors de vives impressions sur nos humeurs ; & en les faisant passer de l'espèce d'épaississement où le froid les tenoit auparavant à un état de raréfaction, elles peuvent occasionner une infinité d'accidens, tels que le *coryza*, l'enrouement, le rhume, des fluxions sur différentes parties, des fluxions de poitrine & autres maladies aussi graves, suivant les différentes dispositions où l'on se trouve. Une habitude suivie est seule capable de procurer l'impunité à ceux qui se laissent entraîner par l'attrait qu'on trouve à se chauffer à une aussi douce chaleur.

La fièvre *mali moris* qui a régné dans les deux mois

précédens, a préludé beaucoup plus fréquemment pendant celui-ci par des parotides : elle a laiſſé des convaleſcences longues, difficiles, indéciſes : elle s'eſt tournée aſſez fréquemment, lors de ſa terminaiſon, en accès de fièvre tierce, quarte, &c. 1763. Novembre.

Les autres maladies qui ont régné dans nos hôpitaux pendant le mois de Novembre, ont été les mêmes à peu près que celles des mois précédens. On a eu de plus pendant les grands froids, quelques pleuréſies & quelques péripneumonies qui n'ont rien eu de particulier ni de dangereux ; quelques dyſſenteries, des hydropiſies, &c. Il ne faut pas omettre que nous avons trouvé des accès de fièvre quarte très-rebelles. On n'avoit pu les emporter par les remèdes qui leur ſont appropriés; mais elles n'ont point réſiſté à l'action des eaux de Balaruc, dont la vertu n'eſt point bornée à vider les premières voies par haut & par bas; mais s'étend encore à rétablir les digeſtions.

Le temps a été en général aſſez doux pendant le mois de Décembre, mais varié par les différens vents qui ſe ſuccédoient très-rapidement. De temps en temps nous avons eu de très-beaux jours; mais ils ſe ſoutenoient peu & diſparoiſſoient bien-tôt, pour faire place à des brouillards. On a eu très-peu de pluie : les olives ont ſouffert de la ſécheresſe : elles n'ont pu gagner la chair & le volume qu'elles ont coutume d'avoir dans des ſaiſons plus favorables ; & la récolte de l'huile a été peu abondante. On prétend même que les olives avoient été ſi maltraitées par un brouillard que les payſans appellent *Neble*, qu'elles ont été toutes ridées & piquées par un ver ; cet inſecte a groſſi inſenſiblement, & s'eſt beaucoup développé preſque dans toutes celles qui ont été très-long-temps gardées, dans la vue de leur Décembre.

1763. Décembre. faire rendre plus d'huile: ce moyen a réuſſi, mais avec le déſavantage d'avoir une huile très-graſſe, puante & très mauvaiſe.

La douceur de la ſaiſon n'a point empêché que les maladies qui avoient paru dans le mois précédent, ne ſe ſoient ſoutenues dans celui-ci : elles ont été les mêmes à peu-près; mais il y a eu plus de jauniſſes, de pleuréſies & de péripneumonies : ces dernières ont paru s'attacher principalement aux gens adonnés au vin, & elles ſont pour eux très-redoutables. En effet, elles demandent néceſſairement des ſaignées ; & les ivrognes les ſoutiennent très-mal, par rapport à l'appauvriſſement de leur ſang chargé de molécules groſſières ; & à la foibleſſe des reſſorts de leurs ſolides qui ſe débandent aiſément, dès qu'ils ceſſent d'être ſoutenus par les parties ſpiritueuſes du vin ; ce qui entraîne des engorgemens & des affaiſſemens ſubits qui ne laiſſent aucune reſſource.

OBSERVATIONS SUR PLUSIEURS MALADIES PARTICULIÉRES.

Sur un vice de conformation de l'urètre & du vagin.

Mai. UNE femme âgée de vingt-quatre ans ayant été adreſſée à un Médecin & un Chirurgien de cette ville, ceux-ci après l'avoir bien examinée, décidèrent unanimement qu'elle avoit une chute de matrice qui étoit la cauſe de la ſuppreſſion de ſes règles qu'elle n'avoit jamais eues. Cette femme réduite par ſon extrême pauvreté à l'impoſſibilité de faire les remèdes que ces vues leur ſuggérèrent, prit le parti de venir à notre Hôtel-Dieu, au mois de Mai. Je la viſitai avec le Chirurgien-

Chirurgien-major; & nous fumes très-ſurpris de trouver au lieu d'une deſcente de matrice, l'urètre très-gonflé: il étoit de la groſſeur du pouce, & d'un diamètre à laiſſer entrer le gros doigt. Nous trouvames de plus dans le vagin une membrane aſſez forte qui prêtoit pourtant, & qui en bouchoit exactement la cavité. Quoiqu'il fût conſtant que cette femme n'étoit pas novice dans les exercices de Vénus, elle avoua qu'en uſant du coït, elle ſentoit de la douleur; & que depuis l'âge de quinze ans elle avoit régulièrement tous les mois un écoulement ſanguin par l'anus. Nous préſumames que les menſtrues couloient par les vaiſſeaux hémorroïdaux: on prit le parti de percer cette membrane & de la détruire, & on en vint aiſément à bout. 1763. Mai.

Sur une bleſſure conſidérable à l'épigaſtre.

Un jeune Soldat ayant reçu un coup de baïonnette dans l'épigaſtre, en ſe battant ſur le ſoir avec un de ſes camarades, paſſa toute la nuit ſans recevoir le ſecours que demandoit une bleſſure auſſi grave. Ce ne fut que le lendemain matin qu'on le porta à l'hôpital, où je le trouvai dans une ſituation fort triſte: il avoit vivement la fièvre: il étoit très-oppreſſé: ſon ventre étoit ſi tendu, ſi enflé & ſi douloureux, qu'il ne pouvoit ſupporter l'examen & la plus légère impreſſion du tact, ſans jeter les hauts cris. On le ſaigna en conſéquence bruſquement, & on continua de le ſaigner tant que les forces parurent le permettre & la violence des accidens l'exiger. On lui donna de légères infuſions de vulnéraires de Suiſſe: on ne le nourrit qu'avec de l'eau de poulet: on fomenta continuellement tout le bas-ventre avec une décoction de plantes émollientes: on lui fit

1763. Mai. prendre de temps en temps de l'huile d'amandes douces, pour lui tenir le ventre libre: par tous ces moyens on parvint à dissiper tous les accidens, à emporter la tension du ventre, à l'assoupir, à en dissiper la sensibilité, à procurer du repos, à faire tomber la fièvre, & à nous faire tout espérer d'une pareille situation; lorsque tout-à-coup, & lorsqu'il sembloit qu'on devoit le moins s'y attendre, cet homme se plaignit d'une douleur qui se faisoit sentir à l'extrémité des hypocondres de chaque côté avec assez de violence & abattement de forces: on se détermina alors à dilater la plaie; mais cette dilatation n'ayant pu nous fournir aucun éclaircissement, il fallut revenir aux mêmes secours dont on avoit fait usage auparavant: on tenta encore des demi-saignées, quand le pouls & les forces purent le permettre, on employa les émolliens, les narcotiques, &c. qui contribuèrent beaucoup à diminuer la douleur &
Juin. à nous donner du calme: mais au moment que nous regardions le sort du malade comme presque décidé, une nouvelle douleur se fit sentir encore plus vivement que les précédentes, au-dessous de l'endroit où le coup de baïonnette avoit porté: il fallut revenir aux mêmes secours qui eurent le même succès, de manière qu'après un minoratif qui avoit produit de très-bons effets, on permit au malade de prendre graduellement des alimens; mais celui-ci ayant excédé le régime prescrit, la douleur se renouvela au même endroit avec autant de force: on fut obligé de recourir aux mêmes moyens qui furent aussi victorieux, & ce Soldat étoit parfaitement rétabli au commencement de Juillet.

Sur des chutes suivies d'accidens considérables.

Un Soldat voulant faire preuve de légèreté, & passer

d'une fenêtre à une autre, se précipita sur un pavé rude où il resta quelque temps sans connoissance. On le porta sans perdre un moment à l'hôpital : il avoit plusieurs coups à la tête : tout son corps étoit fracassé & meurtri : son visage étoit méconnoissable & défiguré : les lèvres étoient en lambeaux, l'inférieure avoit été si maltraitée, qu'elle étoit toute déchirée & renversée sur le menton. Malgré cet extrême désordre, on a très-bien guéri cet homme, en le faisant envelopper dans des peaux de mouton égorgés dans le moment. Les saignées, la plus exacte diète, l'infusion des vulnéraires de Suisse & des pansemens méthodiques ont fait le reste. 1763. Juin.

Un autre Soldat, Grenadier dans le régiment de Poitou, se trouvant aux travaux d'une fontaine qu'on projette d'amener dans la ville, tomba de la hauteur d'un second étage sur un tas de pierres de taille, avec tant de violence, qu'il perdit la parole & la connoissance : il fut d'abord sans pouls, & si froid, qu'on le regarda comme mort : on le porta pourtant tout de suite à l'hôpital, où les premiers secours qu'on lui donna furent des cordiaux avec l'attention de l'envelopper dans des peaux de moutons sur le champ égorgés. Ce début de traitement fut très-heureux : cet homme se reconnut & recouvra la parole : son pouls revint : on le saigna plusieurs fois : on le mit à une diète exacte : on lui donna des infusions de vulnéraires de Suisse : on fit des embrocations sur les parties qui avoient été les plus maltraitées. Ces moyens ont très-bien réussi à le rétablir ; il ne lui resta qu'une foiblesse dans la colonne vertébrale qui l'empêcha de se tenir droit pendant long-temps ; mais cette foiblesse a été dissipée entièrement au moyen de douches faites avec les eaux de Balaruc ; & au mois de Juillet il a repris son service Juillet.

1763. Juillet. qu'il a fait auſſi-bien que s'il n'avoit pas éprouvé un auſſi triſte évènement.

Sur une manie cauſée par la frayeur.

Juin. Un jeune homme ayant été attaqué ſur ſa route par des voleurs qui le battirent & lui prirent ſon argent, fut ſaiſi d'une ſi grande frayeur, qu'il battit aux champs dans le moment, & devint maniaque. On le mena dans cette ſituation à l'hôpital, où il a été bien-tôt guéri parfaitement par deux ſaignées bruſquement faites au bras & au pied, l'émétique, des narcotiques & des purgatifs.

Sur les ſuites de l'épuiſement & foibleſſe.

Souvent l'épuiſement & la foibleſſe ſont ſuivies d'accidens qui en impoſent, ce mois-ci nous en fournit deux exemples. Le premier eſt d'une jeune femme d'un tempérament fort délicat qui cracha du ſang & fut tourmentée d'une toux très-vive & très-fréquente en allaitant ſon enfant. On la traita dans la ville comme ayant une fièvre putride avec une fluxion de poitrine : on la ſaigna & on la purgea tant, qu'on la réduiſit aux abois : on l'apporta à notre hôpital le ſoir même qu'on avoit déterminé de lui faire une nouvelle ſaignée, pour la purger le lendemain ; mais cette malade fut aſſez heureuſe pour ne point recevoir ces ſecours : nous la jugeames épuiſée ; & bien loin d'inſiſter ſur la route qu'on avoit priſe juſqu'alors, on ne lui donna que des thorachiques, de légers narcotiques, & une bonne & légère nourriture, avec des adouciſſans, ſur-tout du laitage. Ces moyens lui ſauvèrent la vie & la rétablirent entièrement.

Un ſecond exemple qui a quelque analogie avec celui-ci, eſt d'un homme âgé de ſoixante & ſeize ans, qui après avoir été ſaigné & purgé, & avoir pris du quinquina pour des accès de fièvre qu'il avoit depuis pluſieurs jours, tomba dans le délire. Ce fut dans cet état qu'il fut apporté dans notre hôpital : on avoit préſumé qu'il y ſeroit ſaigné du pied; mais la marche du pouls m'ayant fait reconnoître que ce délire étoit l'effet de la foibleſſe & de l'affaiſſement, je lui fis donner une légère ſoupe qui le calma preſque dans le moment. On a continué à lui donner des alimens avec prudence & meſure, & ce procédé diſſipa le délire, & rétablit parfaitement le malade.

1763. Juin.

Sur une céphalée.

Nous avons eu dans ce mois une céphalée très-cruelle : les ſaignées au bras, au pied & à la jugulaire, les émétiques, les purgatifs & les veſſicatoires furent employés inutilement; mais elle fut enlevée par une ſaignée à l'artère temporale.

Sur les funeſtes effets d'un mauvais régime, après les opérations de la taille & de la fiſtule à l'anus.

On a déterminé dans le Bureau de notre Hôtel-Dieu, que dorénavant on y feroit la taille, ce à quoi on n'a-voit point voulu conſentir juſqu'ici : en conſéquence, on tailla fort heureuſement un jeune homme âgé de vingt-deux ans, après l'avoir bien préparé à cette opé-ration par les remèdes généraux, un bon régime, des bouillons détrempans, adouciſſans, &c. Cet homme marchoit à grands pas vers une entière guériſon, lorſ-

1763. Juin. qu'après avoir trop mangé à ſon ſouper, il fut attaqué d'un violent *cholera-morbus:* le lendemain je le trouvai dans la plus triſte ſituation : je lui fis donner des potions cardiaques & anti-émétiques, des lavemens adouciſſans, de l'eau de poulet & de la limonade. Ces remèdes calmèrent l'orage en arrêtant le vomiſſement & le cours de ventre; mais il lui reſta une peſanteur d'eſtomac, avec des envies de vomir qui m'engagèrent à lui donner l'ipecacuanha : ce dernier remède eut tout le ſuccès que je m'étois propoſé : le malade s'eſt trouvé beaucoup mieux depuis: on le purgea avec des minoratifs, & bientôt on eut lieu de renouveler l'eſpérance d'un parfait rétabliſſement que ſon peu de ménagement ſembloit nous avoir enlevée: mais cet imprudent oublia bientôt le danger qui l'avoit menacé ; il obéit une ſeconde fois à ſon appétit & mangea prodigieuſement;
Juillet. ce ſecond écart lui couta auſſi cher que le premier: la fièvre le reprit avec violence, en même-temps le teſticule droit enfla & ſe tendit avec phlogoſe & une ſi cruelle douleur le long du cordon ſpermatique du même côté, qui étoit auſſi enflé, que le malade jetoit les hauts cris & ſe croyoit perdu ſans reſſource: cependant une diète ſévère, les ſaignées, les narcotiques, les émolliens & les lavemens calmèrent ſi bien peu à peu tous ces déſordres, que le malade fut en état de partir pour ſon pays dans le mois de Juillet.

Juin. Un Matelot de l'âge d'environ quarante ans, fut opéré à peu près dans le même temps d'une fiſtule à l'anus, après avoir été bien préparé auparavant à cette opération par les remèdes généraux, les altérans, &c. Sa plaie alloit au mieux, lorſqu'il fut pris tout-à-coup d'une fièvre terrible, pour s'être gorgé d'alimens & de vin. Je le fis ſaigner bruſquement & lui fis prendre

l'émétique. Les autres ſymptômes dont cette fièvre étoit accompagnée, m'engagèrent à revenir à ce dernier remède, aux purgatifs & autres remèdes qui répondoient aux indications qui ſe ſont préſentées. Ces moyens parèrent les dangers qui avoient menacé cet homme de la vie, & lui redonnèrent la ſanté. 1763. Juin.

On ſe perſuadera aiſément que les préparations qui avoient précédé ces deux opérations, avoient empêché les accidens de monter à leur comble, & favoriſé les ſuccès des ſecours qui ont été employés pour réparer leur faute. On pourroit rapporter bien d'autres exemples auſſi frappans, pour prouver combien ſont dans l'erreur ceux qui plus munis d'une mauvaiſe théorie que d'une bonne pratique, regardent les préparations d'uſage avant les grandes opérations, comme une cérémonie qu'il eſt bon d'abroger.

Sur des plaies faites au cou, à la poitrine & au bas-ventre, par des coups d'épée & de baïonnette.

Nous avons eu beaucoup de bleſſés dans le mois de Juillet. Quelques-unes de leurs bleſſures ont été aſſez conſidérables; mais comme elles n'étoient pas pénétrantes, elles n'ont rien préſenté de bien remarquable. Nous ne nous arrêterons qu'à celles qui méritent d'être obſervées. Juillet.

La première eſt celle d'un Sergent. Celui-ci reçut un coup d'épée qui lui perça le cou de part en part, mais qui n'endommageoit que le tiſſu des muſcles, ſans toucher aux vaiſſeaux, bien près deſquels le fer avoit pourtant paſſé. Cet homme ſe trouva ſi bien après la ſeconde ſaignée, que ſe regardant comme guéri, il alla ſe promener ſur une des galeries, quoique le temps

1763. Juillet.

fût couvert, & qu'il fît un gros vent de la mer : il ne fut pas imprudent impunément, je le trouvai le lendemain matin avec le cou gonflé & la fièvre : ce gonflement s'étoit jeté jusque sur le deltoïde, & postérieurement jusqu'à l'extrémité du trapèse : il fallut revenir aux saignées, qui eurent le même succès & dissipèrent le gonflement. Le blessé vouloit partir pour joindre son régiment ; mais je le retins, & bien à propos ; car deux jours après il se déclara une très-vive douleur dans toute l'extrémité supérieure jusqu'au bout des doigts, avec un fourmillement & une si grande foiblesse, qu'il ne pouvoit soutenir le bras. On fit usage des narcotiques & d'embrocations vulnéraires sur toute l'extrémité supérieure ; & ces moyens dissipèrent parfaitement tous les accidens.

La seconde fut celle d'un Grenadier, qui fut percé de part en part d'un coup d'épée. Ce coup fut porté dans la région ombilicale du côté droit, pénétra en plongeant dans la cavité du bas-ventre, & sortit par la région lombaire gauche. Dabord on regarda ce blessé comme perdu sans ressource ; cependant il a été parfaitement guéri par le moyen des saignées, de l'eau de poulet, des infusions de vulnéraires de Suisse, d'huile d'amandes douces, de fomentations émollientes sur le bas-ventre & de narcotiques, & même il ne fut pas long-temps sans reprendre son service.

La troisième fut faite à un Soldat par un coup de baïonnette qu'il reçut dans le côté gauche de la poitrine. Ce coup étoit pénétrant avec emphysème : on craignit d'être obligé d'en venir à l'opération de l'empième ; mais tous les accidens ont disparu au moyen d'un bon régime, de saignées & de l'usage d'infusion de vulnéraires de Suisse.

La

La quatrième fut faite auſſi par un coup de baïonnette porté dans le côté droit de la poitrine; mais elle n'eut pas une tournure auſſi fortunée que la précédente. Le Soldat qui en fut le ſujet, perdit une ſi grande quantité de ſang par la plaie, & il en vomit tant, qu'il fut long-temps ſans connoiſſance, ſans pouls, & ſi froid qu'on crut qu'il touchoit à ſon dernier moment. Des cordiaux le firent un peu revenir: il commença à ſe reconnoître: il vomit encore du ſang; il en cracha dans la ſuite. Il ſe plaignit d'une douleur vive dans le bras & l'épaule, du côté de la bleſſure, où il y avoit emphysème: il étoit prêt à ſuffoquer: la tenſion du bas-ventre étoit extrême. On s'attacha à combattre tous ces redoutables ſymptômes, & on le fit pendant pluſieurs jours avec un ſuccès qui avoit donné quelques eſpérances, mais le mal étoit trop grand pour qu'elles puſſent être remplies; le malade tomba dans une ſyncope qui lui fit perdre la vie.

1763. Juillet.

Sur des épilepſies dont les accès étoient fréquens & terribles.

Août & Septembre.

Nous avons eu à notre Hôtel-Dieu pendant les mois d'Août & de Septembre, quelques épilepſies dont les accès ont été auſſi fréquens que terribles. Après avoir employé les remèdes généraux, convenablement aux indications qui ſe ſont préſentées, on a fait prendre aux malades pendant douze à quinze jours une opiate faite avec la pivoine, la valeriane, la caſcarille, la poudre de guttette, le foie de loup, le cinabre d'antimoine, le tout avec un peu de ſyrop d'armoiſe. Ce remède avoit très-bien réuſſi en pluſieurs occaſions: il n'a point fruſtré mes eſpérances en celles-ci; les malades qui en ont fait

1763. Septembre.

usage n'ont plus ressenti d'attaques, & sont sortis de notre hôpital dans une bonne santé : nous n'oserions cependant assurer qu'ils soient bien radicalement guéris: l'exemple d'un de ces malades rend nos doutes légitimes. On apporta dans notre hôpital au mois d'Août un jeune garçon de seize à dix-sept ans attaqué de convulsions horribles: il fut tiré parfaitement de cet état affreux par des saignées tant évacuatives que révulsives & dérivatives, l'émétique, les purgatifs, &c. Ce garçon se voyant bien rétabli, s'en retourna chez lui, & reprit son travail ordinaire, auquel il fournit exactement sans se plaindre: il étoit bien portant, il paroissoit tel à ceux qui travailloient & vivoient avec lui; lorsqu'au mois de Septembre ayant été exposé au soleil après son dîner (on n'a pas su s'il y avoit dormi), il fut de nouveau attaqué de mouvemens convulsifs: on le reporta à l'hôpital, où l'on ne manqua point de lui donner les mêmes secours qu'il y avoit déjà reçus; mais ces secours furent dans cette seconde circonstance aussi inutiles qu'ils avoient été efficaces dans la première. Ce garçon périt assez brusquement, sans pouvoir se reconnoître un seul instant. Je lui fis ouvrir la tête, où je trouvai une portion du cerveau, de la grosseur du poing, si fort pétrifiée, qu'il y a lieu de présumer que ce squirre cérébral n'étoit point récent : il est même étonnant qu'il n'ait pas donné des signes de son existence avant ces deux terribles scènes.

Sur un autre Taillé.

On a fait pour la seconde fois la taille dans notre Hôtel-Dieu, dans le mois de Septembre. Cette opération qui a été exécutée à l'appareil latéral sur un jeune

homme de dix-huit ans, a très-bien réussi; quoique ce malade fût en fièvre lente depuis long-temps; qu'il fût fort amaigri, & d'une stature qui répondoit peu à son âge: les cruelles douleurs auxquelles il étoit exposé depuis quatre ou cinq ans l'ayant empêché de parvenir à la grandeur & à la grosseur naturelle. Ce désavantage a inévitablement occasionné celui d'une ouverture peu proportionnée au volume de la pierre qui étoit très-considérable, & d'une figure fort approchante de celle de la tête d'un dinde. Une des extrémités de cette pierre ayant resté constamment engagée dans le col de la vessie, cette position a rendu l'extraction plus pénible & plus embarrassante. On a cependant triomphé de tous les obstacles, l'opération a été couronnée d'un succès complet, & la cicatrice a été peu de temps à se faire.

Sur des plaies à la poitrine & à la cuisse.

Les autres cas chirurgicaux n'ont rien présenté de bien particulier dans le mois de Septembre. Nous avons eu deux Soldats qui avoient reçu chacun un coup de baïonnette pénétrant dans la poitrine, & qui étoit accompagné d'emphysème: ils en ont été parfaitement guéris par le traitement usité dans les plaies simples.

Un Invalide qui avoit reçu un coup de fusil chargé seulement à plomb, mais presque à bout touchant, ne fut pas aussi heureux. Le coup de feu porta sur le haut de la cuisse un terrible désordre: le fémur fut tout fracassé, les muscles furent déchirés, meurtris & brûlés d'une manière affreuse. Malgré tous les secours les plus convenables, la gangrène se répandit dans cette immense blessure, & enleva rapidement cet infortuné.

1763. Octobre.

Sur un Tetanos.

Un jeune garçon de dix-huit à vingt ans tomba du haut d'un arbre si violemment sur le dos, qu'il ne put se relever, & s'endormit sur la place, qui étoit un terrain humide & froid: il garda cette situation près de deux heures: au bout de ce temps, ceux qui le trouvèrent lui crièrent de se relever: il revint à lui-même, mais sans pouvoir obéir: les secours qu'on voulut lui donner ne servirent qu'à faire reconnoître l'impossibilité absolue où il étoit de faire aucun mouvement. Ceux qui furent les témoins de son triste état, ne crurent mieux faire que de l'apporter sur le champ à l'hôpital, où je le trouvai exactement dans la situation suivante. Il étoit parfaitement *sui compos:* il avoit le pouls tant soit peu convulsif, plein, dur, serré: les muscles du dos & du cou étoient dans une violente contraction, qui tenoit toutes ces parties dans une extrême roideur: les cuisses & les jambes étoient alongées, roides & sans aucun mouvement: les muscles du bas-ventre très-tendus, résistoient fortement à la compression: les bras paroissoient avoir un petit mouvement, mais qui n'étoit pas bien sensible, & étoit très-gêné par la vive contraction des muscles qui tirent intérieurement les omoplates en arrière: il tenoit le pouce enfermé dans chaque main, & les mains étoient à peu de chose près spasmodiquement fermées: la mâchoire inférieure étoit presque collée à la supérieure, il ne pouvoit l'en détacher que pour former un passage capable d'y laisser introduire la pointe de la langue: les muscles qui servent à ces mouvemens étoient roides & durs, le masseter sur-tout & le crotaphite: la commissure des lèvres étoit assez portée en arrière pour lui former un air riant; mais les yeux

y répondoient ſi peu, qu'il les avoit humides, larmoyans, bien moins ouverts que dans l'état naturel, & que les angles extérieurs des paupières étoient un peu tiraillés: la pupille étoit très-petite & très-reſſerrée: la poitrine paroiſſoit en bon état, & la reſpiration étoit libre. 1763. Octobre.

On fit d'abord une ſaignée à ce garçon, & on lui donna l'émétique; cet émétique qu'il n'avoit pu avaler qu'imparfaitement, & qu'il avoit rendu fort peu de temps après, ne parut pas produire un grand effet, ni beaucoup de diminution dans les accidens: on revint encore le lendemain à la ſaignée & à l'émétique, qu'on fit prendre au malade avec plus de précaution que la première fois, & qui eut par-là un bien plus grand ſuccès. Toutes les parties affectées ſemblèrent ſe dégager un peu, le pouls devint plus ſouple & moins embarraſſé: ces commencemens d'amélioration nous déterminèrent à inſiſter ſur la même route, & à ordonner une potion cathartico-émétique, qui fit un très-bon effet: le malade avoit été en conſéquence beaucoup évacué par haut & par bas, & avoit rendu des vers: cela nous engagea à faire prendre au malade, qui avaloit alors avec plus de facilité, un verre de tiſane royale de quatre en quatre heures, dans l'entre-deux de ſes bouillons. Cette manœuvre fut aſſez heureuſe; le malade fut bien vidé, & rendit encore des vers, mais elle fut ſuivie d'un peu de météoriſme & de douleur dans le bas-ventre: on la ſuſpendit pour lui ſubſtituer de l'huile d'amandes douces & des fomentations émollientes ſur cette cavité. Cette reſſource ayant bien-tôt diſſipé tous les accidens; & le bas-ventre ayant gagné beaucoup de ſoupleſſe par les fomentations émollientes, on répéta l'huile d'amandes douces avec quelques grains de kermès minéral qui devoit ſervir ou à faire vomir le malade, ou à le purger, ou à pouſſer

1763. Octobre.

par la peau ; car ce n'eſt guère que dans de pareilles circonſtances qu'on peut employer avec prudence cet infidelle remède, que nous regardons comme très-incapable de remplir les intentions d'un Médecin qui ne voudroit le diriger uniquement que vers une ſeule indication. L'expérience & l'obſervation plus d'une fois réitérées, nous ont appris que quand on le vouloit émétique il étoit purgatif; que donné dans l'intention de purger, il faiſoit vomir ; & que voulant lui faire remplir les vues de porter par haut & bas, & de jouer par-là le rôle de cathartico-émétique, il avoit pris celui de ſudorifique; qu'enfin au lieu de répondre à notre intention pour quelqu'un des objets ci-deſſus mentionnés, il n'avoit produit d'autre effet que celui de tourmenter le malade & de l'échauffer: dans cette occaſion, il purgea & procura de petites ſueurs qu'on tâcha de ſoutenir & d'augmenter par des tiſanes faites avec des légers ſudorifiques: il ſurvint enſuite des friſſons irréguliers ſuivis d'inſomnies, ce qui nous engagea à employer la décoction de quinquina avec des narcotiques. Cette dernière reſſource nous fit obtenir un ſuccès bien marqué: les friſſons s'évanouirent; le ſommeil revint; la fièvre ſe diſſipa preſqu'auſſitôt; ce garçon commença à plier les cuiſſes qu'on faiſoit oindre, auſſi-bien que toutes les parties affectées de convulſion, avec de l'huile d'amandes douces; le mouvement des bras devint plus aiſé & plus étendu; le pouce & les mains reprirent leur attitude ordinaire ; le malade ouvrit un peu plus la bouche; cependant comme les muſcles de la mâchoire n'avoient pas encore regagné tout leur jeu, & qu'il voulut les forcer, pour mieux faire ſortir la langue, il arriva qu'elle fut arrêtée à moitié chemin, & légèrement coupée vers le bord droit: mais on remédia

bientôt à ce petit accident qui n'empêcha point que l'état du malade ne devînt à vue d'œil beaucoup meilleur dans tous ses membres: on acheva de le rétablir & de lui procurer l'avantage de marcher, de se courber & d'exécuter toutes sortes de mouvemens par l'usage d'aposèmes tout à la fois purgatifs, apéritifs, diurétiques & diaphorétiques qui terminèrent entièrement cette affreuse maladie: ce garçon commença alors à manger: & comme il est jeune & vigoureux, il a été bientôt assez solidement rétabli pour sortir de l'hôpital & retourner à son travail ordinaire, auquel il fournit d'une manière aussi parfaite que s'il n'avoit jamais été malade.

Sur deux Taillés.

On a fait deux opérations de la taille à notre Hôtel-Dieu dans ce mois, après les préparations convenables. Dans la première qui a été exécutée sur un Soldat assez jeune & assez vigoureux, on a tiré avec facilité une pierre de la grosseur d'une petite noix. Comme ce jeune homme avoit éprouvé des pissemens de sang avant de donner des signes de pierre, on a cru que cette pierre devoit sa formation à un petit grumeau de sang qui lui avoit servi de noyau; & autour duquel il s'étoit successivement attaché des couches pierreuses. En effet, ce noyau tout solide qu'il étoit, paroissoit fort rembruni; il avoit à peu près la couleur des fibres du sang pelotonnées & desséchées : mais ce ne sont que des conjectures trop peu fondées pour mériter notre suffrage.

La seconde opération a été exécutée sur un paysan assez jeune; mais bien moins vigoureux que le Soldat dont nous venons de parler. La pierre qu'il portoit étoit très-grosse & d'une consistance trop peu forte pour résister à la pression des tenettes: en la saisissant, elle

1763, Octobre.

s'est partagée en plusieurs fragmens qu'on n'a pu extraire qu'avec beaucoup de temps, de patience & de dextérité. L'opération a été cruelle & laborieuse ; & cependant le succès en a été encore plus heureux que dans le premier cas. Ce paysan a commencé à uriner par la verge beaucoup plus tôt que le Soldat : mais il faut observer que celui-ci devoit avoir le canal de l'urètre embarrassé par des carnosités produites par une vérole, & plusieurs gonorrhées qu'il avoit essuyées. Peut-être même à ces carnosités étoient jointes des cicatrices qui avoient inévitablement succédé à la rupture des vaisseaux ouverts dans les différentes hémorragies auxquelles il avoit été sujet : mais on a remédié à ces inconvéniens par le moyen de bougies qu'on a employées avec prudence & gradation ; & ces malades étoient tous deux bien guéris au commencement de Décembre.

Sur des suites funestes d'un accouchement laborieux, guéries par l'usage des eaux de Balaruc.

Novembre.

Les eaux de Balaruc sont admirables dans une infinité de cas où ceux qui en connoissent bien la nature & les vertus, ne manquent guère de les appliquer ; bien assurés par l'expérience qu'ils dissiperont avec cette ressource des maux qui n'auroient pu être emportés par les autres remèdes. L'observation suivante qui vient d'être faite récemment, se présente pour en appuyer tant d'autres qui ont déjà mille & mille fois démontré, combien leur usage est efficace. Une femme d'environ quarante ans, eut à Port-Mahon un accouchement si laborieux, que trois Sages-femmes réunies ne purent le terminer. On appela du renfort, qui se trouva formé de trois Accoucheurs : ceux-ci travaillèrent long-temps à délivrer cette misérable, & vinrent enfin à bout bien

ou

ou mal d'y réuſſir. Cette femme qui eſt d'ailleurs d'un aſſez bon tempérament ne put ſoutenir tant de terribles ſecouſſes, ſans en être affectée cruellement; elle fut réduite aux dernières extrémités. Elle échappa pourtant à ſa triſte ſituation : mais dès que ſa convaleſcence put lui permettre de ſe reconnoître, elle s'aperçut qu'elle rendoit involontairement ſon urine par le vagin. A cette remarque s'en joignit bientôt une autre: les vents parvenus à un certain point du rectum, au lieu de ſuivre leur iſſue ordinaire, enfiloient le vagin & ſortoient par cette voie. Elle fut fort alarmée de cet état, & demanda qu'on travaillât à le changer: mais on ne fit rien d'aſſez efficace pour y remédier, ce qui la détermina lorſqu'elle ſe trouva plus forte, à repaſſer en France ſur le premier bâtiment qui dirigeroit ſa route vers la Provence, où elle eſpéroit trouver des ſecours plus déciſifs. A ſon arrivée en Provence, elle entra dans un hôpital où l'on crut qu'il ne falloit que lui donner des aſtringens pour obvier à l'incontinence d'urine dont on la comptoit attaquée. Elle en uſa pendant quelque temps, au bout duquel elle ſe détermina, ne voyant aucune diminution à ſes maux, à venir ici, quoiqu'on l'aſſurât qu'il n'y avoit point d'autres moyens de les traiter, & qu'on lui en donnât la formule pour l'en mieux convaincre: auſſi ne manqua-t-elle point de me la préſenter, quand je la vis pour la première fois, avec prière de lui en faire continuer l'uſage : mais avant de prendre aucun parti, je voulus l'examiner; c'eſt dans cet examen que j'eus occaſion de me bien perſuader que ſa guériſon ne ſeroit jamais l'ouvrage des aſtringens; & qu'ils étoient tous incapables d'y contribuer. Je trouvai un endroit dans l'urètre qui étoit preſque percé, ou du moins ſi fort dilaté & ſi fort affoibli, qu'il pouvoit laiſſer échapper

1763. Novembre.

1763. Novembre.

l'urine par le vagin. Je rencontrai un pareil désordre dans le rectum, qui me fit voir l'endroit par où les vents pouvoient se rendre dans le vagin. Comment les astringens auroient-ils pu remédier à ce double inconvénient? je les abandonnai comme inutiles, pour me tourner du côté des injections & des embrocations des eaux de Balaruc. Ces eaux soulagèrent d'abord la malade au point qu'il y eut bien-tôt lieu d'espérer un entier rétablissement, en les continuant. Les urines se portèrent en moindre quantité vers le vagin : cette femme les garda plus long-temps qu'elle ne le pouvoit faire auparavant; il s'en échappoit pourtant encore; il passoit aussi quelques vents du rectum dans le vagin, mais en moindre quantité. Enfin tout ce désordre diminua au point de nous faire espérer que la malade n'étoit pas bien éloignée d'une entière & parfaite guérison. Nos espérances n'ont point été vaines. Les injections & les embrocations des eaux de Balaruc avoient déjà tout ramené à l'état naturel dès le mois de Décembre.

Sur deux fistules à l'anus.

On a fait, pendant le mois de Novembre, deux fois l'opération de la fistule à l'anus. L'une très-ordinaire n'a rien offert qui mérite d'être observé. Dans l'autre, toute la callosité n'ayant pu être emportée à cause de son étendue & de sa hauteur, on a été obligé de se borner à mettre bien à découvert ce qui n'a pu être totalement enlevé, sans faire un délabrement qui auroit pu entraîner quelque hémorragie funeste ou autres suites très-fâcheuses. On se proposa par cette voie de détruire le reste par la suppuration, ce qui en effet est arrivé, comme on l'avoit conjecturé; & le malade

a été auſſi parfaitement guéri que ſi l'opération eût été complète.

1763. Novembre.

Sur un écu de trois livres & une épingle avalés.

Décembre.

Un jeune payſan, badinant avec ſes camarades qui vouloient lui ôter un écu de trois livres qu'il tenoit, le mit dans ſa bouche avec tant de précipitation qu'il l'avala. Cet écu s'engagea dans l'œſophage & lui cauſa de très-vives douleurs : on le ſecoua d'abord ; on le fit marcher & courir ; mais ces ſecours & quelques autres qu'on lui donna, bien loin de les diminuer, les augmentèrent au point qu'il ſe trouva dans une ſituation des plus cruelles. Il s'alarma & ſe détermina à venir à l'hôpital. On eſſaya d'abord ſi avec des ſondes olivaires on ne pourroit pas culbuter cet écu, & le pouſſer vers le bas : cette manœuvre ayant été inutile, parce qu'il étoit trop enfoncé pour y pouvoir atteindre, on prit le parti de ſaigner le malade fréquemment pour prévenir la phlogoſe, & de lui faire avaler beaucoup d'huile d'amandes douces. Ce procédé réuſſit à débarraſſer l'œſophage, & à précipiter dans l'eſtomac l'écu qui, quelques jours après, fut rendu par le bas.

La même manœuvre a été auſſi heureuſe ſur un Soldat qui, à peu près dans le même temps, avoit eu le malheur d'avaler imprudemment une épingle, qui s'arrêta dans la direction de la région ombilicale, & cauſa au malade des douleurs ſi vives, qu'il ſe crut perdu ſans reſſource. Cependant tous les accidens ſe ſont évanouis par le moyen des ſaignées, des fomentations, des lavemens, de l'huile d'amandes douces & des narcotiques : mais cet homme avoit été ſaiſi d'une ſi grande frayeur, qu'il en fut tout hors de lui-même.

1763. Décembre. Il fut attaqué d'une fièvre putride qui n'a pas laiſſé que d'être grave, mais dont il a été parfaitement guéri.

Réflexions ſur les charbons.

Le charbon eſt une maladie aſſez commune en nos campagnes pendant les chaleurs. Comme bien des miſérables ſont la victime du mauvais traitement qu'on emploie pour la combattre, je compte quelque jour en donner un traité. En attendant, je vais donner une légère idée de ce que j'en penſe.

Les beſtiaux ſont aſſez fréquemment attaqués de charbons dans nos grandes chaleurs. Ceux par conſéquent qui ſont chargés d'en avoir ſoin, qui les touchent & les panſent, en ſont auſſi fort ſouvent atteints; mais ce n'eſt pas ſeulement par cette voie & par celle de la cohabitation qu'ils y ſont expoſés, l'avidité des Bergers les engage quelquefois à manger des moutons morts de cette maladie, ou à les vendre, en celant la manière dont ils ſont péris, ou bien ils les égorgent quand ils les voyent ſans eſpérance de guériſon; & par-là ils ſe croyent en ſûreté, ſoit pour en manger, ſoit pour les vendre; mais malgré cette précaution, cette viande n'en produit pas moins de mauvais effets. Indépendamment des charbons que l'on contracte par voie de communication, il s'en excite de ſpontanés dans ceux en qui une mauvaiſe nourriture a produit de mauvais levains dans les premières voies, qui infectent la maſſe du ſang; ſurtout lorſqu'elle y eſt déjà diſpoſée par l'épuiſement qu'y ont porté les exceſſives chaleurs & les travaux multipliés de la campagne. La malpropreté de ces ſortes de gens peut auſſi beaucoup y contribuer. Cette maladie eſt ſi terrible, & elle fait de ſi rapides, de ſi redoutables & de ſi funeſtes progrès, que le vulgaire eſt alarmé

de ſon ſeul nom ; & qu'il regarde preſque toujours ceux qui ont le malheur d'en être atteints, comme des gens ſans reſſource. Cependant nous avons dans notre Hôtel-Dieu & ailleurs, même quand nous ſommes appelés à temps, l'avantage de les guérir, à moins que indépendamment des charbons extérieurs, il n'y en eût encore d'internes, ce que nous avons obſervé plus d'une fois; car nous avons trouvé en ouvrant les cadavres des perſonnes qui avoient ſuccombé à ce mal, des charbons dans l'eſtomac & dans toute l'étendue des boyaux. Nous en avons vu dans d'autres viſcères, comme le poumon & le cerveau; mais dès qu'il ne s'agit que de charbons extérieurs, il eſt bien rare que nous perdions ceux qui en ſont attaqués, en mettant en uſage la méthode ſuivante.

1763.

1.° Dès qu'il y a fièvre, & que le charbon eſt accompagné de beaucoup d'inflammation, je fais précéder la ſaignée, & je donne l'émétique: je reviens à ce dernier autant que les indications peuvent m'y déterminer; & cette indication ſe préſente plus d'une fois dans le même malade.

2.° Quelquefois le pouls ſe trouve mauvais, abattu; je ſubſtitue alors les cordiaux à la ſaignée, & je les fais ſuivre par l'émétique.

3.° En d'autres occaſions la fièvre n'étant pas forte, & le pouls n'étant ni animé ni foible, je commence par l'émétique: viennent enſuite les purgatifs avec les autres remèdes qui peuvent convenir, & dans le détail deſquels je n'entre point, n'ayant deſſein que de crayonner ici la manœuvre que je mets en uſage.

A ces ſecours on en réunit d'extérieurs qui ne ſont pas moins décifiſs & efficaces. On avoit coutume d'appliquer la pierre à cautère ſur le charbon; mais j'ai

1763. trouvé dans cette méthode des inconvéniens qu'il feroit trop long de développer ; & je lui ai fubftitué celle de faire emporter avec le fer tout ce qui eft gangréné & durci jufqu'au vif. Je tâche enfuite de déterminer la fuppuration en employant un emplâtre dont j'ai donné la compofition à l'hôpital, & qui eft admirable pour la procurer. Si elle n'avoit pas été amenée par ces moyens, je fais retrancher avec le fer dans les panfemens fuivans, ce qu'il y a de gangréné & de dur ; & je reviens à l'application de l'emplâtre qui eft un des meilleurs fuppuratifs que j'aie encore pu éprouver. Par ces procédés, on évite les longueurs du détachement de l'efcarre, les progrès de la gangrène ; & on vient à bout de détruire plus vîte & plus fûrement les charbons, en même temps qu'on prévient les funeftes fuites qu'ils ne manquent guère d'entraîner.

Obfervations & réflexions fur la colique minérale.

La colique minérale a fait tant de bruit pendant un certain temps, par les difputes qu'elle a fait naître entre plufieurs célèbres Médecins, que nous ne croyons point indifférent de préfenter quelques réflexions & obfervations fur cet objet. Feu M. Combalufier a avancé dans un traité de la colique métallique, que la colique des Peintres nous étoit ici totalement inconnue, & qu'il ne l'avoit jamais obfervée ni à la Charité, ni à l'Hôtel-Dieu, quoiqu'il eût accompagné dans leur vifite les Médecins attachés à ces maifons. Cette affertion femble nous enlever le droit de toucher cette matière ; mais il s'en faut bien que la chofe foit ainfi. Nous pouvons affurer en toute vérité, que nous avons obfervé cette maladie à la Charité, dont nous avons été le Médecin pendant vingt-cinq ans ; & plus

fréquemment encore à l'Hôtel-Dieu, au ſervice duquel nous ſommes attachés depuis dix-huit, nous trouvant en même-temps Médecin de la Charité & de l'Hôtel-Dieu. Il peut bien être arrivé que cette maladie ſe ſoit préſentée aux yeux de feu M. Combaluſier & à ceux des Médecins qu'il ſuivoit, ſans qu'ils s'en ſoient aperçus : cette colique à laquelle on faiſoit alors moins d'attention, peut avoir été méconnue & traitée ſur le pied d'une colique ordinaire. Quoi qu'il en ſoit, en ſuppoſant même que dans le temps que M. Combaluſier étoit ici, la colique des Peintres fût très-rare, il n'en ſera pas moins vrai qu'on l'y voit ſouvent, & qu'elle y eſt aſſez fréquente depuis que le luxe répandu dans les provinces a multiplié l'uſage des couleurs & des vernis, dont on a coutume actuellement de décorer les meubles & les appartemens. Par-là le nombre des Barbouilleurs & de ceux qui broyent & préparent les matières qui doivent y ſervir, étant conſidérablement augmenté, il étoit inévitable que plus de gens fuſſent expoſés à l'action des particules qui s'en échappent : la colique qu'elles excitent eſt devenue moins rare ; on a donc été plus à portée de l'obſerver que dans le temps que M. Combaluſier étoit ici. On a redoublé l'attention ſur les manières de la ſuivre exactement & de la bien traiter : on a fait l'examen des méthodes employées ailleurs pour la combattre ; il en eſt réſulté que les ſentimens étoient partagés ; les uns prenant conſtamment le parti de la douceur, les autres celui de la violence. C'eſt à ce dernier que bien d'illuſtres & reſpectables Médecins ſe ſont attachés ; on voit bien à découvert leur manière d'agir & de penſer dans une thèſe que feu M. Dubois a donnée ſur cette matière : mais pour l'avouer ingénument, cette thèſe qui eſt 1763.

1763. très-brillante & très-estimée, nous a semblé plus poëtique que médicinale : nous avons cru y apercevoir plutôt des traces de l'empirisme, que la combinaison des indications, regardée pourtant par ce qu'il y a de vrais Médecins, comme la meilleure & l'unique manière de traiter les maladies. En effet, sans aller bien avant dans l'analyse qu'on pourroit en faire, ce début d'émétique au commencement de la colique, s'en éloigne sensiblement : ou il devient inutile, ou il doit aggraver tous les accidens. Il est inutile, lorsque le vomissement est porté au point que les malades rejettent tout ce qu'ils prennent, qu'ils ne peuvent pas même garder une goutte d'eau, ce qui arrive très-souvent : il doit ajouter à tous les accidens, s'il reste dans l'estomac, & qu'il y agisse avec cette force & cette vivacité qui sont inséparables de son opération : il est alors très-difficile de concevoir qu'il puisse secouer rudement des fibres déjà dans un état d'érétisme, de spasme & de souffrance, sans tout jeter dans le désordre & la confusion ; & sans déterminer des déchirures, la phlogose & la gangrène.

Nous ne pousserons pas plus loin ces réflexions auxquelles nous ne nous sommes arrêtés que pour avoir occasion de parler de notre manière de traiter la colique des Peintres. Nous l'avons constamment réglée & variée sur les indications. Dans certaines circonstances nous avons employé avec beaucoup de succès les émétiques : mais nous nous sommes bien gardés de nous en servir en d'autres. C'est ce qui sera rendu plus sensible par les deux exemples suivans, choisis entre plusieurs où l'on a suivi les mêmes routes.

Le nommé Léonard, homme fort & robuste, âgé de trente-six ans, vint à notre Hôtel-Dieu attaqué de

la

la colique minérale pour la première fois de sa vie, après avoir broyé en peu de temps une grande quantité de verd-de-gris & de céruse. Il avoit la tête libre, quoiqu'il l'eût eue très-embarrassée en d'autres maladies qu'il avoit éprouvées. Il se plaignoit d'une impression cuivreuse dans la bouche; sa langue étoit de couleur jaunâtre; sa poitrine étoit libre; les bras sans douleur; le pouls sans constriction ne s'éloignoit du naturel que par la fréquence; sa peau étoit un peu sèche, mais sans beaucoup de chaleur; l'épigastre étoit tendu & sensible; l'estomac avoit été si dérangé que le malade vomissoit à tout instant, & qu'il ne pouvoit rien garder; le bas-ventre étoit presque également tendu & sensible; la pression en augmentoit la sensibilité; il se déprimoit pourtant & s'enfonçoit un peu quand la douleur devenoit plus violente (évènement si ordinaire dans toutes les constrictions douloureuses). La constipation étoit totale; les urines étoient presque supprimées; elles étoient très-rouges, très-peu considérables, rendues avec beaucoup de peine & goutte à goutte: l'hypogastre étoit très-tendu & fort sensible; la plus légère pression en augmentoit la douleur, qui même sans cela s'étendoit dans l'intérieur de cette cavité, depuis l'anus jusqu'au milieu des épaules, en suivant tout le trajet de l'épine du dos. Cette douleur se répandoit aussi vers les testicules, & même très-vivement, quoiqu'extérieurement ils ne parussent pas souffrir de rétraction. Les cuisses & toutes les extrémités inférieures étoient tourmentées d'un fourmillement continuel & par des crampes qui au moindre mouvement devenoient plus insupportables, sur-tout dans les gras de jambes, que le malade disoit sentir comme tournés avec violence de derrière en devant.

1763.

1763. On s'attacha d'abord, après une faignée, à calmer la douleur & le vomiffement par des anti-émétiques & des narcotiques, qui réuffirent à arrêter le vomiffement & à diminuer les vives impreffions de la douleur : on revint aux faignées & aux narcotiques : on mit en ufage les huileux, les crêmes, les eaux de poulet, les fomentations émollientes & calmantes fur le bas-ventre, & les lavemens émolliens. Par ces fecours, les douleurs diminuèrent de plus en plus : le ventre fe détendit & devint moins fenfible : les autres fymptômes dont on a fait l'énumération, s'affoiblirent peu à peu : la conftipation ceffa, & le malade alla copieufement par le bas, par le moyen de l'huile d'amandes douces. Dès le cinquième jour, le calme étoit fi bien revenu (à la douleur près des tefticules, qui ne fut diffipée que par l'ufage de l'huile d'amandes douces) qu'au fixième on lui donna deux verres de caffe & de manne, qui firent très-bien, & qui mirent le malade en état de demander à manger : cette permiffion lui fut accordée le lendemain : il en ufa convenablement ; mais s'ennuyant de régime, quoique je puffe lui dire, il fortit de l'hôpital deux jours après, par un très-mauvais temps qui l'engagea à entrer dans un bouchon & à y faire débauche : mais il ne la fit pas impunément : fa première colique le reprit avec les mêmes fymptômes & la même violence. Il fut porté le lendemain à l'hôpital, où l'on recourut aux mêmes fecours qu'on lui avoit donnés : on en retira les mêmes avantages & le même fuccès ; & depuis ce temps, cet homme ayant renoncé au métier de broyer des couleurs, n'a plus été malade.

Beaucoup d'autres malades qui fe font trouvés dans le cas de celui-ci, ont été guéris de la même manière

& ſans récidive, qui dans le premier doit viſiblement être imputée à ſa mauvaiſe conduite; mais ce traitement n'eſt pas toujours ſuffiſant : il eſt des circonſtances où l'on ne ſauroit ſe paſſer de l'émétique, comme on va le voir par le détail ſuivant. 1763.

Le nommé Jean Vigous, garçon Vitrier, âgé de vingt-huit ans, d'un tempérament fort délicat & ſujet à d'aſſez fréquentes hémophtiſies, fut attaqué, après avoir broyé pluſieurs matières deſtinées à faire différentes couleurs, d'une colique très-vive, qui fut bien-tôt accompagnée de vomiſſement, & de tous les autres ſymptômes qui caractériſent la colique des Peintres. Il fut porté le même jour à l'hôpital, où les ſaignées, les anti-émétiques, les narcotiques & les autres adouciſſans calmèrent le vomiſſement & diminuèrent la douleur. On lui donna alors de l'huile d'amandes douces aſſez abondamment, qui le purgea. Cette évacuation fut ſoutenue par des lavemens & des fomentations émollientes ſi heureuſement, que le malade ſe trouva quitte de tous les accidens, à un ſentiment de poids près qui lui reſta ſur l'épigaſtre & dans l'eſtomac : l'indication du vomiſſement étoit trop marquée pour reculer, & il n'y avoit point de contre-indication. On donna l'émétique; mais comme on ne perdoit jamais de vue les fréquens crachemens de ſang auxquels cet homme avoit été ſujet, on ſe détermina pour l'ipecacuanha, qui remplit exactement toutes les vues qu'on s'étoit propoſées, & qui rétablit parfaitement ce malade. Pluſieurs autres ſe ſont trouvés, ainſi que celui-ci, dans le cas d'éprouver un ſentiment de poids à l'eſtomac & à l'épigaſtre, après avoir été délivrés de tous les autres accidens de la colique; & conſtamment on a réuſſi à le diſſiper & à le rétablir par le moyen des émétiques antimoniaux; quand d'ailleurs on n'avoit

1763. aucun motif de leur donner l'exclusion, comme dans le cas de ce garçon Vitrier.

Telle est la méthode que nous avons employée dans le traitement de la colique des Peintres. Nous pouvons assurer avec toute la sincérité & la candeur qu'il sied à un honnête homme & à un Médecin de porter partout, que par son moyen nous n'avons jamais perdu aucun de ceux qui en étoient attaqués, & qui ont été confiés à nos soins. Nous ajouterons, avec la même vérité, que ces guérisons ont été entières, parfaites & sans récidives, à moins que les malades n'aient été exposés derechef à l'action des mêmes particules qui avoient causé les premiers désordres. Nous ne voudrions pas être garans que cette manœuvre dût avoir le même succès dans tous les climats: mais dans le nôtre où nous l'avons si souvent & si heureusement éprouvée, nous croyons être très-fondés à ne pas nous en départir, & à nous en servir toutes les fois que nous aurons cette colique à combattre.

Réflexions sur les vertus de l'Huile d'olives.

L'huile d'olives qui a les caractères d'excellence que nous lui avons attribués, peut être employée en Médecine. Elle peut y remplacer celle d'amandes douces, lorsque celle-ci n'est pas récente, ou qu'elle n'a pas été tirée sans feu; manœuvre bien plus fréquente qu'on ne se l'imagine. Il y a plus, souvent on trouve des malades qui ne sauroient en aucune manière supporter l'huile d'amandes douces, & qui s'accommodent aisément de l'huile d'olives. L'usage de celle-ci est si étendu en Médecine & en Chirurgie, qu'il faudroit un très-grand détail pour faire envisager toutes les occasions où elle peut être utilement employée. Nous ne saurions

pourtant passer sous silence une circonstance où nous nous en servons dans ce pays-ci avec beaucoup d'avantage & de succès, c'est dans les fièvres putrides & malignes, lorsque les malades ont la langue sèche, épaisse, rude & noirâtre; & que tout l'intérieur de la bouche participe de cet état. Il est certain qu'alors les boissons les plus réitérées & les plus abondantes ne sauroient pénétrer le tissu des parties & des organes: les particules aqueuses ne font que glisser sur leur superficie sans s'y arrêter. Elles ne produisent donc aucun changement dans les fibres qui conservent toujours leur même manière d'être, ni dans les humeurs qui demeurent constamment dans le degré d'épaississement qu'elles avoient contracté auparavant. L'huile au contraire produit des effets bien différens: ses particules s'attachent aux fibres; elles s'y arrêtent davantage, s'y enfoncent, les percent & les déterminent par-là à reprendre le mouvement & les oscillations dont leur engorgement les avoit privées: avec ce secours les organes se dégagent; ils ont la liberté de se débarrasser peu à peu de ce qui les gênoit: les sécrétions & les excrétions commencent à se remettre dans leur train ordinaire: la masse des humeurs se trouve plus à l'aise, & la circulation qui ne se faisoit jusque-là que difficilement & avec gêne, commence à reprendre une partie de sa première liberté. Cet avantage une fois obtenu, les particules d'eau peuvent mieux pénétrer le tissu des fibres: ces bons effets augmentent; & il s'y en joint de nouveaux: les glandes des boyaux se débarrassent; elles deviennent plus capables de recevoir les impuretés dont la masse des humeurs étoit surchargée: tout se dégage & se met plus à son aise. Ce n'est point là que se bornent les effets de cette huile: elle purge doucement & avec 1763.

1763. efficacité dans ces maladies où tous les Médecins conviennent qu'il faudroit toujours aller du ventre, non-seulement pour faire disparoître les mauvais sucs qui peuvent être amoncelés dans les premières voies; mais encore pour y attirer tous ceux dont la masse des humeurs se trouve embarrassée. Elle est même l'unique purgatif dont on puisse alors faire usage; parce qu'outre les succès dont il est accompagné, il n'excite aucun trouble, au lieu que les émétiques & les autres purgatifs ne pourroient être donnés qu'en pure perte; ils porteroient inutilement leur action sur des organes très-peu disposés à s'y prêter; & qui dans l'état d'engourdissement où ils sont réduits, ne laisseroient jamais échapper les molécules étrangères dont ils sont empêtrés. Ajoutez à cela qu'on risqueroit de déterminer des déchirures de vaisseaux, d'augmenter les engorgemens déjà formés & d'en attirer de nouveaux, désavantages qu'on n'a point à craindre de la part de l'huile qui sert au contraire à les prévenir.

DÉTAIL DES MORTS,

ET OBSERVATIONS

Sur les Cadavres de ceux qui ont été ouverts.

Février, Mars. DEPUIS le premier Février jusqu'au vingt-neuvième jour de Mars, il y a eu dans notre Hôtel-Dieu cent cinquante-six Soldats malades. Il n'en est péri que quatre. Le premier est celui qui a été enlevé par une fièvre ardente qu'il essuya pour s'être trop gorgé d'alimens, après avoir été guéri d'une petite vérole affreuse & confluente. Outre l'énorme dépôt survenu à son épaule

gauche, on trouva à l'ouverture de son cadavre des épanchemens dans toutes les cavités. 1.° Dans la tête, il y avoit beaucoup d'eau rougeâtre, & les vaisseaux carotiques étoient très-gorgés. 2.° Dans la poitrine, il y avoit aussi des épanchemens d'eau & différens points de suppuration aux lobes du poumon. 3.° Dans le bas-ventre, outre l'épanchement d'eau, on a observé de la phlogose dans l'estomac & les intestins. 1763. Février, Mars.

Le second est mort d'un grand coup à la tête qu'il se donna dans une chute, après avoir beaucoup mangé & s'être enivré, il fut attaqué d'un délire auquel succéda une affection soporeuse qui devint tout-à-fait apoplectique, & pour laquelle on tenta en vain toute sorte de secours. On trouva dans ce cadavre le cerveau tout rempli d'un sang noir & épais. Tous les vaisseaux de la substance corticale prodigieusement variqueux en étoient gorgés.

Le troisième est mort d'une phthisie pulmonaire confirmée, & l'autre d'un ancien cours de ventre colliquatif avec suppuration. On étoit bien sûr de trouver dans ces deux sujets le poumon & les boyaux inondés de pus, ce qui fait qu'on a négligé de les ouvrir.

Dans le même temps il y a eu cent cinquante-sept pauvres, dont il en est mort dix-sept. De ce nombre, neuf à dix ont péri dans le dernier degré de phthisie, les autres ont succombé à des fluxions de poitrine compliquées de fièvre putride; & pour le traitement desquelles ils n'ont été apportés à l'hôpital, qu'au neuvième ou dixième jour de leur maladie, quand presque tous les momens d'en arrêter les progrès s'étoient évanouis. On en a ouvert deux, dans lesquels on a trouvé le poumon suppuré & gangréné. Il y a eu

1763. Avril.

de plus quarante-une femmes malades, dont il en eſt mort cinq.

Nous avons eu pendant le mois d'Avril cent vingt-trois Soldats malades, dont il en eſt mort trois. Le premier eſt mort d'une fièvre maligne compliquée de pleuro-péripneumonie. 1.° On a trouvé à l'ouverture de ſon cadavre, beaucoup de pus entre les meninges: la ſubſtance corticale étoit toute abcédée. 2.° Dans la poitrine il y avoit une adhérence très-forte du lobe droit du poumon; c'étoit de ce côté que le malade avoit ſenti une douleur des plus vives: dans le même endroit on a remarqué tant intérieurement qu'extérieurement des traces de phlogoſe & de gangrène: la couleur de la ſubſtance du poumon étoit toute changée, & ce viſcère étoit réduit à une eſpèce de pourriture viſqueuſe & gluante. 3.° Dans le bas-ventre étoit à la petite courbure de l'eſtomac, une phlogoſe qui gagnoit juſqu'aux inteſtins grêles avec aſſez d'étendue.

Le ſecond qui avoit été dans d'autres hôpitaux, a péri dans le nôtre, après s'y être peu ménagé du côté des alimens, d'une fièvre putride compliquée d'une hydropiſie de poitrine & d'une ſuppuration dans les poumons. On a trouvé ce viſcère farci de tubercules ſuppurés, & toute la capacité inondée d'eau. L'eſtomac & les inteſtins, atteints de phlogoſe, étoient météoriſés & remplis de vents.

Le troiſième étoit réduit à une ſi triſte ſituation, qu'en le recevant à la porte il tomba en ſyncope. On fut obligé pour l'empêcher d'y ſuccomber, de lui donner des cordiaux. Revenu de cette foibleſſe, il ne pouvoit ſe ſoutenir: il avoit toujours la tête panchée & les yeux fermés: il n'exécutoit aucun mouvement qu'avec peſanteur & difficulté: ſon pouls étoit lent

avec

avec des intermissions, & s'est très-peu éloigné dans la suite de cette marche: ses crachats étoient si filandreux & si gluans, qu'après même qu'ils avoient été poussés par l'expectoration dans la cavité de la bouche, il en coutoit beaucoup au malade pour les en tirer. Malgré ce coup d'œil effrayant, cet homme a traîné quelque temps, & a donné par fois de légères espérances de rétablissement : on avoit tâché d'y contribuer en remplissant les indications qui se présentoient dans les différens états par où il a passé; mais enfin il est mort dans un délire léthargique qui avoit été précédé d'un affaissement général dans lequel il étoit même impossible au malade de remuer aucun membre. 1.° On a trouvé dans son cadavre une grande quantité d'eau dans la tête, & toute la substance corticale parsemée de tubercules: on s'est aperçu, en procédant à cet examen, que l'eau répandue n'étoit pas bornée à la cavité de la tête: en détruisant le canal de la moëlle épinière, on l'en a trouvé tout abreuvé : 2.° le poumon n'a pas paru avoir de vice bien marqué; mais sa couleur n'étoit pas bien naturelle, & la cavité droite de la poitrine étoit toute remplie d'eau : 3.° les viscères du bas-ventre étoient en assez bon état ; les glandes mésentériques seules avoient augmenté de volume & s'étoient abcédées.

1763. Avril.

Le quatrième & le cinquième sont morts de phthisie pulmonaire, dont ils étoient attaqués depuis plus de six mois. On ouvre ici rarement, & il seroit assez inutile d'ouvrir les cadavres de ceux qui meurent en cet état: on y trouve presque toujours les mêmes désordres, c'est-à-dire, le poumon ulcéré, & la poitrine inondée de pus.

Dans le même mois, il y a eu trente-sept femmes

1763. Avril.

malades, desquelles il n'en est mort qu'une de phthisie pulmonaire.

Pendant le même temps, nous avons eu cent onze pauvres, dont il est mort huit. Parmi ceux-ci, on doit compter cinq phthisiques. Le premier des trois autres avoit un grand ulcère aux deux jambes : à force de se gorger d'alimens, il fut attaqué d'une fièvre violente, qui, malgré les secours qu'on put lui donner, entraîna bientôt le délire, la suffocation & une grande tension dans tout le bas-ventre; accidens terribles, auxquels il ne put résister long-temps. On a observé dans son cadavre : 1.° la dure-mère gorgée de sang & la substance corticale du cerveau fort enflammée ; 2.° des adhérences du poumon du côté gauche, & une hydropisie du péricarde ; 3.° l'estomac & les boyaux météorisés, très-distendus de vents & de matières, sans compter différens points gangréneux qui se faisoient voir dans l'étendue de ces viscères : l'enveloppe commune de la rate étoit beaucoup plus épaisse que dans l'état naturel.

Le second n'a resté que deux jours à l'hôpital, où il avoit été porté d'une campagne voisine, après huit à neuf jours d'une pleuro-péripneumonie : son pouls n'a pas permis qu'on pût employer d'autres remèdes que des cordiaux & des thorachiques. On a trouvé dans son cadavre tous les cartilages des côtes ossifiés ; des adhérences très-fortes du poumon des deux côtés : toute la substance de ce viscère étoit presque en suppuration ; le pus s'y étoit ramassé en si grande quantité, qu'en le pressant on le faisoit jaillir à flots par la bouche.

Le troisième étoit un paysan atteint de la même maladie, & qui a péri trois heures après avoir été porté à l'hôpital. On a remarqué dans son cadavre des

adhérences du poumon dans les deux côtés de la poitrine ; ce viſcère étoit par-tout encroûté d'une matière très-épaiſſe, d'une couleur mêlée bizarrement de jaune & de vert, & qui ſe détachoit par couches. Dans le bas-ventre, l'eſtomac étoit rempli de beaucoup de matières fétides ; les boyaux en étoient farcis, & ſe trouvoient gangrénés en une infinité d'endroits, ſur-tout le colon où la gangrène étoit beaucoup plus conſidérable & plus étendue. 1763. Avril.

Il eſt entré dans notre Hôtel-Dieu, pendant le mois de Mai quatre-vingt-cinq Soldats, dont un eſt mort phtiſique. Mai.

Il eſt entré pendant le même temps cent quatorze pauvres, & il en eſt mort huit. Le premier avoit une adhérence très-forte du côté droit de la poitrine, dans toute l'étendue du lobe du poumon : on a trouvé ce viſcère tuberculeux, en ſuppuration, & toute la cavité de la poitrine inondée d'eau ; pluſieurs endroits des inteſtins grêles étoient en phlogoſe : la rate avoit un volume conſidérable, ſans vice marqué : le foie paroiſſoit aſſez naturel ; il y avoit à ſa face concave nombre de vaiſſeaux lymphatiques, d'un aſſez gros calibre & très-ſaillans.

Le ſecond, habitué depuis long-temps à s'enivrer tous les jours, avoit d'abord eſſuyé une fluxion de poitrine compliquée de fièvre putride : il traînoit une convaleſcence longue & douteuſe, pendant laquelle il s'étoit ſi peu ménagé du côté des alimens, qu'à l'ouverture de ſon cadavre on en a trouvé l'eſtomac tout farci : les boyaux n'en étoient pas moins gorgés : ils étoient d'ailleurs dans une aſſez grande étendue, en phlogoſe & gangrénés. On a trouvé dans la poitrine des adhérences des deux côtés : cette cavité étoit

1763. Mai. inondée d'eau & de pus ; & le poumon dans toute sa substance étoit en suppuration. Cet homme, d'un âge moyen, étoit très-sourd, & avoit, on ne sait par quelle aventure, perdu tous les doigts de la main droite.

Le troisième qui crachoit du pus depuis long-temps, est mort phtysique : l'ulcère du poumon s'étoit répandu dans tout le gosier.

Le quatrième étoit octogénaire & paralitique depuis trois à quatre ans : on l'avoit porté à l'hôpital pour une incontinence d'urine, dont il avoit été parfaitement guéri malgré son grand âge, au moyen d'embrocations d'eau de Balaruc appliquées aussi chaudement que ce vieillard pouvoit les supporter, sur l'hypogastre, le périnée & les parties qui les avoisinent. Cet homme est mort dans un affaissement général & carotique : on n'a pas fait l'ouverture de son cadavre.

Le cinquième attaqué de phthisie depuis plus d'un an, étoit réduit au dernier degré de marasme & d'épuisement : les crachats purulens ayant été tout-à-coup supprimés par quelqu'écart dans le régime, une diarrhée purulente leur succéda, & le fit brusquement périr.

Le sixième n'a resté que trois ou quatre jours à l'hôpital, où il arriva sans pouls & si froid (état qui a presque toujours duré) qu'il fallut le soutenir continuellement avec des cordiaux. Il avoit les cuisses & les extrémités inférieures prodigieusement enflées & œdémateuses : le pied droit étoit tout gangréné, & quoiqu'on ait eu toutes les attentions possibles pour arrêter les progrès de la gangrène, par le moyen du fer & des autres secours d'usage dans ces circonstances, elle a fait des progrès très-rapides & a enlevé le malade. On a trouvé la poitrine toute remplie d'eau, & les os du tarse, notamment le calcaneum, tout cariés.

Le ſeptième eſt mort phthiſique dans le dernier degré de maraſme & de conſomption.

Le huitième qui avoit été négligé pluſieurs jours avant d'être porté à l'hôpital, a paru périr d'un point de côté qu'on calmoit à la vérité; mais qui s'eſt conſtamment ſoutenu, malgré tout ce qu'on a pu mettre en uſage pour le diſſiper : j'avois ſoupçonné qu'il étoit hydropique de poitrine, & qu'il avoit du côté droit, où la douleur ſe faiſoit ſentir, une ſuppuration qui devoit s'étendre juſqu'au foie ; ma conjecture n'a été que trop vraie. 1.° On a trouvé dans ſon cadavre, la cavité de la poitrine remplie d'eau : on en a auſſi trouvé dans le médiaſtin & le péricarde qui paroiſſoit purulent & étoit d'une odeur inſupportable. Il y avoit une très-forte adhérence du lobe droit du poumon; & ce lobe étoit en partie pierreux & en partie en ſuppuration, en phlogoſe & en gangrène : de ce côté, la plèvre ne préſentoit qu'un enduit purulent ou un amas de couches purulentes. 2.° Le foie étoit enflammé & en ſuppuration dans l'endroit de ſa convexité, qui avoiſinoit la poitrine du côté droit. 3.° Le petit épiploon étoit très-enflammé & gorgé de ſang : on y voyoit de plus des véſicules remplies d'une eau jaunâtre : les inteſtins grêles étoient en phlogoſe & en gangrène : les gros inteſtins l'étoient moins; mais ils étoient très-diſtendus par des matières, de l'eau & des vents.

Il eſt entré pendant le même mois vingt-deux femmes, dont trois ſont mortes. La première étoit hydropique de la poitrine & du bas-ventre : à cette double hydropiſie s'étoit jointe une fièvre putride avec éryſipèle ſur toute l'extrémité inférieure gauche, qui étoit de plus fort enflée & œdémateuſe : on ne ſe détermina à porter cette femme à l'hôpital, que quand

1763. Mai.

on la vit ſans reſſource : auſſi n'y a-t-elle vécu que quelques jours. On a trouvé les cavités de la poitrine inondées d'eau. Les inteſtins, tant grêles que gros, étoient enflammés en différens endroits ; les gros étoient bourſouflés, météoriſés & remplis de vents. La ſeconde étoit attaquée depuis quelque temps d'une ſuppuration dans la poitrine ; elle avoit une fièvre lente & crachoit du pus ; elle a été bruſquement enlevée après avoir beaucoup mangé : on a trouvé la poitrine remplie d'eau ; les deux lobes du poumon en ſuppuration ; l'eſtomac & les boyaux en phlogoſe & gorgés de matières & d'alimens.

La troiſième, malade depuis huit mois, ne fut portée à l'hôpital que trois ou quatre jours avant ſa mort : elle avoit le pouls ſi petit, que ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine & d'attention qu'on pouvoit s'en apercevoir : elle ſouffroit continuellement dans le bas-ventre qui étoit très-enflé & très-tendu, les plus cruelles douleurs, avec un vomiſſement qui lui faiſoit rejeter tout ce qu'elle prenoit. On a trouvé l'eſtomac d'un ſi petit volume, qu'il étoit preſque comme un boyau ; la cavité du bas-ventre inondée d'une eau jaunâtre & très-puante ; tous les boyaux grêles enflammés & gangrénés : le colon occupoit en travers la région ombilicale & s'étoit confondu avec l'épiploon, qui s'étoit collé à ce boyau : ces parties formoient un tout qui paroiſſoit en ſuppuration ou enduit de couches purulentes par un de ſes côtés, & s'étoit attaché à la véſicule du fiel : l'endroit de cette attache qui étoit du volume d'une groſſe noix, étoit très-dur, ſchirreux, cancéreux & en ſuppuration. La véſicule du fiel étoit remplie de petites pierres ſemblables à du gros gravier pour la figure & la dureté : en maniant cette véſicule, elle donnoit

l'impreſſion que donnent les géſiers des volailles qui ont mangé beaucoup de différens grains quand on vient à les toucher: malgré tous ces vices, le foie paroiſſoit aſſez naturel. On a obſervé deux rates: la plus grande ſembloit aſſez naturelle; l'autre beaucoup plus petite tenoit à celle-là par une bande large & aponévrotique. Le méſentère étoit raccorni & ſchirreux: il avoit peu d'étendue, & les glandes dont il eſt parſemé étoient toutes pierreuſes. La matrice qui étoit d'un très-petit volume, n'avoit point de vice marqué, non plus que les ovaires & le reſtant des parties qui ſont dans l'abdomen. 1763. Mai.

De cinquante-quatre Soldats qui ſont entrés dans notre Hôtel-Dieu pendant le mois de juin, il n'eſt mort qu'un ſeul d'une phthiſie, qui en avoit fait une vraie momie, en ne lui laiſſant que la peau & les os. Juin.

Dans le même mois il eſt entré dans la même maiſon quatre-vingt-dix-neuf pauvres, dont ſix ſont morts. Le premier étoit un Étranger qui ſuccomba enfin à une phtiſie pulmonaire qu'il avoit traînée depuis long-temps d'hôpital en hôpital.

Le ſecond étoit un enfant de trois ans & demi, attaqué depuis plus de quinze jours d'un ulcère gangréneux, qui du goſier où il avoit commencé à paroître, avoit fait tant de progrès, lorſque nous le vimes la première fois, que toute la moitié droite du viſage avoit été détruite & l'os maxillaire carié. Cet enfant n'avoit pu être aſſujetti à aucun régime dans ſon village, & n'y avoit pas trouvé des ſecours bien efficaces. Nous le regardames comme perdu ſans reſſource, avec d'autant plus de fondement, qu'il ne voulut prendre aucun remède, & qu'il étoit dévoré d'une faim qui lui faiſoit jeter des cris continuels, quand on lui refuſoit

1763. Juin.

à manger. On fut en conséquence forcé de l'abandonner à son sort, en le lavant seulement avec de l'eau-de-vie camphrée, des décoctions de scordium, d'aristoloche, de quinquina, &c ; & cela tant pour ralentir le progrès de la gangrène, que pour diminuer l'extrême puanteur qu'il ne cessoit de répandre. Malgré cette attention, la gangrène dévora les lèvres, le nez & les autres portions du visage, qui avoient résisté jusqu'à sa mort : ce qu'il y a de singulier, c'est que cet enfant a toujours mangé jusqu'à son dernier moment, du pain, de la viande, du fruit, du fromage & autres drogues de son goût ; la manducation s'opérant du côté le moins maltraité.

Le troisième étoit un homme de quatre-vingts ans, mort le lendemain de son entrée à l'hôpital, d'une fièvre maligne dont il étoit attaqué depuis plus de quinze jours. Ses crachats étoient purulens : il avoit des mouvemens convulsifs & étoit dans le délire : il avoit le ventre très-tendu, météorisé & très-sensible. On n'a pas fait l'ouverture de son cadavre, mais on est persuadé qu'il y avoit des dépôts dans toutes les cavités.

Le quatrième étoit attaqué de phthisie pulmonaire : il n'a resté que quatre jours à l'hôpital, où il a été enlevé par un cours de ventre purulent & colliquatif.

Le cinquième étoit un vieux homme brusquement mort sur une chaise percée en allant du ventre, le lendemain de son arrivée à l'hôpital, où il étoit entré en très-mauvaise situation. Son ventre sur-tout étoit tendu, météorisé & très-sensible : on a trouvé dans le bas-ventre de son cadavre, les boyaux enflammés & gangrénés en bien des endroits. Il y avoit dans leur cavité beaucoup de vers très-longs & très-gros, logés dans les portions gangrénées : la rate étoit pourrie & presque réduite à rien : le foie avoit fort dégénéré de sa couleur naturelle :

il

il étoit fort gonflé dans sa face convexe, & squirreux. A la poitrine, les cartilages des côtes étoient ossifiés; les lobes du poumon avoient de très-fortes adhérences de chaque côté dans toute leur étendue, ils étoient abcédés, en phlogose & gangrénés. 1763. Juin.

Le sixième s'est trouvé dans un cas plus particulier, qui demande un plus grand détail. Cet homme âgé de quarante-cinq ans étoit scrofuleux, & a laissé des enfans qui le sont aussi. Vers sa vingt-cinquième année il eut à la partie antérieure & moyenne de la jambe gauche une tumeur compliquée de carie du tibia. Il a rapporté que dans cette circonstance on lui avoit tiré plusieurs fragmens d'os: de plus on a observé dans cet endroit une cicatrice large, profonde & très-inégale; malgré ce désordre, la jeunesse & l'art le tirèrent d'une aussi fâcheuse situation, & il jouit pendant plus de quinze ans d'une très-bonne santé: vers l'âge de quarante ans, il lui vint une tumeur à la partie postérieure de la cuisse, du même côté: cette tumeur ne fut pas d'abord bien grosse, ne le gêna pas beaucoup & ne lui causa point de douleur bien sensible; mais enfin elle s'étendit & s'accrut insensiblement, & commença à produire un gonflement & une douleur dans la cuisse qui l'incommodèrent considérablement. Cet homme pensa alors sérieusement à chercher des remèdes à son mal: il consulta différentes personnes: vraisemblablement il eut de fausses adresses: quelqu'un lui conseilla d'aller à Balaruc, & malheureusement il suivit ce funeste avis. Bien loin d'obtenir, des eaux de ce lieu, le soulagement qu'il en attendoit, elles ne servirent qu'à faire empirer son mauvais état; la tumeur se répandit alors sur toute la cuisse, d'une extrémité à l'autre, en prenant pourtant plus de volume & de saillie vers la

1763. Juin.

portion supérieure, antérieure & latérale externe. Tout ce ravage fut bientôt porté encore plus loin : l'œdème s'empara de la jambe, les articulations de la cuisse avec la jambe & la hanche, se gorgèrent prodigieusement, tandis qu'en même-temps on apercevoit une fluctuation bien marquée dans l'étendue & la direction du *fascia-lata*. Avec ce fracas, cet homme se soutenoit & marchoit encore ; mais il fit une chute, qui toute légère qu'elle étoit, lui fractura le fémur. Après ce nouvel accident, il lui fut impossible de marcher : on le porta dans sa maison, où se trouvant dénué de toute ressource, on prit le parti de l'apporter en la nôtre. Le Chirurgien-major de service n'eut pas plutôt vu & examiné la tumeur, qu'il se détermina à la tâtonner par une petite ouverture ; mais il ne passa pas outre, quand il vit qu'il n'en sortoit que de la sanie, du sang & quelques petits caillots. Dans cette délicate conjoncture, on assembla tous les Médecins & les Chirurgiens de l'hôpital, pour délibérer sur le parti qu'il y auroit à prendre : on pancha d'abord pour l'ouverture de la tumeur ; mais de très-graves considérations en détournèrent : il parut plus sage de laisser vivre encore cet homme, quelque triste que fût sa situation, que d'avoir la douleur de le voir périr dans le moment. L'amputation étoit d'ailleurs impraticable, à cause de l'engorgement & du gonflement qui alloient au-delà de l'articulation de la cuisse avec la hanche : on se borna en conséquence à pallier le mal par un régime de vie adoucissant, & on calma par le moyen des narcotiques, les douleurs qu'il souffroit à sa cuisse, & qui d'ailleurs ne laissoient pas que d'être diminuées par un suintement sanieux qui se faisoit presque continuellement au moyen de l'ouverture pratiquée à la tumeur par le Chirurgien-major, lors du premier examen qu'il en avoit fait.

Les choſes n'en demeurèrent pas là long-temps : à peine quinze jours s'étoient-ils écoulés, que cette cuiſſe commença à répandre une mauvaiſe odeur, malgré la plus ſcrupuleuſe attention qu'on avoit à la tenir dans la plus grande propreté : le malade tomba dans le délire, qui fut regardé comme le terme prochain de tant d'infortunes; mais on ſe trompa, le délire ſe diſſipa au moyen de quelques ſecours qu'on lui donna; il revint à lui, ſe reconnut parfaitement pendant trois jours, au bout deſquels le délire ayant reparu, il expira. 1763. Juin.

On a trouvé tout le corps du fémur juſqu'aux extrémités carié, gâté, vermoulu & ſeulement fracturé vers la partie ſupérieure. Cette fracture avoit été faite en éclats, de manière qu'indépendamment de l'écartement des muſcles que produiſoit l'extrémité du fémur, en ſe jetant extérieurement ſur le côté de la cuiſſe, différentes eſquilles étoient entrées dans le ventre des muſcles, & formoient une partie de la tumeur avec des glandes durcies & ſquirreuſes, & du ſang grumelé. Tous ces muſcles étoient déchirés & tombés en pourriture : les extrémités du fémur paroiſſoient aſſez ſaines, quant à la ſubſtance oſſeuſe; mais tout ce qui a trait aux articulations étoit vicié : les ligamens étoient plus gonflés, plus épais, plus relâchés : les glandes avoient pris plus de maſſe & s'étoient durcies : les articulations étoient gorgées & abreuvées : l'exfoliation du tibia qui ſe fit lors du premier déſordre de la jambe, étoit très-marquée, & répondoit à l'étendue de la grande cicatrice qu'il y avoit dans cet endroit.

On a examiné les cavités, & on a obſervé : 1.° Dans le bas-ventre tous les inteſtins bourſouflés, remplis de vents, enflammés & gangrénés dans bien des endroits, & même dans d'aſſez grandes étendues : le foie, le

1763. Juin.

pancréas, la rate & le reste des viscères paroissoient en bon état: les glandes même du mésentère n'avoient point dégénéré & nous ont paru saines. 2.° Dans la poitrine il y avoit une adhérence assez forte & assez étendue du lobe droit du poumon qui étoit enflammé, abcédé & gangréné. Il n'y avoit point d'adhérence de la part du lobe gauche; mais ce lobe n'en étoit pas moins enflammé, abcédé & gangréné. 3.° Dans la tête, la substance corticale étoit très-gorgée: on a vû des points de suppuration dans la pie-mère, & des portions qui sembloient avoir dégénéré en gangrène. Il y avoit d'ailleurs assez d'eau dans cette capacité: il y en avoit aussi beaucoup plus dans celle des ventricules, qu'on a coutume d'y en voir.

Il est entré pendant le même mois à l'Hôtel-Dieu, trente-une femmes, dont une seule est morte. Cette femme âgée d'environ soixante-dix ans, avoit une fièvre maligne, & déliroit quand elle fut apportée à l'hôpital, l'avant-veille de sa mort, & y devint bien-tôt après apoplectique. On a remarqué 1.° dans sa tête beaucoup d'eau; la substance corticale gorgée de sang; certains points de la dure & de la pie-mère en suppuration; la substance médullaire très-rougeâtre, & s'éloignant ainsi de la couleur naturelle; les ventricules du cerveau inondés & remplis d'eau roussâtre. 2.° Le poumon étoit très-adhérent de chaque côté dans toute son étendue; ses lobes étoient gorgés, & en plusieurs endroits suppurés. Le médiastin & le péricarde étoient inondés & remplis d'eau. 3.° Au bas-ventre, on a trouvé de chaque côté, entre les muscles & la membrane adipeuse, deux grosses tumeurs qui paroissoient formées d'un amas d'hydatides ou vésicules remplies d'une eau fort épaisse, roussâtre & très-puante; la rate étoit très-petite &

pourrie : le colon étoit d'un très-petit calibre, & l'on appercevoit dans son étendue, par intervalles, des vésicules fort grosses remplies d'eau, une de chaque côté; l'épiploon étoit gorgé de sang, très-enflammé & gangréné : dans certains endroits les intestins grêles étoient enflammés, parsemés d'hydatides & gangrénés : le foie & les autres viscères de cette capacité paroissoient assez naturels. 1763. Juin.

Il est entré dans notre Hôtel-Dieu, pendant le mois de Juillet, cent quatre-vingt-quatorze Soldats, dont il n'est mort que trois : le premier est celui qui a été tué d'un coup de baïonnette, & dont nous avons donné l'histoire. On a remarqué dans son cadavre, 1.° que le coup de baïonnette avoit fait une plaie très-considérable dans le lobe droit du poumon, & qu'il y avoit touché des gros vaisseaux. 2.° Que la cavité droite de la poitrine étoit remplie d'un sang dans lequel il y avoit beaucoup de caillots. 3.° Que le lobe droit du poumon dans lequel le coup de baïonnette avoit porté étoit très-flétri, & paroissoit tirer vers la gangrène. 4.° Que le péricarde étoit farci de sang épanché. 5.° Que le diaphragme avoit été effleuré par le coup qui devoit avoir pénétré dans le temps de l'expiration, & cependant ce blessé n'avoit jamais eu le hoquet. Juillet.

Le second est péri d'un *tabes dorsalis* : cet homme a resté près de sept à huit mois dans notre maison : il y avoit été apporté d'un autre hôpital en si mauvais état, qu'à son arrivée il fallut lui ouvrir un abcès d'une étendue immense. Le pus avoit fusé à travers les muscles de la cuisse, s'étoit étendu vers les fessiers, & avoit pénétré jusque dans le bassin : dans cette triste situation, le malade étoit constamment incapable d'observer aucun régime; il refusoit de plus avec obstination les

1763. Juillet.

contre-ouvertures & les autres moyens que l'art pouvoit fournir, de manière qu'on fut obligé de se restraindre à une cure palliative, bornée aux laitages & aux narcotiques. Ces moyens insuffisans ne l'ont point empêché de tomber insensiblement dans les derniers degrés de marasme & d'atrophie: le dessèchement étoit tel, près de deux mois avant sa mort, que sa plaie ne fournissoit plus aucune suppuration, & que les pansemens y étoient devenus inutiles.

Le troisième âgé de plus de soixante ans, est mort d'une fièvre maligne avec des marques d'engorgement dans toutes les cavités. 1.° On a trouvé à l'ouverture de son cadavre, la substance corticale du cerveau toute gorgée de sang; les vaisseaux de la dure-mère qui en paroissoient aussi surchargés, étoient très-dilatés & variqueux: la substance médullaire présentoit des nuances rouges; & le plexus choroïde étoit de couleur très-foncée & noirâtre. 2.° Le lobe droit du poumon n'avoit aucune adhérence; mais il étoit tuberculeux, abcédé & atteint de gangrène: le lobe gauche avoit des adhérences dans toute son étendue, & il étoit comme l'autre en suppuration, & parsemé de tubercules. 3.° L'estomac étoit enflammé à sa petite courbure: l'épiploon étoit très-enflammé & gorgé de sang: les intestins n'étoient pas moins maltraités. différentes portions des grêles étoient enflammées & gangrénées: on a vu les mêmes désordres dans les gros.

Il est entré dans notre Hôtel-Dieu, pendant le même mois, cent vingt-sept pauvres: il en est mort quatre.

Le premier est mort des suites de l'opération de la taille qui lui avoit été faite depuis cinq semaines dans la ville, par un Chirurgien qui n'est point de notre maison. Il étoit à toute extrémité & à l'agonie quand

on le porta à l'hôpital, aussi y expira-t-il bien-tôt après. Cet homme avoit rendu des vers, ce qui porta à le traiter comme d'une fièvre maligne. Voici ce qui a été observé dans son cadavre : 1.° le cerveau a paru flétri, affaissé & comme rentré : on a trouvé à la partie antérieure & supérieure de la substance corticale de chaque côté, un petit tubercule pierreux : cette substance toute rentrée qu'elle étoit d'ailleurs, avoit beaucoup souffert par l'engorgement. 2.° Les poumons n'avoient aucune adhérence : l'un & l'autre lobe sembloit dans sa face postérieure & dans son extrémité inférieure, très-gorgé & en phlogose. 3.° Il y avoit inflammation à l'estomac, ainsi qu'aux intestins, qui étoient de plus en bien des portions boursouflés & gangrénés. Les uretères étoient tous les deux d'un calibre monstrueux : à leur issue du rein, dans l'étendue d'un travers de doigt, ce calibre étoit un peu amoindri, il formoit dans cet endroit comme une espèce d'étranglement ; mais bien-tôt après ces deux canaux reprenoient un diamètre effrayant. Près du col & du corps de la vessie où l'on avoit fait l'ouverture, étoit un abcès qui avoit épanché beaucoup de pus dans le bassin, & fusé jusque dans le tissu cellulaire ; la vessie étoit très-petite, épaisse & un peu racornie.

1763. Juillet.

Le second étoit un homme de l'âge d'environ soixante-douze ans, qui venoit d'avoir une fièvre putride : il en étoit guéri ; mais les fréquentes convalescences qui ne pouvoient jamais, par son peu de ménagement, prendre une certaine consistance, dégénérèrent enfin en un cours de ventre très-douloureux : on le suspendoit & on le calmoit par l'usage des narcotiques ; mais on n'a jamais pu le bien détruire, quelque remède qu'on ait employé. On a trouvé les intestins

1763. Juillet.

grêles en phlogose & parsemés de points gangréneux: une grande portion du colon avoit les membranes épaissies, presque de la grosseur d'un travers de doigt: cette portion étoit toute squirreuse, enflammée & gangrénée.

Le troisième étoit un jeune homme d'environ vingt ans, qui a péri d'une fièvre maligne, avec des marques d'engorgemens dans toutes les cavités; on n'en a pas fait l'ouverture.

Le quatrième étoit un homme d'environ vingt-six ans, attaqué d'une fièvre lente depuis long-temps, dans un hôpital des environs, d'où il s'étoit rendu dans le nôtre. Il crachoit ordinairement & abondamment du pus, à ce pus se joignoit quelquefois du sang dont la source étoit évidemment un abcès énorme formé dans le côté gauche de la poitrine: cet abcès fit plusieurs fois saillie, sans cependant s'ouvrir au dehors. On a trouvé toute la poitrine inondée de pus: le lobe gauche du poumon étoit tout fondu & consumé par la suppuration; le lobe droit qui étoit adhérent, étoit abcédé & réduit presqu'à rien par la suppuration.

Il est entré trente femmes dans le même mois, il en est mort cinq.

La première étoit une petite fille de sept ans, cachectique, & attaquée d'une fièvre vermineuse. 1.° On a trouvé beaucoup d'eau épanchée dans sa tête, il y en avoit aussi quantité dans les ventricules du cerveau, qui paroissoit gorgé aussi-bien que les meninges. 2.° La poitrine étoit remplie d'eau: on a vu le thymus tout squirreux; le lobe droit du poumon en suppuration & tuberculeux; le lobe gauche adhérent, mais réduit à si peu de volume, que sa masse n'égaloit pas la quatrième partie de celle du lobe droit. 3.° Le mésentère étoit parsemé

parſemé de glandes ſquirreuſes : les boyaux étoient bourſouflés, enflammés dans de grandes portions, & gangrénés dans d'autres; le pancréas étoit tout ſquirreux. 1763. Juillet.

La ſeconde étoit une fille de quarante ans: elle étoit attaquée d'une fièvre putride jointe à un rhumatiſme univerſel, ſigne de la mauvaiſe conſtitution de ſa lymphe; ſes mamelles entièrement ſquirreuſes, confirmoient ce mauvais état. 1.° On a obſervé le lobe gauche du poumon ſans adhérence; mais tout enflammé & parſemé de points gangréneux; le lobe droit très-adhérent dans toute ſon étendue, tuberculeux, en phlogoſe & gangréné. 2.° Les ovaires nous ont paru gorgés & chargés d'hydatides; l'eſtomac & les boyaux étoient en phlogoſe & gangrénés; l'épiploon avoit très-peu d'étendue: on a vu dans la face concave du foie un gros tubercule blanc, rempli de matière crétacée & gipſeuſe.

La troiſième traînoit mille maux depuis deux ans avec d'aſſez fréquens paroxiſmes d'épilepſie : c'eſt dans un de ces paroxiſmes dégénéré en apoplexie, qu'elle a été bruſquement enlevée. Elle avoit eu quelquefois des hémoptyſies; elle avoit le cours de ventre & une fièvre lente, lorſqu'elle a péri dans l'accident dont nous venons de parler. 1.° On a trouvé la ſubſtance corticale très-gorgée & beaucoup de vaiſſeaux varriqueux; l'arachnoïde dans une aſſez grande étendue, étoit toute plâtreuſe: il y avoit beaucoup d'eau dans les ventricules du cerveau. 2.° On avoit compté, vu les hémoptyſies dont la malade avoit été atteinte, trouver du déſordre dans la poitrine, cependant le poumon nous a paru aſſez ſain & en bon état. 3.° On a obſervé certaines portions d'inteſtins en légère phlogoſe: leur face interne étoit très-certainement atteinte de ſuppuration; la lotion a

1763. Juillet.

parfaitement diſſipé le doute qu'auroit pu laiſſer le coup d'œil ſur ſa préſence ; c'eſt ſans difficulté à cette ſuppuration qu'il convient d'imputer le cours de ventre colliquatif dont cette femme étoit tourmentée depuis long-temps. Ne pourroit-on pas préſumer qu'elle a mis le poumon à l'abri de celle que les hémoptyſies auroient pu y déterminer.

La quatrième étoit une fille d'environ vingt-quatre ans, malade depuis dix-huit mois : quand on l'apporta à l'hôpital, elle avoit une leucophlegmatie & une aſcite bien marquées par le flot qui ſe faiſoit ſentir au bas-ventre : les extrémités ſupérieures n'étoient pas trop enflées ; mais les inférieures étoient énormement groſſes & œdémateuſes. On commença à lui preſcrire des remèdes qui pouvoient être relatifs à ſon état, avec le régime qu'elle devoit obſerver ; mais m'étant aperçu qu'elle ne rempliſſoit ces deux objets qu'avec beaucoup d'infidélité, je me déterminai à la livrer à elle-même, bien aſſuré qu'elle ne ſeroit pas long-temps ſans ſe repentir de ſa mauvaiſe conduite. Cette conjecture ne tarda point à ſe vérifier : quelqu'un lui inſpira d'appliquer, à mon inſu, un veſſicatoire ſur ſes jambes : elle le fit dans l'eſpérance de diſſiper par ce moyen ſes enflûres : le contraire arriva pourtant ; au lieu de l'écoulement de ſéroſités qui devoit s'en enſuivre, il ſe déclara en un inſtant une inflammation qui ſe répandit ſur les deux extrémités inférieures, gagna le bas - ventre ; & entraîna des douleurs à la violence deſquelles la malade ſuccomba, malgré l'attention qu'on eut de les calmer. On a obſervé ce qui ſuit dans ſon cadavre : 1.° La poitrine étoit toute remplie d'eau, dans laquelle nageoient beaucoup de concrétions filamenteuſes & blanchâtres : les poumons, ſans préſenter de vice bien marqué, ne nous parurent

pas en trop bon état; le péricarde étoit gorgé d'eau. Juillet. 1763.
2.° Le bas-ventre étoit auſſi rempli d'eau: le foie, la matrice, la rate ſe trouvèrent ſquirreux; toute l'enceinte de cette cavité étoit prodigieuſement infiltrée & parſemée en bien des endroits, d'hydatides, qui étoient remplies d'une eau fort rouſſâtre.

Enfin la cinquième & la dernière, étoit une vieille femme aſcitique depuis plus d'un an: on avoit attaqué cette hydropiſie par les hydragogues, les apéritifs, les diurétiques, & on en étoit venu deux fois à l'opération de la paracentèſe: ces ſecours la ſoulagèrent beaucoup; mais le mal étoit au-deſſus des remèdes, & la malade ne put réſiſter à la force de l'un, & à l'action des autres. L'ouverture du cadavre nous a fait voir, non-ſeulement que cette femme étoit hydropique du bas-ventre; mais encore que la poitrine & le péricarde étoient remplis d'eau: les poumons étoient adhérens & tuberculeux; le foie, la rate, le pancréas étoient ſquirreux, & les boyaux dans quelques endroits étoient atteints de légère phlogoſe.

Il eſt entré pendant le mois d'Août, dans notre Hôtel-Dieu, cent trente-trois Soldats, & il en eſt mort deux; mais une abſence que j'ai été obligé de faire, m'empêche d'en pouvoir rendre compte. Août.

Il eſt entré dans le même temps cent cinquante-ſept pauvres, dont huit ſont morts; le premier a péri à l'hôpital deux heures après y avoir été porté. On a trouvé dans ſon cadavre: 1.° les meninges très-gorgées, beaucoup de ſang extravaſé ſur la ſubſtance corticale auſſi gorgée, & la médullaire rougeâtre en quelques endroits: 2.° Un peu d'eau dans la cavité gauche de la poitrine; le lobe du poumon de ce côté ſans adhérence, mais en phlogoſe & en gangrène; le lobe droit étoit adhérent & pareillement attaqué d'inflammation &

1763. Août.

de gangrène; le péricarde étoit extrêmement mince & transparent comme une ſimple membrane. Il y avoit au ventricule droit un polipe très-dur, & de la groſſeur d'un œuf de pigeon : 3.° Preſque tous les inteſtins grêles étoient enflammés, une partie des gros l'étoit auſſi; la rate étoit d'un très-petit volume.

Le ſecond qui n'a pas reſté plus long-temps à l'hôpital, paroît avoir péri d'une fièvre putride vermineuſe négligée. On a obſervé dans ſon cadavre la petite courbure de l'eſtomac très-gorgée & très-enflammée; tous les inteſtins enflammés, bourſouflés, météoriſés; remplis de vers fort gros, fort longs & pelotonnés dans certains endroits : leur cavité étoit farcie d'ailleurs d'un amas immenſe de mauvaiſes matières; la plèvre étoit très-enflammée ; les lobes du poumon étoient adhérens de chaque côté, très-gorgés & enflammés.

Le troiſième eſt un homme qui étoit tombé du haut d'une maiſon ſur le pavé: cet homme mort ſix heures après ſa chute, & trois heures après ſon entrée à l'hôpital, étoit véritablement apoplectique: il avoit le pouls très-plein & très-fort; cependant malgré pluſieurs ouvertures pratiquées en différens endroits pour lui tirer du ſang, on n'a jamais pu en avoir; il s'eſt conſtamment arrêté après le premier jet. Il avoit été ſi rudement & ſi généralement froiſſé, qu'il avoit toute l'habitude du corps ecchymoſée; mais il n'avoit aucune fracture au crâne. On a obſervé ce qui ſuit dans ſon cadavre: 1.° Il y avoit du ſang épanché entre les meninges & les parties oſſeuſes, & entre les meninges & le cerveau; le cervelet inondé de ſang, paroiſſoit froiſſé, & ce déſordre ſe continuoit juſqu'à la moëlle épinière: 2.° Les lobes du poumon avoient des adhérences très-fortes d'un bout

à l'autre : 3.° L'estomac & les boyaux farcis de matières, étoient énormément distendus par des vents; l'épiploon étoit attaché en plusieurs endroits au péritoine ; les intestins étoient en phlogose, & les vaisseaux mésentériques étoient si fort gorgés de sang, que les plus petits étoient très-apparens ; vers l'extrémité de l'ileum, il y avoit un coude où l'intestin en se repliant, formoit une espèce de cul-de-sac d'où partoient deux ligamens très-forts, dont l'un en s'étendant sur le mésocolon, alloit s'attacher aux membranes du colon, & l'autre alloit s'épanouir sur toute la cavité iliaque, y étoit adhérent, & s'attachoit très-fortement aux muscles : le colon étoit beaucoup plus étendu qu'il ne l'est naturellement ; il formoit plusieurs circonvolutions qui flottoient avec celles des intestins grêles ; la vessie étoit très-distendue & remplie d'une grande quantité d'urine : les reins, la rate & le foie paroissoient être dans leur état naturel : on a seulement observé que la vésicule du fiel étoit pincée par le milieu, où elle étoit serrée, étranglée, & avoit beaucoup moins de calibre.

1763. Août.

Le quatrième étoit un homme d'environ soixante ans, qui n'avoit jamais observé aucun régime, & qui a enfin péri en allant de récidive en récidive, d'une dyssenterie putride & maligne. On a trouvé l'estomac enflammé, les boyaux en suppuration & gangrénés.

Le cinquième étoit un phthisique qui traînoit depuis long-temps, & qui a été enfin enlevé par un cours de ventre colliquatif.

Le sixième étoit un vieillard qui étoit attaqué d'une fièvre putride fort négligée ; la maladie a été terminée par un cours de ventre & un délire qui l'ont fait périr.

Le septième étoit un hydropique de poitrine : on a

1763. Août. trouvé cette cavité inondée d'eau, & les poumons ulcérés & en ſuppuration.

Le huitième étoit un homme aſſez avancé en âge, fort cacochime, qui après avoir traîné à la ſuite d'une fièvre putride, une convaleſcence chancelante & douteuſe, pendant laquelle il ſe ménageoit mal, a enfin ſuccombé en très-peu de temps à une fièvre maligne.

Il eſt entré trente femmes dans notre Hôtel-Dieu pendant le même mois, il en eſt mort deux.

La première étoit une fille de onze à douze ans, qui avoit un ulcère affreux avec carie dans toute l'étendue du tibia; depuis trois ans elle étoit maigre, décharnée, conſumée de fièvre lente; on fut forcé faute de pouvoir lui donner des ſecours bien déciſifs, de l'abandonner, pour ainſi dire, à ſon malheureux ſort.

La ſeconde étoit une petite fille de huit ans, qui avoit été négligée dans les commencemens de ſa maladie; elle a péri en trois ou quatre jours d'une fièvre maligne, avec des ſignes extérieurs de gangrène & d'embarras dans toutes les cavités.

Septembre. Il eſt entré dans notre Hôtel-Dieu pendant le mois de Septembre, cent quatorze Soldats, dont il n'eſt mort que trois; le premier eſt cet Invalide qui avoit reçu au haut de la cuiſſe un coup de feu, dont on a fait l'hiſtoire.

Le ſecond eſt mort hydropique de poitrine: outre l'épanchement d'eau qui inondoit cette cavité, le lobe gauche du poumon étoit en ſuppuration, & avoit commencé de tourner en gangrène.

Le troiſième eſt péri après pluſieurs rechutes; il avoit été pluſieurs fois malade dans la maiſon d'un cours de ventre colliquatif; toutes ſes entrailles étoient en ſuppuration; les glandes des boyaux & du méſentère étoient abcédées; le

1763. Septembre.

foie étoit gonflé, & en plusieurs endroits squirreux, la rate étoit presque pourrie, & s'en alloit en morceaux, en la maniant le plus légèrement qu'il se pût faire.

Il est entré dans la maison deux cents dix-sept pauvres, & il en est mort dix-neuf; parmi ceux-ci il faut compter dix mendians qui ont été enlevés brusquement, & très-peu de temps après être entrés, par des fièvres malignes & la gangrène, non-seulement des parties internes, mais encore des extérieures. Ces gens mal nourris, exposés à toutes les injures du temps, & ne se résolvant à venir à l'hôpital que quand ils se trouvent dans l'impossibilité absolue de suivre leur gueuserie, ont le sang très-appauvri; ce sang a par-là une plus prochaine disposition à former presque par-tout des engorgemens qui tournent en gangrène avec une rapidité inconcevable: leurs viscères étoient d'ailleurs très-mal conditionnés: on en a trouvé quelques-uns qui indépendamment de la phlogose & de la gangrène, répandus dans l'épiploon, le mèsentère, les boyaux, &c. avoient encore le foie & la rate dans un très-grand désordre: leur poumon étoit tout en phlogose & gangréné, ils avoient de l'eau épanchée dans la cavité de la poitrine & dans celle du péricarde; plusieurs ont eu le cerveau totalement gorgé & noirâtre. On a observé dans deux qui avoient le teint fort jaune & plombé, le foie d'un volume très-considérable, tout jaune: la vésicule du fiel très-rapetissée, étoit exactement vide de bile; ses parois étoient si rapprochées, qu'elles se touchoient presque, & qu'il y avoit lieu de présumer au premier coup d'œil, qu'elles étoient unies & collées ensemble.

Le onzième étoit ascitique & enflé par-tout: on lui avoit déjà fait avec quelque succès l'opération de la paracentèse; il paroissoit même beaucoup mieux depuis

1763. Septembre.

cette opération ; mais ſe croyant, fort mal-à-propos, guéri, & s'étant un ſoir gorgé d'alimens, il fut bien-tôt après ſuffoqué. Son eſtomac & ſes boyaux ont été trouvés remplis d'alimens : ils étoient d'ailleurs en phlogoſe, le cerveau étoit gorgé, les poumons étoient très-livides, & tiroient vers la gangrène : il y avoit beaucoup d'eau épanchée dans la cavité de la poitrine, & dans celle du bas-ventre.

Le douzième étoit un homme de mer, qui depuis long-temps avoit une fièvre lente ; on lui avoit fait l'opération de la fiſtule à l'anus, quelque temps après qu'il fut entré dans l'hôpital : il y avoit tout lieu d'eſpérer de ſon tempérament & de ſon état, qu'elle auroit tout le ſuccès qu'on pouvoit deſirer ; mais il renverſa lui-même ces eſpérances par ſon mauvais régime, & par l'irrégularité de ſa conduite. Ses écarts & ſes excès le firent aller fréquemment de fièvre en fièvre ; la dernière qui étoit d'un mauvais caractère, lui attira de nouveaux dépôts dans les inteſtins ; leur cavité fut toute inondée de la ſuppuration qui y ſurvint ; le malade fut de plus fort épuiſé & fort amaigri aſſez long-temps avant ſa mort, par un cours de ventre colliquatif.

Le treizième & le quatorzième ſont morts de fièvre maligne, fort peu de temps après leur entrée à l'hôpital ; leur maladie avoit commencé bien des jours avant qu'ils y entraſſent ; & leur ſituation ſe trouvoit alors ſans aucune reſſource, auſſi n'y ont-ils vécu que deux ou trois jours. 1.° On a trouvé leurs boyaux & l'eſtomac en phlogoſe & en gangrène, mais ſur-tout les inteſtins grêles. 2.° Les poumons étoient auſſi gangrénés. 3.° Le cerveau n'étoit pas moins gorgé ; il étoit en général livide au point que le noir y paroiſſoit la couleur dominante.

Les cinq reſtans ſont morts phthiſiques ; ceux-ci parvenus

parvenus à notre hôpital après en avoir parcouru plusieurs autres, ne nous ont apporté que des ſpectres décharnés, bouffis, dignes de compaſſion & hors d'état de recevoir aucun ſecours curatif. 1763. Septembre.

Il eſt entré dans notre hôpital vingt-deux femmes, dont deux ſont mortes.

La première avoit traîné pendant dix-huit mois un vomiſſement habituel, contre lequel tout a blanchi; on a été borné à y employer des palliatifs, les narcotiques ſur-tout qui ont calmé ſes douleurs & différé ſa perte. On a trouvé lors de l'ouverture de ſon cadavre, un carcinome énorme au pylore; cette maſſe carcinomateuſe bouchoit en grande partie ce paſſage, de manière que cette femme qui avoit eu beaucoup d'embonpoint, étoit réduite faute de nourriture, à un état de maraſme, de deſſéchement & d'atrophie qui la rendoit méconnoiſſable, même à ceux qui avoient toujours vécu avec elle.

La ſeconde, phthiſique au dernier degré, eſt venue dans notre hôpital quelques jours avant ſa mort, y rendre un petit ſouffle de vie qui lui reſtoit.

Il eſt entré dans notre hôpital pendant le mois d'Octobre, quatre-vingt-onze Soldats; il en eſt mort deux qui ont péri à peu près de la même manière, par la réunion de pluſieurs maladies qu'ils s'étoient attirées en allant de récidives en récidives, par le mauvais régime dont mes avis & les triſtes épreuves qu'ils en faiſoient ſouvent, n'ont pu arrêter ni le cours ni les ſuites. Leur triſte état avoit commencé par une dyſſenterie putride il y a plus de trois ou quatre mois; ils ſortoient de l'hôpital & y revenoient, juſqu'à ce qu'enfin un cours de ventre colliquatif, une ſuppuration, des épanchemens d'eau, des bouffiſſures leur y euſſent fait perdre la vie. Octobre.

1763. Octobre.

Il eſt entré dans notre hôpital, dans le même eſpace de temps, cent cinquante-deux pauvres; il en eſt mort vingt-deux, les trois premiers ont ſuccombé comme les deux Soldats, à force de récidives; ils ont éprouvé des ſuppurations, des cachexies qui n'ont laiſſé aucune reſſource.

Quatre ont été enlevés fort rapidement par la fièvre maligne, avec des ſignes d'engorgement & de gangrène dans toutes les cavités, quelques ſecours qu'on ait pu leur donner.

Deux payſans & deux garçons de métier ont péri de la même maladie, dans les circonſtances du froid qui leur fit porter ſes principales impreſſions ſur la poitrine, dans la cavité de laquelle on a trouvé tout en phlogoſe & en gangrène.

Cinq autres étoient des mendians déjà gangrénés extérieurement dans pluſieurs parties, notamment aux feſſes & aux extrémités inférieures; quand on les a portés à l'hôpital, on a trouvé preſque par-tout, dans leurs viſcères, des traces d'inflammation & de gangrène.

Deux autres mendians preſque abrutis par le vin, entièrement blaſés & leucophlegmatiques, ont été ſuffoqués par les eaux qui avoient inondé toutes les cavités.

Nous avons enfin perdu quatre phthiſiques dans les derniers degrés de maraſme & de conſomption.

Il eſt entré pendant le même mois d'Octobre vingt-ſix femmes; il en eſt mort cinq dont trois phthiſiques.

La quatrième âgée de quatre-vingt-trois ans, avoit eu déjà une attaque d'apoplexie à laquelle avoit ſuccédé une hemiplegie : elle fut portée dans cet état à notre hôpital; il n'a pas été poſſible de trouver des reſſources dans un âge auſſi avancé.

La dernière qui n'a reſté que quelques heures à

l'hôpital, & qui y eſt morte avant que je la viſſe, avoit tout le bas-ventre gangréné, & paroît avoir été emportée par une fièvre maligne. 1763. Octobre

Il eſt entré pendant le mois de Novembre, dans notre Hôtel-Dieu, ſoixante-un Soldats dont deux ſont morts. Novembre.

Le premier, après avoir beaucoup bu & mangé la veille de ſa mort, fut attaqué aux caſernes d'une colique ſi vive & ſi cruelle pendant toute la nuit, qu'il en jeta les hauts cris, & ce fut-là ſon unique reſſource : on l'apporta de grand matin à l'hôpital, où il ne reſta pas deux heures ſans expirer. On a ouvert ſon cadavre, & on a trouvé tout le grand arc du colon & le commencement du rectum extrêmement tuméfiés, noirâtres & gangrénés: tout le meſocolon & le meſorectum étoient gorgés & en phlogoſe. Il y avoit entre le rectum & la veſſie un aſſez grand dépôt qui contenoit des ſéroſités & beaucoup de pus d'une conſiſtance aſſez louable; notre ſurpriſe n'a pas été bornée à cet objet; elle a été conſidérablement augmentée, en examinant le colon dont la capacité étoit ſi monſtrueuſe qu'elle excédoit celle de l'eſtomac, & paroiſſoit avoir plus de dix pouces de largeur: le reſte des inteſtins étoit atteint de légères phlogoſes; les autres viſcères du bas-ventre nous ont paru aſſez naturels & en bon état.

Le ſecond Soldat après avoir traîné une phthiſie, confirmée dans pluſieurs hôpitaux, eſt venu la terminer dans le nôtre, où il n'a reſté que deux jours: outre l'atrophie & le cours de ventre colliquatif qui avoit porté ſon dépériſſement au plus haut degré, l'ulcère du poumon s'étoit ſi fort répandu dans le goſier, qu'il ne lui reſtoit plus qu'un filet de voix rauque : il n'avoit pas aſſez de force pour faire entendre & diſtinguer les ſons qu'il vouloit articuler.

1763. Novembre.

Il eſt entré dans notre hôpital pendant le même mois cent trente-un pauvres dont huit ſont morts. Le premier a péri d'une inflammation dans le bas-ventre, qui a tourné avec d'autant plus de rapidité, du côté de la gangrène, qu'il avoit été pendant dix à douze jours ſans recevoir des ſecours relatifs à une ſituation auſſi intéreſſante. Une fièvre putride avoit déterminé des engorgemens qu'il n'a pas été poſſible de diſſiper dans trois jours qu'il a vécu dans l'hôpital. On a trouvé dans ſon cadavre preſque tout le canal inteſtinal gorgé, enflammé & en gangrène.

Le deuxième eſt mort d'hydropiſie de poitrine; toute cette cavité étoit non-ſeulement inondée d'eau, mais encore le péricarde en étoit prodigieuſement diſtendu & rempli.

Le troiſième & le quatrième ſont morts phthiſiques: on n'a point ouvert leurs cadavres, parce qu'on étoit bien aſſuré de trouver dans la poitrine les poumons rongés & conſumés par la ſuppuration.

Le cinquième, le ſixième & le ſeptième ont péri d'un cours de ventre colliquatif, ſurvenu après un grand nombre de récidives que ces malades avoient eſſuyées par leur peu de ménagement. On a obſervé dans leurs cadavres une infinité de déſordres dans la poitrine & dans le bas-ventre, où il y avoit des épanchemens d'eau; il n'eſt pas poſſible qu'on ne ſoit expoſé, après tant de ſecouſſes & de retours de fièvre, à un délabrement général des ſolides & à une dégénération totale des fluides.

Le huitième nous a préſenté un cas ſingulier; cet homme, qui étoit domeſtique dans une maiſon de la ville, & qui étoit âgé d'environ trente ans, avoit depuis plus d'un an des accès de fièvre quarte; eſpérant de

guérir à l'hôpital, il s'y fit porter. Les remèdes qu'on lui donna d'abord firent si bien disparoître les accès, qu'il crut en être quitte pour une bonne fois; mais il se trompa: comme il n'avoit jamais su garder aucune mesure dans son régime, & qu'il étoit grand mangeur; un soir qu'il se trouvoit beaucoup mieux, il soupa si amplement qu'il expira dans son lit, deux heures après son souper, sans qu'on s'en aperçût. Je fis ouvrir son cadavre, & mon étonnement fut extrême, lorsqu'après la section ordinaire de l'abdomen, je ne vis qu'une masse d'un rouge foncé & noirâtre, qui couvroit exactement tous les viscères contenus dans cette cavité, depuis l'épigastre jusqu'au pubis: ayant examiné cette couverture, je trouvai qu'elle étoit formée par un sang caillé & épaissi comme celui que l'on trouve dans les palettes quand il est séparé de sa sérosité: j'enlevai cette masse, & ma surprise ne fut pas moindre en apercevant la rate très-volumineuse, toute déchirée & ouverte par sa face inférieure comme une grenade. Il ne me fut pas difficile alors de concevoir que le sang qui s'en étoit échappé avoit formé cette masse polypeuse qui couvroit tout l'abdomen, & qu'en s'y répandant, elle avoit brusquement causé la mort à cet homme.

1763. Novembre.

Il est entré pendant le même mois, vingt femmes, dont quatre sont mortes: la première étoit une fille de quinze ans, attaquée d'un polype dans les narines, & en même temps d'une fièvre continue avec des redoublemens. Elle ne fut pas plutôt guérie de sa fièvre qu'on s'occupa de l'opération du polype; elle l'avoit porté jusque-là sans en être beaucoup incommodée; mais il s'étoit alors si fort augmenté, que la respiration commençoit à être très-gênée, & à devenir de jour en en jour plus difficile: on fut enfin forcé de procéder à

1763. Novembre.

l'opération ; mais on ne tira qu'une portion de cette masse qui ne résistoit pas infiniment, & qui paroissoit glaireuse. La manœuvre se passoit dans la narine droite, & y étoit bornée ; il auroit fallu de plus pénétrer dans la bouche, & aller prendre dans son fond & aux arrières-narines ce qu'on y avoit touché avec le doigt en l'examinant ; mais il n'y eut jamais moyen d'engager cet enfant, qui jetoit continuellement les hauts cris, à le permettre, & à souffrir qu'on tentât cette voie pour terminer l'opération ; l'on fut en conséquence obligé d'abandonner cette fille à son sort, sans la faire sortir de la maison, parce qu'elle manquoit de forces & n'étoit pas suffisamment rétablie. On eut par-là occasion de voir son polype empirer ; son état devint si triste, qu'elle ne pouvoit ni sortir de son lit, ni presque s'y remuer, sans tomber en syncope, & être dans les plus pressans dangers de suffocation, ce qui enfin lui arriva. Après avoir fait ouvrir la tête d'une manière convenable & propre à faire découvrir les attaches & l'étendue du polype, nous avons aperçu en l'examinant soigneusement, qu'il avoit une double attache ; la première & la plus étendue étoit dans le sinus maxillaire droit, dont elle occupoit toute la cavité ; la seconde & la moins considérable, étoit dans le sinus sphénoïdal gauche. Il partoit de ces deux endroits des chairs mollasses, blanchâtres & d'une consistance médiocre, qui occupoient toute la cavité de la narine droite & les arrières-narines ; elles formoient au fond du gosier, précisément derrière le voile du palais qu'elles déjetoient en devant, une grosseur équivalente à celle d'un petit œuf. Il est bon d'observer que les chairs dont le polype étoit formé, étoient plissées comme l'est l'extrémité du mésentère, dans l'endroit où s'attachent les

intestins, & que leur adhérence aux sinus étoit assez forte: de cet examen je passai à celui de la narine gauche, je vis que la membrane pituitaire y étoit en très-mauvais état, mais notamment la portion qui recouvroit le cornet inférieur du nez, dont la couleur me parut très-changée, bleuâtre & d'un rouge très-foncé.

1763. Novembre.

On trouva dans le bas-ventre beaucoup d'eau qui y étoit épanchée, & cependant tous les viscères qui sont contenus dans cette cavité, ne nous présentèrent aucune altération marquée.

La poitrine de l'un & de l'autre côté étoit remplie d'eau, le péricarde en étoit aussi prodigieusement rempli & distendu ; les portions postérieures des lobes du poumon étoient toutes gorgées & en phlogose. Après y avoir pratiqué quelques sections, il en sortit une grande quantité d'humeur bronchique fort altérée, mais qui n'étoit point purulente, & qui ne paroissoit pas même avoir la moindre analogie avec le pus.

La seconde étoit une femme qui avoit été malade pendant très-long-temps, & qui avoit été portée d'un autre hôpital dans le nôtre; elle arriva avec fièvre & leucophlegmatie; il lui survint quelques jours après une parotide, qui après avoir paru vouloir s'abcéder par le moyen des maturatifs, prit tout-à-coup une tournure de gangrène qui fut le prélude d'une mort prochaine. On a observé dans son cadavre une infiltration générale; il y avoit beaucoup d'eau dans la poitrine, où les poumons ne paroissoient pas infiniment changés; il y en avoit encore davantage dans l'abdomen, où les viscères étoient en assez bon état, si on en excepte l'estomac, dont la petite courbure étoit extrêmement rouge & très-enflammée.

La troisième étoit une femme qui avoit accouché

1763. Novembre.

depuis plus d'un mois, & qui étoit, lorſqu'on la porta à l'hôpital, dans un état de délabrement, auquel on voyoit bien dès-lors qu'elle ne réſiſteroit pas long-temps.

On a trouvé dans ſon cadavre toute la cavité du bas-ventre inondée d'eau; la matrice étoit extraordinairement groſſe: une infinité de ſes vaiſſeaux étoient très-dilatés & varriqueux; les inteſtins gorgés étoient dans une phlogoſe preſque générale; les reins étoient d'un volume très-conſidérable, & leur tiſſu paroiſſoit gâté: les autres viſcères n'avoient aucune altération marquée.

Dans la poitrine, tout étoit preſque en déſordre, les poumons étoient adhérens dans toute leur étendue, ils nageoient dans une féroſité qui paroiſſoit purulente; leur ſubſtance étoit changée, terne, infiltrée; le péricarde étoit rempli d'eau, toute l'habitude du corps étoit infiltrée.

La dernière étoit en fièvre lente depuis plus de deux ans: elle fut portée à l'hôpital avec un ulcère ſordide qui occupoit tout le devant de la jambe droite d'un bout à l'autre; le tibia étoit exoſtoſé & rongé de carie; cette femme qui a été bien-tôt après enlevée par un cours de ventre colliquatif, avoit de l'eau dans la poitrine, & une ſuppuration dans les poumons.

Décembre.

Il eſt entré dans notre Hôtel-Dieu pendant le mois de Décembre, ſoixante-neuf Soldats, & il en eſt mort trois; le premier a péri d'un coup d'épée dans l'épigaſtre, qui a produit les accidens ſuivans. 1.° Le bleſſé vomit pluſieurs fois des matières de différentes conſiſtances & couleurs, mais point de ſang: 2.° Il étoit tourmenté de la ſoif la plus extrême: 3.° Il prétendit avoir piſſé du ſang avant d'être porté à l'hôpital: on n'en a pourtant jamais vu dans ſes urines, quoiqu'on les examinât fréquemment & avec beaucoup d'attention:

4.° La

1763. Décembre.

4.° La fièvre se déclara avec beaucoup de vivacité & de violence, & son pouls devint dur & serré après avoir été dans les commencemens foible & petit : 5.° Malgré tous les secours qu'on put lui donner, le hoquet survint, le pouls se déconcerta, devint chancelant & fuyant ; les syncopes se déclarèrent & enlevèrent bien-tôt le malade.

En ouvrant son cadavre, on a trouvé que le coup d'épée avoit percé le lobe gauche du foie de part en part ; qu'il avoit effleuré le duodenum, l'estomac & même le diaphragme : tous les viscères du bas-ventre étoient gorgés de sang, particulièrement les reins, dont plusieurs vaisseaux paroissoient déchirés, ce qui avoit peut-être rendu les premières urines sanguinolentes ; toute la cavité du bas-ventre étoit remplie & inondée d'un sang en partie liquide, en partie grumelé & en si grande abondance, qu'il est étonnant que cet homme ait pu vivre aussi long-temps avec un pareil désordre, quoique d'ailleurs bien constitué & très-vigoureux.

Le second Soldat étoit devenu leucophlegmatique, après une infinité de convalescences & de récidives où il ne gardoit aucun ménagement : on a trouvé une suppuration dans le poumon, & la poitrine étoit d'ailleurs remplie d'eau, la capacité du bas-ventre l'étoit aussi ; le foie & la rate fort augmentés de volume, étoient squirreux : cet homme étoit de plus gercé & gangréné dans bien des endroits de son corps.

Le troisième est mort d'une dyssenterie qu'il avoit négligée & qu'il avoit gardée pendant si long-temps que ses déjections étoient purulentes, état qui n'a pas tardé à aboutir à une gangrène presque générale dans les intestins.

Il est entré dans notre hôpital pendant le même mois,

1763. Décembre.

cent vingt-trois pauvres. Il en eſt mort dix-huit ; le premier étoit leucophlegmatique, & avoit la poitrine remplie de pus & d'eau ; il auroit pu encore traîner quelque temps, mais il périt ſubitement après s'être gorgé d'alimens.

Le deuxième, le troiſième, le quatrième & le cinquième ont péri à peu près de la même manière ; c'étoient des miſérables qui avoient déjà été dans pluſieurs hôpitaux, & qui ne ſe ſont rendus dans le nôtre, que quand il n'y avoit plus pour eux aucune reſſource. On a trouvé dans leurs cadavres qui étoient généralement infiltrés, les cavités du bas-ventre & de la poitrine remplies d'eau, avec des abcès dans le poumon & dans d'autres viſcères.

Le ſixième mérite une attention plus particulière, c'étoit un garçon Menuiſier de vingt-ſept à vingt-huit ans, qui avoit été malade pendant aſſez long temps, & qui avoit eu des attaques d'épilepſie qu'on avoit diſſipées : à ces attaques avoit ſuccédé une forte céphalalgie, qu'on étoit venu encore à bout de congédier ; ce garçon s'étoit en conſéquence déterminé à retourner dans ſon pays ; mais demi-heure avant de partir, lorſqu'il paroiſſoit le plus tranquille, il ſortit de la ſalle, alla à une fenêtre du ſecond étage de la maiſon qui eſt très-élevée, & ſe précipita ſur le pavé de la cour. On le reporta ſur le champ ſans connoiſſance ſur ſon lit, où l'on n'eut que le temps de lui donner l'Extrême-Onction, & des cordiaux qui n'empêchèrent pas qu'il n'expirât une heure après.

On a trouvé à la tête de ſon cadavre une fracture immenſe, qui du temporal gauche, s'étoit étendue dans preſque toute la baſe du crâne : le cerveau étoit d'un ſi petit volume, que quoiqu'il me ſoit arrivé de voir un

très-grand nombre de cerveaux, la petitesse de celui-ci a eu de quoi me surprendre beaucoup; il y avoit du sang & de l'eau extravasés entre les meninges & la boîte osseuse, & entre les meninges & le cerveau qui étoit gorgé de sang, non-seulement dans la substance corticale, mais même dans la médullaire. Il y avoit dans le ventricule gauche du sang extravasé & liquide; dans le droit, il y avoit également du sang, mais concret & noirâtre; cette couleur ne nous a pas paru appartenir à une meurtrissure; la portion postérieure du lobe droit étoit plus gorgée de sang: le cervelet l'étoit aussi dans toute sa substance; on a vu le commencement de la moëlle épinière fort meurtrie & toute délabrée: ce désordre qui nous a paru dépendre du fracas de la chute, devoit se continuer plus avant dans toute son étendue; la petitesse du cerveau pourroit-elle être imputée à l'énormité de la commotion! cette idée ne nous paroît pas assez fondée pour devoir l'adopter: on aime mieux penser que ce petit volume étoit de conformation; la stupidité que cet homme avoit montrée, semble le confirmer: les différens accidens d'épilepsie dont il avoit été attaqué, & dont il étoit quitte depuis quelque temps, ne paroissent pas reconnoître pour cause les divers dérangemens qu'on vient de décrire; ces dérangemens pouvant, du moins en grande partie, être attribués à la violente commotion occasionnée par la chute. Dans la poitrine de cet homme, il n'a paru d'autre vice qu'une adhérence des lobes du poumon de chaque côté; l'adhérence du lobe gauche étoit si forte, qu'elle n'a pu être détruite qu'en déchirant la substance pulmonaire, & la mettant en lambeaux; l'adhérence du lobe droit étoit moindre, mais elle étoit générale & régnoit d'un bout à l'autre.

1763. Décembre.

Le ſeptième eſt un homme qui a péri d'un cours de ventre colliquatif & gangréneux, après bien des convaleſcences & des rechutes; il avoit eſſuyé une fièvre maligne affreuſe, pendant laquelle il s'étoit formé un dépôt au croupion, qui avoit bruſquement tourné du côté de la gangrène, & qui malgré toutes les attentions imaginables, avoit fait tant de progrès, que le coccix & une portion de l'os ſacrum étoient cariés.

Le huitième étoit un homme qui traînoit depuis long-temps d'hôpital en hôpital, & qui eſt venu porter dans le nôtre les reſtes d'une leucophlegmatie & cacochimie qui étoient ſans reſſource.

Le neuvième étoit hydropique de poitrine & de bas-ventre; on a trouvé toute la cavité de la poitrine inondée d'eau, le lobe gauche du poumon avoit contracté une adhérence aſſez conſidérable avec la plèvre. Dans le bas-ventre il y avoit une grande quantité de liquide d'une couleur ſanguinolente: tous les inteſtins étoient noirâtres, livides & gangrénés, les autres viſcères paroiſſoient dégénérer & s'éloigner de l'état naturel: il y avoit d'ailleurs dans toute l'habitude du corps une infiltration générale.

Le dixième étoit auſſi hydropique de poitrine & de bas-ventre; les deux lobes du poumon étoient adhérens, notamment celui du côté gauche. Dans le bas-ventre, il y avoit une grande quantité d'eau; l'eſtomac étoit en phlogoſe: il y avoit au pylore une tumeur très-conſidérable & carcinomateuſe. Cette tumeur embraſſoit le pylore en manière d'anneau, elle étoit très-adhérente au foie & à la véſicule du fiel. Le pancréas étoit ſquirreux, ſa plus grande dureté étoit du côté de ſa baſe.

Le onzième étoit un jeune payſan porté à l'hôpital vers le quinzième jour d'une fièvre maligne, qui avoit

été totalement négligée, & qui l'a enlevé peu de jours après. Ce jeune homme qui a été constamment dans le délire, avoit des embarras dans toutes les cavités : 1.° On a trouvé tout le cerveau gorgé & en phlogose : 2.° Les poumons étoient enflammés, en gangrène & adhérens des deux côtés : 3.° Les boyaux étoient pareillement gangrénés & en phlogose.

Le douzième étoit un vieux homme fort adonné au vin ; il est mort brusquement d'une pleuro-peripneumonie. On a observé dans son cadavre les poumons en phlogose, couverts de matière plâtreuse & gangrénés ; les boyaux étoient presque tous enflammés & gangrénés.

Le treizième étoit aussi très-avancé en âge : il a péri à la quatrième récidive d'une fièvre putride. On a trouvé des épanchemens dans la poitrine & le bas-ventre, & les boyaux pourris & sphacelés.

Le quatorzième, le quinzième & le seizième ont péri de phthisie dans le dernier degré de colliquation, de desséchement & de marasme.

Le dix-septième & le dix-huitième sont morts deux heures après avoir été portés à l'hôpital : c'étoient deux mendians rongés de poux, accablés de misère & si épuisés, qu'ils n'avoient plus qu'un souffle de vie.

Il est entré dans notre Hôtel-Dieu pendant le même mois, dix-neuf femmes : il en est mort quatre. La première étoit fort avancée en âge : 1.° On a vu dans la poitrine les poumons exactement adhérens à la plèvre, en sorte qu'on ne pouvoit les en séparer qu'avec violence ; leur couleur nous a paru assez saine : 2.° L'estomac très-volumineux occupoit toute la région ombilicale, & étoit plombé, livide, sphacelé ; les intestins, tant grêles que gros, l'étoient aussi : l'épiploon & le

1763. Décembre.

mésentère étoient très-enflammés : les autres viscères du bas-ventre étoient très-chargés & tenoient plus ou moins de cette altération. On a trouvé de plus deux hernies inguinales complètes; le sac de celle du côté gauche qui étoit plus considérable que celui du côté droit, renfermoit une bonne partie du jejunum & de l'ileum : le second sac renfermoit aussi une bonne portion de l'ileum, le cœcum & la moitié du colon. J'ai tiré de ces deux endroits les intestins tous gangrénés, sans m'apercevoir d'aucune adhérence ; ce qui paroît surprenant & bien rare. Cette femme avoit aussi une chute de vagin qui, par son renversement, formoit une espèce de poche, où la vessie s'étoit logée ; ce qui formoit une troisième hernie.

La deuxième a péri de phthisie.

La troisième & la quatrième fort rapprochées de quatre-vingts ans, après avoir beaucoup souffert du froid & de la misère, sont venues dans l'hôpital, où elles ont expiré quelques heures après.



OBSERVATIONS

SUR LA SITUATION, L'AIR ET LES EAUX DE LA VILLE DE CHALLON-SUR-SAÔNE.

Par M. DE LOISY, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & Médecin des Hôpitaux de Challon.

LA ville de Challon eſt placée ſur le bord de la Saône, dans une plaine ſpacieuſe, & dans un pays très-agréable, en ſorte que de quelque côté qu'on porte la vue, la découverte eſt toujours fort étendue & variée de beaux payſages : elle eſt un peu élevée au-deſſus de la plaine, au moyen de terres rapportées, ce qui la garantit des inondations de la Saône, & la met de niveau avec un tertre qui règne le long de la rivière, adoſſé contre la ville du côté du nord ; c'eſt ſur cette éminence qu'eſt bâtie la citadelle, qui en commandant la ville, la met à couvert de la plus grande violence de la biſe. Situation de Challon.

On remarque au couchant, en tirant du midi au ſeptentrion, un rideau de montagnes aſſez élevées, & dont la plus proche eſt à deux lieues; la plus grande étendue de la plaine eſt à l'orient, en allant vers le midi, & peut être d'une vingtaine de lieues.

Son terroir eſt univerſellement très-fertile, il produit en abondance toutes ſortes de grains, vins, foins, fruits, chanvres, bois, & généralement tout ce qu'un excellent pays peut rapporter, on n'y a juſqu'à préſent découvert aucune eſpèce de mines, ni eau minérale quelconques. Qualité du terroir.

Il y a beaucoup de forêts dans les environs de la ville, mais aucune ne la touche, la plus proche en eſt éloignée d'une lieue; & quoique ce ſoit un pays plein, on n'y rencontre néanmoins à la même diſtance aucuns marais ni lacs.

La Saône coule de l'orient au couchant, mouille les murs de la ville à ſon midi, & la ſépare d'un de ſes fauxbourgs, duquel elle forme une île.

Température de l'air.

Le lieu plat & très-étendu où la ville eſt bâtie, la rivière qui l'arroſe & qui eſt très-large, rendent ce climat fort ſujet aux brouillards, même en été; en ſorte que l'air qui en eſt pénétré, y eſt naturellement humide & peſant. Cette diſpoſition de l'air eſt encore plus remarquable lors des inondations de la Saône qui arrivent fréquemment, ſur-tout l'hiver; alors toute la plaine eſt couverte d'eau, même les levées: la rivière quelquefois, dans des crues exceſſives, flotte dans quelques rues: la ville ſemble ſortir du ſein des eaux, & la vue du côté de l'orient repréſente parfaitement la mer dans ſon calme. L'inondation ſubſiſte quelquefois des mois entiers, ſouvent la rivière n'eſt pas plutôt retirée qu'elle ſe répand de nouveau, ce qui arrive pluſieurs fois de ſuite.

L'air ainſi imbibé d'humidités eſt peu élaſtique, la preſſion qu'il fait ſur les corps y eſt en même proportion: les vaiſſeaux dans le tiſſu deſquels il s'inſinue en ſont moins tendus; le cours du ſang en devient moins rapide; les fluides moins battus & moins diviſés, ſont diſpoſés à croupir & former des embarras; car on ſait que les parties qui compoſent nos fluides ſe rapprochent & forment des molécules d'autant plus groſſières, que leur agitation a été diminuée. De plus, l'air étant humide, la tranſpiration eſt bien moins réglée, & les parties groſſières ſont retenues dans la maſſe.

Cette

Cette conſtitution de l'air établit chez les habitans de Challon, la diſpoſition aux maladies qui reconnoiſſent pour cauſe le relâchement des ſolides, & par une ſuite néceſſaire l'épaiſſiſſement des fluides. On y remarque moins ordinairement celles qui dépendent de l'acrimonie des liquides, & plus rarement encore celles qui démontrent un excès de tenſion des ſolides, joint à la ſéchereſſe des fluides.

Cette même cauſe porte auſſi ſes impreſſions ſur le caractère & les mœurs des Challonnois, & c'eſt avec aſſez de juſtice qu'on leur fait le reproche d'être nonchalans, d'aimer la vie oiſive, de s'adonner à la bonne chère & de rechercher beaucoup les commodités de la vie. Toutes raiſons qui concourent, avec la précédente, à jeter les liqueurs dans l'épaiſſiſſement; les maladies auſſi que nous remarquons être les plus fréquentes, ſont des fièvres tierces & quartes, des fièvres putrides & malignes, des obſtructions dans différens viſcères, des aſthmes humides, des jauniſſes, des pâles couleurs, des enflures des jambes, des hydropiſies, des tumeurs froides, des apoplexies & paralyſies ſéreuſes, des cataractes, des rhumes, des fièvres catharrales, des fluxions de poitrine, des maux de dents, des rhumatiſmes.

Après avoir examiné l'air de Challon par rapport à ſes qualités naturelles, je le conſidérerai maintenant reſpectivement aux altérations qu'il peut recevoir des exhalaiſons corrompues, qui lui ſont communiquées par différentes cauſes, & plutôt dans de certains temps que dans d'autres.

1.° Lorſque le débordement de la rivière ſe fait pendant l'été, elle laiſſe dans les foſſés de la ville & dans les inégalités du terrain de la plaine, un limon & des eaux

qui croupiſſent ; des poiſſons qui s'y corrompent, & répandent dans l'air une infection d'autant plus grande, que les chaleurs le ſont elles-mêmes ; ce qui donne ordinairement lieu à des maladies putrides, ſoit dans la ville, ſoit dans les environs.

2.° Une cauſe de corruption qui agit conſtamment tous les étés dans la ville, & porte dans l'air la plus grande infection, vient des boucheries qui ſont au nombre de deux, la grande & la petite ; l'une & l'autre tiennent à la ville, & ſont aux deux extrémités oppoſées, la ville entre deux.

La grande boucherie eſt au pied du pont, la Saône paſſant en partie deſſous, entraîne le ſang des animaux égorgés, & autres immondices provenant de ce lieu ; c'eſt pourquoi, en hiver, on s'aperçoit peu de ſon voiſinage, les eaux étant pour lors ordinairement aſſez hautes ; mais durant l'été, qu'elles ſont baſſes, tout ce qui tombe de cet endroit, croupiſſant ſur la terre, il s'enſuit bien-tôt une corruption qui répand dans les environs une odeur cadavereuſe inſoutenable, qui néceſſairement altère la qualité de l'air & diſpoſe à des maladies malignes : auſſi ai-je vu fréquemment des *anthrax* (ſymptôme de la peſte) dans ces quartiers, & très-peu ailleurs.

La petite boucherie eſt encore plus nuiſible à la ville, en ce qu'elle n'a pas, comme la grande, l'avantage d'être de temps en temps nettoyée par la rivière, en ſorte que le voiſinage de cet endroit eſt une infection continuelle, plus ſenſible néanmoins pendant les chaleurs, qu'en un autre temps.

On ne devroit point héſiter à remédier à des inconvéniens ſi oppoſés à la ſalubrité de l'air, dont la pureté eſt ſi néceſſaire à la ſanté & à la vie ; on pourroit

facilement y obvier, en réuniſſant les boucheries, & les transférant à l'autre bord de la Saône, d'autant mieux qu'elles appartiennent à la ville. On éviteroit encore par-là au peuple la frayeur que lui donne ſouvent un bœuf qui s'échappe furieux des mains du boucher, & qui courant en bondiſſant par la ville, culbute ce qui ſe trouve à ſa rencontre ; on pourroit en rapporter bien des évènemens fâcheux.

3.° On tolère l'uſage de tuer les chevaux dont on ne peut plus tirer de ſervices, & cela dans un parc, ſous les murs de la ville, préciſément à l'orient, d'où nous devrions recevoir l'air le plus pur & le plus ſerein. On trouve preſque toujours dans cet endroit des cadavres de ces animaux qui reſtent expoſés à l'air, parce que Challon eſt très-paſſager, & qu'il y périt beaucoup de chevaux des poſtes, du bureau des diligences & autres. Les exhalaiſons corrompues & preſque continuelles qui s'en échappent & ſe répandent dans l'air, en démontrent la malignité par leur puanteur exceſſive. Cette cauſe concourt avec la précédente, à communiquer à l'air beaucoup de corpuſcules malins, très-nuiſibles aux corps : on citeroit pluſieurs exemples de peſtes qui ſont ſurvenues pendant la guerre, pour avoir négligé après une bataille d'enterrer les cadavres qui, s'étant pourris, avoient infecté l'air. On voit dans Lanciſi *, que la peſte attaqua l'armée du grand Pompée, parce qu'on avoit manqué d'enfouir les chevaux. Le Docteur Mead, dans ſon Traité des Poiſſons, remarque que tous les Auteurs attribuent unanimement les maladies peſtilentielles qui règnent dans les camps & les armées, à la corruption des cadavres qu'on n'a pas eu le ſoin de mettre en terre.

* *De Bovillâ peſte*, part. I, cap. VIII.

4.° Les caveaux que l'on a depuis peu conſtruits dans pluſieurs égliſes de cette ville (& notamment dans la Cathédrale, qui eſt la paroiſſe la plus nombreuſe, & où par conſéquent les enterremens ſont très-communs) ſemblent faits pour être des réſervoirs de corruption, dont les exhalaiſons, par leur ſubtilité, paſſent à travers les joints des pierres, & infectent continuellement l'air des égliſes & du dehors; ainſi loin de regarder ces lieux ſouterrains comme indifférens pour la ſanté, ainſi qu'on le penſe communément, ils me paroiſſent au contraire de vrais *Mephitis* très-dangereux, ſur-tout en été. Chaque pays pourroit fournir des exemples de perſonnes qui ſe ſont trouvées mal, & même qui ſont mortes ſubitement, pour s'être imprudemment préſentées à leur ouverture; mais le plus grand danger conſiſte dans l'évaporation inſenſible de vapeurs ſubtiles & malignes qui, après avoir corrompu l'air des égliſes, peut rendre impur celui d'une ville entière, & étendre même encore plus loin ſa corruption.

On a déjà vu à quels dangers expoſoit un air chargé d'exhalaiſons animales, & ſur-tout de celles qui ſont putréfiées. Les bornes d'un Mémoire ne permettant pas d'en multiplier les preuves, je me contenterai de citer ce que dit Ambroiſe Paré, d'une maladie peſtilentielle qui en 1562, ravagea tout l'Agénois & les lieux circonvoiſins, à dix lieues à la ronde, à l'occaſion d'une vapeur envenimée qui s'éleva d'un puits dans lequel on avoit jeté deux mois auparavant un grand nombre de corps morts.

Il eſt du devoir d'un Citoyen, & plus encore d'un Médecin, d'avertir le Public des dangers qui le menacent continuellement; & il y a d'autant plus lieu d'eſpérer que le cri de l'humanité ſe fera entendre dans un

ſiècle où l'on s'occupe ſi ſérieuſement de tout ce qui peut lui être utile, qu'on remédioit aux abus dont je parle, dans des ſiècles moins éclairés & moins zélés. Autrefois l'on avoit attention d'éloigner de l'enceinte des villes *(a)*, & plus encore des égliſes *(b)*, les corps morts, de les enfouir profondément dans des lieux conſacrés par la religion. Tous les peuples qui avoient la coutume de l'inhumation, s'accordoient en cela; les Loix romaines *(c)*, différens Conciles *(d)*, & nos Rois *(e)*, l'ont ordonné expreſſément, dans la crainte que l'infection des cadavres ne donnât la mort aux vivans. Malgré ces règlemens, l'inhumation dans les égliſes s'introduiſit peu à peu: on accorda d'abord cet honneur aux Évêques & aux Prêtres, comme l'ayant mérité par la ſainteté de leur vie; on étendit enſuite cette grâce aux Fondateurs & aux Bienfaiteurs conſidérables des égliſes : la porte dès-lors fut ouverte à la vanité des Laïques, & les Clercs y conſentirent peut-être par un trop grand zèle pour le bien de l'Égliſe.

L'uſage des caveaux, tombeaux, catacombes & autres lieux ſouterrains creuſés dans les égliſes, & deſtinés à la ſépulture, ne reconnoît pas une autre origine; mais s'ils ont été accordés dans la vue d'honorer les

(a) Civitas non eſt mortuorum, ſed vivorum. Gervais de Cantorbie.

(b) Dans les Lettres de Saint Gregoire, pour permettre de bâtir quelque égliſe; on y voit toujours cette reſtriction, *ſi nullum corpus ibi conſtat humatum.*

(c) Hominem mortuum in urbe ne ſepelito, neve urito. Cicer. de Legib. lib. II, n.° 58.

(d) Le Concile de Brague, canon XVIII; celui d'Arles de l'an 813, canon XXI; celui de Nantes en 850, canon XV.

(e) Ut nullus deinceps in eccleſiâ mortuum ſepeliat. Capitul. des Rois de France, liv. I, chap. CLVIII.

morts, il eſt certain qu'ils ne peuvent être que très-préjudiciables aux vivans *(a)*.

5.° On ſouffre aux villages voiſins mettre rouir les chanvres dans la rivière proche la ville : les vapeurs fétides qui s'en exhalent ſont telles, que la promenade aux environs y eſt peu praticable ; cette infection, quoique de peu de durée, n'en eſt pas moins nuiſible à la pureté de l'air, & l'on ſent qu'elle peut devenir cauſe de maladies ; Arbuthnot *(b)* obſerve qu'on a vu des maladies contagieuſes occaſionnées par quantité de végétaux corrompus, par des ſauterelles, des baleines mortes, par des eaux croupiſſantes, par des cloaques, des amas de boues, de fumiers, & autres ſubſtances fétides.

6.° Pour n'omettre aucune des raiſons qui peuvent faire contracter des mauvaiſes qualités à l'air de Challon,

(a) Pendant l'impreſſion de cet ouvrage, nous avons la ſatisfaction de voir l'accompliſſement des ſouhaits de M. de Loiſy, & de tant de Médecins qui ſe ſont récriés ſi fort contre l'abus des inhumations dans les villes. Le Parlement de Paris, qui donne ſi ſouvent aux autres Tribunaux des modèles de cette police qui fait le bien public, a rendu le 21 Mai 1765, un Arrêt, par lequel la Cour défend d'enterrer les morts dans les cimetières de cette ville, & ordonne l'établiſſement de huit cimetières hors de ſes fauxbourgs, pour être communs à toutes les paroiſſes de cette grande ville. Ce Règlement eſt rempli de diſpoſitions ſi ſages & ſi bien concertées, qu'on en doit deſirer & eſpérer l'extenſion aux autres villes ; il eſt vrai qu'il ne défend point abſolument l'inhumation dans les égliſes : il ſeroit bien difficile de détruire radicalement d'un ſeul coup des abus de cette nature : mais la Cour a voulu du moins rendre celui-ci moins fréquent, en ordonnant qu'il ne ſeroit accordé aucune ſepulture dans les égliſes, à moins qu'il ne ſoit payé à la fabrique la ſomme de deux mille livres ; mais comme le luxe s'étend juſque ſur les morts, s'il arrivoit que cette diſpoſition n'eût point l'effet qu'on en doit attendre, ce ſeroit une nouvelle raiſon qui feroit eſpérer de voir la vigilance de la Cour couper le mal juſque dans ſa racine.

(b) Eſſai des effets de l'air. *Chap. VIII, n.° 15.*

je dis que par lui-même il n'eſt pas ſain, parce que la ville eſt fort peuplée, que les maiſons en ſont ſerrées & comme entaſſées avec point ou très-peu de dehors; que preſque toutes ont pluſieurs privés ; que les rues ſont fort étroites, & les bâtimens aſſez élevés; qu'il y a beaucoup d'ouvriers dont les manufactures répandent de très-mauvaiſes odeurs, tels que des Chandeliers, des Corroyeurs, des Tanneurs, des Teinturiers, des Huiliers, &c. Cette dernière raiſon eſt commune à toutes les villes; mais par rapport à la diſpoſition de Challon qui eſt moins bien aërée, elle peut avoir des effets plus fâcheux.

Du reſte, la Police veille avec exactitude à donner de la ſalubrité à l'air: toutes les rues de la ville, grandes, petites ou fauſſes ſont pavées, & on les entretient dans une grande propreté; on n'y ſouffre aucun fumier, & des tombereaux aux gages de la ville en enlèvent régulièrement deux fois la ſemaine toutes les immondices, & les tranſportent au loin.

Dans l'expoſition de ces cauſes de l'altération de l'air, je ne prétends pas donner l'alarme, mais ſeulement avertir de la poſſibilité du mal, étant certain que de ſemblables cauſes ont occaſionné plus d'une fois des maladies populaires; & quoiqu'il y ait long-temps que nous n'en ayons eu chez nous, il n'en eſt pas moins vrai que la cauſe de l'infection exiſte dans les circonſtances ci-deſſus, & qu'il ne lui manque pour avoir ſon effet que quelques raiſons de plus; telles que des chaleurs exceſſives long-temps continuées, & principalement lorſque ces exhalaiſons n'ont pas été battues & diſſipées par les vents ; auſſi a-t-on obſervé que les conſtitutions épidémiques ont été ſouvent précédées de grands calmes. Arbuthnot, au même endroit cité, eſt

bien plus fort dans ses expressions; quand il dit qu'une atmosphère d'air, chargée de la transpiration des animaux, deviendroit bientôt dangereuse & pestilentielle si elle n'étoit dissipée par les vents: je ne hasarderai donc pas beaucoup en avançant que cet air ainsi constitué, qui nous touche & qui pénètre nos corps par les pores de la peau, par la voie de l'estomac & des poumons, est l'agent qui, suivant les dispositions intérieures qu'il trouve, décide les charbons malins que nous voyons quelquefois, & dont les effets mortels sont si prompts; donne lieu aux fièvres putrides & malignes qui ne se rencontrent que trop souvent, & qui enfin développe le levain de la petite vérole, dont nous avons tant vu de malades pendant l'été de cette année.

Qualité des eaux.

Les eaux dont les habitans de Challon peuvent faire usage, sont de trois sortes, celles de puits, de fontaine & de la Saône; je les examinerai chacune en particulier.

Les eaux de puits, les plus mauvaises de toutes, sont néanmoins du plus commun usage, à cause des puits, soit publics, soit particuliers que l'on a multipliés dans la ville.

De quelque part que ces puits tirent leur source (ce qu'il n'importe pas d'examiner ici); il est certain que l'eau qui est traduite dans ces réservoirs est de mauvaise qualité, & sans doute bien différente de celle de son origine: la raison en est que la ville ne s'élevant au-dessus de la plaine qu'au moyen des décombremens & des terres de toute espèce qui y ont été apportées, le sol ne consiste qu'en des terres noires, pourries, & semblables à de la boue; il est comme criblé, par une infinité de latrines qui le pénètrent d'ordures, en sorte que les différens filets ou sources d'eau qui le traversent, loin de s'y filtrer, & d'y déposer les substances hétérogènes

hétérogènes qu'elles peuvent contenir, ſe chargent au contraire & s'impregnent de toutes ſortes d'impuretés ; auſſi obſerve-t-on que ces eaux dépoſent en quantité au fond des puits, un ſédiment noir & bourbeux ; qu'elles ont un goût fade, & pour l'ordinaire très-déſagréable, ſur-tout lorſqu'elles ont été gardées un peu de temps ; que leur ſurface ſe couvre après quelques heures d'une eſpèce d'écume graiſſeuſe, variée de toutes ſortes de couleurs ; que les parois des vaiſſeaux dans leſquels on la garde, ſe chargent bien-tôt d'un limon noir & très-adhérent ; qu'elle eſt lourde ſur l'eſtomac, & qu'elle paſſe avec lenteur ; que les légumes s'y durciſſent plutôt que d'y cuire ; que le ſavon s'y diſſout avec peine, & que ſa diſſolution y paroît inégale, c'eſt pourquoi on la rejette avec raiſon pour toutes ſortes de lavages ; elle ne vaut pas mieux pour ſe laver les mains, la peau ſe trouvant rude après qu'on s'en eſt ſervi. Enfin ſi dans un verre de cette eau on laiſſe tomber une goutte ou deux d'huile de tartre par défaillance, ſur le champ elle devient blanchâtre & fort trouble ; en ſorte que je crois pouvoir aſſurer qu'il ſeroit utile au Public de la bannir de l'uſage ordinaire, au moins pour ce qui concerne la boiſſon, l'apprêt des alimens ou le véhicule des remèdes ; & je ne crois pas trop avancer, en attribuant à l'uſage trop commun de cette eau, la cauſe de la génération de la pierre, ſoit dans les reins, ſoit dans la veſſie, que nous obſervons ſi fréquemment dans nos Citoyens.

L'eau de fontaine ou de ſource, qui pourroit ſervir de boiſſon aux habitans, eſt unique dans la ville, & placée à une de ſes extrémités, dans un faubourg joignant la citadelle, d'où elle eſt conduite par des canaux. La ſource en vient probablement des montagnes

voiſines, & le trajet en eſt par conſéquent de deux lieues; la citadelle qui domine la ville, ne tient cet avantage que de l'art.

Cette eau, pour ſa qualité, tient le milieu entre celle de la Saône & celle des puits ; elle eſt meilleure priſe à la citadelle, parce que dans ſon cours à travers des canaux de plomb couchés preſque à fleur de terre, elle s'échauffe ſans doute & s'altère; puiſqu'elle parvient dans la ville moins limpide & ſans fraîcheur en été , qu'elle dépoſe un ſédiment aux parois du verre , & qu'elle perd ſa tranſparence par le mélange de l'huile de tartre par défaillance : on ne ſauroit donc beaucoup la recommander pour l'uſage intérieur; mais quand même elle ſeroit très-bonne, elle ne ſuffiroit pas aux beſoins de la ville, ne donnant de l'eau que par quatre cornets qui fourniſſent à peine un jet de la groſſeur du doigt; de plus étant placée à l'une des extrémités de la ville, elle ne devient guère à l'uſage que de ceux qui en ſont proches; mais ſoit que l'on ne reconnoiſſe pas dans cette eau les qualités qui devroient la faire rechercher, ſoit par rapport à ſon éloignement, on néglige beaucoup l'entretien de cette fontaine, en ſorte que depuis quelques années elle ne donne plus d'eau que par une iſſue, & encore n'eſt-ce que par un filet de la groſſeur d'une plume ordinaire : le Public même ſemble n'en pas ſouhaiter le rétabliſſement, s'occupant actuellement du ſuccès qu'aura le projet que l'on a formé, de conduire l'eau de la Saône dans différens quartiers de la ville, au moyen des fontaines que l'on y conſtruit.

Avant d'en venir aux qualités de l'eau de la Saône, il eſt bon de remarquer d'abord que cette rivière tire ſa ſource des montagnes de Suiſſe, dont la fonte des neiges

la grossit fréquemment, ce qu'on observe sur-tout pendant les chaleurs de l'été, temps auquel elle croît quelquefois considérablement, sans qu'il ait précédé de pluie; on l'a même vu une fois dans cette circonstance se répandre tout-à-coup, & inonder la plaine. Dans le temps de ses crûes, après les grandes pluies, les orages ou la fonte des neiges, elle est trouble & limonneuse: le fond de son lit est un sable très-fin, en plusieurs endroits limonneux, & qui donne lieu à l'accroissement de différentes plantes. Son cours est si lent, que dans un temps calme, à peine est-il possible de distinguer à l'œil de quel côté elle coule: enfin elle est très-poissonneuse.

Toutes ces raisons préviennent peu en faveur de ses eaux; & même si on les met à l'épreuve de l'huile de tartre par défaillance, ce mélange les trouble un peu, & démontre qu'elles contiennent quelques impuretés.

On observe néanmoins que l'eau de la Saône n'est point pesante à l'estomac, qu'elle passe facilement par les urines, qu'elle cuit promptement les légumes, qu'elle n'a point de mauvais goût & se conserve long-temps; qu'elle dissout très-bien le savon, est détersive & rend le linge d'un beau blanc; en sorte que si avant de la boire, on a la précaution de la laisser reposer pour lui donner le temps de déposer le limon dont elle est plus ou moins chargée, & mieux encore si par le moyen d'une fontaine artificielle on a le soin de la faire filtrer à travers plusieurs couches de sable (comme quelques-uns le pratiquent); alors on a une eau passablement bonne, & la meilleure qu'il soit possible d'avoir dans l'endroit, sur-tout si à ces attentions on y joint encore celle de l'envoyer prendre au-dessus de la ville; plus bas elle est certainement moins

pure à cauſe des immondices de toute eſpèce qu'elle y reçoit à l'un de ſes bords, du côté de la ville, & à l'autre oppoſé du côté du faubourg Saint-Laurent. C'eſt le ſeul moyen qu'il y ait d'avoir de bonne eau dans Challon : celle qui nous parviendra au moyen des fontaines nouvelles, ſera précisément la moins bonne que la rivière puiſſe nous fournir, ſi on fait attention qu'à deux cents pas plus haut du lieu où eſt placée la machine hydraulique deſtinée à élever les eaux, on y jette preſque toutes les vidanges des latrines de la ville, qui à proportion qu'elles avancent dans la rivière, gagnent le courant & arrivent ſous la machine qui nous les renverra en grande partie ; mais on a tout lieu de ſe flatter que Meſſieurs de la Police (qui ne laiſſent rien à deſirer par leur vigilance) y pourvoiront.

On voit, par tout ce qui précède, que la ville de Challon ſe préſente d'une manière qui promet le ſéjour le plus agréable ; qu'à ſon couchant, midi & nord, elle ſe trouve comme appuyée par une chaîne de montagnes qui, outre qu'elles lui fourniſſent d'excellens vins, la défendent de la plus grande impétuoſité des vents, & en amortiſſent la violence, ſans empêcher que l'air n'en puiſſe être purifié : qu'à ſon orient, elle jouit de la douceur & de la ſérénité des vents de cette contrée : que par la fertilité de ſes campagnes, elle recueille en abondance tout ce que l'on peut ſouhaiter pour le bien & les agrémens de la vie, ſans avoir beſoin de ſes voiſins ; mais que tous ſes avantages ſont compenſés par les mauvaiſes qualités de ſon air qui eſt humide, lourd & ſujet à des altérations dangereuſes, & par celles de ſes eaux qui lui font envier un bien ſouvent très-ordinaire dans les lieux les moins habités.

OBSERVATIONS SUR DIFFÉRENTES MALADIES.

Par M. DE LOISY.

Sur une maladie épidémique qui a régné à Buxy & dans quelques villages voisins, dans l'année 1763.

M. Dufour de Villeneuve, Intendant de Bourgogne, instruit par M. Noirot son Subdélégué, que dans le bourg de Buxy il y avoit depuis quelque temps un grand nombre de malades, dont plusieurs périssoient, me fit l'honneur de m'engager à m'y transporter, par une lettre du 21 juin, afin que sur le compte que je lui rendrois, il eût à y pourvoir. Je partis le 23, j'examinai la maladie, & voici le rapport que j'en fis à M. l'Intendant.

Il y avoit un mois ou cinq semaines au plus que cette maladie se faisoit sentir à Buxy; mais elle régnoit déjà depuis quatre ou cinq mois dans les villages voisins, où elle a fait beaucoup plus de ravage : quant à Buxy, l'on peut dire qu'elle y a causé plus de peur que de mal, puisque de soixante personnes au plus qui en ont été attaquées, il n'est péri que la sixième partie.

On peut assurer que la maladie dont il s'agit est épidémique, puisqu'elle attaque la plus grande partie des malades, & qu'elle présente toujours les mêmes apparences. Elle commence d'abord par une fièvre légère, continue, accompagnée vers le soir de redoublement, sans frisson : le malade est dans un abattement excessif, avec une douleur de tête très-vive ; il se sent

l'estomac chargé, éprouve des maux de cœur & des envies de vomir : le mal se soutient dans cet état pendant sept ou huit jours ; la fièvre devient alors très-aiguë ; les redoublemens du soir sont des plus violens, & sur-tout de deux jours l'un ; la peau est sèche & brûlante ; la langue se noircit, devient aride & se crevasse ; le malade est dans un délire continuel, plus ou moins suivant le degré de la fièvre ; il est accablé de sommeil, sans cependant pouvoir dormir ; le ventre se tend, devient douloureux ; la diarrhée se déclare, avec tranchées & de fréquentes déjections de matières séreuses, noirâtres, fétides, & dans lesquelles on remarque très-souvent des vers ; enfin le genre nerveux paroît dans une irritation générale, & annonce le plus grand danger.

A tous ces accidens, on ne peut méconnoître une fièvre putride, vermineuse & inflammatoire ; dont la cause, d'abord contenue dans les premières voies, se développe peu à peu, & infecte à la fin toute la masse du sang.

Si l'on profite des premiers momens, cette maladie n'est pas fort à craindre ; mais elle le devient beaucoup, si on laisse aux matières putrides le temps de passer des premières voies dans le sang ; les jours les plus orageux, sont le septième, le neuvième, le onzième & le quatorzième ; ce temps passé, l'espérance renaît, mais la convalescence est des plus longues.

Dans le plan que j'ai tracé pour le traitement, je me suis proposé d'aller au-devant du mal, en évacuant les mauvais levains sans perdre de temps, d'abord par un vomitif doux, tel que l'ipecacuanha répété selon le besoin, tant que la Nature l'indiqueroit par les maux de cœur & les envies de vomir : j'ai prescrit après cela l'usage des purgatifs doux unis aux antivermineux,

donnés de deux jours l'un, en choisissant pour les placer celui où la fièvre est moindre; pour les jours intermédiaires, j'ai ordonné des bols vermifuges avec la coralline, la rhubarbe, le mercure doux, liés avec le sirop de chicorée composé; j'ai fait donner pour boisson ordinaire, une limonade légère, ou une tisanne avec l'oseille, le fraisier & le chiendent; & le soir un julep avec les eaux de laitue, de pourpier, le sirop de limons, l'esprit de soufre & l'eau de fleur d'orange; j'ai banni tous les remèdes chauds qui pourroient porter l'incendie dans le sang; enfin j'ai ordonné une diète exacte; le bouillon seul & léger, de quatre en quatre heures.

Quant à la saignée, je ne l'ai conseillée que dans le cas où la fièvre seroit considérable, j'ai pensé qu'alors il falloit y recourir dès le commencement, & la répéter selon le besoin, même les jours de vomitifs & de purgatifs; je l'ai proposée non comme un remède curatif par lui-même, mais pour désemplir les vaisseaux, leur donner plus de jeu, prévenir les engorgemens inflammatoires, faciliter l'effet des remèdes, & modérer leur action: dans ces vues j'ai ordonné la saignée du pied ou du moins celle du bras, lorsqu'il se présenteroit des contre-indications à la première; je l'ai jugée sur-tout nécessaire, lorsqu'on seroit menacé du délire, ou qu'il seroit déjà déclaré.

N'ayant pas jugé nécessaire de rester plus de deux jours à Buxy, j'ai laissé au Chirurgien le soin de mettre en exécution la méthode précédente; & dès le vingt-neuvième juin suivant, celui-ci me manda que la maladie épidémique ne cessoit point de faire des progrès, mais avec beaucoup moins de rapidité qu'auparavant; qu'il n'y avoit que cinq à six malades, tant à la Coudre qu'à

Saint-Germain ; mais qu'il en avoit encore visité dix-huit à Buxy, tous attaqués du même mal, & sans aucun danger évident ; que le nombre des morts étoit fort petit, & qu'enfin il y avoit d'autant plus lieu d'espérer que les remèdes que j'avois indiqués détruiroient entièrement cette maladie ; que leur succès évident avoit inspiré aux malades autant de docilité que de confiance.

Histoire de la petite vérole qui a régné à Challon-sur-Saône, dans l'année 1764.

La petite vérole a commencé à devenir épidémique dans cette ville vers le mois de Mai de l'année 1764 ; d'abord elle parut avec les caractères benins de la petite vérole simple ou discrète ; on ne remarqua aucun symptôme qui pût donner de la crainte. Dans les malades que j'eus à traiter alors, je remarquai que la fièvre étoit modérée, la peau dans une disposition continuelle à la sueur ; les yeux plus vifs & plus brillans que dans toute autre espèce de fièvre, sans cependant être trop sensibles aux impressions de la lumière ; la fièvre redoubloit sur le soir, avec quelques légères envies de vomir & un embarras dans la poitrine, des maux de reins légers, des lassitudes par tout le corps ; l'éruption se faisoit ordinairement entre le troisième & le quatrième jour, elle commençoit à se manifester au visage, les boutons étoient séparés, & je n'en ai point vu de confluente ; l'éruption étoit seulement suivie d'un mal de gorge qui duroit deux ou trois jours, avec quelques envies de cracher un peu plus que d'ordinaire, sans qu'on pût absolument donner à cet accident le nom de salivation ; l'éruption faite, la fièvre tomboit, mais ne cessoit pas tout-à-fait ; les pustules grossissoient & commençoient

commençoient à blanchir environ le ſixième ou le ſeptième jour; la fièvre dès-lors ſe rendoit plus ſenſible, mais moindre que dans l'éruption, elle déclinoit vers le neuvième; le viſage ſe tuméfioit, mais légèrement; les extrémités n'enfloient point; le deſsèchement ſurvenoit environ le dixième ou le onzième, & la maladie avoit parcouru tous ſes temps au quatorzième jour.

Je n'ai guère été appelé que pour des adultes, & peu avant l'éruption; c'eſt pourquoi voyant que la fièvre ſe calmoit à proportion que les boutons ſortoient, qu'ils étoient de bonne qualité, que le pouls étoit doux, relâché, avec une moiteur univerſelle, je penſai que la Nature étoit ſuffiſante, & qu'il étoit inutile de l'affoiblir par des ſaignées, ou de l'animer par des cordiaux. Je me contentai de mettre mes malades au régime, leur donnant un bouillon léger de quatre en quatre heures; de preſcrire pour entretenir le cours des humeurs à la peau, une tiſanne faite avec la racine de ſcorſonère, quelques feuilles de bourrache & des fleurs de coquelicot; dans la même vue, & pour détremper le ſang, je faiſois prendre de huit en huit heures un verre d'apoſème, avec les feuilles de chicorée, de bourrache, de bugloſe, de cerfeuil, & le ſirop d'œillet: dans le temps de la ſuppuration, j'ajoutois à chaque verre demi-gros de quinquina bouilli & infuſé pour la favoriſer; pour entretenir la liberté du ventre, je faiſois prendre chaque jour un lavement émollient; j'avois auſſi grand ſoin de mettre mes malades à leur aiſe, en diminuant le nombre de leurs couvertures, & ne leur en laiſſant que ce qu'il en falloit pour entretenir une chaleur modérée; chaque jour je faiſois renouveler l'air de leur chambre; enfin le deſſechement étant arrivé, je commençois à donner les purgatifs, que je

répétois quatre ou cinq fois, avec trois ou quatre jours d'intervalle de l'un à l'autre ; après la première purgation, j'augmentois insensiblement la nourriture des malades.

Vers le commencement de Juillet, la petite vérole devint si générale que quelques-uns qui l'avoient déjà eue, soit grands, soit petits, en furent attaqués une seconde fois : peut-être que les chaleurs qui depuis près de trois mois avoient persévéré, & qui devinrent excessives en juillet, sans que nous ayons eu aucune pluie, ont donné lieu au développement du levain variolique & l'ont rendu plus actif : ce qu'il y a de certain, c'est que cette maladie, qui d'abord s'étoit montrée benigne, sembla de jour à autre changer de caractère ; de discrète qu'elle étoit d'abord, elle est devenue confluente, & toujours avec un danger plus ou moins manifeste, j'en vais rapporter deux observations.

I.ere Observation. Une demoiselle âgée de vingt-deux ans, d'un embonpoint depuis long-temps modéré, & bien réglée, étoit sujette à des étourdissemens, des défaillances, des crampes dans les bras & dans les jambes : dans le mois d'Avril passé, elle me fit appeler dans un de ces accidens qui étoit considérable ; je remarquai que tout en étoit convulsif, & qu'il tenoit de l'épilepsie ; la mâchoire étoit serrée, la respiration contrainte, & les sens dans une grande diminution, je la secourus en lui faisant flairer du vinaigre, des eaux spiritueuses, & faisant faire sur les extrémités des frictions avec des linges chauds. Revenue de cet accident, la tête resta lourde, embarrassée, & tout le côté gauche étoit dans un si grand engourdissement qu'elle pouvoit à peine se soutenir ; je lui fis faire une forte saignée du bras, & le soir une du pied : le lendemain elle se trouva mieux ;

mais la tête étoit toujours un peu engagée; je fis répéter la ſaignée du pied. Je propoſai un émétique, mais comme la malade me dit avoir une hernie, je m'en tins à un purgatif que je fis donner le lendemain de ladite ſaignée; je la mis enſuite à l'uſage des bouillons avec le veau, les racines de pivoine mâle, de valériane ſauvage, les feuilles de chicorée, de bétoine & les fleurs de tilleul; elle en prit pendant douze jours, un le matin & l'autre dans l'après-midi; après l'avoir purgée, je lui fis prendre pendant autant de temps les bains domeſtiques, deux par jour; après quoi je lui fis faire uſage du petit lait clarifié rendu altérant avec les fleurs de caille-lait jaune; & auparavant je lui faiſois avaler vingt grains de poudre de Guttete délayée dans une cuillerée d'eau de fleur d'orange.

Elle étoit dans ces remèdes & ne ſe ſentoit plus des accidens précédens, lorſque dans la nuit du 6 Juillet elle eut une grande fièvre précédée d'un friſſon; le matin je trouvai la peau brûlante, un pouls vif & animé, la tête fort douloureuſe, le viſage rouge & enflammé, les yeux brillans, des inquiétudes & laſſitudes par tout le corps, des douleurs de reins; je fis faire une ſaignée du bras; ſur le midi la peau parut humide; je fis donner un lavement & répéter la ſaignée dans l'après-midi; ſur le ſoir, la fièvre augmenta, la nuit fut très-agitée avec un petit délire: le lendemain je la fis ſaigner du pied, & peu après on s'aperçut de quelques petits boutons autour du nez, qui dans le reſte du jour ſe multiplièrent ſur le viſage, la poitrine, les bras, &c. la petite vérole ſe déclara enfin, en ſorte que l'éruption commença vers le milieu du ſecond jour.

Le troiſième, les puſtules parurent en grand nombre: la fièvre & tous les accidens de l'éruption diminuèrent

peu : je fis donner un lavement dans le jour, & lui prefcrivis pour tifanne une eau de chiendent fimple avec le fel de nitre.

Le quatrième, la fièvre fe calma un peu, les paupières & le vifage enflèrent, la gorge devint douloureufe, & il parut beaucoup de nouvelles puftules.

Le cinquième, la fièvre diminua encore, mais le vifage enfla beaucoup & les yeux furent prefque fermés, la gorge s'enflamma, la déglutition fut difficile.

Le fixième, tous les accidens ci-deffus étoient beaucoup augmentés, la fièvre fut plus vive, la peau brûlante, la déglutition très-difficile; la malade commença à rendre beaucoup de falive; je fis faire ufage de gargarifme rafraîchiffant, je la mis à l'ufage du petit lait clarifié édulcoré avec le firop de *nymphæa;* le ventre fe trouvant refferré, je fis donner un lavement émollient; & comme les nuits étoient très-agitées, je donnai le foir un julep avec les eaux de laitue, le firop de *nymphæa,* quelques gouttes d'efprit de foufre, une dixaine de grains de fel fédatif, & une vingtaine de gouttes de liqueur minérale anodine d'Hoffman.

Le feptième, le vifage & le cou furent prodigieufement enflés; les puftules réunies n'en formoient qu'une feule, la fuppuration commençoit à s'établir; la déglutition étoit prefque impoffible, la falivation étoit très-abondante, & la crainte de la mort fatiguoit cruellement la malade; je perfiftai dans les remèdes ci-deffus, & fis donner encore un lavement.

Le huitième, les accidens furent à peu près les mêmes, les mains commencèrent à enfler, la falivation fut moindre, la déglutition toujours très-pénible, & la malade fut quatre à cinq fois au fiége, comme en dévoiement.

Le neuvième, la falivation diminua beaucoup, la déglu-

tition fut plus aisée, mais la respiration parut plus contrainte ; le visage étoit tellement gonflé & tendu, qu'il se gerça en plusieurs endroits, & le pus en découloit ; la fièvre étoit toujours vive, la malade alla plusieurs fois au siége par dévoiement, & urinoit fréquemment, mais peu à chaque fois ; je cessai le petit lait, & donnai une potion absorbante & légèrement cordiale, par cuillerée ; dès ce jour, quelques pustules du visage commencèrent à jaunir, & sembloient se dessécher.

Le dixième, la nuit fut plus calme, la salivation avoit cessé ; mais tous les autres accidens subsistoient, cependant la malade fut plus tranquille tout le jour, & sur-tout le soir, elle paroissoit mieux se posséder qu'elle n'avoit encore fait ; les pustules du visage se séchoient, mais le visage s'affaissoit & se fronçoit. Sur les dix heures du soir, en entrant sur le onzième, la malade eut un grand frisson, le pouls se dérangea beaucoup, la tête se prit, & la poitrine s'embarrassa : dès ce moment l'espérance fut perdue, la malade alla toujours en s'affoiblissant, & mourut entre sept & huit heures du matin.

Quoique la malade fut naturellement sujette aux mouvemens convulsifs, on n'en remarqua cependant aucun pendant tout le cours de sa dernière maladie : les remèdes que je mis en usage pour détruire sa première indisposition, & pendant lesquels la petite vérole se déclara, me firent espérer qu'elle ne seroit pas d'un mauvais caractère ; mais voyant que l'éruption se faisoit dès le second jour, j'en augurai mal, & j'en prévins ceux de la maison ; je crus devoir agir dans cette maladie, suivant les accidens qu'elle présentoit, & remarquant que la fièvre étoit très-vive, & que la Nature précipitoit ses opérations, je crus devoir la modérer par les délayans & les rafraîchissans ; j'éloignai soigneusement, Réflexions.

contre l'opinion vulgaire, tous les cordiaux & autres remèdes de cette eſpèce qui peuvent donner au ſang trop d'agitation; perſuadé que dans cette maladie ils ne peuvent avoir lieu qu'autant que la Nature eſt pareſſeuſe, c'eſt-à-dire, que la fièvre eſt peu animée, que le pouls eſt bas & rampant, & qu'avec des accidens graves, l'éruption eſt tardive. Pour tenir le ventre libre, j'ai fait prendre des lavemens émolliens, ſans diſtinction de temps de la maladie; par cette conduite, n'aurois-je pas donné lieu au dévoiement qui ſurvint ſur la fin, & qui ſûrement n'étoit que ſymptomatique? n'aurois-je pas rappelé l'humeur variolique de la circonférence au centre? ce qui me raſſure, c'eſt que dans le dernier redoublement qui termina la vie de la malade, les accidens ne portèrent pas ſur les premières voies, mais ſur la tête, & principalement ſur la poitrine.

II.e Obſervation. Un jeune homme de onze ans, naturellement vif, d'un embonpoint au-deſſus du médiocre, & qui avoit déjà eu la petite vérole, même aſſez fortement il y a ſix ans, tomba malade le 21 du même mois; il eut ſur le matin des ſoulèvemens de cœur, & vomit beaucoup de bile, il tint cependant bon le reſte du jour; mais il eut beaucoup de fièvre la nuit, & vomit encore le lendemain matin. Je fus alors appelé, je trouvai la fièvre très-forte, les yeux vifs & étincelans; mais le blanc des yeux étoit teint de jaune, je différai de le faire ſaigner; & comme il ſe plaignoit d'une grande douleur dans les reins, je lui fis donner dans l'après-midi un lavement laxatif qui le ſoulagea beaucoup.

Le troiſième jour, il y eut beaucoup de fièvre pendant la nuit, avec un peu de délire, & toujours des ſoulèvemens de cœur; je lui fis prendre trois grains de kermès minéral qui le firent beaucoup évacuer par haut & par

bas ; dans l'après-midi il parut quelques petits boutons ſur le viſage ; je ſuſpendis mon jugement juſqu'au ſoir ; mais j'aperçus alors un ſi grand nombre de boutons ſur le viſage, la poitrine & les mains, qu'il n'y eut pas lieu de dôuter que ce ne fût la petite vérole, & qu'elle ne dût être confluente.

Le quatrième, tout le corps étoit couvert de boutons, mais ſur-tout le viſage ; il y avoit toujours beaucoup de fièvre, la gorge commença à faire mal ; je preſcrivis une tiſanne avec le chiendent, la ſcorſonère & les fleurs de coquelicot ; des aposèmes avec les feuilles de chicorée, de bourrache, de ſcolopendre, de cerfeuil & le ſirop d'œillet ; je donnai un gargariſme rafraîchiſſant.

Le cinquième, la gorge étoit extrêmement enflammée, la déglutition très-difficile, point de ſalivation ; la fièvre cependant avoit diminué, le viſage s'enflamma, & les paupières ſe tuméfièrent beaucoup ; je fis donner un lavement dans le jour, & fis prendre un bain des pieds dans l'eau tiède.

Le ſixième, la nuit fut plus tranquille, la gorge fit moins mal, la déglutition fut plus aiſée, & la ſalivation commença ; le viſage enfla beaucoup, ainſi que les paupières ; je les fis baſſiner avec du lait coupé d'une infuſion de fleurs de mauve.

Le ſeptième, la fièvre redoubla, les puſtules commencèrent à blanchir, le mal de gorge diminua beaucoup, & la ſalivation ſe maintint.

Le huitième, la fièvre fut très-forte, la chaleur âcre, la peau brûlante, le viſage très-enflammé, le mal de gorge ceſſa, la ſalivation diminua, je fis prendre du petit lait clarifié, & j'y ajoutai le ſirop d'œillet.

Le neuvième, la fièvre continua de même, la ſalivation ceſſa, & la ſuppuration parut établie.

Le dixième, la nuit fut très-agitée, le malade urina beaucoup, les mains s'enflèrent, quelques pustules sur le visage commencèrent à jaunir, & le visage se détendit un peu; je donnai un julep acide.

Le onzième, la fièvre se soutint très-vive, le malade n'urina presque pas; sur les dix heures du matin il tomba tout-à-coup dans un délire qui ne fut que passager; en effet, m'étant transporté auprès du malade, je le vis entièrement remis; considérant de plus que la poitrine étoit libre, le ventre souple & mollet, point d'augmentation dans la fièvre, les pustules toujours pleines & relevées, je ne regardai ce petit écart que comme l'effet d'une impatience; j'osai le rassurer sur cet état, qui ne me présentoit encore aucun danger évident, & le rappelai à sa première tranquillité; dans l'après-midi il parut dans un assez bon état, qui fut encore meilleur sur le soir.

Le douzième, la nuit fut tranquille, & le malade urina prodigieusement, la fièvre fut beaucoup moindre, les mains commencèrent à désenfler, & quelques croûtes du visage tombèrent.

Le treizième, tout alla en diminuant, & les urines continuèrent à couler.

Le quatorzième, tout fut aussi bien; le flux d'urine fut moindre, je fis donner un lavement, afin de disposer à une teinture de casse avec la manne, que je lui donnai le lendemain, & qui procura trois ou quatre évacuations: le seizième il se trouva exactement bien; & le dix-septième jour il fut purgé de nouveau avec la même purgation à laquelle j'ajoutai un peu de follicules, afin de décider une évacuation plus abondante.

Réflexions. Dès que cette petite vérole parut, je la regardai comme devant être confluente, & je ne crus pas que l'évènement que je venois d'éprouver, suivant ma

première

première obſervation, dût m'obliger à changer de méthode, parce que je ſuis perſuadé qu'elle doit être dirigée par les accidens qui forment la maladie; mais j'ai été réſervé ſur l'uſage des lavemens pendant le temps de la ſuppuration: j'avouerai même que j'ai ſouffert que mon malade ait été ſix jours ſans aller du ventre pendant ce temps; ma première obſervation m'a retenu peut-être cependant moins que le Public, aux idées duquel je ne déſavoue pas m'être prêté en cette circonſtance : il eſt cependant vrai que ne remarquant rien d'extraordinaire que le défaut d'évacuation, j'ai temporiſé juſqu'à la veille de la purgation: ſi je ne conſulte que l'évènement, ma conduite n'eſt point à blâmer, mais je ſais que quel qu'il ſoit, ce n'eſt pas toujours une raiſon pour nous juſtifier ou nous condamner, & je penſe que la guériſon de mon malade eſt dûe à la criſe qui ſe fit par les urines.

Hiſtoire d'une diſpoſition inflammatoire à la poitrine.

M. de Ch.... âgé de cinquante ans, d'une conſtitution forte & robuſte, d'un tempérament bilieux, d'un eſprit vif & très-bouillant, de tout temps ſujet à des maladies inflammatoires de la peau, des éryſipèles, boutons, furoncles, ſe ſentit pris au mois de Juin 1764, d'une fièvre accompagnée de point de côté, d'oppreſſion, toux sèche, & quelquefois de crachats ſéreux & mêlés de ſang. Je fus appelé dans les premiers momens; outre les accidens précédens, ayant obſervé que la peau étoit sèche & brûlante, je propoſai la ſaignée, quoiqu'elle eût occaſionné d'autres fois au malade des éryſipèles; mais comme le pouls ne me parut pas aſſez développé, je la remis à deux heures de là : quoique

le malade fût très-hardi & qu'il eût été souvent saigné il tomba cette fois, à la vue de la lancette, dans des foiblesses & des défaillances qui ne permirent pas de tirer du sang. Quelques heures après, je lui trouvai le pouls serré, très-petit, fréquent & fort irrégulier : il se soutint de même pendant deux jours : contraint de renoncer à la saignée que le pouls ne permettoit pas de tenter, quoiqu'elle parût bien indiquée par les accidens, je me contentai d'employer, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, les émolliens, les délayans & les adoucissans, en y joignant l'usage du camphre, pour détendre & relâcher les fibres en crispation : je fis appliquer sur le côté malade une vessie à demi-pleine de lait chaud, dans lequel on avoit fait bouillir des herbes émollientes; je fis faire usage du loock blanc, suivant le *codex* de Paris, que je rendis plus calmant en y ajoutant une quinzaine de gouttes anodines. Je prescrivis pour boisson ordinaire l'eau de poulet, de quatre en quatre heures; je donnai six grains de camphre incorporé avec une vingtaine de grains de conserve de bourrache; & par-dessus un verre de petit lait clarifié, édulcoré avec le sirop violat; dans les intervalles un bouillon fait seulement avec le veau & le poulet, dans le ventre duquel on avoit mis des semences froides concassées : enfin je fis donner chaque jour un lavement émollient.

Vers le troisième jour de la maladie, le pouls commença à se relâcher; la peau devint plus molle; des sueurs abondantes & universelles succédèrent, & la maladie fut terminée environ le septième jour.

Réflexions. Je pense que suivant cette observation, je suis en droit de conclure que pour exciter la sueur, il ne s'agit pas toujours d'employer les sudorifiques proprement

dits, puiſque dans la circonſtance préſente, les ſubſtances les plus froides l'ont procurée abondamment & avec avantage, & qu'au contraire les ſudorifiques l'auroient ſupprimée : on ne doit donc en attendre de bons effets qu'autant que leur application bien méditée ſe trouvera relative aux diſpoſitions du corps & non précifément à la maladie.

En attribuant la ſueur, dans le cas dont il s'agit, à l'action des ſubſtances les plus froides, je range par conſéquent le camphre dans la claſſe des remèdes froids, quoique tout ce qu'il préſente à nos ſens ſemble démontrer qu'il eſt d'une nature très-chaude : en effet, ſi l'on fait attention à ſon extrême volatilité, à ſa facilité à s'enflammer, même ſur l'eau; ſi l'on conſidère ſon odeur forte & pénétrante, ſon goût très-âcre, on eſt porté à croire que pris intérieurement, il doit augmenter le mouvement du ſang, & conſéquemment être nuiſible dans le cas où ce fluide feroit déjà dans une grande agitation ; & qu'au contraire il ne doit s'employer que lorſque le ſang eſt épaiſſi & ne circule qu'avec peine : ſi d'un autre côté l'on examine ſes effets, il paroît agir d'une manière entièrement oppoſée : appliqué extérieurement, il remédie à l'ophtalmie, aux inflammations & même à la brûlure; il cauſe un ſentiment de froid ſur les parties enflammées; pris à l'intérieur, il calme les coliques les plus vives, remédie aux maladies inflammatoires, ſur-tout à celles qui tiennent de l'éryſipèle; donné à grande doſe, il produit un froid exceſſif; enfin il eſt le correctif aſſuré des cantharides. J'ai donc pu le donner dans le cas que j'ai décrit comme rafraîchiſſant; l'expérience des autres m'a conduit à cela ; je ne puis qu'être animé par la mienne à m'en ſervir dans de ſemblables occaſions.

Histoire d'une disposition inflammatoire dans la région de l'estomac.

M. le Comte de Val.... demeurant ordinairement dans une de ses terres à trois lieues de Challon, d'un tempérament bilieux, d'un embonpoint médiocre, homme très-régulier dans sa conduite & fort adonné au soin de ses affaires, tomba malade au mois de Décembre 1764 : des affaires pressantes lui firent négliger les moyens propres à arrêter les progrès de la maladie ; elle empira & se déclara plus ouvertement par une peine d'esprit & une agitation de corps très-considérables. Au bout de quelques jours on m'en écrivit ; dans le détail qu'on me fit de la maladie, on me mandoit que depuis un mois M. de Val.... se sentoit des lassitudes, un grand dégoût, l'estomac chargé, le cœur toujours fade & souvent des envies de vomir ; qu'il vomissoit en effet quelquefois des matières bilieuses, dont la sortie le soulageoit ; qu'il avoit un grand dévoiement de matières jaunes & dormoit peu : avec tout cela on m'assuroit qu'il n'avoit point de fièvre : je conseillai un bon régime, une saignée, l'ipecacuanha pour venir ensuite à une purgation. On m'écrivit de nouveau qu'on n'avoit pu saigner le malade, parce qu'on lui avoit trouvé le blanc des yeux & le teint jaunes ; que les mêmes accidens subsistoient toujours, quoique l'émétique & le purgatif eussent bien eu leur effet ; qu'au surplus le malade se trouvoit bien de l'usage du verjus qu'on lui avoit conseillé, & dont il prenoit tous les matins un gobelet de sept à huit onces, ce qui le purgeoit doucement, en lui procurant trois ou quatre évacuations chaque jour : je répugnai à une si grande quantité de verjus ; je proposai de nouveau l'ipecacuanha, & ensuite une

teinture de rhubarbe avec le ſel d'abſinthe & la manne. Après ces remèdes, le mal parut empirer; on m'engagea à voir moi-même le malade, je remarquai qu'il avoit de la fièvre, la peau sèche, la langue chargée d'une croûte légère & jaunâtre, mais humide, avec de petits chancres blancs dans la bouche: il étoit fort accablé, ſe levoit pour ſe remettre bientôt au lit; éprouvoit dans l'eſtomac un ſentiment de plénitude, avec de continuelles envies de vomir, ſouvent ſatisfaites avec de grands efforts, & dont le malade ſe ſentoit ſoulagé: il alloit quelquefois à la garde-robe, mais peu, ſes urines étoient ardentes & briquetées; ſes yeux un peu jaunes, ſon ventre ſouple, mais un peu douloureux dans la région épigaſtrique, enfin il ne dormoit preſque point.

Je regardai le dérangement de l'eſtomac comme la maladie principale, & ce dérangement me parut conſiſter dans une diſpoſition inflammatoire; pour y remédier, je me propoſai de relâcher & d'adoucir; dans cette vue j'ordonnai la ſaignée du bras, quoique le pouls ne fût pas trop fort, je preſcrivis pour boiſſon ordinaire, l'eau de poulet émulſionnée, du bouillon léger & en petite quantité à chaque fois, du petit lait dans les intervalles, & des fomentations émollientes ſur l'eſtomac. Je n'eus pas plutôt quitté le malade, que la cauſe que j'avois établie de ſa maladie, fit douter de l'efficacité des moyens que je propoſois pour la détruire; l'on réſolut avant de les employer, de faire au moins la tentative de quelques ſtomachiques; on donna donc au malade du vin d'Alicante en petite quantité, du vin de Malaga, de l'élixir de Garus, de la thériaque, de l'eau de cannelle, & l'on appliqua ſur l'eſtomac une rôtie trempée dans du vin d'Eſpagne, & ſaupoudrée

de cannelle; tout cela, bien loin de réuſſir, ne fit qu'irriter davantage: je fus mandé de nouveau, & je trouvai que le malade ne pouvoit plus rien retenir de ce qu'il avaloit; qu'il vomiſſoit fréquemment & avec les plus grands efforts; il n'alloit plus à la garde-robe; les urines étoient rouges & en petite quantité; la région épigaſtrique étoit douloureuſe, élevée & tendue au point que le malade ne pouvoit plus s'incliner en avant: il avoit une ſoif ardente, la bouche sèche, enflammée & parſemée d'aphtes; ſa peau étoit jaune, ſon pouls petit, ſerré, fréquent, &c. Un ſi mauvais ſuccès fit voir la néceſſité de la méthode que j'avois propoſée, j'eſſayai de rétablir la liberté du ventre par des lavemens émolliens fréquemment répétés; je fis appliquer continuellement ſur l'eſtomac des fomentations émollientes; je donnai les bouillons, l'eau de poulet, le petit lait ſeulement par cuillerées, de demi-heure en demi-heure.

Dès le lendemain le malade parut ſe trouver mieux: les vomiſſemens furent plus éloignés & moins violens; mais comme l'eau de poulet peſoit ſur l'eſtomac, je m'en tins pour unique boiſſon au petit lait, qui n'avoit pas cet inconvénient; inſenſiblement j'en augmentai la doſe, ainſi que des bouillons: après quatre ou cinq jours les vomiſſemens ceſsèrent, tous les accidens diminuèrent à proportion; & le malade rétabli dans ſes fonctions, reprit peu à peu ſes forces & ſon embonpoint, en continuant pendant quelque temps le petit lait, à deux verres par jour, fort étonné qu'il eût pu produire un tel effet.

Réflexions. Sur l'expoſé qui me fut fait d'abord de cette maladie, je penſai que le dérangement des digeſtions en étoit la cauſe; c'eſt pourquoi je conſeillai les évacuans, ſoit par le haut, ſoit par le bas; & les mêmes accidens

ſubſiſtant toujours, je crus ſur le même principe devoir répéter les mêmes remèdes ; mais lorſque j'eus vu le malade, je remarquai dans l'eſtomac une diſpoſition inflammatoire qui peut-être pouvoit s'étendre même juſqu'au petit lobe du foie. Pour remplir les indications préſentes, & réparer le mal cauſé par la première mépriſe, je crus devoir me borner aux délayans, & je rejetai tout remède chaud & irritant. Quant aux matières verdâtres & amères que le malade rendoit à la fin de ſes vomiſſemens, je ne les attribuai point à la préſence de la bile dans les premières voies, mais à la preſſion que ſouffroit la véſicule du fiel dans le temps des vomiſſemens, ce qui obligeoit cette poche à ſe dégorger dans le duodenum, d'où la bile remontoit enſuite dans l'eſtomac : faiſant de plus attention aux petits chancres répandus dans la bouche, & à la quantité de verjus que le malade avoit pris, je penſai qu'il étoit poſſible que l'eſtomac fût garni de chancres de même nature : quoi qu'il en ſoit, les remèdes propres à remplir l'indication que je me propoſai, pouvoient également combattre cette cauſe ſi elle eut exiſté ; l'évènement me ſemble en être la preuve *.

Hiſtoire d'une fièvre putride.

Sur la fin de Novembre 1764, M. T...... âgé de cinquante - deux à cinquante - trois ans, d'un tempérament bilieux, aſſez adonné à la bonne chère, s'aperçut qu'il avoit de temps en temps le dévoiement ;

* On peut aſſurer avec toute la confiance que méritent les règles de la Médecine, que ſi le malade avoit été ſaigné dès les premiers jours que les accidens ont paru, ou du moins lorſque M. de Loiſy l'a conſeillé, il auroit prévenu l'inflammation bien caractériſée qui a été l'effet des ſtomachiques ſubſtitués mal-à-propos aux moyens ſi bien indiqués que M. de Loiſy avoit preſcrits.

il étoit dégoûté, se sentoit l'estomac chargé, des soulèvemens de cœur, & quelques envies de vomir: il éprouvoit un mal-aise universel qui le rendoit lourd & paresseux, ne dormoit point ou ne reposoit que d'un sommeil inquiet & agité. Il persévera dans cet état une dixaine de jours, après lesquels il demanda conseil à son Apothicaire, qui lui donna un purgatif: le remède opéra dans le jour dix ou douze fois, & sur le soir la fièvre se montrant plus sensible, le malade fut saigné; on observa que le sang ne se coaguloit point, & que dans l'espace de quatre heures il contracta une telle fétidité, que l'on fut contraint de l'enfouir; l'évacuation par le bas continua la nuit, le lendemain & le surlendemain; le soir du troisième jour je fus appelé, je trouvai la peau brûlante & sèche, le pouls petit, serré, fréquent & irrégulier; la langue aride & couverte d'une croûte noire; les lèvres & les dents sèches, le visage rouge, l'œil vif, le ventre un peu météorisé: les déjections étoient crues, abondantes, très-fétides, & sortoient sans douleur; les urines troubles & sans dépôt; le malade ne sentoit point de mal, mais on remarquoit qu'il étoit dans un délire obscur.

Il me parut que cette fièvre étoit putride, & que le sang tendoit à la dissolution; c'est pourquoi je crus ne pouvoir prescrire pour le moment que l'usage de la limonade avec un régime sévère: jusqu'alors on n'en avoit retranché que la viande; & sur le rapport qui me fut fait, je comptai que c'étoit le treizième de la maladie, & je datai de ce jour.

Le quatorzième jour, le dévoiement continuant & me paroissant excessif, le pouls étant d'ailleurs peu vigoureux, je fis faire une potion cordiale & absorbante avec les eaux de chicorée & de fleur d'orange, la confection

confection d'hyacinthe, la thériaque, le corail rouge, la corne de cerf calcinée & le ſirop d'œillet, pour en prendre une cuillerée d'heure en heure ; je continuai le même remède le quinzième & le ſeizième jour.

Le dix-ſeptième, le dévoiement parut ſe modérer, la langue moins sèche, les déjections moins ſéreuſes ; je donnai une teinture de demi-once de caſſe mondée avec un gros de criſtal minéral, & une once de ſirop de chicorée compoſé ; ce qui procura cinq à ſix évacuations un peu plus liées & très-fétides.

Le dix-huitième au matin, le malade parut encore moins mal, la langue étoit plus humide, la peau plus douce avec une diſpoſition à la tranſpiration ; le malade alla trois fois à la garde-robe ; mais le ſoir, les évacuations changèrent, il ſe fit une ample déjection de matières ſemblables à de la boue, mêlées de beaucoup de ſang & d'une puanteur exceſſive ; le ventre fut plus tendu, la fièvre augmenta, & cependant il n'y avoit ni tranchées ni douleurs ; je donnai un julep avec les eaux de laitue, d'oſeille, l'eſprit de ſoufre & le ſirop de limons.

Le dix-neuvième, mêmes accidens, les déjections étoient comme de la lie de vin ; la langue, le goſier étoient ſi arides que le malade ne pouvoit articuler : je fis préparer du petit lait auquel j'ajoutai le ſirop de violette, & j'en fis donner un petit verre dans l'intervalle des bouillons, dans leſquels je faiſois cuire des feuilles d'oſeille, & pour la nuit j'ordonnai le julep acide ci-deſſus.

Le vingtième, les déjections reprirent leur premier caractère ; & les accidens ſubſiſtant d'ailleurs, je perſiſtai dans l'uſage du petit lait & des acides. Le vingt-un, même état, mêmes remèdes. Le vingt-deuxième, la

langue fut moins sèche, le pouls plus dégagé & moins irrégulier, les déjections plus épaisses, les urines s'éclaircirent & commencèrent à déposer : je donnai une teinture de casse dans le petit lait avec le cristal minéral & le sirop de chicorée : ce minoratif ne procura que deux évacuations, mais qui furent de bonne qualité, & le ventre devint plus souple.

Le vingt-troisième, la fièvre avoit un peu augmenté; je repris le petit lait : le vingt-quatre je répétai le minoratif, auquel je joignis une once & demie de manne, & le malade rendit en cinq ou six fois quantité de matières épaisses, brunes & très-fétides.

Le vingt-cinq, le malade fut sensiblement mieux : la langue se trouva plus humide, le pouls plus doux, plus régulier; le ventre souple & affaissé, la peau molle, avec une moiteur universelle : le vingt-six, le malade étant encore mieux, je le purgeai comme ci-devant, le remède fit peu d'effet : le vingt-sept fut aussi heureux : le vingt-huit, je purgeai de nouveau, & j'ajoutai des follicules à la médecine; la fièvre alla toujours en diminuant jusqu'au quarantième jour environ, & je purgeai jusqu'à ce temps de deux ou trois jours l'un.

Réflexions. Pour suivre avec avantage le traitement de cette maladie, je pense qu'il auroit fallu dès le commencement donner l'émétique, afin de dégorger les glandes, & d'évacuer les levains putrides qui passoient des premières voies dans le sang; mais après dix jours il ne fut plus temps : la purgation même alors étoit peu convenable, & la saignée fut très-déplacée. Je considérai l'état du malade comme l'effet d'une tendance à la dissolution putride de toute la masse; ce qui me le fit juger ainsi, furent la qualité du sang, qui ne se coagula point & se corrompit promptement; la nature du pouls qui

étoit très-fréquent, petit, inégal & vacillant; & la qualité des évacuations qui étoient abondantes, séreuses & très-fétides; les déjections sanglantes me confirmèrent encore dans cette idée ; cet accident sur-tout me fit trembler pour le malade: cependant je fus un peu rassuré par l'observation LXXXV.me de Rodius, qui, dans un cas qui me parut avoir beaucoup de ressemblance avec celui-ci, rapporte qu'un malade attaqué d'une fièvre ardente maligne, le dix-septième jour de sa maladie, rendit par le bas, dans l'espace d'une demi-heure, plus de vingt-huit livres d'un sang noir, ce qui le sauva, d'où il conclut qu'il ne faut jamais désespérer dans de pareilles circonstances. Cette observation est citée par M. Quesnai, à la *page 387 de son Traité des Fièvres, tome II.* Je me proposai donc de corriger la putridité par l'usage des acides; de tempérer l'acrimonie, relâcher les glandes intestinales, évacuer doucement & disposer à la purgation par le petit lait; je crus qu'il étoit temps de la placer, quand les déjections parurent plus épaisses & la langue moins sèche. Je vis le danger disparoître à mesure que les évacuations devenoient d'une meilleure qualité, mais sur-tout lorsque les urines s'éclaircirent & firent dépôt; alors le ventre s'affaissa, le pouls reprit sa douceur & son égalité; la peau devint plus molle, la transpiration fut rétablie, la langue s'humecta, se nettoya, & les raisonnemens du malade eurent plus de suite.

Sur le bon effet des véficatoires pour le rhumatisme.

Un homme âgé de trente-cinq à trente-six ans, d'une constitution foible, vint à l'hôpital dans le commencement de Juin 1764; il étoit malade depuis trois jours, & avoit été saigné deux fois: il avoit au-dessus

du ſein droit, une douleur très-vive qui augmentoit au toucher, & étoit accompagnée d'une toux fréquente & sèche : il n'y avoit point d'oppreſſion; le pouls étoit fréquent, petit & ſerré, la peau brûlante; les accidens augmentoient ſur le ſoir; les nuits étoient mauvaiſes, remplies d'inquiétudes & d'agitations; le malade ſuoit abondamment le matin, ſans en recevoir un grand ſoulagement; il avoit la langue humide, belle & point chargée; le viſage bon & l'œil net. Je le fis encore ſaigner, je lui donnai pendant quinze jours tous les délayans & les adouciſſans que la maiſon peut fournir, j'y joignis les hypnotiques à petite doſe; je tins le ventre libre par des lavemens émolliens & quelques minoratifs, & avec tout cela je ne gagnai preſque rien ſur le mal, & même la douleur s'étendit davantage ſur le côté droit de la poitrine, le bras même y ſembloit intéreſſé. Je demandai au malade s'il n'avoit jamais eu de rhumatiſme, il me dit qu'il avoit éprouvé pendant un temps conſidérable des douleurs d'eſtomac, & que dans ce temps il vomiſſoit preſque tous ſes alimens, à l'exception du lait; que cet accident n'avoit ceſſé que lorſqu'il eut à un bras des douleurs très-vives qui le firent ſouffrir pendant long-temps, mais que depuis plus d'un an il ne ſe reſſentoit plus de rien; je penſai que c'étoit cette même humeur rhumatiſmale qui s'étoit miſe en mouvement, & s'étoit fixée ſur les muſcles intercoſtaux; conſéquemment je fis appliquer ſur le centre de la douleur un emplâtre véſicatoire; la douleur n'en augmenta pas, j'entretins l'écoulement avec des feuilles de poirée enduites de beurre frais; la douleur parut moindre. Sans attendre l'entier deſſéchement, j'appliquai un ſecond emplâtre; la douleur diminua encore; j'en fis mettre un troiſième, & la douleur ceſſa;

pour plus grande ſûreté, j'en ordonnai un quatrième, enſuite je purgeai le malade; je lui fis prendre le lait, & il ſortit de l'hôpital bien guéri, trois ſemaines après y être entré.

J'ai mis en uſage ces véſicatoires par analogie à ce qu'a fait un Chirurgien de Lyon, qui pour ſe délivrer d'une humeur rhumatiſmale, fixée ſur le côté gauche, & qui le mit en danger de la vie, s'y fit mettre le feu & guérit. *Voyez les Mélanges de Chirurgie, par M. Pouteau, Chirurgien à Lyon* *.

Hiſtoire d'une affection hyſtérique.

Une demoiſelle âgée de trente-ſept à trente-huit ans, juſqu'à préſent bien réglée, d'un tempérament ſec, d'un eſprit vif, depuis très-long-temps ſujète à des vapeurs, fut attaquée au commencement de l'année 1763, d'une colique, à l'occaſion d'une frayeur qu'on lui fit; les douleurs commençoient à la région lombaire, peu à peu s'étendoient dans le ventre, remontoient & ſe fixoient enfin à l'épigaſtre, qui s'enfloit & ſe tendoit comme un balon. La malade avoit ſouvent des maux de cœur, des envies de vomir, & quelquefois des vomiſſemens de matières glaireuſes; le ventre étoit d'une conſtipation à ne pouvoir admettre de lavement; les urines étoient claires, limpides & en très-petite quantité; cet état duroit quatre, ſix & même douze heures; il revenoit pluſieurs fois chaque ſemaine, & il

* Il y a long-temps qu'on emploie les véſicatoires dans les hôpitaux militaires & dans ceux de l'armée, pour le rhumatiſme, & l'on en a toujours éprouvé de grands ſuccès; ils réuſſiſſent même auſſi-bien, lorſque cette maladie attaque les viſcères, que lorſqu'elle ſe jette ſur quelque partie extérieure; mais dans le premier cas, il faut beaucoup de circonſpection, & entretenir la ſuppuration pendant long-temps.

ſe paſſoit tout au plus huit jours d'intervalle entre les attaques qui ſe terminoient aſſez ordinairement par un accès de fièvre, dans le fort de laquelle l'eſprit s'aliénoit, & quelquefois auſſi, mais très-rarement par un engourdiſſement d'un des côtés, qui imitoit une hémiplégie imparfaite, & ſe diſſipoit en deux ou trois jours.

On employa pour détruire ce mal beaucoup de remèdes de toute eſpèce, & particulièrement ſous la forme ſolide; quelques-uns par leur vertu purgative, causèrent des évacuations exceſſives, douloureuſes & ſanglantes. Je fus appelé dans le courant de Mars, je regardai cette colique abſolument comme ſpaſmodique, & je penſai que pour en venir à bout, je devois m'attacher à relâcher & détendre les ſolides, & particulièrement le genre nerveux; à détremper beaucoup la maſſe du ſang, à le diviſer & à l'adoucir: pour cela, je preſcrivis l'eau de poulet, des bouillons de poulet avec la racine de valériane, de pivoine, les ſemences froides, la laitúe, la chicorée, les fleurs de tilleul, faiſant avaler avant ces bouillons une vingtaine de grains de poudre de Guttette dans une cuillerée d'eau de fleur d'orange; je donnai enſuite du petit lait, où je faiſois infuſer pendant la clarification des fleurs de tilleul, & j'exclus tout purgatif. Je conſeillai un régime fort ſévère, mais qui fut peu ſuivi; je propoſai les bains domeſtiques, mais l'embarras qu'ils entraînent les fit rejeter; pendant l'accès, je faiſois boire quantité d'infuſion de fleurs de camomille & de fleurs de tilleul; je donnois par cuillerée des potions avec l'eau diſtillée de méliſſe ſimple, l'eau de fleur d'orange, la liqueur anodine minérale d'Hoffman, l'eſſence de caſtor, le ſirop de Stœchas, ou des potions huileuſes que je rendois ano-

dines avec le laudanum liquide; avec tout cela je ne fus guère plus heureux que ceux qui m'avoient précédé; il sembloit peu que j'eusse attaqué la cause du mal (qui étoit hystérique); le peu de succès diminuoit la confiance de la malade: cependant ayant été appelé dans un accès de colique très-violent, je la déterminai à prendre un bain; peu de temps après qu'elle y fut entrée, les douleurs cessèrent; je fis continuer les bains pendant deux ou trois jours, par ce moyen la malade eut une douzaine de jours de tranquillité, au bout desquels il revint un accès; je fis reprendre les bains, qui furent suspendus par l'apparition des règles; l'intervalle fut cette fois de quinze ou dix-huit jours, au bout desquels la colique revint encore: après deux heures de souffrances, la malade se mit d'elle-même dans le bain, les douleurs y cessèrent bien-tôt; je les fis continuer pendant une dixaine de jours soir & matin; je les suspendis pour autant de temps; je les fis reprendre ensuite, & depuis six semaines cette demoiselle n'a pas éprouvé la moindre douleur: elle prend au contraire de l'embonpoint, son visage se colore, & l'on y voit un air de santé qu'il n'avoit jamais eu. (M. de Loisy écrivoit ceci au commencement de Juillet 1764.)



MÉMOIRE
SUR LA SITUATION, L'AIR ET LES EAUX DE LA VILLE DE TOULON.

Par M. DE LA BERTHONYE, Médecin de l'Hôpital royal & militaire de cette ville.

Situation de Toulon.

LA ville de Toulon, que le Roi a résolu de rendre une place importante par les fortifications considérables qu'on ajoute actuellement aux anciennes, est un des boulevards de la partie méridionale de la France, & doit contenir la plus grande partie de ses forces navales. Elle est située au pied d'une haute montagne qui la garantit des vents orageux du nord; & d'autres montagnes contiguës la garantissent également de ceux de l'ouest: son exposition est au midi, où une autre montagne, aussi fort élevée, la met pareillement, ainsi que son port & sa rade, à l'abri des bourrasques du vent du sud; de sorte que se trouvant à couvert de chaque côté, il est rare qu'elle éprouve ces violens orages qui désolent d'autres contrées, & sa rade est d'une sécurité parfaite.

Température de l'air.

Les vents contraires se brisant contre ces montagnes, leur impétuosité s'y ralentit, & la ville jouit presque toujours d'un climat tempéré: le froid le plus rigoureux qu'on y éprouve en hiver, est celui qui est amené par le vent du nord, qui passant sur les montagnes de la haute Provence, contracte la froideur de la neige dont elles sont alors couvertes; mais cette intempérie de l'air est ordinairement corrigée par la vive ardeur.

ardeur d'un soleil presque toujours brillant, attendu que l'agitation qui accompagne toujours les eaux de la mer, rejette les nuages dans les terres, loin des côtes; & maintient l'air de la ville, comme de sa campagne, dans sa sérénité.

Néanmoins cet avantage ne laisse pas d'avoir ses inconvéniens; si les jours sont sereins & chauds, il s'élève durant les nuits de petits vents froids qui font couler les vignes & brûlent les bourgeons des arbres; & ce qui est plus fâcheux, ces fréquentes variations de l'air occasionnent aux habitans des fluxions & des catharres, parce que la transpiration qui s'opère librement durant le jour, se trouve le soir tout-à-coup interceptée.

L'été, quoiqu'extrêmement sec, ne donne point de chaleurs excessives: il règne presque toujours durant cette saison un vent modéré qui varie d'heure en heure, & suit la marche du soleil: c'est le vent d'est qui commence au lever de cet astre: depuis dix heures jusqu'à quatre, c'est le vent du sud; & celui d'ouest prend sa place jusqu'au coucher du soleil: effet bien visible de la raréfaction, que les rayons du soleil occasionnent dans l'atmosphère, dont ils font un éolipyle naturel. On sent bien que le vent du midi, qui dure depuis dix heures du matin jusqu'à quatre de l'après-midi, lorsque le soleil est dans sa plus grande hauteur, doit être aussi le plus fort; & comme il ne nous vient que de la mer, il nous en voiture les exhalaisons aqueuses, salines & sulfureuses qui nous donnent en été des orages; le ciel se couvre de nuages sombres, les éclairs brillent, le tonnerre gronde, les montagnes voisines en augmentent le bruit: l'on diroit que tout va s'abîmer; cependant tout cet appareil formidable va se briser

contre nos montagnes du nord, & tout finit par quelques gouttes d'eau ou par un vent impétueux qui dure quelques jours si l'orage tarde à se dissoudre, ou enfin par un calme étouffant qui donne à la ville des chaleurs très-vives, si l'air demeure chargé de vapeurs, dont les gouttes sont comme autant de loupes infiniment petites, mais infiniment multipliées ; en quelque temps donc que ce soit, en hiver ou en été, le climat de Toulon est communément bon & tempéré, & l'on y jouit d'un air pur & serein ; il est empreint de particules salines de la mer ; mais il est peu susceptible d'exhalaisons putrides.

Qualité du terroir & des eaux.

Les environs de la ville présentent un terrain sec, qui seroit absolument stérile, si la Nature n'avoit pourvu le sein des hautes montagnes qui l'environnent, d'une eau très-abondante : cette eau qui se filtre dans la terre, & se fait jour à travers les pierres & les rochers, est reçue à une demi-lieue de la ville au nord-ouest, dans deux grandes cavités de quatre-vingts toises chacune, pratiquées par la Nature dans le sein des rochers ; & entrant de-là dans un canal souterrain qu'on a construit jusqu'à la ville, elle suffit non-seulement à l'arrosement & à l'embellissement de nos jardins ornés de jets d'eau, mais encore elle fournit une fontaine publique dans chaque rue de la ville : on en compte plus de cent, tant de celles qui sont à l'usage du public, que de celles que bien des particuliers ont chez eux. Outre cette source abondante, il en est une autre moins considérable au nord-est de la ville, & à environ cent cinquante toises de ses murailles, laquelle fournit de l'eau à quelques fontaines publiques & particulières ; celle-ci a dans l'esprit du peuple la propriété d'être très-salutaire dans les fièvres : elle est fort chaude en

hiver & tiède en été; au lieu que celle de la grande ſource, chaude en hiver, eſt fraîche durant les chaleurs. Quoi qu'il en ſoit, l'une & l'autre ſont claires, limpides, legères, & ne dépoſent abſolument rien. La Nature en nous favoriſant d'un air ſi pur & d'une eau ſi ſalutaire, ne nous a donné aucune de ces eaux, auxquelles la Médecine a ſouvent recours. Il eſt juſte que chaque endroit ait ſa faveur particulière pour entretenir la ſociété par les beſoins & les ſecours mutuels.

Des pluies trop continues peuvent occaſionner certaines maladies particulières; mais le cas arrive très-rarement à Toulon, où depuis le printemps juſqu'à l'automne, le temps eſt ordinairement fort ſec; je ne parlerai donc pas de ces maladies accidentellement occaſionnées par un état du ciel qui n'eſt pas ordinaire. Le climat propre d'une contrée eſt celui qu'on y obſerve le plus régulièrement & le plus conſtamment; ainſi l'on doit compter avec certitude que celui de Toulon eſt en hiver & en été tel que je l'ai repréſenté, & regarder cette alternative de chaud pendant le jour, & de froid durant la nuit, comme le principe des maladies qui y règnent pendant les trois ſaiſons de l'automne, de l'hiver & du printemps : tout comme la chaleur & la ſéchereſſe continuelles ſont le principe de celles qui règnent en été.

Maladies des habitans.

Les maladies cauſées par l'alternative journalière du chaud & du froid pendant l'automne, l'hiver & le printemps, attaquent le cerveau, la gorge & la poitrine, qui ſont les parties les plus ſuſceptibles des impreſſions de l'air extérieur & de ſes variations : ainſi les douleurs de tête, ſes peſanteurs; les vertiges; quelques apoplexies ſéreuſes qui attaquent principalement les vieillards; les fluxions des yeux, des oreilles, des dents

& de la gorge, ſe manifeſtent fréquemment dans ces trois ſaiſons; de même que les douleurs rhumatiſmales, la toux, les catharres, & ſur-tout les fluxions de poitrine, qui, par une pratique mal entendue, dégénèrent très-ſouvent en phthiſie pulmonaire. Il eſt conſtant que durant les beaux jours que nous avons communément ici en hiver, où rien n'intercepte les rayons du ſoleil, la tranſpiration ſe fait librement & avec abondance; ſi donc cette évacuation vient à être légèrement ſupprimée par le froid qu'amène le temps de la nuit; la peſanteur de tête, ſes douleurs, les vertiges, les différentes fluxions ſeront le réſultat de cette interception, ainſi que la toux & le rhume; & ſi cette évacuation étant aſſez conſidérable eſt ſubitement ſupprimée, les ſymptômes deviendront plus violens; il s'enſuivra des engorgemens dans le cerveau, qui formeront des apoplexies pituiteuſes; & des embarras dans les poumons, qui donneront lieu à ce qu'on appelle ordinairement *fluxions de poitrine*. Reſte à ſavoir ſi dans ces ſortes de cas où un ſuc excrémenticiel abonde dans les vaiſſeaux où il eſt rentré, les fréquentes ſaignées ſont indiquées pour relâcher des vaiſſeaux qui, quoique diſtendus, ne ſont cependant ſurchargés que d'une ſimple ſéroſité étrangère, qu'il importe d'évacuer; car ce n'eſt proprement ici qu'une fauſſe pléthore: telles ſont les maladies auxquelles les habitans de Toulon ſont les plus ſujets pendant les trois ſaiſons de l'année.

Celles de l'été attaquent l'eſtomac & les inteſtins; ſoit par l'uſage immodéré des fruits auquel le peuple s'abandonne; ſoit par l'exaltation de la bile que les qualités de l'air procurent dans cette ſaiſon: les principes n'étant plus les mêmes, les effets doivent être différens. Nous voyons donc paroître en été les fièvres

ardentes continues, les fièvres d'accès de toute ſorte, les bouffiſſures, les hydropiſies qui en ſont ſouvent les ſuites, les hémorroïdes, les différens cours de ventre ſéreux, bilieux & chileux; enfin les dyſſenteries: ce ſont-là les maladies les plus ordinaires de l'été. Rien ne contribue tant à les procurer qu'un air conſtamment ſec, chaud & ſalin pendant trois ou quatre mois de l'année: en effet, ſi une abondance de ſéroſité retenue procure pendant les trois autres ſaiſons certaines maladies, comme nous l'avons vu ci-deſſus; une ſéroſité continuellement expulſée par la voie des ſueurs, en doit occaſionner d'autres toutes différentes: cette ſéroſité, manquant en partie dans les différentes humeurs de notre corps, ne produira pas un effet auſſi marqué que dans la bile, laquelle, originaire du bas-ventre, porte dans tous les viſcères qui y ſont renfermés, lorſqu'elle s'inſinue dans quelqu'un d'entre eux, une impreſſion des plus conſidérables. Il n'eſt pas difficile de concevoir que cette humeur devenue plus active, ſoit par ce défaut de ſéroſité, ſoit par la chaleur même de la ſaiſon, acquiert beaucoup d'acrimonie, & que de ſuc recrémenteux qu'elle eſt de ſa nature, elle ſe change en humeur purement excrémenteuſe qu'il faut néceſſairement corriger, ou même évacuer. Je n'entrerai point ici dans une étiologie, pour donner une idée de toutes les maladies du bas-ventre, dont elle peut être une des principales cauſes: les différentes combinaiſons de cette humeur excrémenteuſe avec d'autres matières hétérogènes contenues dans l'eſtomac & les inteſtins, peuvent occaſionner un grand nombre de maladies, ſur-tout ſi on les y laiſſe ſéjourner trop long-temps, & qu'on prenne le change là-deſſus, comme il arrive quelquefois ici; c'eſt-là une des principales ſources

des fièvres putrides qu'on voit ſouvent à Toulon, & même des fièvres malignes, dont cette ville eſt néanmoins rarement infectée, à moins qu'elle n'en reçoive d'ailleurs les miaſmes dangereux; c'eſt ce qui arriva à la fin de 1747, lors de l'invaſion des troupes Autrichiennes en Provence: une partie des troupes de notre armée en fut affligée; & en la traitant, je contractai moi-même cette funeſte maladie. Il arriva pareille choſe en 1761, comme on en peut voir le détail dans le Journal de Médecine du mois de Mars de l'année ſuivante.

Mais s'il faut parler avec toute la ſincérité qui convient à quiconque a du zèle pour le bien de l'humanité, le plus grand mal qui afflige depuis quelque temps notre ville, eſt une véritable épidémie d'eſprit qui a gagné indiſtinctement tous les états depuis le plus grand juſqu'au plus petit, & qu'il eſt preſque impoſſible de détruire. Tandis que d'un côté un grand nombre de Médecins célèbres conſacrent en vrais citoyens, leurs talens & leurs veilles à la conſervation de l'eſpèce humaine; tandis qu'un grand Miniſtre attentif à tout ce qui peut procurer le bien & augmenter les forces de l'État, a ordonné une ſage correſpondance entre les Médecins, pour rendre la ſcience qu'ils exercent plus parfaite & plus utile qu'elle ne l'a jamais été; tandis qu'une foule de Philoſophes s'occupent de la recherche des moyens capables d'augmenter la population dans ce royaume; on voit d'un autre côté un tas de perſonnes, la plupart inconnues, que l'intérêt ſeul & la préſomption guident, ſans études & ſans principes, ſe jouer de la ſimplicité des familles, & leur ravir chaque jour leur ſoutien, comme à l'État une poſtérité nombreuſe de ſujets. Il y auroit de quoi

faire le tableau le plus effrayant, si l'on rapportoit les meurtres qui se commettent journellement, car il faut nommer les choses par leur nom; & l'on ne sauroit dire quel aveuglement est le plus déplorable, ou celui de ces hommes dangereux qui ne comptent pour rien la vie de leurs semblables, ou celui des malheureuses dupes qui leur confient la leur. Voici leur code; saigner dans la fièvre, & du pied quand la tête souffre, & purger quand la bouche est mauvaise; moyennant ces deux principes, bien faciles comme l'on voit, toute fièvre, régulière ou irrégulière, simple ou compliquée dans toutes ses différentes espèces, est de leur ressort: ils sont les panégyristes outrés de leur pratique, & les censeurs impitoyables de celle des Médecins. Mais de-là combien de guérisons manquées! combien de semences de maladies répandues! je ne ferai mention que de deux qui sont assez fréquentes dans ce pays-ci, & que la nature du climat rend toujours incurables, savoir la phthisie pulmonaire, qui prend ordinairement son principe en hiver, & finit durant les chaleurs de l'été; & la phthisie proprement dite, ou sécheresse, qui commence en été, & a sa fin aux approches de l'hiver.

Une personne quelle qu'elle soit, en un beau jour d'hiver, où le soleil fait sentir sa chaleur, souffre une suppression de transpiration, comme je l'ai observé ci-dessus. Les symptômes qui se présentent d'abord, sont une pesanteur de tête, un mouvement fébrile, & une toux fréquente. Quel secours offre-t-on alors? bien loin de recourir à la cause qui produit ces symptômes, on s'attache uniquement à celui qui frappe davantage les sens, & qui est le moins dangereux, je veux dire la toux; au lieu de rétablir la sortie libre de la transpiration, & faire évacuer par-là cette sérosité excré-

menteuſe qui eſt rentrée dans la voie de la circulation, on recommande au malade une ample boiſſon de tiſanne faite ordinairement avec les fleurs de mauve, de tuſſilage, les jujubes, les raiſins ſecs, la régliſſe & autres incraſſans, uniquement pour adoucir cette toux. Le malade ſe gorge de cette tiſanne; le repos dont on le fait jouir, & la ſaiſon qui n'eſt pas favorable pour procurer la ſueur, laiſſent à l'humeur rentrée, & à celle qu'on introduit, le temps de s'accumuler peu à peu; le pouls devient plus fort par l'augmentation & l'épaiſſiſſement du fluide qui y coule; les vaiſſeaux pulmonaires ſe diſtendent, ainſi que ceux du cerveau; la toux augmente, de même que la peſanteur de tête: il n'eſt point encore queſtion de ſaignées ni d'autres évacuans; la ſaignée, dit-on, ne convient pas au rhume, car cette maladie a toujours cette dénomination; les vomitifs & les purgatifs ne ſauroient aller ſans ſaignée; la tiſanne & tous les béchiques qu'on imagine vont toujours leur train, ce ſont des remèdes doux & ſimples dont on n'a rien à craindre; enfin à force d'en remplir le malade, il faut abſolument qu'il ſuccombe à leur poids; les vaiſſeaux toujours plus diſtendus ſe rompent à la fin, & les crachats viſqueux & gluans paroiſſent enſanglantés, le malade s'effraye; le Docteur qui le traite, prévient les aſſiſtans, que depuis long-temps il avoit prévu un ulcère dans les poumons. On ſaigne auſſi-tôt le malade, le ſang qu'on lui tire reſſemble à de la gelée, & que doit-il être en effet! on réitère ce remède, & l'on répare auſſi-tôt ces pertes par une plus ample abondance de boiſſon. S'il s'agit de purger le malade, comme il ne mange point, il ne doit pas avoir dans l'eſtomac une grande pourriture; on a ſimplement égard à ſes crachats ſanguinolens; on met en uſage la manne & l'huile

l'huile d'amandes douces ; on riſque quelques grains de kermès minéral ; le ſoir, pour tranquilliſer le malade & calmer ſa toux, on lui donne les narcotiques mêlés avec l'huile d'amandes ou le blanc de baleine : ce funeſte repos, en incraſſant les humeurs, empêche leur ſortie : enfin après avoir paſſé des mois entiers dans la ſouffrance, le malade à qui l'on fait eſpérer que le beau temps diſſipera ſa toux & ſon rhume, voit la chaleur de la ſaiſon produire une fonte générale d'humeurs gluantes & viſqueuſes, par un relâchement univerſel ; toute l'habitude du corps eſt en ſueur ; le cours de ventre ſe met de la partie ; & cette évacuation ſéreuſe qui auroit dû avoir lieu dans le commencement de la maladie, & qui en auroit fait la guériſon, en devient le terme fatal. Il en eſt de même de la phthiſie proprement dite ou ſéchereſſe : il arrive ſouvent qu'une fièvre continue ſimple, mal commencée, dégénère à la fin en fièvre étique, qui emporte néceſſairement le malade.

La pratique nous apprend que les fièvres ſe préſentent ſous une infinité de formes différentes : on les diſtribue ordinairement en trois genres, les intermittentes, les remittentes & les continues ; chaque genre comprend un grand nombre d'eſpèces ; cette connoiſſance eſt ſi néceſſaire à quiconque ſe mêle de combattre la fièvre, qu'en l'ignorant on ne peut agir qu'en aveugle, & riſquer volontairement la vie de la perſonne que l'on traite. De combien d'écarts funeſtes n'eſt-on pas capable, lorſqu'on n'a ni théorie ni principes ! on tirera du lit, ſi l'on veut, quelques malades ; mais qu'en arrive-t-il quelquefois ! il en arrive, qu'un tempérament auparavant fort & vigoureux, devient en ſuite d'une fièvre combattue à tort & à travers, foible & délicat,

ſuſceptible de tout mal au moindre air, au moindre exercice, au moindre aliment pris outre meſure; & au lieu de s'en prendre à l'impéritie de celui qui a traité la maladie au haſard, on croit lui être redevable, parce qu'il n'a pas tué le malade d'un ſeul coup.

C'eſt à ces traitemens hétéroclites & téméraires, qu'on doit attribuer ces fièvres lentes qu'on voit fréquemment en cette ville. Si, par exemple, une perſonne eſt attaquée d'une fièvre continue double tierce; ſans s'informer ſi cette fièvre eſt dans ſon commencement ou dans ſa fin, on ſaigne auſſi-tôt: tout temps eſt égal, même celui de la tranſpiration; le lendemain on fait la même choſe; & dans le temps que la matière fébrile prend la voie des ſueurs, on la détourne pour lui donner une évacuation par les ſelles; car à peine cette opération de la Nature commence-t-elle, que ſans s'être aſſuré du retour périodique de la fièvre, on fait prendre au malade un vomitif ou un purgatif. Cependant la fièvre revient, & trouve ce remède dans le corps: elle en ſuſpend l'action, qui à peine commençoit; le remède de ſon côté ne laiſſant pas d'agir, ſa matière paſſe dans le ſang, alors la fièvre double tierce ſe change en continue, avec des redoublemens chaque jour. On recommence les ſaignées, pour diminuer la violence des ſymptômes; on aperçoit des tenſions dans le bas-ventre, des délires obſcurs, des aſſoupiſſemens; & ſi le malade échappe à cet orage, ce n'eſt que pour mener une vie languiſſante: il n'eſt guère poſſible que cette matière fébrile ayant roulé aſſez de temps dans tous les vaiſſeaux du corps, il ne s'en ſoit dépoſé une petite portion dans quelque viſcère: cette portion, ſi petite qu'elle ſoit, ſuffit pour dépraver tous les fluides, de même qu'un grain de ſafran ſuffit pour colorer une

grande quantité de liqueur ; c'eſt ce levain niché & embarraſſé dans les extrémités artérielles, & dont les particules ſont extrêmement alkaliſées & actives ; c'eſt, dis-je, ce levain qui opère la diſſolution du baume du ſang, & augmente l'acrimonie de la bile ; les ſolides aiguillonnés par ſes molécules redoublent leurs oſcillations, & diviſent encore plus les fluides qui en ſont empreints, ceux-ci toujours plus atténués, picotent plus fortement les ſolides ; tout concourt à la deſtruction de la machine ; la ſéchereſſe & la chaleur, ſuite de cette action réciproque, altèrent le malade, qui ſent un feu dévorant qui le conſume : enfin les premiers froids de l'automne ſe faiſant ſentir, les ſolides affoiblis ſe détendent, les fluides continuellement diviſés & échauffés s'extravaſent ; un cours de ventre cadavereux, ſigne d'une mort prochaine, ſe déclare ; & le malade périt, après qu'on lui a bien perſuadé, ainſi qu'à ſa famille, qu'il couvoit dès le commencement de ſa maladie une fièvre putride maligne très-dangereuſe, & qu'il eſt encore bienheureux d'avoir vécu ſi long-temps.

Telles ſont les maladies graves qui affectent le Public, & dont nous ſommes très-ſouvent les triſtes, mais inutiles témoins. Bien des gens s'imaginent qu'en appelant les Médecins, quand il ne faut plus penſer qu'au Curé, ils n'ont rien à ſe reprocher ; & c'eſt une conſolation pour les mourans & leurs familles de périr ainſi en règle, grâces au diſcernement juſte de ceux qui les ont entrepris, comme de ceux qui les ont écoutés.



OBSERVATION

Sur des rhumes & des fièvres catarrhales qui ont régné dans l'Hôpital militaire de Toulon, pendant les mois de Janvier & de Février 1763.

Par M. LA BERTHONYE.

DEPUIS le commencement de l'année 1763 jusqu'à la fin de Février, il a régné dans notre ville un temps uniforme, mais presque toujours nébuleux, & très-souvent pluvieux; la troupe continuellement exposée à cette intempérie de l'air, a essuyé des rhumes, qui, suivant leur intensité & leur complication, se sont présentés sous trois formes différentes. Chez les uns ce n'étoit qu'une toux accompagnée d'éternument, de larmoiement, de mal & pesanteur de tête & de lassitudes, mais sans fièvre; chez les autres la toux étoit accompagnée d'une fièvre de la nature des éphémères, qui duroit deux à trois jours, avec des frissons sensibles & irréguliers; d'un mal de tête plus considérable & de lassitudes douloureuses; la langue étoit pâteuse & la bouche douceâtre; chez d'autres enfin la toux étoit bien plus violente, la fièvre qui lui étoit proportionnée, étoit compliquée de redoublemens qui survenoient tous les soirs; la tête étoit si douloureuse & si pesante, que le malade étoit assoupi ou dans le délire; une douleur vague se faisoit sentir sur l'un des deux côtés de la poitrine ou sur l'orifice de l'estomac; elle s'étendoit même dans quelques-uns, jusqu'aux reins & au bas-ventre, où elle occasionnoit des coliques assez fortes,

ſans qu'on y remarquât de tenſion: quelquefois la violence de la toux faiſoit rendre des crachats ſanguinolens; la bouche enfin étoit mauvaiſe, & la langue couverte d'une eſpèce de croûte un peu jaunâtre & viſqueuſe.

Si l'on fait attention combien la tranſpiration a dû être abondante pendant tout l'hiver que nous n'avons preſque point reſſenti de froid, on ſe perſuadera aiſément que les temps nébuleux & pluvieux qui ſont ſurvenus & ont continué pendant ſi long-temps, ont dû repercuter cette humeur, en comprimant & reſſerrant les pores de la peau, & que cette repercuſſion a été la cauſe prochaine du rhume & des deux fièvres catarrhales dont il vient d'être parlé. Si cette humeur étoit légèrement repercutée, les parties extérieures en étoient les ſeules affectées, & les ſymptômes ſe bornoient à ceux de la première eſpèce; mais ſi l'humeur pénétroit plus avant, les capillaires ſanguins ſe trouvoient trop pleins & gênés; de-là l'augmentation des ſymptômes précédens; de-là les friſſons irréguliers & la chaleur de la fièvre qui s'y joignoit, & perſiſtoit juſqu'à ce que la nature ou l'art euſſent évacué la matière ſuperflue; ſi enfin cette humeur repompée dans le ſang, trouvoit dans ſa circulation quelques ſucs indigeſtes, ou quelque levain de pûtréfaction envoyés par l'eſtomac, elle s'y aſſocioit, & l'un & l'autre portoit dans tous les viſcères ſon impreſſion maligne; de-là les dérangemens notables qui conſtituoient la troiſième eſpèce; de-là même le cours de ventre qu'on a remarqué dans un ſujet.

Ces trois cas préſentoient une indication qui leur étoit commune & eſſentielle: elle conſiſtoit à débarraſſer l'économie animale de la ſurabondance de l'humeur de la tranſpiration. Pour opérer cet effet, il y a deux voies générales, les ſueurs & les ſelles; la première eſt la plus

naturelle, mais il n'eſt guère aiſé de la pratiquer ſur des Soldats, qui n'aimant pas à ſe gêner, n'ont pas ſoin de ſe tenir chaudement dans leur lit, & ſe lèvent même quelquefois tout en ſueur & traverſent les ſalles pour aller à leurs beſoins ; la ſeconde eſt celle que j'ai préférée, & ſon efficacité a répondu à la commodité de s'en ſervir.

Dans la première eſpèce, le repos, des lavemens purgatifs, des potions béchiques & un régime convenable, ſuffiſoient pour procurer cette douce moiteur dont on devoit attendre la guériſon, & un léger purgatif terminoit heureuſement la maladie.

Dans la ſeconde eſpèce, une ſaignée faite dès le commencement, rallentiſſoit le mouvement du pouls, diminuoit la douleur de tête, & donnoit lieu à la purgation ; je me ſervois d'un catartico-émétique compoſé avec le ſéné, la caſſe, les tamarins, la manne & trois à quatre grains de tartre ſtibié ; ce remède faiſoit évacuer une quantité conſidérable de matières glaireuſes & tenaces : mais ce n'étoit pas là le ſeul effet ſalutaire qu'il procuroit ; ſon action déterminoit des contractions ſpaſmodiques propres à exprimer les glutinoſités des pores obſtrués de la tranſpiration, & à exciter par-là une ſueur avantageuſe ; on entretenoit cette excrétion pendant tout le jour, par l'uſage d'une potion pectorale faite avec les ſirops de tuſſilage, de coquelicot & l'eau de lys, & dans laquelle on détrempoit cinq à ſix grains de kermès minéral ; le malade en prenoit fréquemment par cuillerées, & le ſoir on lui procuroit un doux repos au moyen d'un léger anodin. Ces deux remèdes terminoient ordinairement la maladie ; mais ſi le lendemain on remarquoit encore quelques reſtes de cette humeur ſuperflue, on venoit à la méthode employée dans la

première espèce, & aux potions aiguisées avec le kermès; quelquefois il restoit encore une toux légère après la fièvre, alors l'usage du lait pendant quelques jours, remettoit le malade entièrement.

La troisième espèce exigeoit à peu près les mêmes secours, mais différemment employés; deux saignées paroissoient nécessaires au commencement, ensuite ne perdant jamais de vue la cause première, on faisoit prendre au malade le plus tôt qu'il étoit possible, le catartico-émétique précédent, qui produisoit un effet merveilleux; mais comme on avoit moins égard à la fluxion de poitrine qu'à la fièvre putride, bien loin de mettre le même jour le malade à l'usage d'une potion pectorale & fondante, comme dans la seconde espèce, on l'abreuvoit peu & souvent d'une légère limonade tiède, ou d'une légère infusion de capillaire & de réglisse aiguisée avec le sel de nitre: on retranchoit d'abord les anodins, qu'on réservoit pour le déclin de la maladie: on venoit ensuite aux purgatifs qu'on réitéroit de deux jours en deux jours, & aux lavemens qui avoient lieu dans les jours intermédiaires. Au moyen de tous ces secours, on parvenoit aisément à la guérison de ces maladies, qui duroient jusqu'au quatorzième jour ou environ; quelquefois il arrivoit qu'une saignée ou l'usage du quinquina en décoction, placés durant le cours de la maladie, l'accéléroient de quelques jours.

Mais il ne suffit pas d'indiquer les bonnes méthodes & les bons succès; l'art profite autant des observations sur les suites funestes des secours mal indiqués. Dans les maladies précédentes, on a remarqué 1.° que les saignées poussées trop loin étoient extrêmement nuisibles: en effet, quoique le pouls parût plein, sa mollesse cependant devoit toujours faire craindre une prochaine

diſſolution des fluides; & ceux qui n'ont point eu cette crainte, pourroient fournir des exemples funeſtes de l'abus de ce remède, mais qu'il ſeroit ennuyeux de rapporter; il valloit donc bien mieux fatiguer le malade par des lavemens, que de trop l'affoiblir par des ſaignées. 2.° La grande quantité de tiſane qu'on preſcrit ordinairement dans la fièvre, bien loin d'aller dépouiller le ſang de l'humeur ſurabondante qui étoit la cauſe de celle-ci, ne faiſoit que l'augmenter conſidérablement, ſi on l'employoit dans les commencemens de la maladie; mais ſur la fin les couloirs étant devenus libres & ouverts, la tiſane pouvoit avoir lieu & ſervir à charier un reſte de ſuperfluité par la voie des urines. 3.° Les diaphorétiques & les ſudorifiques font le même effet ſur les ſolides que les tiſanes ſur les fluides; ſi on les employoit au commencement de ces ſortes de maladies, ils augmentoient le mouvement déjà trop violent des ſolides; mais ſur le déclin, ils faiſoient paſſer par l'inſenſible tranſpiration ou par les ſueurs, l'humeur ſuperflue qui pouvoit encore reſter; il faut toujours être circonſpect dans l'emploi de pareilles reſſources, à l'égard deſquelles les mépriſes ont ſouvent lieu.

On a ouvert un de ceux qui ſont morts de cette maladie, & que je n'ai pu traiter au commencement de ſon mal; il avoit tous les ſymptômes de la troiſième eſpèce bien marqués, avec une diarrhée colliquative; il avoit de plus rendu des vers, ce qui annonçoit de la putréfaction. On l'avoit ſaigné trois fois du bras & une fois du pied, mais tous les ſecours qu'on lui procura, ne purent le ſauver, il ſuccomba le quatorzième jour de ſa maladie. On trouva ſes poumons enflammés, avec un commencement de ſuppuration au lobe droit, & un commencement de mortification au lobe gauche;

les

les inteſtins, & le foie à ſa face concave, commençoient pareillement à entrer en mortification ; le ventricule paroiſſoit aſſez ſain, mais il étoit rempli de vents ; la rate enfin & le cerveau paroiſſoient ſimplement engorgés.

Hiſtoire d'une épidémie qui a attaqué la Volaille pendant le mois de Mai 1763.

Par M. LA BERTHONYE.

LES maladies qui attaquent les animaux ne ſont point indifférentes pour des Médecins & des Magiſtrats attachés à la recherche de tout ce qui peut faire le bien de l'humanité ; nous devons quelque eſpèce de reconnoiſſance à des animaux qui ne vivent, pour ainſi dire, que pour nous : l'uſage d'ailleurs que nous faiſons d'un grand nombre d'entr'eux, pour notre nourriture, pourroit bien nous faire participer aux maux qu'ils ont reſſentis : enfin, comme leur vie dépend de loix qui nous ſont communes, nous ne pouvons éclaircir le mécaniſme qui les conſerve, ſans découvrir des vues nouvelles ſur l'économie de la vie humaine. C'eſt dans ces vues que M.rs les Conſuls m'envoyèrent (au mois de Mai 1763) deux poules mortes d'une maladie répandue ſur ce genre de volatiles : je les fis ouvrir toutes deux ; l'examen de la première me préſenta d'abord toutes ſes parties intérieures & extérieures dans un état naturel & ſain, à l'exception du foie qui étoit adhérent : ce n'étoit point aſſez pour établir le ſiége de la maladie que je déſeſpérai de découvrir ; mais en ouvrant toute la longueur du canal qui conduit les alimens du jabot au géſier, j'aperçus que l'extrémité de ce dernier organe étoit humide, livide & flétrie dans l'étendue d'un bon travers de doigt ; en tiraillant cette ſubſtance des deux

côtés, elle offrit un ſuintement de globules blancs, purulens & aſſez abondans, pour faire reconnoître un abcès bien formé. Je revins à la première poule, dans laquelle on n'avoit pas fait la même ouverture: le même objet ſe préſenta; on en exprima pareillement du pus par globules : je ne doutai plus que la maladie qui affligeoit cette eſpèce d'animaux, ne fût une inflammation terminée par ſuppuration ; & je crus en trouver la cauſe éloignée dans le blé & le ſon dont on avoit nourri ces animaux pendant cette année. En effet, la diſette qu'on a éprouvée a fait ſouvent recourir à des blés étrangers : les grandes inondations dont tant de royaumes ont été affligés avant & après la moiſſon, ont rendu cet aliment auſſi mauvais que rare. On ne peut douter qu'un blé humide dont on nourrira certains animaux pendant long temps, ne puiſſe engendrer de la corruption dans leur eſtomac; les parties âcres & volatiles qui s'exhalent pendant la digeſtion, venant peu-à-peu s'attacher à l'extrémité du conduit où l'on a obſervé de l'altération dans le tiſſu, occaſionneront des picotemens qui devenant aſſez forts pour irriter la membrane interne, feront très-propres à produire des inflammations, des étranglemens, des ſuppurations, &c. dans l'eſtomac & les parties adjacentes.

On auroit tort de craindre que l'humidité des blés fût auſſi nuiſible aux hommes: le feu, en cuiſant la pâte, conſume toute leur humidité ſuperflue, & corrige par conſéquent la mauvaiſe qualité que le blé auroit pu contracter par-là; mais ſi notre ſécurité à cet égard, ne demande pas que nous étendions plus loin nos recherches; l'intérêt que nous avons de conſerver cette eſpèce de volatiles dans tous les pays, doit nous porter à rechercher la cauſe de ſa deſtruction

pour y remédier. Je ne m'arrêterai point à difcuter l'efficacité de certains préfervatifs que le vulgaire a beaucoup vantés, comme de leur couper un peu de la crête, pour opérer une efpèce de faignée ; de leur frotter la tête avec de l'eau-de-vie, de leur faire boire de l'eau dans laquelle on auroit fait tremper du foufre commun ; enfin de blanchir leurs demeures & de les parfumer avec des plantes aromatiques. Le premier de ces moyens pourroit avoir quelque effet au commencement de la maladie ; mais il eft évident que tous les autres ne peuvent tendre en aucune manière à la détruire, ni même à la prévenir. Voici ce que je juge d'utile à faire dans ces cas : avant tout, il feroit à propos d'interdire à la volaille tout ufage de fon & de froment ; pour prévenir enfuite l'effet de cette efpèce de poifon, il feroit bon de les mettre pendant quelques jours à l'ufage des herbes potagères, qui, en relâchant les organes, procureroient la fortie de fon levain pernicieux ; & qui, en rafraîchiffant & lubréfiant le canal, préviendroient l'inflammation : l'animal ainfi préfervé de tout mal, pourroit être nourri jufqu'à la prochaine moiffon, avec du pain d'orge & autres grains du pays, bien cuit au four & trituré, ou avec du ris. Cette efpèce fi utile à l'humanité, trouvant enfuite dans le renouvellement du printemps une nourriture falutaire, repareroit bien-tôt fes pertes par une fécondité merveilleufe.



MÉMOIRE

SUR LA SITUATION, L'AIR ET LES EAUX DE LA VILLE DE LILLE.

Par M. DESMILLEVILLE, Médecin de l'Hôpital royal & militaire de Saint-Louis de la même ville.

Situation de Lille.

LILLE, capitale de la Flandre françoise, est une grande ville fort belle, bien peuplée, & située au cinquante-unième degré de latitude, & au vingt-deuxième de longitude. La petite province où elle est située, est une châtellenie qui n'a guère plus de dix lieues communes de France, dans sa longueur du nord au midi, & pas plus de six dans sa plus grande largeur de l'orient à l'occident: elle est bornée au nord par la Lys, qui la sépare d'avec la Flandre Teutonique, elle confine au Tournésis & au Hainaut françois du côté de l'orient, & touche à l'Artois par l'occident & le midi ; la Scarpe fait presque ses bornes au midi, sa partie qui est au nord-ouest, n'est pas éloignée de plus de douze lieues de la Manche & de l'Océan.

Ce pays est très-plat, on ne trouve dans toute son étendue que quelques petites montagnes; Lille est à peu près au milieu; son sol domine à peine de soixante pieds sur la mer, quand ses eaux sont retirées ; son centre est assis sur un fond marécageux, & bâti en partie sur pilotis, & sur des canaux que l'industrie & le travail ont construits pour l'écoulement des eaux croupissantes, ce qui contribue à sa salubrité.

La ville de Lille eſt une de celles dont la conſtruction préſente un plus grand nombre de vues relatives à la ſanté de ſes habitans : elle eſt d'une figure preſque ovale; ſes rues bien percées & fort larges, ne laiſſent pas perdre un rayon de ſoleil depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher; le matin & l'après-midi, les rues parallèles au petit diamètre de la ville, reçoivent les influences ſalutaires de cet aſtre bienfaiſant; & l'après-midi depuis trois heures juſqu'au ſoir, celles qui ſont dans le ſens de ſon grand diamètre, reçoivent le même bienfait. Ses bâtimens ſont réguliers & uniformes; quoique la plupart ſoient à deux étages, & qu'ils ſoient même aſſez élevés pour être à trois & à quatre; les rues ſont ſi larges, qu'elles n'en ſont pas ombragées; le pavé placé en voûte, ſe termine par deux ruiſſeaux qui vont le long des maiſons, un de chaque côté : dans les temps de pluie, ces ruiſſeaux ſe dégorgent preſque de deux en deux cents pas, dans des égoûts & canaux ſouterrains : par ce moyen perſonne n'eſt incommodé des inondations qui nettoyent la ville en peu de temps.

Température de l'air.

Les vents que nous reſſentons le plus ſouvent, ſont ceux du ſud, du ſud-oueſt & de l'oueſt; ils rendent ſouvent l'air humide & nous apportent de la pluie; celui du nord tient le ſecond rang, il nous amène du froid, & même de la gelée & de la neige; lorſque le temps eſt chargé, ce vent fait tomber des pluies qui durent ſouvent pendant deux & trois fois vingt-quatre heures ſans interruption; le vent du ſud moins fréquent encore, nous amène le temps doux, la chaleur, & quelquefois de la pluie & du tonnerre; le vent d'eſt que nous reſſentons le plus rarement de tous, eſt cependant celui que nous deſirons le plus, car il nous procure conſtamment le beau temps & la ſanté.

Notre pays eſt un de ceux où les alternatives des ſaiſons ſont les moins marquées & les moins dangereuſes, les ſolſtices & les équinoxes même ne s'y ſont point redouter : en général, le printemps eſt pluvieux & froid ; lorſque le vent n'eſt pas à la pluie, il gèle preſque toutes les nuits, l'été eſt d'une chaleur ſupportable, il eſt rare que nous ayons un ciel pur & ouvert pendant pluſieurs ſemaines ; de manière que ſi la chaleur ſe fait ſentir avec vivacité, les orages tempèrent bientôt avec rapidité l'air qu'ils rendent même quelquefois aſſez froid. Pendant l'automne le temps eſt aſſez ſerein & doux, juſqu'à la fin de Novembre. Quant à l'hiver, il eſt généralement plus humide & pluvieux que ſec ; les gelées & la neige commencent ordinairement vers la fin de Décembre, & durent plus ou moins ; il s'élève auſſi des brouillards dans le printemps, l'automne & l'hiver. On voit par tout ceci que la pluie & la fraîcheur ſont les qualités qui dominent le plus dans notre atmoſphère ; on a obſervé auſſi, & c'eſt une choſe certaine, que la pluie nous eſt avantageuſe ; ſi dans les temps chauds & ſecs il ſurvient des maladies, elles diſparoiſſent dès qu'il tombe de la pluie.

Qualité des eaux.

Notre ville reçoit différentes eaux dont on peut faire deux claſſes ; les premières connues ſous le nom de haute Deule, viennent de la Scarpe, par le canal de Douai à Lille & des marais. Ces eaux entrent dans la ville par différens endroits au ſud-oueſt ; & après l'avoir arroſée, ils en ſortent au nord-eſt, par un ſeul canal qui forme la baſſe Deule, & va ſe jeter dans la Lys, à deux lieues de-là : ces eaux ſans être potables, nous ſont d'une très-grande utilité ; elles ſont très-bonnes pour nos Braſſeurs de bière, nos Blanchiſſeuſes de linge & de fil, & particulièrement pour nos Teinturiers. Les

Anglois conviennent qu'ils ne peuvent atteindre au même degré de perfection que nous dans les teintures en bleu & en écarlate, & c'eſt un objet important de notre commerce.

Le flux de ces eaux étant très-lent, elles ne reſtent pas long-temps belles; elles ne peuvent traverſer une ville auſſi grande & auſſi remplie de manufactures de toute eſpèce, ſans ſe charger promptement d'immondices; mais des moulins placés à propos en accélèrent le cours en tout temps, & préviennent bien des inconvéniens.

Outre ces canaux de la rivière, la ville, quoique ſituée ſur un fond marécageux, reçoit un grand nombre de ſources. Dans la plupart des rues, il y a des pompes publiques; il n'eſt pas de maiſon particulière qui n'ait la même commodité; & les eaux qu'elles fourniſſent ſont la plupart de ſource: l'inſpection & l'analyſe démontrent qu'elles ſont douces, légères & limpides; leur uſage prouve pareillement leur bonté: les bourgeois & la garniſon en boivent ſans en reſſentir aucune incommodité. A tant de bienfaits, la Nature a encore ajouté une fontaine ferrugineuſe qui eſt dans la citadelle.

Les Naturels du pays profitent de l'heureuſe diſpoſition du terroir; à force de travail & d'engrais de toute eſpèce, ils l'obligent à leur fournir chaque année de riches dépouilles. Les environs de la ville, à l'exception de la plaine qui eſt au midi & qui domine un peu ſur elle en s'en écartant, reſſemblent en tout temps à un potager; le pays eſt entremêlé de vergers, d'avenues, de petits bois & de prairies; l'induſtrie des habitans l'a diſpoſé de manière qu'il ne craint jamais d'inondations, & il produit conſtamment les meilleurs blés, de l'orge propre à faire de bonne bière, de

Qualité du terroir.

très-beau lin, du colſa, dont on tire de l'huile à brûler & d'uſage dans les manufactures; des fourrages de toute eſpèce, & tous les légumes & les fruits qu'on recueille en France. Les viandes, telles que le bœuf, le veau, le mouton & la volaille ſont de bonne qualité; le gibier de toute eſpèce abonde & n'eſt pas mauvais. Les nourritures en maigre ne ſont ni moins bonnes ni moins abondantes; les ports de mer de Blankemberg, de Dunkerque & de Calais nous fourniſſent abondamment des cabéliaux, de l'eſturgeon, du ſaumon, des merlans, des ſoles, des limandes, des plies, de la raie, des écreviſſes, des huitres, des moules, &c. La Scarpe, la Deule & la Lys nous fourniſſent des carpes, des tanches, du brochet, de la lote, de l'anguille, des écreviſſes & autres petits poiſſons moins recherchés.

Nous ferons remarquer en paſſant que l'air, l'eau & les fourrages de ce pays ſont ſi bons pour les chevaux, que ceux qu'on amène ici des autres pays, deviennent ſi gras, qu'on ne les reconnoît plus.

Tempérament des habitans.

Les Lillois ſont aſſez bien faits, d'une belle couleur, & d'une ſtature plutôt grande que petite: ils ne ſont pas délicats comme ceux qui habitent les provinces méridionales de la France, ni auſſi gras & épais que les Hollandois, mais muſculeux; communément ils vivent vieux, nous voyons ſouvent des vieillards de quatre-vingts ans auſſi vigoureux qu'à ſoixante. Nos habitans ſont d'une humeur gaie & affable, ils aiment le luxe dans leurs logemens & leurs meubles, les plaiſirs, la bonne chère & la promenade; il n'eſt guère de particuliers qui n'aient des jardins hors de la ville, pour y aller ſe délaſſer après midi pendant la belle ſaiſon: en ſe donnant aux plaiſirs, ils conſervent cependant de l'attachement pour le commerce, & en font un conſidérable dans

dans toutes les parties du monde; la garnifon leur donne auffi du goût pour le fervice.

Le fexe eft grand & bien fait ; les évacuations périodiques lui viennent entre feize & dix-huit ans, & continuent à fe faire avec régularité dans les femmes, qui par-là deviennent affez fécondes. On cite un Serrurier qui a eu de trois femmes quatre-vingt-deux enfans, qui tous ont reçu le Baptême. De nos jours un Négociant en a eu quarante-deux de deux femmes: elles nourriffent ordinairement leurs enfans, & ce n'eft pas affurément une des moindres caufes du bon tempérament qu'on voit dans le commun de nos habitans.

Régime des habitans.

Nous avons déjà infinué que les Lillois ne font pas modérés fur le boire & le manger: le déjeûner de prefque tout le monde, jufqu'aux enfans, eft du thé, foit à l'eau, foit au lait, ou du beurre frais en tartine: la boiffon familière du pays eft la bière; mais on la fait plus légère qu'autrefois, fur-tout depuis que le vin eft devenu moins rare; du refte le régime eft, comme dans les autres pays, différent fuivant les conditions; les plus riches habitent fouvent leur campagne pendant l'été, & c'eft le feul endroit où ils faffent de l'exercice le matin, car en ville ils s'occupent davantage de leur commerce & de leurs affaires domeftiques. Dans l'hiver ils paffent une partie des jours à des dîners auffi fomptueux en gras & en maigre qu'ils font longs, & après lefquels le café & les liqueurs ne font jamais épargnés: ils paffent la foirée au jeu ou au fpectacle, & cependant le fouper eft affez fort; il eft vrai pourtant qu'il n'eft pas long, car on n'aime ici, les femmes principalement, ni à veiller ni à prendre de l'exercice.

Les bourgeois fe nourriffent bien, mais très-frugalement dans le particulier, fe contentant de bouilli &

de rôti ; mais ils imitent aſſez volontiers les perſonnes du premier rang dans les repas qu'ils ſe donnent les uns aux autres : rien n'y eſt épargné ; la bière, le vin, le café & les liqueurs y ſont pareillement ſervis : les femmes reprennent ſouvent du thé dans l'après-dîné, & paſſent le reſte du jour dans leur ménage, tandis que leurs maris viſitent leur jardin pendant l'été, ou paſſent la ſoirée à boire de la bière & du vin dans les cabarets pendant l'hiver ; pour leur ſouper, ils les font ſimplement, afin de ſe coucher de bonne heure.

Il ſera bon d'obſerver que dans ces deux claſſes les mets, & ſur-tout le poiſſon, dont on fait grand uſage, ſont apprêtés avec beaucoup de beurre, ſouvent même on mange encore des tartines après dîner & après ſouper ; on peut ajouter auſſi que l'uſage de la bière eſt beaucoup corrigé par celui du vin qu'on boit ici aſſez abondamment aux repas, & même hors des repas ; le goût général eſt abſolument décidé pour les vins de Champagne, ceux de Bourgogne ne ſe ſervent que par extraordinaire.

L'ouvrier, & le pauvre qui n'eſt pas moins commun dans cette ville que dans les autres, eſt encore plus mal réglé dans ſa façon de vivre & dans ſa conduite : ils ſont ſur-tout mal logés, il y en a un grand nombre qui habitent des caves petites & ſouvent humides ; toute une famille y mange, y couche, & n'y reſpire par conſéquent qu'un air infecté & mal ſain : auſſi voyons-nous une grande différence entre les maladies du peuple & celles des gens aiſés : le peuple néanmoins tire avantage de l'abondance qui règne en cette ville ; à dîner, il mange du porc ſalé ou autres viandes, ou des légumes, ſur-tout des pommes de terre, des haricots, des pois & ſouvent du poiſſon, quand ſon

abondance ou son peu de fraîcheur le mettent à bas prix : le beurre & le fromage tiennent lieu de ces alimens chez ceux qui n'ont pas la faculté de se les procurer ; tous mangent très-souvent de la soupe de légumes ou de lait de beurre ; leur boisson ordinaire est de la petite bière : en général, le petit peuple est assez attaché à son travail pendant la semaine, mais il se dédommage le Dimanche & le Lundi, il devient ivrogne ces jours-là, les familles entières les passent au cabaret ; ces sortes de gens ne savent point faire aucune épargne, & restent toujours misérables.

Le régime de la garnison est à peu près le même que celui du petit bourgeois, à cela près que la conduite & les repas du Soldat sont bien plus réglés. Il dîne à midi avec de la soupe & force légumes, le soir il fait son repas avec de la soupe & de la viande ; de débauche, il n'en fait qu'autant qu'il a de l'argent ; l'eau dont il fait sa boisson est bonne ; il est bien logé, couché & chauffé : d'ailleurs le grand air & l'exercice le garantissent de la plénitude, de sorte qu'on peut dire que s'il devient malade, c'est par une disposition particulière, ou par des causes communes, telles que les variations de l'air & des saisons.

Le père de la Médecine dit dans son Traité *de aere, aquis & locis*, rempli de principes dont les habiles Médecins ont lieu tous les jours dans leur pratique de reconnoître & d'admirer la certitude & l'usage, que les villes bien exposées au soleil & aux vents, & où l'on boit de bonnes eaux, sont bien moins sujètes aux vicissitudes des maladies : *Urbes quæ ventis & soli probè expositæ sunt & aquis probis utuntur, mutationes morbificas minùs sentiunt.* Dans plusieurs autres endroits, il indique les causes générales de la santé, relativement à la diversité

des pays ; les principes qu'il pose & ce que nous avons dit de la situation, de l'air & des eaux de la ville de Lille, nous la représentent en général comme une ville fort saine ; & en effet, si nous ne sommes exempts d'aucune maladie, du moins nous n'en avons point de particulières ; les maladies cependant présentent relativement à notre climat des particularités dignes d'attention.

Maladies des habitans.

Les changemens qui arrivent dans l'air, lorsque la Nature s'écarte plus ou moins de sa marche ordinaire, suivant la différence des saisons & la diversité du climat, n'influent pas moins sur les hommes, que sur les autres animaux & les végétaux : on doit donc concevoir que l'air contribue de deux manières à l'ordre ou au dérangement de l'économie animale, ou en agissant immédiatement sur nos corps, ou en communiquant aux végétaux & aux animaux dont les hommes se nourrissent des qualités salutaires ou malfaisantes. La constitution des corps animés répondant toujours à la nature du climat, on comprend aisément la raison pour laquelle les Naturels du pays ne souffrent pas ici de l'humidité ordinaire ; aussi nos plus célèbres praticiens ont remarqué que ç'a été toujours pendant les longues sécheresses & à la suite des longues & fortes gelées, qu'ont paru les maladies les plus aiguës & les plus malignes qui aient infecté la ville & la province ; & pour en donner des exemples frappans, il suffit de citer ce qui nous arriva dans les années 1740 & 1750 ; le grand hiver de 1740 donna lieu au développement de ces fièvres funestes qui le suivirent : on n'avoit point vu de mémoire d'homme la sécheresse poussée aussi loin qu'elle le fut dans le cours de 1750 ; la dyssenterie épidémique qui ravagea les environs de Lille pendant l'automne de la même année en fut l'effet ; mais

l'humidité de l'air, même celle qui eſt exceſſive, cauſe rarement des maladies aiguës dans cette ville, elle donne néanmoins plus de priſe aux cauſes capables de produire des maladies chroniques, telles que certaines affections catarrhales & rhumatiſmales.

Ces deux extrêmes donnent lieu à différentes maladies, ſuivant la différence des ſaiſons. Dans le printemps, on voit des gens de tout âge & de tout état, attaqués de rhumatiſmes, de fluxions, de fièvres intermittentes printanières & de maux de gorge; les étés ſecs & chauds produiſent ſouvent des fièvres bilieuſes, putrides & quelquefois inflammatoires; l'automne, à la ſuite d'un pareil été, eſt le temps où les maladies ſont les plus communes, ſur-tout s'il ne pleut pas; mais quand elle eſt tempérée, les maladies ordinaires ſont des cours de ventre & des fièvres intermittentes, qui dans des corps cacochymes & uſés par la crapule, dégénèrent quelquefois en hydropiſie; l'hiver donne des fièvres catarrhales & des fluxions de poitrine, qui dans des ſujets foibles ou mal conſtitués, conduiſent facilement à la phthiſie, les rhumatiſmes même inflammatoires ont lieu ſur-tout pendant la gelée; c'eſt auſſi dans cette ſaiſon que les vieillards périſſent le plus ſouvent.

La Nature, comme on voit, ne pouvoit avoir plus de bonté & de prévoyance qu'elle en a eu à procurer à notre pays ce qu'il y a de plus ſalubre pour la vie & la ſanté de l'homme, mais nos habitans n'ont point eu autant de modération dans l'uſage des biens qu'ils ont reçus de cette mère ſage & généreuſe; on peut leur appliquer avec raiſon ce proverbe, *plures occidit gula quam gladius*, c'eſt cette cauſe en effet qu'on voit agir le plus généralement dans leurs maladies. Nous voyons aſſez fréquemment & dans toutes les ſaiſons l'apoplexie

attaquer ceux qui ſont des excès dans le boire & dans le manger; les deux tiers même de ces maladies viennent d'indigeſtion, ce qui jette ſouvent les Médecins dans des mépriſes qui conduiſent les malades au tombeau, lorſque dans ce cas ils prodiguent la ſaignée. On voit auſſi ſouvent l'aſthme attaquer les perſonnes des deux ſexes à un certain âge: les femmes, ſur-tout celles qui ſont graſſes & ſédentaires, l'éprouvent plus ſouvent vers quarante-cinq à cinquante ans. On conçoit que le peuple doit avoir ſes maladies particulières; on voit en effet ceux de cette claſſe bien plus attaqués que les autres du ſcorbut, de rhumatiſme, & de fièvres continues putrides & vermineuſes; leurs enfans, ſur-tout ceux qui logent dans des caves, ſont mal ſains; on en voit de rachitiques; on voit auſſi parmi eux des affections ſcrophuleuſes, mais elles y ſont infiniment plus rares qu'à la campagne & dans la Flandre Autrichienne: la vie ſédentaire que mènent les perſonnes du ſexe, & l'abus qu'elles font du thé & du café les rendent très-ſujettes aux vapeurs, à la cachexie & à la leucophlegmatie, ſur-tout dans l'âge critique. On voit auſſi des hommes tomber dans la dernière de ces maladies: l'excès qu'ils font des liqueurs ſpiritueuſes & ſur-tout de l'eau-de-vie, & même de la bière, les jette dans ce triſte état: ils ſont connus dans tout le pays ſous le nom de *blasès*. On voit par tout ceci, qu'on ne peut pas dire abſolument qu'il règne dans notre ville de véritable endémie; la ſeule maladie dont on puiſſe ſoupçonner un germe dans ſes habitans, eſt le ſcorbut, qui ſe manifeſte ſimplement aux gencives; les boiſſons tièdes & la négligence à ſe nettoyer la bouche en favoriſent les progrès, mais il eſt rare qu'on ait à traiter le ſcorbut confirmé chez les Bourgeois.

Quant à la garniſon, le Soldat paye ſouvent en y

arrivant le tribut au climat, ſoit par un effet de la fatigue de ſa marche, ſoit par le développement d'un germe morbifique qu'il a pris dans les provinces d'où il arrive; mais dès que la garniſon a prolongé ſon ſéjour en cette ville, le peu de malades qu'on y voit, démontrent combien le pays lui eſt ſalutaire: en effet, depuis la paix de 1762, nous n'avons pas ceſſé d'avoir douze bataillons & huit eſcadrons de garniſon, & cependant nous n'avons jamais vu depuis le nombre des fiévreux & autres malades ſujets au Médecin, excéder quatre-vingts, le plus ſouvent il eſt entre quarante & cinquante.

Les maladies auxquelles les Soldats ſont plus ſujets, ſont les fièvres printanières, qui le plus ſouvent ſont quotidiennes, tierces ou doubles-tierces; quand l'été eſt ſec, il leur eſt auſſi contraire qu'aux Bourgeois; leurs fréquens exercices les échauffent beaucoup; comme ils changent rarement de linge, l'humeur de la tranſpiration reflue ſouvent dans la maſſe des liqueurs, & pendant ce temps, ils ſont ſujets au ſinoque ſimple & quelquefois putride, ſelon la diſpoſition. L'automne eſt pour eux la ſaiſon la plus pernicieuſe; d'un côté les fruits, ſur-tout les moins chers, qu'ils achettent, agiſſent ſur les premières voies; d'un autre côté, la ſaiſon dérange la tranſpiration, de-là des cours de ventre de bile verte & compliqués de fièvre; des fièvres intermittentes de toute eſpèce, & quelquefois des fièvres continues, putrides & vermineuſes; l'hiver preſque toujours froid, humide & accompagné de brouillard, comme nous l'avons dit, leur occaſionne des rhumes, des fluxions de poitrine, & ſouvent des rhumatiſmes; les gardes qu'ils montent, & les factions de nuit pour leſquelles ils ſortent de leurs corps-de-garde ſouvent échauffés par un poële, les expoſent davantage aux impreſſions du temps, & les

rendent auſſi plus ſujets que les Bourgeois à ces dernières maladies. Les Cavaliers ne ſont pas moins expoſés aux affections de poitrine pendant l'hiver : en effet, après avoir été long-temps dans des écuries où l'air eſt humide & chaud, ils ſont ſouvent obligés de paſſer tout-à-coup à un air froid; on conçoit aiſément quel doit être l'effet d'un changement ſi ſubit; enfin, nous voyons peu de Soldats ſcorbutiques, autres que ceux qui viennent des villes maritimes.

Si le climat d'un pays, ſon ſol & la façon de vivre de ſes habitans donnent naiſſance à bien des maladies, la Nature y pourvoit auſſi en quelque manière, par des productions différentes qu'elle fait naître dans chaque contrée, & par un inſtinct particulier qu'elle inſpire à ſes habitans pour s'en préſerver; on voit ici une preuve de cette dernière circonſtance. Il n'y a peut-être pas de pays où le peuple aime plus à ſe purger; au renouvellement du printemps & pendant l'été, on promène le petit lait dans nos rues, comme l'eau à Paris; tout le monde court aux fruits bien mûrs & aux légumes; le ſcorbut trouve continuellement ſon principe & ſon correctif dans le régime de nos habitans, car ſi d'un côté ils en favoriſent l'action par l'excès des liqueurs tièdes & autres abus, ils l'arrêtent d'un autre côté par leurs ſoupers qu'ils font ordinairement avec de l'oſeille, du pourpier, des épinars, de la chicorée, du cerfeuil & du creſſon; ils mangent fréquemment de ce dernier végétal en ſalade pendant l'hiver, il eſt rare qu'ils conſultent leurs Médecins pour cette indiſpoſition.

Il y auroit un moyen préſervatif bien plus propre de garantir nos habitans de la plupart des maladies qui les attaquent, c'eſt la ſobriété; mais il ſeroit bien difficile de contenir un peuple adonné à la bonne chère, & qui

qui ſe trouve dans l'abondance; on pourroit auſſi ſe mettre en garde contre les viciſſitudes inévitables de notre atmoſphère, par la propreté du corps, la manière de ſe vétir, & le choix de quelques liqueurs appropriées. Le célèbre Boerhaave veut qu'on quitte tard les habits d'hiver, & qu'on les reprenne dès la fin de l'été. Les chemiſes de flanelle pourroient être d'une grande utilité pour ſe garantir des rhumatiſmes & des affections catarrhales; on en trouve la preuve dans nos Moines, qui portent preſque tous de la laine; on en voit très-peu ou point du tout attaqués de ces affections. Ceux qui ont aſſez de facultés pour ſe permettre l'uſage du vin, ſont exempts de certaines fièvres vermineuſes qu'on voit régner dans le peuple: dans les étés chauds & ſecs, la bile a beaucoup de pente à s'exalter; cela produit ſouvent des épidémies dans ce pays; peut-être pourroit-on les prévenir par des boiſſons aigrelettes & l'uſage des bains froids; la garniſon ſur-tout, ſuſceptible de diſcipline, en retireroit de grands avantages. La propreté eſt une des premières cauſes de la ſanté, c'eſt ce qu'on a reconnu ici bien évidemment pendant un été chaud; nous avions alors en garniſon, un régiment Allemand, dont les Soldats ſe baignoient deux fois la ſemaine dans la Haute-Deulle; nous avions dans notre hôpital moitié moins de malades de ce régiment, proportion gardée, que des autres régimens François.

Nous n'entrerons point dans la cure des maladies dont il a été queſtion, nous nous contenterons de quelques obſervations ſur les indications générales qu'elles préſentent. La plupart des maladies inflammatoires n'étant point eſſentielles dans nos malades, la ſaignée ne doit pas être multipliée; la ſaburre des premières voies & la ſuppreſſion de tranſpiration en ſont les cauſes les

plus communes, ce ſont elles auſſi qui doivent fixer l'attention du Médecin. Auſſi-tôt qu'on a ſoulagé la douleur par quelques ſaignées, on doit en venir aux évacuans, tels que le tartre ſtibié, l'ipecacuanha, le ſirop émétique, les aposèmes de chicorée, la caſſe, la manne, la rhubarbe & les tamarins; & même quand les cas ne ſont pas graves, on peut employer le ſéné, la poudre cornachine, les pilules cochées & les ſirops purgatifs compoſés; c'eſt par cette raiſon que dans beaucoup de pleuréſies & de péripneumonies, on ſe voit obligé de vider les premières voies par un vomitif, ſans quoi ce foyer entretient la maladie, en retarde la guériſon, & peut même la rendre mortelle.

Les fièvres bilieuſes & putrides demandent auſſi les mêmes ſecours, après avoir remédié à la plénitude du ſang; autrement il ſurvient des ſelles ſéreuſes & ſymptomatiques qui retardent la coction & la criſe de l'humeur morbifique; les décoctions d'orge, de riz & de corne de cerf, ne leur ſervent ſouvent que de nourriture. Quand la maladie eſt avancée, on eſt ſouvent obligé d'en venir aux épi-paſtiques, tant pour réveiller le ton des ſolides, que pour faire révulſion à l'humeur morbifique qui ſe porte aux viſcères. Ces remèdes contribuent même quelquefois à attirer des dépôts critiques aux endroits où on les applique; la décoction de quinquina venant au ſecours, perfectionne l'ouvrage comme fortifiant & anti-ſeptique.

Les maladies chroniques demandent pareillement des remèdes qui répondent à leurs cauſes, & aux tempéramens des malades; les rhumatiſmes ſont ſouvent opiniâtres à la fin de l'automne; les inflammatoires exigent des ſaignées réitérées, des boiſſons délayantes & légèrement diaphorétiques; les autres cèdent quelquefois

aux décoctions de bardane ou de ſquine, aux frictions avec le ſavon & l'eſprit de vin, & à l'application de la flanelle ſur le membre affligé; ſi la douleur eſt opiniâtre, on en vient aux emplâtres véſicatoires & aux ventouſes: on eſt quelquefois obligé d'allier les anti-ſcorbutiques aux autres remèdes, ſelon la diſpoſition des ſujets; les bains tièdes & de vapeurs réuſſiſſent très-bien dans l'une & l'autre eſpèce.

Les fièvres intermittentes printanières, cèdent ſouvent à une ſaignée préparatoire, au régime & aux jus d'herbes; ſi elles réſiſtent, nous évacuons & nous en venons au quinquina; la fièvre alors diſparoît ordinairement pour toujours: ſi elle revient, ce qui n'arrive qu'à ceux qui ſont uſés par la crapule, ou qui ont le foie altéré, nous employons alors l'émétique, nous inſiſtons ſur les évacuans; & ſi l'opiniâtreté nous contraint d'en venir au quinquina, nous l'allions aux purgatifs, tels que la rhubarbe, la poudre cornachine, & même les aloëtiques.

Les fièvres intermittentes automnales ſont plus opiniâtres; leur traitement ne diffère guère de celui des précédentes, mais il faut être plus réſervé ſur l'uſage des fébrifuges; il ne faut pas les donner trop tôt, autrement le malade eſt ſujet pendant l'hiver à des rechutes très-ſérieuſes: il reſte dans les viſcères des embarras qui dans des corps cacochymes mènent à la jauniſſe, à l'aſthme & à l'hydropiſie. Les fébrifuges qui nous réuſſiſſent le mieux dans cette ſaiſon, ſont les amers unis aux apéritifs; je me ſers avec ſuccès dans l'hôpital militaire, & nous uſons en ville avec le même avantage, d'un opiat compoſé de quinquina, *une once*; des ſels ammoniac & d'abſinthe, *ana, un gros*; & de tartre ſtibié, *dix-huit grains:* ſa doſe eſt d'*un gros* qu'on prend trois fois le jour. Ce remède rend le ventre libre & fixe la fièvre

très-promptement; je n'ai jamais vu un troiſième accès, même de fièvre quarte, après ſon uſage *.

Pour guérir la leucophlegmatie, nous employons les décoctions de racines apéritives, les fruits d'alkekenge, les mille-pieds, le vin du Rhin, l'eau-de-vie de genièvre, l'eſprit de ſel dulcifié. Dans l'hydropiſie aſcite, nous ajoutons à la décoction des racines apéritives, l'uſage d'une poudre hydragogue faite avec le jalap, la ſcammonée, l'iris de Florence, les hermodactes, le turbith, le mechoacan & la crême de tartre; quelquefois nous nous ſommes très-bien trouvés du vin ſcillitique & de l'eſprit de Mindereci. Nous regardons les hydropiſies aſcites qui ſont entretenues par le déchirement des vaiſſeaux lymphatiques, & celles dans leſquelles il ſurvient aux malades des taches rouges formées par la diſſolution du ſang, comme abſolument mortelles.

La phthiſie confirmée, a ici le même ſort que partout ailleurs ; nous remarquerons cependant qu'on a quelquefois le bonheur d'en guérir quelques-unes, en rappelant à la peau une humeur dartreuſe, dont le reflux ou la métaſtaſe faiſoit le principe de la maladie.

Il eſt rare que dans ce pays on ſoit obligé de traiter l'apoplexie par des ſaignées abondantes du bras, du pied & de la jugulaire, comme cela eſt néceſſaire, lorſque cette maladie vient *à pletorâ vaſorum.* En effet, la plupart de nos habitans ont la fibre lâche, & le flux hémorrhoïdal vient à leur ſecours; l'art même ſait le provoquer, ſi la Nature le refuſe. Dans les grands mangeurs & dans ceux qui ſont ſujets aux vertiges, nous émétiſons, nous

* Nous devons la formule de cet opiat fébrifuge aux réflexions & à la pratique des Médecins qui s'aſſemblent tous les jours à Lille, pour ſe communiquer leurs obſervations, conférer enſemble, & faire des lectures des meilleurs auteurs.

fortifions, & ſouvent nous mettons en uſage les véſicatoires & les ſinapiſmes : les eaux de Spa achèvent le reſte ; ſouvent les vieillards & les gens de cabinet n'ont beſoin que d'être fortifiés, & on réuſſit en rempliſſant cette ſeule indication.

Après avoir employé les anti-hiſtériques dans les accès de vapeurs, tels que les potions faites avec les eaux diſtillées de fleurs d'orange, de tilleul, d'armoiſe ou de matricaire, les teintures de caſtor, de ſuccin, le laudanum liquide, la liqueur minérale anodine, &c. nous employons les gommes nervines, telles que l'aloës, la gomme ammoniac, le galbanum, l'opopanax, &c. & nous finiſſons la cure par l'uſage des martiaux, le travail & beaucoup d'exercice.

Les écrouelleux qui ne ſont pas en grand nombre dans notre ville, trouvent du ſoulagement & même leur guériſon dans l'extrait de ciguë, ſelon l'expoſé du généreux M. Stork.

Obſervations faites par M. Deſmilleville à l'Hôpital militaire de Lille, ſur différentes eſpèces de pleuréſies qui ont régné pendant les mois de Janvier & Février 1763.

Les maladies qui ont régné dans notre hôpital pendant le mois de Janvier 1763, ont été des plus aiguës, & le nombre en étoit conſidérable ; ſouvent on nous amenoit des Soldats à la deſcente de leur garde ; ils étoient dès-lors fort accablés, ſe plaignoient d'un point vif au-deſſus ou au-deſſous de la mamelle, avec une douleur ſourde qui entreprenoit tout le côté malade, depuis la clavicule juſqu'à la dernière des vraies côtes ; ces accidens étoient bien-tôt ſuivis d'une fièvre des

plus violentes, & presque toujours accompagnés d'une toux vive & sèche qui le plus souvent faisoit jeter des crachats sanguinolens.

Ces symptômes étoient communs à tous ceux qu'on nous apportoit, mais dans quelques-uns le frisson avoit précédé le point de côté ; ceux-ci se plaignoient bientôt d'une barrure au front ; ils avoient la langue chargée & jaune, le goût amer, des envies de vomir continuelles ; il survenoit ensuite des cours de ventre bilieux accompagnés de vers ; la douleur de côté que ces malades ressentoient, s'étendoit davantage vers l'hypocondre, mais elle étoit moins vive, & la fièvre moins forte.

Je reconnus aussi-tôt la différence que ces symptômes mettoient dans la cause du mal ; dans les premiers ils annonçoient une inflammation simple, & dans les autres une complication de putridité ; la source de cette putridité étoit dans les premières voies, mais elle ne tardoit guère à passer dans la masse du sang, d'en infecter toutes les liqueurs, & de mettre la poitrine dans un état incurable : cette distinction me suggéra des indications différentes, que je remplis de cette manière.

Dans les pleurésies simples, je commençois le traitement par une ample saignée du côté affecté ; trois heures après je faisois réitérer la saignée, qui ne manquoit guère de soulager le malade ; le sang qu'on tiroit étoit sec & couenneux, j'étois très-souvent obligé de revenir à une troisième & quatrième saignée dans le courant de vingt-quatre heures ; dans les intervalles des saignées, je prescrivois les boissons délayantes & nitrées, les loochs ou les potions béchiques, selon la qualité des crachats ; les lavemens émolliens & les embrocations sur la partie malade avec l'onguent populeum & le sel de Saturne : quand au moyen de tous ces secours

j'avois obtenu un relâchement marqué, je faisois prendre au malade toutes les deux heures quinze grains d'une poudre composée d'antimoine diaphorétique, d'yeux d'écrevisses, de corne de cerf préparée & de nitre; quelquefois j'y ajoutois quelques grains de kermès; l'usage de cette poudre favorisoit une ample transpiration, & facilitoit l'expulsion de crachats rouillés; la poitrine se trouvoit soulagée par ce moyen, qui souvent achevoit la résolution. C'est-là la voie que la Nature a prise pour guérir presque tous ces malades, & tous les accidens ont été calmés vers le septième, & au plus tard vers le neuvième jour de la maladie. Sur quinze malades guéris de cette manière, il y en a eu un environ chez qui la suppuration ait paru, mais elle a été sans accident fâcheux: les infusions vulnéraires & l'usage du lait, après les préparations nécessaires, ont conduit ces sortes de malades à une parfaite guérison.

Il a fallu bien plus d'art dans la seconde espèce de pleurésies, le traitement en a été bien différent & bien moins aisé, & les malades ont été bien plus long-temps à se rétablir; je commençois pareillement le traitement par une saignée, mais deux heures après je prescrivois un émétique, donnant presque toujours la préférence à l'ipecacuanha, à cause du cours de ventre bilieux; ce remède a procuré constamment une évacuation par haut & par bas, d'alimens mal digérés, d'une bile jaune & verte, & très-souvent de vers; aux émétiques je faisois succéder des émulsions, & souvent j'ai eu la satisfaction de trouver mes malades sans douleur & sans fièvre dès ma seconde visite; cela arrivoit sur-tout quand le malade s'étoit rendu à l'hôpital dès les premiers momens où la douleur de côté & la fièvre s'étoient fait sentir. Mais il n'en étoit pas de même de ceux qui

avoient paſſé quelques jours au quartier avec ces accidens ; quoique je ſuiviſſe la même règle à leur égard, j'étois obligé de revenir deux ou trois fois à la ſaignée après l'émétique, pour ſoulager le point qui perſiſtoit; ceux-ci furent même expoſés à de très-grands dangers; leur fièvre devenoit très-opiniâtre ; leur langue sèche & noire annonçoit la longueur de la maladie; entre le ſeptième & le onzième jour, le malade tomboit dans un délire ſourd: enfin des ſelles ſéreuſes, putrides & continuelles annonçoient une perte qu'il ne paroiſſoit guère poſſible d'éviter. Dans ces circonſtances, je commençois par ſupprimer l'uſage du bouillon, je leur ſubſtituois l'eau de riz, ſur un pot de laquelle on ajoutoit toujours à la fin de la maladie, deux jaunes d'œufs; je preſcrivis en outre la tiſanne blanche de Sydenham, faite avec l'eau de mercure , rendue aigrelette avec l'eſprit de ſel; des juleps rafraîchiſſans tenoient lieu de loochs. Telle étoit la méthode que j'obſervois tant que les forces ſe ſoutenoient; mais quand la Nature m'abandonnoit, & que le délire continuoit, j'avois recours aux véſicatoires que je faiſois appliquer aux jambes, & à une bonne décoction de quinquina acidulée ou émulſionnée.

Ces maladies n'ont point été auſſi communes ni auſſi cruelles dans le mois de Février; ſur deux cents Soldats que j'en ai traités, il y en avoit les deux tiers attaqués de la pleuréſie putride; j'ai employé ſur les uns & les autres les méthodes précédentes, & je n'en ai perdu que huit, dont l'un n'a pas paſſé le ſeptième jour de ſa maladie; un autre a été juſqu'au quinzième, & un troiſième juſqu'au vingt-ſixième. On a fait l'ouverture de leurs cadavres, & la cauſe de leur mort a paru d'une manière évidente. On leur a trouvé des épanchemens dans

dans la poitrine, du côté douloureux, & les poumons ſuppurés & même gangrénés du même côté ; on a trouvé auſſi leur eſtomac, & ſur-tout les inteſtins remplis d'une ſaburre verdâtre, dans laquelle flottoient quantité de vers ; il y en avoit même un dont le foie étoit noir & ſe déchiroit.

Obſervation ſur des Vers.

A la fin du mois de Janvier de la même année, j'eus occaſion d'obſerver dans un Soldat de notre hôpital un fait qui n'eſt pas commun, ou du moins qui n'a pas été ſouvent obſervé. Cet homme ſe plaignoit d'une douleur à l'eſtomac, & d'un certain chatouillement qui lui excitoit ſouvent des envies de vomir, ſur-tout après les repas; il étoit alors obligé de rendre les alimens: il ſe plaignoit en outre d'un mauvais goût, & me dit qu'il avoit rendu des vers; ces deux dernières circonſtances me firent prendre le parti de le faire vomir: dans l'effet du remède, il jeta deux vers, & paſſa huit jours ſans ſouffrir ni vomir; au bout de ce temps, il me dit un matin qu'il avoit rejeté ſon ſouper de la veille, & qu'il y avoit remarqué un ver pareil aux deux autres, que ſon vomitif lui avoit fait rendre; il me le préſenta, je reconnus que c'étoit une vraie ſangſue, longue de dix à douze lignes, & large de quatre, & je la conſervai dans de l'eſprit-de-vin; elle n'étoit pas noire, mais d'un brun jaune. Le rapport que me fit le malade, me porta à attribuer la cauſe de cette ſingularité à l'uſage qu'il avoit fait de mauvaiſes eaux au camp de Dunkerque; & en effet j'ai remarqué que preſque tous les Soldats de ſon régiment rendoient des vers; comme le malade ſe plaignoit encore des mêmes ſymptômes, j'ordonnai qu'on le fît déjeûner & bien boire, & qu'une heure

après on lui passât trois grains de tartre stibié. Ce moyen lui fit rendre par le haut ses alimens, & beaucoup de saburre verdâtre ; & par bas plusieurs vers avec les mêmes matières, & il ne s'est plus plaint de rien ; mais malheureusement on jeta par mégarde le baquet que j'avois averti de conserver pour me le faire voir. Pour prévenir de pareils accidens, je pense qu'il seroit à propos de distribuer du vinaigre aux Soldats, pour en mêler avec leurs eaux lorsqu'elles sont mauvaises & croupissantes, comme celles de la cîterne de Dunkerque.

Observation sur une gangrène critique.

Le 11 du mois de Février 1763, on apporta à notre hôpital un Soldat de Normandie, qui se plaignoit depuis environ quinze jours. Cet homme qui étoit d'un tempérament fort & sanguin, souffroit alors les douleurs les plus violentes dans tous ses membres, sur-tout aux articulations ; sa respiration étoit courte & gênée, sa bouche étoit amère ; chaque fois qu'il buvoit, il étoit tourmenté d'envies de vomir ; son pouls étoit dur, & la violence de la fièvre répondoit à tous ces symptômes. Il fut saigné trois fois en dix heures de temps, le sang qu'on lui tira étoit sec & couenneux : après la troisième saignée, il prit un émétique qui lui fit rendre beaucoup de bile verte. A ma visite du soir, le malade me parut plus tranquille ; mais je m'aperçus d'une inflammation érysipélateuse sur la partie antérieure du bras & de l'avant-bras ; je regardai cette éruption comme critique, & me contentai de lui faire passer des émulsions : le lendemain matin on me dit qu'il étoit bien mieux, & qu'il avoit bien passé la nuit ; & en effet je le trouvai tranquille, mais c'étoit un calme trompeur pour ceux qui ignorent la marche de la Nature. Il avoit le visage plombé, le

pouls petit & concentré, & une ſueur froide étoit répandue ſur tout ſon corps. A ce ſpectacle je pronoſtiquai la gangrène ; & en effet, après avoir fait développer le bras, je le trouvai abſolument gangréné & preſque immobile, j'ordonnai pour boiſſon une forte décoction de quinquina & de ſcordium, on lui fit auſſi des fomentations animées; je me rendis à midi pour le revoir, & je le trouvai expirant, trente-ſix heures après ſon entrée à l'hôpital.

Nous en fimes l'ouverture, le Chirurgien-major & moi, nous lui trouvames les deux lobes du poumon très-adhérens ; l'eſtomac & le duodenum remplis d'une bile couleur de verd-de-gris, & la veſſie racornie; auſſi le malade avoit-il peu uriné : le reſte parut dans ſon état naturel.



MÉMOIRE
SUR LA SITUATION, L'AIR ET LES EAUX DE LA VILLE DE BITCHE.

Par M. LANDEUTTE, Médecin de l'Hôpital militaire de cette ville.

Situation de la ville & comté de Bitche.

LE comté de Bitche eſt un des plus anciens domaines de la Lorraine : ſous ſes premiers Ducs héréditaires, il étoit l'apanage ordinaire d'un Prince cadet de cette auguſte Maiſon ; il eſt ſitué aux confins de la Lorraine-allemande, & limitrophe de la baſſe Alſace au ſud-eſt ; du duché des Deux-ponts, du Hanau-empire au nord-eſt ; du comté de la Layen & de celui de Naſſau-Sarverden, au nord-oueſt ; des terres du Rhingraff de Dhaun à l'oueſt.

Ce comté comprend plus de ſoixante villages ou hameaux, ſans compter les cenſes. La ville de Bitche, nommée anciennement *Kaltenhauſen*, en eſt le chef-lieu ; elle eſt ſituée dans une eſpèce de baſſin, entourée de montagnes fort élevées & chargées de forêts, placée en fer à cheval, au pied d'une montagne oblongue aſſez haute, qui ſe trouve iſolée au milieu du baſſin : c'eſt ſur cette montagne qu'eſt bâtie la fortereſſe connue ſous le nom de *château de Biche* ; la ſituation de ce pays eſt fort élevée, M. l'abbé Chappe d'Autroche, maintenant de l'Académie des Sciences, a trouvé par ſes obſervations & opérations faites avec le baromètre, que la ville & comté de Bitche ſe trouvent élevés au-deſſus de Paris, de cent dix-ſept toiſes ; & au-deſſus du

niveau de l'océan, de cent ſoixante-trois toiſes & quatre pieds; la ligne d'abaiſſement du baromètre, à commencer du niveau de la mer, répondoit à neuf toiſes trois pieds deux pouces de l'atmoſphère, & la différence qui régnoit dans la progreſſion avoit été trouvée de deux pieds; le point le plus élevé de ce Comté, eſt la montagne nommée *Hochkopf*, ſituée à une bonne lieue de Bitche, entre cette ville & la forge de Moderhauſen. *Terra eſt etiam inſpicienda*; dit Hippocrate. Le ſol du comté de Bitche dans la plaine, eſt une terre forte qui produit de beau froment, de l'eſpiote & du tinkel ou garange, qui eſt une ſorte de froment; celui de la partie montagneuſe, qui eſt la nôtre, eſt tout ſablonneux, & ne donne que du ſeigle, de l'avoine, de l'orge, du blé de Turquie, & de très-belles & bonnes pommes de terre; ce dernier végétal fait la principale nourriture du peuple & de preſque tous les animaux domeſtiques pendant l'hiver. Qualité du terroir.

Nous avons autour de la montagne du château & dans quelques autres endroits du baſſin, une quantité prodigieuſe d'*onagra* ou *herbe aux ânes;* nos forêts contiennent beaucoup de *chriſoſplenium:* tous les rochers humides & toutes les ſources de nos bois en ſont environnés; on ne connoît point ici cette plante ſous ſon véritable nom françois de *ſaxifrage dorée,* mais ſous celui de *creſſon de roche:* d'ailleurs ce pays ne produit aucune plante rare ni particulière.

Le minéral le plus commun dans nos montagnes & nos campagnes, eſt le fer; elles ont été peu fouillées à la vérité pour la recherche de quelqu'autre métal: on en trouve des mines en différens endroits; celle d'Althorn, cenſe dépendante de la forge de Moderhauſen, eſt plate; celle qu'on vient de découvrir tout

récemment dans la montagne du Hochkopf, eſt appelée *Mine en roche*, on la tire en aſſez gros morceaux de différentes formes; enfin celle d'Achem, où l'on en exploite depuis deux ans une minière très-riche, eſt granulée. On m'a rapporté à Nanci, il y a environ treize ans, qu'un des anciens Ducs de Lorraine avoit fait frapper des médailles d'un cuivre rouge admirable, provenant d'une mine du comté de Bitche; depuis que je ſuis ſur les lieux, j'ai fait pluſieurs recherches pour m'aſſurer de ce fait, ſans avoir pu m'en procurer aucune connoiſſance. On trouve auſſi dans nos montagnes du côté de l'Alſace & du Hanau-limberg, une grande quantité de pierre noire très-bitumineuſe; on en trouve ſur-tout à trois lieues d'ici, aux environs de Valſchbronn, à la même diſtance, vers l'abbaye de Stirtzelbronn, & à une lieue près du village d'Aſpelcheït. On pourroit aiſément tirer de ces pierres un bitume noir, odorant, car quand on les brûle, elles répandent une odeur de parfum très-agréable; j'ai détaché l'été dernier d'un de ces rochers nouvellement découvert & expoſé au ſoleil, pluſieurs larmes bitumineuſes concrètes, qui en étoient ſorties ſous la forme liquide.

Le principal commerce de ce pays eſt celui du bois de Hollande, qui ſe tire des forêts du Roi; on fait auſſi avec avantage commerce de grains, de bêtes à laine & à cornes, & de porcs, avec nos voiſins.

Le gibier de notre pays eſt un des meilleurs qu'on puiſſe manger; l'abondance des herbes aromatiques dont il trouve à ſe nourrir ſur nos montagnes & dans nos forêts, lui donne ce fumet délicieux & ce ſel délicat qui le font tant rechercher.

La plus grande partie des payſans viennent ſe pourvoir dans notre ville, de bon pain, de bonne viande &

autres chofes néceffaires à la vie, qui ne fe trouvent pas à la campagne, ce qui fait que parmi nos habitans qui cultivent beaucoup les arts mécaniques, il fe trouve un grand nombre de Boulangers, de Bouchers & de marchands de denrées.

L'élévation de notre pays rend l'air vif, pénétrant & coagulant en hiver; & ceux qui le refpirent, fujets aux fuppreffions de tranfpiration, & aux maladies qui en font la fuite; les poitrines délicates ont beaucoup à en fouffrir, fur-tout au château & dans certains quartiers élevés de la ville, dont la fituation autour d'une montagne & entre plufieurs vallons, fait éprouver de vifs courans d'air. Température de l'air.

Nous fommes obligés de faire du feu pendant plus de huit mois de l'année; nous avons communément des neiges, foit folides, foit fondues, en hiver & au printemps; fouvent il nous arrive d'en voir tomber, tandis qu'il ne fait que pleuvoir à fept ou huit lieues; le froid inféparable d'un air auffi vif que le nôtre, eft encore augmenté par les vents d'eft, du nord, du nord-eft & du nord-oueft, qui dominent ici le plus ordinairement; à ce froid fuccèdent pendant l'été, des chaleurs exceffives. Quand nos fables font échauffés, & que la montagne du château arrête & réfléchit les rayons du foleil fur la ville, il femble que nous foyons expofés à l'ardeur d'un miroir ardent; mais heureufement ces chaleurs trouvent promptement dans la moindre pluie ou le plus petit orage, un correctif dont l'effet va jufqu'à nous forcer à faire du feu : les vents même opèrent fur l'air de très-grands changemens, fans qu'il foit befoin de pluie, de manière qu'on eft obligé quelquefois de faire deux ou trois toilettes dans un jour. Dans la même faifon, le ferein eft très-confidérable, & il

ſeroit dangereux de s'y expoſer avec des vêtemens trop légers. Nous eſſuyons auſſi fréquemment des brouillards épais en automne, en hiver & après les pluies du printemps; notre terrain ſablonneux laiſſant aiſément repomper ſon humidité ſuperflue par le ſoleil, fournit la matière de ces brouillards; deux étangs fort conſidérables qui ſont au pied de notre ville, concourent à leur formation; mais ils ne ſont pas ordinairement mal ſains, cependant on conçoit bien que des variations auſſi marquées & auſſi ſubites que le ſont celles que nous éprouvons, ne peuvent avoir lieu ſans apporter de grands dérangemens dans l'ordre de l'économie animale.

Qualité des eaux.

La ſituation de notre pays influe preſqu'autant ſur l'eau que nous buvons, que ſur l'air que nous reſpirons, mais d'une manière plus ſalutaire. Elle nous place à la ſource de preſque tous les ruiſſeaux qui ſont dans notre voiſinage, ainſi que de ceux qui vont de chez nous rouler leurs eaux en Alſace, dans le duché des Deux-ponts & autres terres voiſines; les principaux ſont la Horn & la Schwolbe; l'eau des deux étangs, qui ſont au pied de notrè ville, vient de ſource en partie, elle coule & ſe renouvelle ſans ceſſe, tant par les ruiſſeaux qui y abordent, que par ceux qu'ils fourniſſent à différens moulins qui nous environnent. *Quin etiam aquarum facultates animo reputare oportet* *. On voit par ce que je viens de dire, qu'en général nos eaux doivent être ſalutaires; celles qu'on boit à la ville ſont très-légères & très-ſaines; celles dont uſe la garniſon du château, ſont tirées de pluſieurs réſervoirs; le premier eſt un puits très-large & d'une profondeur immenſe, qui reçoit, dit-on, dans ſon fond une ſource très-forte; (certaines perſonnes aſſurent que les eaux de ce puits ne

* Hippocrate.

ne ſont que des diſtillations fortes du rocher). Si puiſer fréquemment à une ſource, équivaut à ſon écoulement, ne pourroit-on pas dire en faveur de l'eau de ce puits, ce que dit Hippocrate; *optimœ ſunt aquœ, quœ ex profundiſſimis fontibus proveniunt!* les autres ſont différentes cîternes conſtruites dans le roc; *aquœ ex imbribus collectœ leviſſimœ & dulciſſimœ ſunt, tenuiſſimœ & limpidiſſimœ.* Le Soldat s'eſt pourtant plaint quelquefois de ces dernières; mais je peux dire avec vérité, que je n'ai jamais rien aperçu dans les différentes maladies épidémiques que j'ai eu à traiter dans notre garniſon, qui parût provenir de l'uſage des mauvaiſes eaux, quoiqu'on les en ait accuſées quelquefois.

Ce que nous avons dit du terrain de notre comté, doit faire préſumer d'abord que nous avons à parler d'un grand nombre de ſources d'eaux minérales; cependant on les a toujours réduites à deux, ſavoir celles de l'abbaye de Stirtzelbronn, & les anciennes eaux de Valſchbronn; les premières ſont légèrement bitumineuſes, mais plus martiales; les dernières étoient pétroliques; le pétrole qu'elles contenoient, étoit de ce merveilleux & rare pétrole blanc, qui leur étoit fourni par cette pierre noire bitumineuſe dont nous avons parlé. Ces eaux ont été autrefois fort célèbres, elles jouiſſoient encore d'une grande réputation vers le milieu du ſeizième ſiècle, ſous le règne du grand duc Charles. Peu de temps auparavant que ce Prince reprît le comté de Bitche, dont il étoit l'ancien & légitime Souverain, ſur le comte Philippe de Hanau, qu'il en avoit évincé pour félonie; Roſſinus Médecin de Straſbourg, fit l'analyſe des eaux de ces deux ſources, & les comprit dans ſon *Recueil analytique des eaux minérales d'Alſace.*

Dans le ſiècle ſuivant, les eaux de Valſchbronn furent

entièrement détruites, ainſi que le château & le village, alors fort conſidérable, par les Suédois lors de la cruelle invaſion qu'ils firent en Lorraine en 1631 ou 1632; depuis ce temps on n'a pu en faire la découverte, quelques recherches qu'on ait faites; il ne ſeroit cependant pas étonnant qu'on découvrît pluſieurs ſources d'eaux minérales de la même nature, ou de la nature des eaux bitumineuſes de Lambertzlock, à trois ou quatre lieues aux environs de Valſchbronn, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace qui ſe trouve entre ce lieu, l'abbaye de Stirtzelbronn, Bitche & une partie du Hanau-empire, tirant vers Soulz en baſſe Alſace; car je ſuis perſuadé que dans ce grand arrondiſſement, il ſe trouve une couche auſſi étendue de pierre noire bitumineuſe.

Mœurs & régime des habitans.

Les mœurs des habitans de ce Comté ſont auſſi douces que l'éducation populaire & ruſtique le peut permettre; ils ont la plupart du goût pour les armes, & prennent facilement l'eſprit guerrier; l'amour pour leur Souverain eſt chez eux une qualité dominante, ils ſont devenus fort laborieux, ſans avoir acquis pourtant une certaine fineſſe d'induſtrie; mais ſi pendant le beau temps le peuple mène une vie laborieuſe, il ſe repoſe pendant l'hiver; dans cette ſaiſon, il fait conſtamment ſon ſéjour dans les poëles, près de fourneaux ardens, & preſque toujours rouges, il ne ſort de la maiſon qu'avec peine & lorſqu'il manque de proviſions. Le régime qu'il obſerve eſt groſſier; des pommes de terre, des herbes potagères, des légumes cuits avec un peu de lard, des choux ſur-tout, même fermentés, ce qu'on appelle en Allemand *ſauerkraut*, du lait caillé & de mauvais fromages qu'on fait ſécher & qu'on met paſſer dans un lieu frais, voilà ſa nourriture ordinaire: peut-être auroit-on ici du penchant pour le vin, ſi le pays en fourniſſoit.

Il ne paroît pas qu'il y ait aucune maladie endémique attachée au comté de Bitche, mais ses habitans paroissent sujets aux maladies catarrhales, aux rhumatismes goutteux, aux dartres & aux maladies de la peau. En un mot, aux maladies qui sont la suite des suppressions de transpiration & de la misère; ce pays, comme tous les autres, éprouve quelquefois des épidémies: on y remarque de temps en temps cette maladie connue sous le nom de *plica polonica*, mais elle n'attaque guère que les villageois de la partie montagneuse, j'en ai traité fort au long dans un mémoire inséré dans le journal de Médecine d'Octobre 1762; j'ai vu aussi depuis neuf ans régner fort fréquemment des pleuropéripneumonies putrides & vermineuses, dont plusieurs prennent fort souvent un caractère de malignité avec exanthèmes. Les Soldats nécessairement exposés par état à l'abus des six choses non naturelles, & sur-tout à l'alternative du chaud & du froid, lorsqu'ils sortent, par exemple, d'un corps-de-garde fort chaud pour faire leurs factions, sont les plus sujets à ces sortes de maladies. Maladies du climat.

J'ai toujours pensé qu'on devoit attribuer les suppressions de transpiration, ainsi que les maladies qui en sont la suite, auxquelles le peuple de ce pays est si sujet pendant l'hiver, à la vie oisive & au régime qu'il y observe pendant cette saison. Pour les prévenir, il seroit très-utile de prendre les précautions suivantes; 1.° de se tenir chaudement habillé pendant neuf mois de l'année, les étrangers sur-tout doivent suivre scrupuleusement ce précepte, il seroit même à souhaiter qu'on l'étendît jusque sur les troupes de Sa Majesté; 2.° d'user d'une nourriture un peu cordiale, spiritueuse & propre à entretenir le jeu réciproque des solides & des liquides; 3.° d'user ordinairement d'une boisson diaphorétique

propre à entretenir la fluidité de la lymphe & à l'incifer, comme le bon thé, ou une infufion légère de fcabieufe, de capillaire ou de chardon bénit; il eft auffi très-bon d'ufer du café après-dîné, pendant l'hiver; 4.° de tenir les premières voies dégagées d'humeurs croupiffantes; & lorfqu'elles font farcies, d'éviter tout ce qui peut occafionner des indigeftions, de crainte que la fièvre qui pourroit en réfulter, n'allumât une bile réfineufe inflammable, qui feroit capable de donner lieu à une pléropéripneumonie putride, fi la tranfpiration venoit à être fupprimée.

Le climat n'influe pas feulement fur les indications préfervatives, on doit y avoir autant d'égard dans la curation même des maladies, & c'eft dans cette vue que je vais faire quelques remarques fur le traitement de celles qui font l'effet des intempéries de notre atmofphère.

Les maladies catarrhales préfentent des indications qui varient fuivant les tempéramens, les caufes, les effets & les parties affectées; les unes, telles que l'efquinancie & les otalgies catarrhales inflammatoires, exigent néceffairement des faignées qu'on eft fouvent obligé de répéter; il en eft de même des rhumes du cerveau; quand l'engorgement lymphatique a déterminé par fon intenfité celui des vaiffeaux fanguins de la membrane pituitaire, & a occafionné la fièvre. Dans prefque tous les autres cas, tous les Praticiens obfervateurs profcrivent la faignée, fur-tout lorfque ces fluxions catarrhales font épidémiques, & dépendent de l'intromiffion d'une matière étrangère par les pores de la peau & du poumon, ou quand elles font fimplement les effets de la tranfpiration fupprimée: fouvent on a remarqué que dans ces cas, les faignées éloignoient la guérifon, bien loin de la favorifer; les remèdes qui m'ont paru le plus

avantageux dans toutes les maladies de cette espèce, même dans les fièvres appelées *catarrhales*, sont les adoucissans & les diaphorétiques légers, je seconde l'effet de ces remèdes par des clistères émolliens, & en faisant tenir le malade au lit bien chaudement pendant leur usage : après avoir bien humecté, j'emploie la thériaque à petite dose, ou toute autre confection cordiale & calmante; pour les purgatifs, je ne les emploie ordinairement qu'à la fin de la guérison.

Les rhumatismes goutteux ne demandent point de saignées lorsqu'ils sont sans fièvre, & sans rougeur ni tension aux articulations ; mais ils demandent les délayans, les diurétiques & les adoucissans, & sur-tout le petit lait légèrement nitré pendant la vivacité des douleurs: ils demandent ensuite les tisanes dépurantes & diaphorétiques, ainsi que les absorbans testacés, unis au nitre & au diaphorétique minéral. On doit entretenir la liberté du ventre pendant la cure, au moyen de clistères; on doit, autant qu'il est possible, réserver les purgatifs minoratifs pour la fin de la maladie ; les eaux thermales & le lait m'ont paru très-propres pour en prévenir les retours.

Nous voyons ici des dartres des quatre espèces; on sait que la millière & la rongeante, autrement dite *serpigo*, sont souvent l'opprobre du Médecin & la désolation du malade ; mais heureusement elles ne sont pas ici les plus communes, nous voyons plus souvent la volante & la farineuse, qui sans doute appartiennent davantage aux suppressions de transpiration. La cure de ces maladies est plus ou moins longue, à raison des tempéramens, de leur ancienneté, & de la complication de leurs causes ; on ne parvient souvent à les dompter que par la combinaison de traitemens différens : les

plus réfractaires demandent l'union des anti-vénériens, des anti-ſcorbutiques ou des, anti-ſcrophuleux, à la méthode ordinaire de traiter les dartres: en général, les remèdes ſur leſquels on doit le plus inſiſter, ſont les purgatifs, les bains domeſtiques, les eaux minérales, & le lait pour toute nourriture, s'il n'y a point de contre-indication.

Les dartres chroniques pourroient être entretenues dans leur opiniâtreté par des obſtructions au foie; ce qu'il y a de certain, c'eſt que les perſonnes bilieuſes m'ont toujours paru les plus diſpoſées aux dartres.

Quant aux pleuropéripneumonies putrides, j'ai cru que les circonſtances que j'ai détaillées, demandoient qu'elles fuſſent traitées par la méthode ſuivante; ſi le malade arrive de bonne heure, je commence par un vomitif; le même jour je le fais ſaigner une fois; le lendemain je le purge avec les feuilles de ſéné & la manne; dans l'après-midi du même jour, je lui fais prendre par cuillerées avant & pendant le déclin du redoublement, une potion compoſée d'une décoction de chardon bénit & de fleurs de pavots rouges, à laquelle je fais ajouter du ſirop d'Althea, & quelques grains de nitre, pour tempérer & ouvrir en même-temps les voies des urines. Dans les commencemens, je fais diſſoudre dans cette potion, un ou deux grains de kermès minéral, j'attends pour l'augmenter que les premières voies aient été vidées, & que les humeurs puiſſent être inſenſiblement précipitées par ſon action.

Dans le redoublement du ſecond jour, je fais réitérer la ſaignée, ſi le pouls l'indique; il eſt fort extraordinaire que je paſſe à une troiſième, ſouvent même il arrive que je n'en fais aucune, ſoit que la maladie ſoit naiſſante, ſoit que ſes progrès ſoient trop avancés, l'état du pouls

me dirige ; ſi le reſſort du poumon eſt menacé par un affaiſſement gangréneux, ou par une ſurcharge de lymphe trop épaiſſe & même figée, qui tende à intercepter la circulation dans les vaiſſeaux pulmonaires, je commence par faire appliquer un véſicatoire ſur le point de côté : ſouvent je joins à ſon action, celle de deux autres emplâtres ſemblables que je fais appliquer aux mollets, je m'y détermine volontiers & promptement, lorſque le malade eſt dans un état de ſuffocation, qu'il a le pouls petit, intermittent ou onduleux, qu'il n'expectore point ou peu, & que ſa poitrine râle ; je paſſe également vîte à ce moyen, lorſque malgré une certaine force dans un pouls légèrement intermittent, le malade a les joues d'un rouge violet, rend des crachats roux ſans conſiſtance, & qui ſe réduiſent promptement en eau ; ces ſymptômes annoncent une diſpoſition gangréneuſe, ou même la gangrène commencée dans le poumon : dans ces différens cas, j'aide encore ſouvent l'action des véſicatoires, par celle d'une tiſane ou décoction de chardon bénit, & d'une potion faite avec la même décoction, le ſirop de lière terreſtre, ou d'éryſimum compoſé & le diaphorétique minéral. Pour rendre cette potion plus tonique, j'y fais encore ajouter quelquefois un peu d'eau vulnéraire ſimple ; je fortifie en outre l'opération de ces remèdes, par trois pilules compoſées de ſix grains de camphre & d'autant d'antimoine diaphorétique, j'ai été extrêmement ſatisfait de l'effet de ces pilules.

Lorſque la maladie eſt compliquée vermineuſe, ou qu'elle eſt devenue maligne avec exanthèmes pourprés, je fais continuer ces pilules, je marie enſuite avec la potion précédente les autres anti-ſeptiques d'uſage en pareil cas, tels que le bézoard minéral, les racines de

ſerpentaire de Virginie & de contrahierva, la coraline & la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, ou bien j'y fais les changemens que je crois néceſſaires; quelquefois par exemple, je ſubſtitue aux ſirops celui de limon; cette mixture devient alors propre à ſoutenir les forces vitales, en ranimant les ſécrétions & le cours des eſprits, à s'oppoſer à la trop grande atténuation de la partie rouge du ſang, & à ſa pourriture dans les artères lymphatiques ſous-cutanées, où elle a été pouſſée & arrêtée, & forme ces taches livides connues ſous le nom de *pourpre;* enfin à combattre la cauſe de la maladie, c'eſt-à-dire, la ſuppreſſion de tranſpiration occaſionnée par l'intempérie de l'air ſi commune dans la ſaiſon où règnent ces ſortes de maladies: dans les mêmes circonſtances, je fais ajouter la bourroche à la tiſane de chardon bénit, je la fais auſſi quelquefois nitrer légèrement; & lorſqu'il y a des ſignes d'une trop grande raréfaction ou de putréfaction dans les liqueurs, j'y fais délayer de l'oxymel en petite quantité.

Si les véſicatoires n'ont pas encore été appliquées aux gras des jambes, lorſque les forces ſemblent déprimées, ou lorſque je crains l'éclipſe des exanthèmes, j'y ai recours alors; outre que ces remèdes détournent une grande quantité de la matière délétère par l'écoulement qu'ils produiſent, les parties âcres & pénétrantes des cantarides contribuent à la liberté de la circulation générale, en relevant les reſſorts par leur action, & fortifiant par-là le centre & les organes intérieurs, contre les obſtacles que la circonférence leur oppoſe. Dans ces mêmes cas, le vin donné en petite quantité avec la tiſane, concourt à remplir les vues médicales.

Quand ces pleuripneumonies putrides ſont ſimples, & que tout s'y paſſe bien, au lieu de faire appliquer un véſicatoire

véſicatoire ſur la douleur de côté, je me contente d'embrocations réitérées d'onguent d'*althea* & de baume tranquille; & tous les deux ou trois jours, je réitère un léger minoratif, qui détourne avantageuſement les humeurs putrides & ſubtiles, qui des premières voies ſont paſſées au poumon & à la pleure; j'ai ſouvent vu le point de côté ſe diſſiper par l'action du vomitif ou de la médecine du lendemain.

Il arrive certaines années que ces maladies font des progrès ſi rapides & ſi funeſtes, qu'on n'a pas le temps d'y mettre ordre; elles ſemblent auſſi quelquefois ſe jouer des principes & de l'expérience. On ne doit pas être ſurpris de les voir terminées par la gangrène du poumon & de la pleure; car de toutes les inflammations, il me paroît que l'éryſipélateuſe eſt celle qui prend le plus facilement cette terminaiſon: or on ne peut douter que dans ces pleuropéripneumonies, l'inflammation ne ſoit éryſipélateuſe: en effet, ſa cauſe n'eſt autre choſe qu'une bile alkaliſée, devenue cauſtique, qui parvenue aux vaiſſeaux capillaires de l'intérieur de la poitrine, y a été arrêtée par les criſpations douloureuſes qu'elle occaſionne aux vaiſſeaux qui l'ont reçue, & aux filets nerveux qui les accompagnent.



OBSERVATIONS

Sur deux ouvertures de Cadavres, faites dans l'Hôpital de Bitche, au mois de Mars 1765.

Par M. LANDEUTTE.

I. LE sujet de la première observation étoit mort à la suite d'une débauche : il avoit commencé par boire huit pôtées d'eau-de-vie ; & immédiatement après, il se remplit de deux pots & demi de vin, mesure de ce pays, qui est très-forte. Il ne fut pas long-temps à se glorifier de cet excès, qui fut suivi sur le champ d'une ardeur d'entrailles & de vomissemens continuels ; il demeura dans cet état pendant trois jours pleins à la chambre : ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'il vint dans notre Hôpital pour y mourir en trente heures. Tout le secours que je pus lui apporter, fut de le faire saigner une fois, de le mettre aussitôt à l'usage du petit lait légèrement nitré, auquel je faisois ajouter la liqueur minérale anodine d'Hoffman en petite quantité, & de répéter des clistères émolliens. Il ne pouvoit, pour ainsi dire, rien retenir de ce qu'il buvoit ; j'essayai en vain de lui faire passer de l'huile d'amandes douces, il la vomissoit encore plus tôt que le petit lait, à raison de la répugnance qu'il avoit pour ce liquide.

L'ouverture de son cadavre nous présenta ce qui suit : Toute la petite courbure de l'estomac entre ses deux orifices, sextuplée d'épaisseur, étoit d'un noir

gangréneux & d'une dureté skirreuse. Dans le ventre, entre les membranes, étoit un pus épais & jaunâtre : tout le velouté de l'estomac avoit participé à la suppuration qui l'avoit entièrement détruit : le duodenum étoit d'une couleur rembrunie ; & les autres intestins grêles, d'une couleur de lilas-clair : la poitrine n'étoit pas moins endommagée, quoiqu'elle n'eût pas été le siége immédiat du mal : tout y étoit adhérent, les deux lobes du poumon étoient très-noirs & fort boursouflés d'air, sans quoi ils se seroient trouvés dans le plus grand affaissement, étant dans l'état de gangrène le plus marqué.

II. Le sujet de la seconde observation étoit un Grenadier, qui resta opiniâtrement à la chambre pendant les quatre premiers jours de sa maladie : quand on l'apporta dans notre Hôpital au commencement du cinquième, il étoit dans l'accablement le plus mortel, avec une grande fièvre ; il se plaignoit d'une douleur de tête insoutenable avec de grandes envies de vomir ; la bouche étoit fort amère & les narines très-ouvertes : dès le matin je lui fis prendre le tartre stibié qui fit un bon effet. Je le fis saigner l'après-midi : le sang qu'on lui tira adhéroit au vaisseau dans toute son étendue ; presque toute sa surface étoit d'un blanc jaune ; ce qui annonçoit de l'épaississement dans la lymphe. Le lendemain je fis donner un minoratif : à ma visite du soir, je trouvai le malade plus accablé que jamais : les narines étoient encore plus dilatées, & laissoient suinter une morve épaisse & très-collante : la céphalalgie étoit encore plus insoutenable ; & le pouls, au lieu d'être ranimé par un redoublement, comme cela avoit eu lieu jusqu'alors, se trouva assez petit. Ce triste état

me détermina à faire appliquer les véficatoires aux molets, mais elles cautérifèrent mal. Le troifième jour, à ma vifite du matin, je fus obligé de recourir aux cordiaux aiguifés de Kermès, pour les rendre plus divifans, & de faire mettre entre les épaules un autre véficatoire, & cela pour parer les funeftes effets d'un affoupiffement comateux dans lequel je trouvai alors le malade. Cet affoupiffement avoit été préludé d'un *coma-vigil;* il fut fuivi vers midi de convulfions confidérables; dans l'après-midi de fueurs froides; enfuite de léthargie, & finalement de la mort, à une heure après minuit.

J'avois regardé la céphalalgie opiniâtre avec laquelle ce malade étoit venu à l'Hôpital, comme la caufe du grand accablement qui l'accompagnoit, & de l'affaiffement qui l'a fuivi : mais elle n'étoit que fimptomatique, & occafionnée par le tranfport précipité d'une humeur fébrile au cerveau, tandis que chez d'autres attaqués de la même efpèce de maladie, la métaftafe fe faifoit ordinairement fur la poitrine, & y occafionnoit une pleuropéripneumonie de nature putride, telle qu'étoit la fièvre primitive dans le cas que je décris.

Je commençai par faire ouvrir la tête : la calotte offeufe enlevée, je trouvai les vaiffeaux extérieurs de la dure-mère, ainfi que ceux qui rampent à la furface du cerveau, très-gorgés d'un fang noir : en ouvrant la dure-mère à l'endroit du finus longitudinal, il en fortit un fang noir très-épais, fuivi d'un pus rougeâtre grumelé, affez abondant, reffemblant à de la lie de vin, & qui s'échappoit d'entre les deux lobes du cerveau, le long de la faulx. En écartant les enveloppes du cerveau, il s'écoula de la partie fupérieure de chacun de fes lobes,

vers l'os frontal, un pus jaune en aſſez grande quantité; ce dernier pus partoit de deux points ſuppurés de la largeur chacun d'un écu de ſix francs, qui ſe trouvoient en ces lieux. Après avoir retiré les deux lobes de leur place, j'y découvris parfaitement deux abſcès ou ulcères pleins d'un pus également jaune, & dont la conſiſtance le rendoit adhérent. Ils occupoient la partie antérieure à la région du front, tirant vers les ſinus ſourcilliers. Leur largeur égaloit celle des deux premiers; leur profondeur ne paſſoit point la ſubſtance corticale, de manière qu'on ne pouvoit les regarder que comme des ulcères. Chacun de ces lobes étoit circulairement garni d'une hydatide contournée, qui étoit d'un pouce de largeur dans toute ſon étendue circulaire : elle contenoit une lymphe figée de couleur rouſſâtre : il y avoit en outre des deux côtés, ſur la cloiſon qui ſépare le cerveau du cervelet, un épanchement d'un liquide rougeâtre ſans conſiſtance, & reſſemblant auſſi à une lie de vin claire, dont la quantité pouvoit être d'environ un petit verre de chaque côté. Je fis mettre enſuite le cervelet à découvert, & ſur ſes deux lobes j'obſervai exactement dans les mêmes ſituations les ulcères ſuperficiels remplis d'un pus cotonneux jaune, que j'avois remarqués au cerveau. Cette reſſemblance ne ſe bornoit pas là, elle s'étendoit juſqu'à la bordure circulaire d'hydatides jaunâtres, qui garniſſoient & recouvroient tout le bord inférieur du cervelet, de la même manière qu'au cerveau; je trouvai auſſi un léger épanchement rougeâtre aux deux côtés intérieurs de la baſe du crâne : enfin la ſeule différence qu'il y avoit entre les affections du cerveau & celle du cervelet, c'eſt que ce dernier avoit un air d'affaiſſement

& d'altération dans toute ſa ſubſtance , comme s'il eût été expoſé à l'air depuis quelques jours, au lieu que la texture du cerveau avoit conſervé ſa fermeté & ſon état naturel : cette différence étoit très-marquée. Ces déſordres manifeſtant aſſez clairement la cauſe de la perte de cet homme, je me diſpenſai de l'aller chercher dans les autres capacités.



MÉMOIRE
SUR LE SOL, LES EAUX ET L'AIR DE LA VILLE DE STRASBOURG.

Par M. RENAUDIN, Médecin à Straſbourg, Inſpecteur en ſurvivance des Hôpitaux militaires d'Alſace.

LE grand but de la Médecine eſt de conſerver la ſanté & de la rétablir lorſqu'elle eſt altérée : toutes les choſes qui concourent à ces deux objets doivent être connues du Médecin. La nature des lieux que nous habitons, & leurs différentes expoſitions contribuent à rendre les corps ſains, ou les expoſent à nombre de maladies. C'eſt une vérité établie depuis deux mille ans. Hippocrate recommandoit la connoiſſance des lieux, des eaux & de l'air. Ce grand génie, fait pour inſtruire, a tracé & fixé la marche de la Nature; & Boërhaave en a pénétré les reſſorts : celui-là a jeté les fondemens de l'art; celui-ci les a rendus plus ſolides. Je profiterai des lumières de ces deux maîtres pour développer les cauſes des maladies endemiques du pays que j'habite, dans l'expoſition que je vais faire de ſa ſituation, des eaux qu'on y boit & de l'air qu'on y reſpire.

La ville de Straſbourg eſt ſituée preſque au centre d'un grand vallon nommé l'*Alſace*, dont la longueur eſt de cinquante lieues, & la moyenne largeur de dix : la longitude de cette ville eſt de 25 degrés 25 minutes, Situation de Straſbourg.

la latitude de 48 degrés 35 minutes 30 secondes; elle ſe trouve placée dans la zone tempérée boréale.

La campagne de Straſbourg eſt d'une grande étendue & très-belle; toute la partie du nord, nord-eſt & nord-oueſt, eſt découverte à la diſtance d'une lieue & plus. Il naît dans le lointain des élévations ou monticules qui dégénèrent en collines cultivées, & qui s'élevant par gradations dans un terrain de ſept lieues, ſe joignent à la grande chaîne des Vôges.

Le côté de l'oueſt eſt couvert de vergers, de jardins, de maiſons de campagne; on y rencontre des bois à une lieue & demie de la ville. Ce terrain eſt plus bas que celui du nord, & ſur-tout que celui du nord-eſt, le plus élevé des environs; il eſt entrecoupé de petites rivières, de foſſés, de ravins & de quelques marais.

Plus on approche du ſud, & plus le terrain s'abaiſſe & devient marécageux. On y trouve des prairies, des pâturages, des bois: cette partie eſt ſouvent inondée par le débordement de la rivière d'Ill, qui ſerpente à peu de diſtance du Rhin.

Le Rhin qui confine l'Alſace au ſud-eſt, coule à une demi-lieue de cette ville; il s'y partage en différens bras, qui multiplient la ſurface des eaux. La rive gauche de ce fleuve préſente un ſpectacle agréable par les promenades, le grand nombre de jardins & de maiſons de campagne qui ſont réunies dans le territoire de la Roberſau. Ce territoire eſt bas, & par-là ſujet aux inondations de la rivière d'Ill, rarement du Rhin. Les vaſtes pâturages ſitués à la gauche de cette rivière & à l'eſt de la ville, éprouvent fréquemment les mêmes débordemens.

La partie droite du Rhin s'élève à proportion qu'elle s'éloigne

s'éloigne de ce fleuve ; elle va aboutir aux montagnes Noires qui touchent le Wirtemberg.

Le territoire de Straſbourg, oppoſé au Rhin, eſt bon & bien cultivé : certains cantons ſont gras, limoneux, argileux ; d'autres ſont compoſés d'une terre plus légère. La nature de la terre récompenſe largement le travail & demande peu d'engrais : le Laboureur recueille communément deux moiſſons. Les rives du Rhin ſont moins favorables ; le terrain eſt plus léger, ſablonneux & pierreux. On trouve ſur les bords de ce fleuve des pierres tranſparentes nommées *cailloux du Rhin*, & des paillettes d'or qu'on retire par les lotions.

L'intérieur de la ville joint beaucoup d'avantages à quelques inconvéniens : les grandes rues ont leur direction du levant au couchant & du midi au ſeptentrion : les petites rues ſont aſſez parallèles aux grandes ; le nombre de ces dernières eſt très-grand, & diminue l'accès & le jeu des vents. Ce défaut eſt réparé par beaucoup de propreté dans l'intérieur des maiſons, ſur-tout chez les Luthériens, & par la propreté des rues à laquelle la police pourvoit ſcrupuleuſement : chaque citoyen eſt obligé de faire balayer le devant de ſa maiſon tous les matins : nombre de tombereaux, aux frais de la ville, enlèvent les immondices & les tranſportent au dehors. Il eſt ſévèrement défendu de jeter dans les rues aucune matière putride.

Deux grandes places & quelques autres plus petites contribuent à rendre certains quartiers plus ſains, en recevant les vents & les tranſmettant dans les petites rues voiſines. Les grandes rues ont deux rigoles le long des maiſons ; & les plus petites en ont une dans le centre, qui facilitent l'écoulement des eaux : chaque

rue a une pente ſuffiſante pour conduire les eaux dans la rivière, ou dans l'un des trois foſſés qui coulent dans l'intérieur de la ville. Le nombre des rues & des places monte au-delà de deux cents : les marchés ſont répartis ſur différentes places ; ils offrent abondamment tout ce que les ſaiſons fourniſſent en légumes & en fruits ; les uns & les autres joignent les belles apparences aux bonnes qualités, & annoncent la bonté du terroir.

Les boucheries ſont maintenues dans la plus grande propreté ; la grande eſt placée ſur la rivière d'Ill, & la petite ſur le foſſé des Tanneurs : elles méritent l'attention des étrangers.

Les anciennes maiſons de la ville, bâties en bois & en briques, ſont mal diſtribuées & ont peu de jour : les nouvelles ſe conſtruiſent en pierres de taille ; elles ont l'avantage d'être mieux percées & plus aérées : leur plus grande hauteur n'excède pas quatre-vingts pieds ; on en compte plus de quatre mille, appartenantes à des particuliers : & le nombre des habitans eſt environ de cinquante mille.

La longueur totale de la ville de Straſbourg, dans la direction du nord-oueſt au ſud-eſt, approche de treize cents quarante toiſes : la moyenne largeur peut s'étendre à neuf cents toiſes. Elle eſt diviſée en deux parties par la rivière d'Ill, garnie de quais : la partie méridionale a peu d'étendue ; la ſeptentrionale eſt plus conſidérable : cette dernière eſt encore partagée par trois foſſés ; le premier & le ſecond reçoivent à l'oueſt leurs eaux de la rivière d'Ill dès ſon entrée dans la ville ; le troiſième, en-deçà des moulins, ſe trouve plus au centre de la ville : ils dégorgent leurs eaux dans l'Ill, à peu de diſtance de ſa ſortie de la ville. La

rivière & ces trois foſſés reçoivent une grande quantité d'égouts, & favoriſent la ſalubrité de la ville.

La rivière d'Ill prend ſa ſource au village de Winckel, dans le comté de Férette. Après avoir reçu les eaux de la Brutche & du canal, à quelque diſtance de la ville, elle y entre du côté de l'oueſt, parcourt toute ſa longueur du côté du ſud : vers ſa partie ſupérieure elle fait mouvoir un grand nombre de moulins, qui accélèrent le cours de ſes eaux : au centre de la ville, on la voit couverte de grands bateaux qui ſervent au commerce & à la navigation du Rhin : ſa plus grande largeur dans la ville eſt de trente toiſes; ſa moyenne profondeur de cinq pieds : ſon fond eſt limonneux, & dans quelques endroits pierreux & ſablonneux ; on y remarque, de côté & d'autre, une aſſez grande quantité de plantes aquatiques : l'on y pêche différentes eſpèces de bons poiſſons. A ſa ſortie de la ville, elle ſe diviſe en quatre branches, qui forment différentes îles couvertes de beaux jardins & de quelques moulins. Ces quatre bras, après un cours d'un quart de lieue, ſe réuniſſent à la hauteur de la Roberſau ; & cette rivière, après beaucoup de contours, tourne vers l'eſt & ſe perd dans le Rhin à deux lieues de Straſbourg. La Brutche reçoit ſa ſource des Vôges, près du village de Sell, & fournit les eaux du canal aux environs de Soultz : ce canal, qui fut ordonné par Louis XIV, a quatre lieues de longueur ; il eſt d'une grande utilité pour le tranſport des pierres.

Je ne m'étendrai point à des détails qui n'entrent point dans mon plan, pour me borner à quelques remarques ſur l'hôpital du Roi & celui de la ville.

L'hôpital militaire eſt très-ſpacieux, & ſitué à l'eſt de la ville; il eſt partagé en trois cours, & a un grand

terrain pour les lessives & le magasin du bois : les bâtimens renferment douze grandes salles, à droite & à gauche, sans les greniers, & plusieurs petites au centre réparties dans les trois cours : le tout peut contenir plus de dix-huit cents lits.

Un canal qui reçoit les eaux du Rhin, se partage en deux bras qui entourent l'hôpital : le bras de l'est est assez large; celui de l'ouest est fort étroit, & lave les bords du rempart. Cette eau, dans laquelle tombent les immondices, a un cours insensible pour l'ordinaire, & ne se renouvelle & ne se perd dans la rivière d'Ill, que lorsqu'on ouvre les écluses pour le passage des bateaux.

Les détails particuliers & trop nombreux qu'offre cet hôpital, ne pouvant entrer dans cette exposition générale, j'ai jugé à propos de les réserver pour un Mémoire séparé.

L'hôpital des bourgeois est placé vers la partie supérieure & au sud de la ville : le bâtiment a peu de largeur, mais beaucoup d'étendue en longueur : cette figure favorise l'accès des vents. La partie antérieure se présente au nord; elle est isolée par une grande cour qui règne d'un bout à l'autre : la partie postérieure regarde le sud : un petit canal la sépare du rempart ; ce canal prend son origine de la partie supérieure de la rivière d'Ill , & va se dégorger dans sa partie inférieure, chargé des immondices de cet hôpital. L'intérieur du bâtiment est distribué en plusieurs salles qui servent aux malades, aux bléssés, aux accouchées; & en beaucoup de chambres qui sont destinées pour des pauvres infirmes & pour des pensionnaires : cet hôpital contient près de six cents lits. A sa droite est un amphithéatre Anatomique, fort estimé par les belles pièces qu'il

contient, & les Cours réguliers d'Anatomie que la Faculté de Médecine de cette ville y fait chaque année.

La ville a encore deux maiſons fondées, l'une pour les orphelins, l'autre pour les enfans-trouvés; un petit hôpital pour le traitement des maladies vénériennes, & une maiſon de force. Ces quatre maiſons ſont ſituées dans des quartiers reculés.

Les caſernes ſont réparties aux extrémités de la ville, & ſont plus ou moins ſaines, ſelon les quartiers.

Le quartier Saint-Nicolas eſt vieux & bâti en bois, ainſi que le cloître; leur poſition d'ailleurs eſt bonne, parce qu'elle eſt élevée & point ſujette à l'humidité. Celui des Pêcheurs eſt bien élevé par ſes étages & bien aéré par ſes croiſées; ſes deux faces ſe préſentent au nord & au midi : ſon terrain eſt ſec.

Le quartier de la Courtine des Juifs eſt très-bon, autant par ſon fond, qui n'eſt jamais mouillé, que par ſa bâtiſſe de bonne maçonnerie, par ſes jours & l'élévation de ſes étages : ſes aſpects ſont l'eſt du côté du rempart, & l'oueſt du côté de la ville.

Les caſernes de Fingmatte ſont des plus ſaines; elles ſont bâties de bonne maçonnerie, ſur un terrain bien élevé; ſimples dans leurs logemens, qui ſont hauts & bien aérés : le côté du rempart eſt au ſud-eſt, celui du faubourg de Pierre à l'oueſt.

Le quartier du faubourg de Saverne, deſtiné à la Cavalerie, eſt vieux, mal bâti en bois; ſon terrain eſt bas; les eaux y ſéjournent dès qu'il pleut; les rues n'y étant pas pavées, & recevant les égouts des environs. Il ſera rebâti, & les terrains appropriés pour la conduite des eaux dans le foſſé.

Le quartier neuf de Saverne eſt bâti en bonne

maçonnerie ; ses logemens sont élevés ; ses faces regardent le nord & le sud ; mais le terrain en est bas, & fait la pointe d'un égout qui reçoit l'eau de tout l'espace au-dessus, ce qui rend son fond humide, & même inondé dans les grandes crûes.

Les bâtimens du quartier de Saint-Jean sont vieux, en bois & assez bas d'étage, peu aérés par la petitesse des croisées : le terrain est haut & formera un quartier sain lorsqu'il sera rebâti.

Les casernes du Pont-couvert sont de l'ancienne bâtisse en bois, peu élevées, avec de petites croisées ; une partie est posée dans un fond où s'amassent les eaux du terrain plus élevé, ce qui les rend peu salubres : ce quartier deviendra bon lorsqu'il sera rebâti, & que les terres seront nivelées.

Le quartier des Fusiliers, bâti depuis peu à neuf, en bons murs, est assez élevé dans ses chambres & son terrain : la forme du bâtiment, sa distribution intérieure, la qualité des fenêtres, son exposition au midi du côté du rempart, & au nord où la ville le couvre, le rendent très-bon & très-sain.

Il y à à la citadelle trois corps de casernes & un pavillon d'Officiers, bien bâtis & uniformément, assez élevés & aérés ; mais comme le sol de tout ce terrain est fort bas, & que les inondations le surmontent aisément, cette partie est sujette à une évaporation, qui ajoute à l'humidité de l'air, dépendante du voisinage du Rhin.

Tout le contour de Strasbourg est défendu par une multitude d'ouvrages entourés de fossés. Autrefois ces fossés étoient marécageux, & répandoient des exalaisons mal saines. Depuis quelques années on les a relevés & desséchés, & au moyen des cuvettes que

l'on y a pratiquées, ils ſont arroſés, vers les milieux, d'une eau courante. Les grandes cuvettes, qui ſuivent le corps de la place, ont quatre à cinq toiſes de largeur; elles ont des ouvertures dans la rivière d'Ill: les petites, qui enveloppent les autres ouvrages, ont depuis huit juſqu'à douze pieds de large, & communiquent avec les grandes. Ce travail eſt déjà pouſſé, depuis la partie ſupérieure de la rivière, par les portes blanches de Saverne, de Pierre, des Juifs juſque vers la porte des Pêcheurs. Il ne reſte, pour achever cet ouvrage utile, qu'à deſſécher depuis l'entrée des eaux, du côté du ſud, tous les fronts des portes de l'hôpital, des Bouchers juſqu'à la citadelle; ce qui fait cinq fronts, ou à peu près le tiers de tous les foſſés de Straſbourg.

Il eſt aiſé de ſe convaincre de la différence de l'air, lorſqu'on paſſe à la porte des Juifs ou à celle de l'hôpital. La cauſe dépend du défaut d'eau néceſſaire pour rafraîchir comme il faudroit cette étendue conſidérable de foſſés, & entretenir en même temps les latrines publiques de la ville, ce qui corrompt cette étendue morte qui ne coule pas. Le même défaut ne peut avoir lieu pour les cuvettes les moins rafraîchies; elles ne donnent qu'une odeur proportionnée à leur ſurface, qui eſt dix fois moindre: d'ailleurs, comme elles conſervent la même hauteur, elles ſe rafraîchiſſent inſenſiblement. L'eau des foſſés au contraire eſt fournie par un niveau forcé, ſur-tout dans les baſſes eaux. Cette même manœuvre qui a été pratiquée dans les foſſés de la citadelle, a diminué ſenſiblement les maladies qu'on y éprouvoit ci-devant.

L'eau eſt auſſi eſſentielle au corps animal que les alimens; elle concourt à la nutrition, à l'accroiſſement, Qualité des eaux.

aux ſecrétions & à toutes les fonctions. D'abord elle ſert à préparer nos alimens en les ramolliſſant, les pénétrant & les diviſant ; elle les étend, en facilite le mélange dans l'eſtomac & les inteſtins, leur communique aſſez de fluidité pour être réſorbés dans les orifices des vaiſſeaux lactés, de-là tranſmis dans la maſſe du ſang où elle entretient la même fluidité. Lorſque les différentes humeurs ſont ſuffiſamment atténuées par un frottement mutuel & par l'action des vaiſſeaux, elle leur ſert de véhicule pour en appliquer quelques-unes à la ſubſtance même des parties, & faciliter la ſortie des autres par tous les vaiſſeaux ſecrétoires. On peut dire que l'eau entre dans la compoſition des fluides & des ſolides de nos corps, dont elle entretient la ſoupleſſe & la flexibilité.

L'eau eſt donc un agent bien néceſſaire pour maintenir l'économie animale dans l'état naturel & ſain : il n'eſt pas moins propre à la rétablir lorſqu'elle eſt altérée ; en humectant, il ramollit & relâche les ſolides trop ſecs & trop rigides, il adoucit les âcretés, il délaye les humeurs épaiſſies.

Il eſt aiſé d'apercevoir les avantages qu'on doit attendre de l'eau, qui réunit les meilleures qualités : on préfère celle qui eſt la plus légère & la plus limpide, qui n'a ni odeur ni ſaveur, qui ne charge pas l'eſtomac & paſſe promptement, qui bout plus vîte au feu & ſe refroidit de même, cuit promptement la viande & les légumes, & diſſout aiſément le ſavon.

On doit au contraire l'eſtimer d'autant moins qu'elle manque de ces qualités, qu'elle eſt trouble, croupiſſante, & contient des principes étrangers & nuiſibles.

L'on diſtingue deux ſortes d'eaux, les douces & les minérales : on compte parmi les premières les eaux de fontaine,

fontaine, de puits, de rivière, de pluie, de neige & de marais : on met au nombre des ſecondes les eaux acidulées & les thermales.

Les eaux de fontaine ſont celles qu'on recherche plus pour la boiſſon ordinaire & la préparation des alimens; elles ne ſont communes que dans les pays de montagne, & doivent leur origine aux eaux de pluie & aux vapeurs de l'air condenſées par le contact plus froid de la ſuperficie des montagnes, qui les change en gouttes. Cette eau réunie forme des ruiſſeaux, pénètre les terres, s'y raſſemble, & s'échappe par les endroits qui lui préſentent des iſſues. L'eau de fontaine doit beaucoup ſa pureté à l'eau de pluie, qui, auparavant diſperſée & élevée en vapeurs ſubtiles, eſt plus dégagée de parties étrangères : cependant toute eau de fontaine la plus limpide, dépoſe lorſqu'après l'avoir fait bouillir quelque temps, on la laiſſe refroidir inſenſiblement; ſa pureté dépend de la nature des veines ſouterraines qu'elle a parcourues : ſi elle ne trouve dans ſon trajet que des eſpaces ſablonneux & parſemés de cailloux, elle s'y filtre, pour ainſi dire, & y dépoſe les ſubſtances étrangères dont elle peut être chargée. Il n'en eſt pas ainſi lorſqu'elle paſſe par des terrains argileux, pierreux, chargés de ſels alumineux, vitrioliques, ſulfureux, &c. elle s'en charge & les diſſout. On peut s'en convaincre en examinant les eaux acidulées: l'aqueduc d'Arcueil, dont les pétrifications ſe font à la longue d'un pied d'épaiſſeur; la caverne du voiſinage de Quingey en Bourgogne, où l'eau qui diſtille du roc, forme toutes ſortes de figures en ſe pétrifiant; la fontaine de Porette près de Bologne, qui prend feu à la chandelle, ſelon le rapport de M. Caſſini; la fontaine de Senliſſes près de Chevreuſe, dont l'eau

fait tomber les dents ſans fluxions ni douleur. Vitruve parle d'une fontaine de Suze en Perſe, dont l'eau fait également tomber les dents à ceux qui en boivent.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur les fontaines dont je n'ai rien à dire, par rapport à Straſbourg, où il n'y en a point, & où l'on n'uſe que d'eau de puits.

Les eaux de puits, en général, ſont moins bonnes que celles de fontaine; elles ont également l'inconvénient de ſe charger des matières étrangères qu'elles rencontrent dans leur trajet, & ont de plus le deſavantage d'être moins renouvelées & d'être ſouvent croupiſſantes. Plus les puits ſont profonds, plus ils méritent d'attention & ſont ſuſpects.

Tout l'intérieur du ſol de Straſbourg eſt arroſé de ſources; on en trouve dans tous les endroits où l'on creuſe. Il y a peu de particuliers qui n'aient un puits ou une pompe dans leur maiſon : on en compte encore plus de cent cinquante ſur les places & dans les rues, entretenus par le Magiſtrat, qui a ſoin de les faire nettoyer fréquemment. Les puits publics ſont découverts & reçoivent les impreſſions de l'air; comme ils ſont plus puiſés que ceux des particuliers, l'eau, ſur-tout celle des pompes en eſt plus battue, plus renouvelée & ſe trouve en général meilleure.

La profondeur des puits eſt différente, ſelon les quartiers de la ville. Le terrain du nord, qui eſt le plus élevé & éloigné de la rivière, a des puits de trente à trente-ſix pieds de profondeur juſqu'à l'eau : ceux du centre de la ville, plus proches de la rivière, ſont profonds depuis vingt-cinq pieds juſqu'à trente; à proportion que le terrain s'abaiſſe & ſe trouve plus voiſin de la rivière, les puits n'ont que ſeize, dix-huit ou vingt pieds.

En creuſant les puits, on rencontre, après avoir emporté la terre légère & noirâtre qui couvre la ſuperficie, quelquefois un ſable griſâtre, mais plus ſouvent une terre glaiſe, fréquemment rougeâtre & quelquefois jaunâtre : en deſcendant, on trouve de nouveau ſable, & enfin un gravier pur. Dès qu'on eſt parvenu à cette couche, on y trouve toujours l'eau vive qui afflue d'en bas & des lieux voiſins : on place alors un grillage de bois ſur lequel on poſe une pierre de taille, & on tire d'entre les trous du grillage autant de gravier que l'on peut ; & après avoir tiré cette première eau, celle qui ſe renouvelle reſte claire.

Les différentes ſources ſont plus ou moins pures, ſelon qu'elles ſe rencontrent dans des fonds graveleux, ſablonneux, pierreux ou argileux : les meilleures ſont néanmoins plus dures, cuiſent moins bien les légumes & diſſolvent moins le ſavon que l'eau de la rivière.

Les eſſais faits avec un pèſe-liqueur de verre ont montré une différence de l'eau de pluie diſtillée à quelques eaux de puits, de trois, quatre & cinq lignes. La plupart des eaux de puits que l'on a éprouvées en y verſant de la ſolution de ſucre de ſaturne, ou de l'huile de tartre par défaillance, ou de la ſolution de mercure ou d'argent affoiblie, ſe ſont troublées plus ou moins ; il y en a qui ont blanchi & ſe ſont un peu précipitées.

Les analyſes faites ſur les eaux de pluſieurs puits ont fourni une terre calcaire, du ſel commun, même un vrai nitre, du ſel de Glauber, & un peu de matière bitumineuſe & de terre vitrifiable.

L'eau d'une pompe ſur le bord de la rivière s'eſt trouvée la plus pure : vingt-quatre pots évaporés n'ont fourni qu'environ deux gros de matière ſolide, qui

étant leſſivée a fait effervefcence avec l'eſprit de vitriol, en répandant une odeur de bitume. On a tiré de ce réſidu plus de quarante grains de ſel cubique & priſmatique, qui a décrépité & détonné ſur les charbons avec une petite portion de ſel alkaleſcent : la même quantité d'autres eaux a fourni juſqu'à près d'une demi-once de matière ſolide.

On ſera moins ſurpris de trouver dans les eaux de la ville les ſels dont on vient de faire mention, ſi l'on conſidère que quantité de puits ſont dans le voiſinage des latrines, ou chez des Corroyeurs, des Tanneurs & des Fabricans de tabac, dont les immondices ſe filtrent par les terres & ſe mêlent dans les puits.

Les ſources répandues dans la ville ſervent ſeules à la boiſſon & à la préparation des alimens : l'eau de la rivière d'Ill n'eſt employée que pour quelques uſages médicinaux & économiques. Cette eau étant un mélange d'eaux de fontaine & de pluie, réunit les deux qualités; elle eſt encore chargée des ſubſtances qu'elle reçoit des différens terrains qu'elle parcourt, des animaux qui y meurent, de leurs ſemences, des végétaux qui y pourriſſent, & des immondices des villes par où elle paſſe. Il faut donc l'enviſager comme moins pure, & à certains égards, comme moins propre à nous ſervir de boiſſon.

L'analyſe qui a été faite de cette eau de rivière a produit environ une once de matière ſolide ſur quarante pots d'eau : la matière leſſivée a fourni dix grains d'un ſel qui pétilloit ſur les charbons, trente grains de ſel alkali foſſile, & ſix gros d'une terre qui faiſoit efferveſcence avec les acides minéraux & répandoit une odeur déſagréable.

Une égale quantité d'eau du Rhin, traitée de la même

manière, n'a donné qu'un peu plus de trois gros de matière sèche, dont on a tiré quarante grains de ſel alkali foſſile.

Cette différence démontre plus de pureté & de légèreté dans l'eau du Rhin ; ce qui eſt confirmé par l'obſervation des Bateliers, qui remarquent que les bateaux prennent plus d'eau à meſure qu'ils ſortent de la rivière d'Ill pour entrer dans le Rhin.

En conſidérant les ſubſtances différentes que les rivières entraînent dans leur cours, & qui ſont plus rapprochées ou plus étendues & délayées, ſelon les quantités d'eau de pluie qu'elles reçoivent, on aura moins de difficulté à découvrir les raiſons pourquoi certaines eaux, comme celles de la Tamiſe fermentent, deviennent puantes, répandent quelquefois des vapeurs ſpiritueuſes qui s'allument à l'approche d'une chandelle, & reprennent enſuite leur douceur : pourquoi une eau de rivière, dans le royaume de Congo, donnant contre du chaume étendu ſur le rivage, forme une écume tenace qui, miſe ſur le feu, ſe durcit comme du fer : pourquoi le ruiſſeau de Craye proche de Beſançon, forme dans ſon lit des incruſtations pierreuſes, qui diſparoiſſent dès que l'eau d'un ruiſſeau nommé *de Bougeail*, ſe mêle avec celui de Craye. Il eſt naturel de douter ſi on doit ajouter foi au rapport de Boyle, qu'il y a une rivière en Afrique, dont une livre d'eau eſt ſpécifiquement plus légère de quatre onces que l'eau d'Angleterre ; & à celui d'Hérodote, qui dit qu'on trouve de l'eau en Éthiopie, ſur laquelle ni le bois, ni des corps plus légers ne ſurnagent point & tombent au fond.

Je ne m'étendrai pas beaucoup ſur les eaux de pluie & de neige, dont on fait peu d'uſage en cette ville ;

il n'y a que quelques particuliers qui s'en ſervent pour les leſſives, les teintures, les fabriques de tabac & les braſſeries.

L'eau de pluie eſt plus légère que l'eau de rivière, & plus pure que celle de fontaine ; elle n'eſt cependant pas ſans mélange : on peut l'enviſager comme une leſſive de l'atmoſphère : les corpuſcules dont elle eſt chargée, ſont différens ſuivant les terroirs, les vents, les ſaiſons. L'eau réduite en vapeurs ſubtiles par la chaleur du ſoleil & de la terre, élevée à une hauteur conſidérable, entraîne avec elle des eſprits, des huiles, des ſels, de la terre, des métaux même, & ſe charge de toutes ces ſubſtances qui voltigent dans l'air. Les plus fortes évaporations de la terre ſe font pendant l'été ; auſſi les pluies ſont-elles plus propres, pendant cette ſaiſon, à féconder les terres ; les nuages alors ſont tellement impregnés de matières étrangères, qu'ils produiſent les éclairs, les tonnerres qu'on remarque rarement en d'autres temps. L'eau de pluie, en temps chaud, reçue dans un vaiſſeau net, ſe corrompt aiſément & devient putride : on y remarque au microſcope des animalcules & de petites plantes, mais elle ne contracte jamais un caractère acide.

Ces émanations ſont moindres & bien foibles pendant l'hiver : la neige que l'on amaſſe pendant un froid long-temps continué, & accompagné de calme & de ſéchereſſe, fournit l'eau la plus pure & la plus ſimple qu'il ſoit poſſible de ſe procurer : les diſtillations répétées peuvent ajouter à la perfection de cette eau ; elle a des qualités marquées, & qui la diſtinguent des autres : ſa légèreté eſt telle, que les expériences faites par M. Hoffman, avec le pèſe-liqueur, montrent qu'elle diffère des eaux croupiſſantes de ſept lignes : on peut

la conſerver pluſieurs années ſans altération ; mais ſi on la mêle avec une eau moins pure, mais limpide, les deux eaux prennent une couleur louche : elle diſſout le ſavon plus parfaitement que les autres eaux, bout plus vîte & ſe refroidit de même.

Il me reſte à faire mention des eaux minérales, qui ſont le plus en uſage dans cette ville & dans la province. Eaux minérales.

Je commencerai par les eaux thermales de Bade, capitale du Margraviat de Baden. Ce ſont les ſeules chaudes que nous ayons dans la proximité, elles ſont à huit lieues ſud-eſt de Straſbourg : on y trouve deux ſources, l'une grande, l'autre petite ; la première, eſt plus forte & fournit l'eau de pluſieurs bains, par le moyen des canaux qui la conduiſent dans les maiſons ; elle regarde le ſud, dans la partie ſupérieure de la ville ; la ſeconde, eſt en partie deſtinée aux pauvres ; l'eau en paroît plus foible.

La chaleur de la grande ſource renfermée dans un petit bâtiment, fait monter la liqueur du thermomètre de M. de Reaumur à ſoixante-ſix degrés.

Les différens eſſais qui ont été faits de ces eaux, prouvent qu'elles ne contiennent point de ſoufre, de vitriol, d'alun, ni de ſel alkali, ainſi que quelques écrits anciens ont prétendu.

L'évaporation de huit pots de la grande ſource ont donné une once deux gros & deux ſcrupules de ſel commun ; la terre qu'on en a retirée avoit les qualités du plâtre ; cette eſpèce de terre a été reconnue également dans les incruſtations pierreuſes qui ſe trouvent dans les canaux par où l'eau paſſe ; la vertu de ces eaux diffère peu de celles de Plombières, la province & le voiſinage fourniſſent une grande quantité d'eaux acidulées ; je décrirai d'abord les trois principales plus uſitées, ce

ſont les ſources de Grieſbach, de Péterſt'hal & de Soulſbach.

Les eaux de Grieſbach & de Péterſt'hal ſont à la diſtance d'une lieue l'une de l'autre, dans une vallée très-agréable, au milieu des montagnes noires, dépendante de la principauté de l'Évêque de Straſbourg; leur poſition eſt au ſud à environ dix lieues de cette ville: on trouve dès le quinzième ſiècle des deſcriptions & des éloges de ces eaux; aujourd'hui ces deux bains & ſur-tout celui de Grieſbach réuniſſent tout ce qui peut concourir à la ſanté, aux commodités & à l'agrément des baigneurs. L'air y eſt vif, ſain & pur; les eaux douces ſont très-légères & pures. Il y a à Grieſbach trois ſources d'eaux acidulées, mais on ne fait uſage que de deux; la première, qui porte le nom de *Saint-Joſeph,* eſt piquante & agréable à boire, & ſert de boiſſon; la ſeconde, nommée la *Saint-Antoine,* eſt plus forte, très-ſavonneuſe & ſert aux bains; lorſqu'on fait chauffer cette dernière, elle forme une écume abondante jaunâtre, qui a beaucoup de conſiſtance; l'analyſe qui a été faite de la première a fourni par l'évaporation de vingt-quatre pots deux onces & deux gros de matière sèche, dont on a tiré environ ſix gros de ſel, qui, purifié & criſtalliſé s'eſt trouvé un vrai ſel de Glauber; le reſte de la leſſive, qui ne produiſoit plus de criſtaux a procuré de l'alkali foſſile & un ſel de la nature du ſel commun. La terre examinée, a donné les indices d'une terre calcaire mêlée de fer.

Cette eau examinée avec un indice de verre, ne s'eſt trouvée que d'une ligne & demie plus peſante que l'eau de pluie.

Vingt-quatre pots de la ſeconde ſource évaporés, ont laiſſé plus de deux onces & demie de réſidu, qui

avec

avec les mêmes principes a encore donné une matière bitumineuſe & plus de terre martiale.

La nature des ſubſtances qu'on vient de détailler, prouve aſſez que ces eaux ſont fondantes, apéritives, déterſives, purgatives; l'expérience journalière démontre leur bonté dans les cas d'empâtement, d'obſtructions, d'épaiſſiſſement de la lymphe & des autres humeurs; pour les maladies de nerfs, hyſtériques, hypocondriaques; pour les rhumatiſmes, la goutte, la gravelle; pour les ankiloſes & les paralyſies. Ces eaux ſont plus douces que celles de Péterſt'hal, & ſe marient parfaitement avec le lait.

Les deux ſources de Péterſt'hal, plus fortes & plus âpres au goût que les précédentes, ont montré à peu près des réſultats ſemblables dans les mêmes procédés chimiques; elles n'en diffèrent, qu'en ce qu'elles ſont un peu plus chargées de principes. La petite fontaine paroît moins forte au goût que la grande; on rencontre à deux lieues de Grieſbach des eaux acidulées, connues anciennement ſous le nom de *Rippolſau :* la ſource en a été perdue pendant un grand nombre d'années, par l'imprudence de quelques mineurs, qui la détournèrent en exploitant une mine: elle reparoît depuis douze ans, & commence à être fréquentée.

Les principes de cette eau paroiſſoient peu différer, par l'analyſe, des eaux précédentes. La même remarque peut avoir lieu à l'égard des eaux d'Antegaſte, qui ſont à une lieue & demie de Grieſbach: elles ſont peu fréquentées.

J'ai cru devoir parler, en premier lieu, des eaux de Grieſbach & de Péterſt'hal, parce qu'on en fait un grand uſage à Straſbourg: on y emploie plus rarement celles de Sulſbach.

Sulſbach eſt un bourg de la haute Alſace, ſitué dans la vallée Grégorienne, à trois lieues de Colmar & à ſeize de Straſbourg vers l'oueſt. Ces eaux furent découvertes vers le commencement du ſiècle paſſé; il y a trois ſources acidules, la plus forte eſt celle qu'on préfère.

Vingt-ſix pots de cette dernière eau ont fourni, par l'évaporation, environ deux onces de matière ſolide; ce réſidu délayé dans de l'eau de pluie a donné ſix gros & près de deux ſcrupules de ſel, qui, purifié & criſtalliſé a fourni un poids plus grand de ſel de Glauber, par rapport à l'eau néceſſaire à la formation des criſtaux & une portion aſſez forte de ſel alkali foſſile; la terre s'eſt trouvée en partie calcaire & martiale, & en partie vitrifiable.

En conſidérant les différentes ſubſtances qui compoſent les eaux de Sulſbach, elles annoncent des qualités fondantes, inciſives, apéritives, toniques.

Les eaux de Niderbrone ſont d'une nature différente des précédentes; leur effet dépend, principalement du ſel marin dont elles ſont chargées; elles coulent au pied des montagnes des Vôges du côté du ſud, dans la baſſe Alſace, à quatre lieues de Haguenau & à neuf lieues de Straſbourg. Leurs ſources ſont renfermées dans deux baſſins & ſont très-abondantes; ces deux baſſins fourniſſent plus de cent ſoixante pots d'eau par minute; l'eau y paroît trouble, cependant les gens du pays aſſurent qu'elle devient très-claire tous les ſept ans, pendant quelques heures, de façon que l'on en voit le fond, qui eſt à quinze pieds de profondeur. On remarque dans le grand baſſin une pyramide creuſe, qui a été poſée anciennement ſur une ſource afin de la

conſerver plus pure; elle a maintenant des ouvertures & mêle ſon eau à quelques ſources douces du baſſin.

Vingt pots d'eau puiſée dans la pyramide du grand baſſin, évaporée à un feu très-doux, ont laiſſé un ſédiment ſec, peſant quatre onces un gros; ce ſédiment leſſivé & purifié a produit juſqu'à trois onces & preſque trois gros de vrai ſel commun, & environ deux gros de ſel de Glauber; une partie de la terre reſtante étoit vitrifiable, & l'autre de la nature de celle de l'alun; on en a auſſi retiré du ſafran de mars en petite quantité: on y a encore ſoupçonné du pétrole.

Le ſel marin conſtitue preſque ſeul la vertu de ces eaux, elles produiſent des effets marqués, principalement dans les rhumatiſmes, les ſciatiques, les ankiloſes, les dartres, la galle & différentes maladies de la peau.

Ces eaux bues, à trois ou quatre livres, ſont apéritives, diurétiques, purgatives; on eſt peu dans l'uſage de les tranſporter: on s'en ſert communément pour les bains.

Je ne dis rien des eaux de Watveiller, de Sultz, du Holzbade, qui ſont moins eſtimées & peu recommandées.

L'air, ce grand inſtrument du mécaniſme de la Nature, qui enveloppe notre globe & ſe trouve dans tous les corps, eſt également un principe néceſſaire à notre exiſtence. Combiné avec nos ſolides & nos fluides, il agit encore intérieurement & extérieurement ſur nos corps: c'eſt par ſon moyen que la reſpiration ſe fait, & que tranſmis dans nos vaiſſeaux il ſe mêle à la maſſe des humeurs qu'il diviſe, & auxquelles il communique une ſorte de reſſort avec la fluidité; en un mot, il contribue aux actions vitales, naturelles & animales: ſa privation eſt ſuivie d'une prompte mort. Propriétés de l'air.

Pour connoître la nature & les effets de l'air ſur le corps humain, il eſt néceſſaire d'examiner quelques propriétés conſtantes & inaltérables que les Phyſiciens y ont découvertes, la fluidité, la gravité & le reſſort. Celles qu'ils appellent *qualités*, ſont relatives à la chaleur, au froid, à la ſéchereſſe & à l'humidité. Il n'eſt pas moins intéreſſant aux Médecins de faire attention aux qualités ſalutaires ou nuiſibles que l'air contracte du mélange des corpuſcules qu'il reçoit de la terre.

La première propriété de l'air, qui ſe préſente, eſt la fluidité; elle lui eſt ſi naturelle que juſqu'à préſent on n'a pu l'altérer d'aucune façon. Les froids les plus violens, les compreſſions les plus fortes & long-temps continuées, ne diminuent rien de ſa fluidité : intimément mêlé dans tous les corps de la Nature, où il reſte caché pendant des ſiècles ; il reprend ſes propriétés dès qu'on l'en dégage & qu'on l'en fait ſortir : ſes parties ſont ſi ſubtiles & ſi déliées, qu'elles échappent à tous les microſcopes ; elles ne ſont perceptibles que par la réſiſtance que nous éprouvons en marchant dans la direction contraire du vent, & par l'effet des vents impétueux qui déracinent les chênes & renverſent les maiſons. On peut dire avec fondement que l'air eſt une ſubſtance inaltérable, dont les parties intégrantes ſont homogènes & roides, d'une ténuité extrême : ſes caractères ſont les mêmes ſur toute la ſurface des terres & des mers.

Il n'en eſt pas de même de la gravité de l'air, qui varie ſelon les lieux plus élevés ou plus bas : ſon plus grand poids ſe remarque dans la profondeur des mines, & diminue à meſure qu'on s'élève davantage. Le niveau de la mer, plus bas que les terres éloignées, préſente la même différence; elle eſt prouvée par la hauteur du

mercure du baromètre, qui a toujours environ 4 lignes de plus ſur le rivage de la mer, qu'il n'a à la ſalle de l'Obſervatoire de Paris, élevée de 46 toiſes au-deſſus du niveau de l'Océan. L'inégalité du poids de l'atmoſphère eſt encore plus notable, en comparant les diſtances du pied d'une montagne juſqu'au ſommet. Il réſulte des expériences de M.[rs] Caſſini & Maraldi, que du niveau de la mer, à une demi-lieue de hauteur, on peut compter environ 10 toiſes d'élévation pour chaque ligne d'abaiſſement du mercure, en ajoutant un pied à la première dixaine, deux pieds à la ſeconde, trois pieds à la troiſième, & ainſi de ſuite. Ces expériences, répétées dans d'autres lieux, ont un peu varié dans les réſultats; ce qui peut être imputé & aux changemens de l'atmoſphère & aux poſitions. On ſait que le mercure ſe tient plus haut dans les pays du Nord que ſous l'Équateur & aux environs.

Dans les endroits où le mercure du baromètre eſt plus bas, on remarque moins de variations dans ſes mouvemens.

La hauteur moyenne du mercure, dans le baromètre, eſt environ de 27 pouces $\frac{1}{2}$ à Paris; les variations s'étendent rarement au-delà de 26 pouces $\frac{3}{4}$ à 28 $\frac{1}{2}$.

La hauteur moyenne du mercure, à Straſbourg, eſt de 27 pouces 4 lignes: on a remarqué ſon plus grand abaiſſement de 26 pouces 4 lignes, & ſa plus grande élévation de 28 pouces 4 lignes.

Cette différence va juſqu'à trois pouces ſur les bords de la mer; elle s'étend bien davantage, & il eſt de fait que les hommes & les bêtes peuvent vivre dans un air plus léger & plus peſant, en conſidérant que dans le fond des mines le mercure monte à 32 pouces, & que ſur la cime des plus hautes montagnes il deſcend à

17 pouces : preuves bien convaincantes des moyens prompts de la Nature à entretenir l'équilibre de l'air intérieur de nos corps avec l'extérieur, en expulsant le superflu, ou en admettant celui du dehors, selon les poids différens de l'atmosphère. Il suit des faits rapportés, qu'une colonne d'air prise dans l'atmosphère, se trouve en équilibre avec une colonne de mercure de 27 pouces $\frac{1}{2}$ ou une colonne d'eau de 33 pieds, eu égard aux pesanteurs spécifiques du mercure à l'eau, qui sont comme 1 à 14.

Lorsque le mercure du baromètre est à 30 pouces, sa plus grande hauteur sur le rivage de la mer, la gravité spécifique de l'air est à celle de l'eau, comme 1 à 850; & à celle du mercure, comme 1 à 10800.

L'air en raison de sa gravité & de sa fluidité agit en tout sens, & forme une pression égale sur les corps; son action sur la surface d'un corps de cinq pieds, peut être évaluée à 32000 livres; le poids de l'air variant environ d'un dixième, il doit produire une différence de poids sur le corps humain de 3200 livres, plus considérable dans un temps que dans un autre, & par conséquent l'élévation ou l'abaissement d'un pouce du mercure dans le baromètre, indique une différence d'un peu plus ou moins de 1000 livres dans le poids de l'atmosphère.

Indépendamment de cette pesanteur commune de toute la masse, on en reconnoît une absolue à l'air. La balance fait voir qu'un pied cube d'air pèse à peu près une once un gros : on conçoit que ce poids doit varier, selon la densité de l'air & la quantité de corpuscules hétérogènes qu'il contient, & qui contribuent presque en totalité à sa pesanteur.

En parcourant attentivement la plupart des effets de l'air, on rencontre presque par-tout le concours de sa vertu élastique avec sa gravité.

L'art a ſu ſoumettre cette élaſticité aux expériences & à ſes loix, ainſi que la gravité. La compreſſion d'une maſſe d'air avec des poids doubles de celui de l'atmoſphère le réduit à la moitié de ſon volume; des poids quadruples en rapprochent les parties à un quart de ſon premier volume, & en multipliant huit fois le poids de l'atmoſphère, on réduit l'air en un eſpace huit fois moindre.

Il paroît par les expériences de Boyle, qu'on peut par compreſſion rendre un volume d'air treize fois plus petit qu'il n'eſt dans ſon état naturel. M. Hales, dit avoir réduit l'air à la 1551.e partie de ſon volume ordinaire, ce qui ſurpaſſe preſque du double la denſité de l'eau. M. Amontons démontre que la partie inférieure d'une colonne de l'atmoſphère, prolongée de dix-huit lieues vers le centre de la terre, & comprimée par ſa portion ſupérieure, auroit à cette profondeur une denſité égale à celle du mercure.

La comparaiſon des termes de la denſité de l'air avec ceux de la raréfaction où il peut être porté, préſente une étendue immenſe. M. Mariotte prétend que l'air dans l'état naturel, où il eſt à la ſurface de la terre, peut s'étendre & remplir un eſpace quatre mille fois plus grand que celui qu'il a coutume d'occuper. Boyle a trouvé une différence entre l'air le plus raréfié & le plus condenſé de 1 à 5002000; mais la plus grande chaleur ou le plus grand froid naturel ne peuvent augmenter ou diminuer la rareté ou la denſité de l'air que d'environ $\frac{1}{5}$. Au reſte, tous les agens phyſiques, connus juſqu'à préſent, ne peuvent détruire le reſſort de l'air. M. de Roberval a trouvé que de l'air comprimé dans une canne à vent, l'eſpace de quinze ans, n'avoit rien perdu de ſa force; l'air expoſé & raréfié au feu de verrier

le plus violent, donne encore des preuves de ſon reſſort, & les bulles d'air qui ſe rapprochent & ſe forment au milieu de la glace, conſervent toute leur force.

Ce qui eſt dit ci-devant, annonce les effets prodigieux qu'on doit attendre de l'air d'une extrême denſité, dont le reſſort eſt augmenté par la chaleur dans les entrailles de la terre, & ce que peut produire intérieurement & extérieurement ſur le corps humain un air, dont la rareté & la denſité varient preſque d'un 5.me par la chaleur ou le froid de l'atmoſphère.

L'air, quoiqu'intimément mêlé avec la ſubſtance de nos corps, conſerve aſſez d'élaſticité pour contre-balancer le poids de l'atmoſphère : ce reſſort interne doit également augmenter ou diminuer, afin de produire un équilibre parfait.

L'élaſticité de l'air intérieur eſt bien prouvée par l'expérience de la grenouille & des autres animaux que l'on expoſe au vide de la pompe pneumatique. On les voit ſe gonfler conſidérablement par la raréfaction de l'air intérieur, qui n'étant plus ſoutenu par le poids correſpondant de l'air externe, ſe dilate & fait effort pour s'échapper, en rompant ce qui s'oppoſe à ſon paſſage.

L'élaſticité & le poids de l'atmoſphère ſont également démontrés par l'adhérence de deux hémiſphères, dont l'on a vidé l'air : des forces multipliées ne peuvent les ſéparer, & ils ſe disjoignent avec la plus grande facilité, en y laiſſant rentrer l'air par l'ouverture d'un robinet, ou les plaçant dans le vide de la pompe pneumatique, qui ôte la cauſe comprimante de l'atmoſphère.

M. Hales, par des moyens chimiques, a démontré la préſence de l'air dans les ſubſtances animales, qui en contiennent beaucoup plus que les autres matières. La

corne

corne de cerf en donne deux cents trente-quatre fois ſon volume; le calcul humain fournit plus de ſix cents quarante fois ſon volume; les fluides en contiennent moins, mais cependant plus que les autres liqueurs; le ſang en rend trente-trois fois ſon volume; au lieu que 27 pouces d'eau commune n'en donnent qu'un demi-pouce : la même quantité de quelques eaux minérales en donnent un pouce; l'eau forte, au contraire, le ſoufre & quelques autres mixtes, bien loin de rendre de l'air, en abſorbent ; il y a dans l'eau une quantité déterminée d'air qu'elle répand d'elle-même lorſqu'on l'en dénue, mais il n'eſt pas poſſible d'y en inſinuer davantage. M. Mariotte s'eſt aſſuré, que de l'eau qu'il avoit purgée d'air, en avoit repris la même quantité dans l'eſpace de trois jours.

Ne pourroit-on pas imputer ſouvent les mouvemens ſpaſmodiques & les foibleſſes de certaines perſonnes délicates à cette quantité d'air, contenue dans nos humeurs & nos parties molles, qui ſe raréfiant par une augmentation de chaleur ou par la légèreté de l'atmoſphère, gonfle & tend les parties, dérange l'économie animale! On voit que les animaux deviennent convulſifs aux premiers coups de piſton d'une pompe pneumatique, parce que l'équilibre eſt déruit : ils ſemblent ſoulagés dès qu'il s'eſt échappé aſſez d'air de leur corps, & qu'il eſt proportionné à celui qui les environne.

Les changemens de l'atmoſphère produiſent différens effets ſur nos corps; lorſque ſon poids augmente inſenſiblement, il ajoute au reſſort des ſolides, procure plus d'agilité & de légèreté, provoque le mouvement oſcillatoire des vaiſſeaux, le broiement des humeurs, les ſecrétions. Si cette variation eſt grande & naît plus vîte, elle forme une compreſſion ſur toute l'habitude

du corps, & ſpécialement ſur les vaiſſeaux, preſſe les liquides, gêne la circulation, fait refluer & accumuler les humeurs dans les viſcères lâches & foibles, comme le poumon, la rate, le cerveau, &c ; elle eſt particulièrement contraire à ceux qui crachent & vomiſſent le ſang, qui ſont ſujets aux palpitations de cœur, & à quelques hypocondriaques.

Lorſqu'au contraire l'atmoſphère devient plus légère, & par degrés, elle occaſionne du relâchement, de l'affaiſſement, de la peſanteur, des laſſitudes, des embarras de tête, des douleurs dans les membres, & ſur-tout dans les anciennes cicatrices, détermine quelquefois des maladies : les déſordres augmentent quand cette légèreté eſt plus conſidérable & ſurvient plus promptement ; l'air intérieur, qui n'eſt plus ſoutenu par celui qui environne, ſe dilate, gonfle les ſolides, affoiblit leur reſſort, augmente le volume des liquides, gêne & ſuſpend leur cours, diminue & arrête les ſecrétions, accumule la matière des excrétions ; de-là naiſſent les embarras, la ſurchage d'humeurs, les étouffemens, les foibleſſes, les infiltrations, les œdèmes ; les emphyſèmes & les tympanites quand les globules d'air ſe rapprochent ; les coliques & les points. Au reſte la peſanteur de l'atmoſphère eſt moins nuiſible que ſa légèreté. Les perſonnes exercées & robuſtes ſont moins affectées de ces variations que celles qui ſont foibles & oiſives.

Je paſſe à l'examen des qualités dont l'air eſt ſuſceptible, ſelon les cauſes qui agiſſent ſur lui.

L'air contient une certaine quantité de matière ignée, ainſi que tous les corps de la Nature : elle augmente par les rayons du ſoleil, par la chaleur interne de la terre, & par les feux artificiels que l'on entretient dans

tous les lieux. L'air échauffé se raréfie à proportion de son degré de chaleur : jusqu'à présent on n'a trouvé aucune matière solide ou fluide qui se raréfiât autant & aussi promptement par le feu que l'air : cette raréfaction est telle, qu'il n'a pas été désigné une mesure au-delà de laquelle elle ne s'étendît pas. On sait que le volume de l'air, du degré de congélation à celui de l'eau bouillante, est comme de 2 à 3, & que du terme 0 au 25.e degré du thermomètre de M. de Reaumur, où le font monter les chaleurs communes de l'été, l'air se dilate d'un cinquième selon l'observation de quelques-uns, & d'un septième selon d'autres : variété qui paroît dépendre du plus ou moins d'humidité répandue dans l'air, & sur-tout de sa densité ; car il est démontré que le même degré de chaleur agissant sur un air d'une densité double, le dilate une fois plus ; & qu'un air deux fois plus rare que dans son premier état, exige deux fois plus de feu pour produire sa première force élastique, & ainsi par progression.

L'avantage de pouvoir apprécier les différens degrés de chaleur a fait imaginer l'usage des thermomètres. On s'est appliqué à rendre leurs degrés relatifs à des termes de froid & de chaud sûrs & connus, & leurs marches comparables entr'elles. Celui de M. de Reaumur, qui réunit ces vues, fixe la chaleur naturelle de l'homme à 32 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus du terme de la glace, & à 47 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de l'eau bouillante. C'est par le moyen du thermomètre qu'on s'est assuré que les plus grandes chaleurs, sous la Ligne équinoxiale, n'excèdent pas celles que nous éprouvons quelquefois entre les Tropiques ; & qu'on connoît la juste température de l'air chaque jour d'une saison à l'autre, & des lieux qui, par la différence des surfaces & la nature de la terre,

propre à réfléchir ou à abſorber les rayons du ſoleil, ſont plus ou moins chauds dans une diſtance voiſine. Cette différence s'eſt préſentée également à M. Halley, qui en calculant géométriquement la chaleur proportionnelle du ſoleil, des latitudes & des grandes diſtances, a trouvé que la chaleur ſous la Ligne, au temps de l'équinoxe, eſt à celle de 60 degrés de latitude comme 2 à 1; & que la chaleur ſous le Pôle, au ſolſtice, eſt plus grande que celle de l'Équateur dans la proportion de 5 à 4: cette dernière augmentation eſt dûe à la continuité des rayons ſolaires ſur l'horizon, qui ſurpaſſe la différence de l'inclinaiſon des rayons de cet aſtre.

Les plus fortes chaleurs que nous éprouvons à Straſbourg, paſſent rarement le 27.e degré du thermomètre de M. de Reaumur: nous les reſſentons communément lorſque le temps eſt calme: les rayons du ſoleil, alors réfléchis des montagnes des Vôges vers le nord, & des montagnes Noires du côté du ſud, ſe réuniſſent dans les plaines. Les vents du ſud rarement y contribuent; ils ſont tempérés en paſſant ſur les hautes montagnes de Suiſſe, & ſe chargent des exhalaiſons du Rhin avant de ſe porter dans la ville. Les orages venant du ſud ſont des plus violens, & endommagent ordinairement les clochers de cette ville. Pour les vents d'eſt, ils mitigent leur ſécchereſſe, en ſoufflant le long du Rhin dans un trajet de plus de vingt lieues, & de la rivière d'Ill, à quelques lieues de la ville.

Les grandes chaleurs & une longue ſéchereſſe ſont les cauſes principales des maladies graves qui attaquent les Soldats de cette garniſon, ainſi que les Bourgeois: on n'en remarque rarement que dans ces temps extrêmes. On ſait que l'effet de la chaleur en général ſur le corps humain, eſt de raréfier les humeurs, de gonfler les

parties molles & les affoiblir, de porter la partie globuleuſe du ſang dans les vaiſſeaux lymphatiques, de diſſiper les parties les plus fluides des humeurs, d'occaſionner par-là un épaiſſiſſement huileux, ſalin, terreſtre, d'où naiſſent des embarras, des engorgemens, des obſtructions, des inflammations, des fièvres ardentes, bilieuſes, éréſipélateuſes, éruptives, dyſſentériques.

L'air devient d'autant plus froid qu'il contient moins de ces particules ignées qui produiſoient ſa chaleur; de l'état d'expanſion & de raréfaction, ſes parties ſe rapprochent & ſe condenſent: la condenſation de l'air par le froid ſurpaſſe de beaucoup celle de toutes les liqueurs connues; le degré de congélation condenſe l'air d'un dixième: cette denſité augmente à proportion de l'âpreté du froid, qui quelquefois s'eſt trouvé d'autant plus violent qu'on l'a obſervé plus près du Pôle arctique. Le 27 Janvier 1733, le thermomètre deſcendit à Péterſbourg au 27.e degré au-deſſous du terme de la congélation; & dans les années 1747 & 1748, on y remarqua au 30.e degré, la liqueur du thermomètre de M. de Reaumur, qui ne deſcendit à Paris qu'à 15 degrés $\frac{1}{2}$ en 1709: année ſi froide & ſi funeſte à pluſieurs contrées de l'Europe.

Les Académiciens, qui allèrent en Laponie, éprouvèrent en 1737 un froid qui fit deſcendre le thermomètre à 37 degrés. Lorſqu'on ouvroit la chambre chaude, où ils étoient renfermés, l'air de dehors convertiſſoit en neige la vapeur qui y étoit contenue & formoit de gros tourbillons: le froid extérieur déchiroit la poitrine. A Yeniſeisk en Sibérie, le 16 Janvier 1735, le thermomètre baiſſa le matin pendant deux heures à 70 degrés au-deſſous de la congélation.

Des Navigateurs aſſurent que les froids ſont ſi violens

en Groënlande environ le 62.e degré 20 minutes, qu'ils y ont trouvé des glaces épaiſſes de 360 pieds; que les liqueurs les plus fortes s'y geloient, & que tout ſe glaçoit, même près du feu.

L'hémiſphère méridional eſt plus froid que le ſeptentrional, ce qu'on peut imputer en partie aux neuf jours d'été de plus que nous avons : on éprouve auſſi moins de froid ſur les bords de la mer ou dans ſon voiſinage que dans les pays mitoyens des grands continens ; Moſcou eſt plus froid qu'Édimbourg, quoique les deux endroits ſe rencontrent dans le même degré de latitude : un air très-froid & ſur-tout les vents de nord deſsèchent les corps & occaſionnent une plus grande évaporation des liqueurs; en 1709, l'évaporation de la glace alla juſqu'au quart de ſon poids en 24 heures.

L'air chargé des différens degrés de froid les tranſmet à tous les corps qu'il touche; les régions ſupérieures de cet élément ſont toujours froides, dans les temps même où la chaleur ſe fait le plus ſentir dans les plaines & les vallons ; les plus hautes montagnes, vers l'Équateur ſont couvertes de neige, quoiqu'on n'en voie jamais à leurs pieds.

Les vents de nord & de nord-eſt ſont ceux qui nous apportent les grands froids, ils font rarement deſcendre la liqueur du thermomètre au-deſſous de 4 ou 5 degrés de la congélation; lorſqu'ils ſont longs & continués, ils occaſionnent beaucoup de maladies aiguës ; le vent de nord y contribue particulièrement par ſon âpreté & ſa ſécherеſſe; du ſommet des Vôges, il parcourt un terrain ſec pour arriver dans la ville ; quand il ſouffle long-temps, il produit des rhumes, des fluxions, des catarres, des fièvres continues, des eſquinancies, des pleuréſies, des péripneumonies inflammatoires, des apoplexies, des morts ſubites.

L'air froid tend & raccourcit les fibres, augmente leur reſſort & le mouvement ſiſtaltique des vaiſſeaux; les humeurs en ſont plus fouettées & diviſées; toutes les ſecrétions internes deviennent plus abondantes à proportion que les excrétions de la peau diminuent; le corps en acquiert plus de vigueur, toutes ſes fonctions ſe font avec plus d'aiſance; un froid très-violent en augmentant les effets mentionnés, rompt & diſſout les fibres, reſſerre les vaiſſeaux, coagule & arrête le cours des humeurs, deſſèche le poumon, roidit les bronches, gêne & ſupprime ſes fonctions; il produit des engorgemens, des inflammations, des ſuppurations; il gangrène & ſphacèle les parties qu'il attaque, il entraîne une prompte mort.

On éprouve rarement à Straſbourg les grandes ſéchereſſes occaſionnées par les froids de l'hiver ou les chaleurs de l'été; l'humidité y eſt plus ordinaire, & provient des vents d'oueſt qui y règnent fréquemment, ainſi que de la quantité d'eau qui mouille ſon ſol; les ſaiſons tempérées y ſont les plus ſalutaires; les temps couverts & les longues pluies occaſionnent rarement des maladies; la mortalité eſt plus fréquente pendant les froids & les chaleurs continuées: on ne remarque pour l'ordinaire dans les ſaiſons humides & pluvieuſes que de légères incommodités, des abattemens & foibleſſes de membres, plus de lenteur dans les fonctions, des diarrhées. Si cette humidité ſuccède à un temps chaud & qu'elle refroidiſſe ſubitement le temps, il naît des maladies par l'arrêt de la tranſpiration, des fièvres continues, de fauſſes pleuréſies, des douleurs & des fièvres rhumatiſantes, quelques dyſſenteries; mais ſurtout un grand nombre de fièvres intermittentes.

L'humidité eſt une qualité jointe à l'air, qui s'y trouve

en proportion différente ſelon les circonſtances de l'atmoſphère ; il eſt hors de doute que l'air eſt chargé d'une quantité d'eau, qui fait la plus grande portion de ſon poids & de ſa maſſe ; quelques Phyſiciens l'ont eſtimée & évaluée à la 850.e partie : on peut s'en convaincre lorſque l'air eſt le plus ſec. En pompant l'air du récipient d'une pompe pneumatique & le rendant ainſi trop léger pour ſoutenir l'eau qu'il contient, on voit l'eau s'en ſéparer & paroître en forme de petits nuages blancs, qui tombent ſur la platine. Un ſel bien alkaliſé que l'on expoſe à l'air augmente ſon poids d'un tiers dans moins de trois jours, & devient même enſuite totalement liquide au point de peſer trois fois plus : ce qu'on appelle *huile de tartre par défaillance.* L'humidité du ſerein & les roſées qui arrivent dans les temps les plus ſecs, ſont des preuves journalières de l'eau contenue dans l'air.

Mais les preuves deviennent bien plus ſenſibles en conſidérant les exhalaiſons prodigieuſes que fourniſſent tous les corps expoſés à l'air; on ſait qu'un homme, qui prend huit livres d'aliment ou de boiſſon, en perd les deux tiers par la tranſpiration inſenſible, dans les pays chauds; la moitié dans les pays tempérés, & un tiers dans le nord. Les expériences de M. Hales, répétées par M. Guettard, apprennent que la tranſpiration des plantes eſt conſidérable : une branche de cornouiller qui ne peſoit que 5 gros $\frac{1}{2}$, a fourni dans l'eſpace de quatorze jours 20 onces 4 gros $\frac{1}{2}$ de tranſpiration, ce qui fait par jour 1 once & environ 3 gros, ou preſque le double du poids de la plante. Quoique toutes les plantes ne perdent pas autant, en général la plupart dépenſent par la tranſpiration autant qu'elles pèſent.

On peut déduire de-là l'énorme quantité d'eau qu'une

forêt

forêt conſidérable répand dans l'air, & la grande quantité abſorbée en été par les plantes : cette conſommation des plantes eſt ſi forte l'été, que l'eau de pluie, qui en hiver forme des ruiſſeaux, les laiſſe à ſec dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, pendant leſquels il pleut le plus.

Cette tranſpiration, à la vérité, diminue en proportion du froid : elle eſt à la fin d'Octobre, à celle du commencement d'Août, dans le rapport de $2\frac{1}{2}$ à 9, ou environ le quart de cette dernière.

Si à préſent on enviſage l'évaporation immenſe qui ſe fait de la ſurperficie des mers, quels amas d'eau ne doivent-elles pas fournir à l'air ? M. Halley, par des moyens ingénieux, a montré que la mer Méditerranée exhaloit 52 milliars 800 millions de tonnes d'eau dans un jour d'été, ſans le concours d'aucun vent; l'effet du ſoleil & des vents ajoutent infiniment à ce calcul : ce travail de M. Halley, appliqué au vaſte océan qui remplit les deux tiers de la ſurface de ce globe, fournit des volumes d'eau qui ſont plus que ſuffiſans pour couvrir par le moyen des pluies, des neiges, &c. toutes les terres, chaque année, de 25 à 30 pouces d'eau, & former les ſources, les ruiſſeaux, les rivières & les fleuves; faut-il encore ajouter à cette évaporation celle des fleuves, des rivières, des lacs, des marais, des terres & de nos feux artificiels.

L'eau réduite en vapeurs occupe en cet état un volume quatre mille fois plus grand que celui qu'elle occupoit ſous ſa forme naturelle.

Un eſpace d'un pied-cube d'air, peut ſoutenir une once d'eau réduite en vapeurs.

Une chaleur de 80 degrés du thermomètre de M. de Reaumur, réduit l'eau en vapeurs, qui ſe diſſipent dans

l'air par leur légèreté reſpective; l'eau qui a contracté ce degré de chaleur, & contenue dans des endroits d'où elle ne peut s'échapper, eſt capable de produire des effets prodigieux.

La chaleur du ſoleil & de la terre volatiliſe l'eau à un bien moindre degré; l'air & les vents ſur-tout, même ceux qui ſont froids, ont également cette propriété.

L'évaporation de l'eau eſt d'autant plus grande & s'élève davantage dans l'atmoſphère, que le ciel eſt plus ſerein, l'air plus peſant, & qu'il règne plus de ſéchereſſe ſur la ſurface de la terre. Cette évaporation eſt plus conſidérable l'été que l'hiver par le concours de la chaleur du ſoleil, qui cependant y contribue moins que l'air & les vents: plus cette vapeur eſt ſubtile & raréfiée, plus elle s'élève & ſe répand dans de vaſtes eſpaces, qui donnent la facilité aux parcelles d'eau de s'éloigner les unes des autres, & de ne produire aucune humidité ſenſible: l'atmoſphère eſt alors chargée de la plus grande quantité d'eau, ſans troubler la tranſparence du ciel.

Comme le poids de l'air & la chaleur, pendant l'été; ce même poids, avec une augmentation de denſité, pendant l'hiver, contribuent à la plus grande élévation des principes aqueux dans l'atmoſphère; de même cette peſanteur, avec les cauſes conjointes diminuant, les principes d'eau ſe ſéparent de l'air, s'abaiſſent, ſe rapprochent, forment des vapeurs épaiſſes & les nuages: ces nuages ſe tiennent à des hauteurs différentes & proportionnées à la peſanteur & à la denſité de l'air. Ils ſe maintiennent dans cet équilibre juſqu'à ce que des vents contraires ou froids, & une plus grande légèreté de l'air rapprochent davantage les parcelles d'eau, les joignent, les groſſiſſent; par-là diminuant de ſurface, elles deviennent plus peſantes, & tombent en forme de pluie

fine. Lorſqu'elle ſe forme dans des régions très-élevées, elle occupe des eſpaces fort étendus : en tombant, elle ſe trouve de diſtance en diſtance dans des eſpaces plus étroits, où elle eſt rapprochée & reſſerrée, & les gouttes ſe touchant & s'uniſſant deviennent d'autant plus groſſes qu'elles tombent de plus haut : elles ont quelquefois, en été, juſqu'à trois lignes de diamètre : en Nigritie, on en voit qui ont un pouce.

Si les principes d'eau ſe réuniſſent dans un air froid, au terme de la congélation ou au-deſſous, il ſe forme alors des petits glaçons dont l'aſſemblage affecte différentes figures, & tombent par leurs poids ſous le nom de *neige.* Les flocons en ſont d'autant plus gros, que plus de parcelles de neige ſe joignent dans la chute & qu'elle ſe fait de plus haut : la fineſſe & la légèreté de la neige dépend beaucoup de la moindre humidité & du calme de l'air ; on en trouve quelquefois dont le volume de douze pouces ſe réduit à un pouce d'eau : ordinairement ſix pouces de neige fourniſſent un pouce d'eau.

Les grêles qui, en ſurvenant inopinément pendant l'été, détruiſent les moiſſons & endommagent les vignes, paroiſſent ſe former dans la couche ſupérieure de l'atmoſphère, qui eſt toujours glacée à la hauteur d'une lieue. Les gouttes d'eau qui s'y ſont raſſemblées, communiquent leur froid, en tombant, à d'autres gouttes qu'elles glacent & auxquelles elles ſe joignent : elles acquièrent de cette façon une groſſeur qui égale celle d'une noix, même d'un œuf de poule, & approchent quelquefois du poids d'une livre ; la groſſe grêle eſt ordinairement anguleuſe ; celle du mois d'Avril qui eſt plus petite, eſt plus arrondie ; les nuages qui les annoncent, ſont fort élevés, paroiſſent petits, blanchâtres,

lumineux, s'étendent, deviennent plus grands & noirs à mesure qu'ils s'approchent de la terre.

On observe presque journellement, sur-tout au commencement de l'été & pendant cette saison, deux météores aqueux, le serein & la rosée; le premier se fait apercevoir après le coucher du soleil, par une humidité légère qui se communique aux corps exposés à l'air; le second se remarque le matin, par des gouttes sur les plantes & ailleurs; l'un & l'autre doivent leur origine au refroidissement de l'atmosphère par l'absence du soleil; l'humidité de l'air jointe aux vapeurs de la terre & à la transpiration des plantes, raréfiée pendant la chaleur du jour, se condense la nuit, se rapproche & tombe insensiblement; plus l'air se refroidit la nuit & plus cette humidité est remarquable: elle n'a pas lieu, lorsque le thermomètre ne baisse que d'un ou de deux degrés, ou lorsqu'il règne un vent de nord qui dessèche & absorbe les vapeurs. Ces vapeurs ne sont quelquefois communiquées que par la terre & les plantes.

En hiver, les vapeurs aqueuses, vers la surface de la terre, se manifestent ordinairement sous la forme de brouillards, parce que le froid de l'air condense promptement les vapeurs, & ne leur permet pas de s'élever beaucoup. Lorsque le froid augmente, le brouillard se gèle & s'attache à tout ce qu'il rencontre, forme cette sorte de gelée blanche qu'on nomme *givre.*

Les effets plus marqués de la pluie sont de purifier l'air, de le décharger des matières hétérogènes qui s'y amassent pendant la chaleur & la sécheresse, & dont la surabondance corrompant l'air, causeroit des maladies épidémiques; elle procure aussi un rafraîchissement & modère la chaleur; elle est encore propre à ramollir la terre, humecter & développer les germes, augmenter

la souplesse des plantes, étendre les principes de la sève & faciliter sa distribution dans les racines, la tige, les branches, les feuilles; elle porte avec elle des parties subtiles & fécondes.

Après la pluie, on remarque plus de transparence dans l'air, on voit plus distinctement les objets & de plus loin; on respire plus aisément.

Il arrive lorsque les pluies sont froides, qu'elles retardent les progrès de la végétation & la maturité des fruits, ou lorsqu'elles sont surabondantes, qu'elles noient, gâtent, pourrissent les végétaux; forment des eaux croupissantes, & répandent ensuite dans l'air une humidité nuisible aux animaux en relâchant leurs fibres, diminuant la transpiration, & introduisant dans leurs humeurs un mélange de corpuscules putrides.

La neige, en couvrant les terres pendant l'hiver, défend les sémences & les racines de l'air glacial, & se fondant au printemps, contribue, ainsi que les pluies, à la fertilité.

Tout ce qui vient d'être dit, prouve évidemment la quantité prodigieuse d'eau, dont l'air est chargé: précédemment il a été fait mention de la matière du feu, qui lui est principalement communiquée par le soleil; indépendamment de ces deux principes, je remarquerai succinctement que l'air contient de toutes les substances qui se rencontrent à la surface de la terre, des esprits volatils, fermentés, acides; des parties volatiles & aromatiques des plantes; des gommes, des résines qu'elles fournissent; des huiles, qui toutes acquièrent, dans des espaces de temps plus courts ou plus longs, une propriété volatile; les exhalaisons de toutes les substances des corps des animaux, dont il ne reste dans leur putréfaction, qu'une très-petite

portion de terre fixe ; de toutes les matières végétales, pourries, qui dégénèrent également en une petite portion de terre; des parties ſalines , volatiles & fixes; les ſels natifs & fixes ayant la propriété de ſe volatiliſer à la longue , comme le démontrent les pluies ſalées qu'on remarque quelquefois ſur mer; des ſubſtances bitumineuſes, métalliques, terreſtres que vomiſſent & répandent les volcans : on en compte plus de trois cents dans les différens continens. En faiſant attention à la volatilité des demi-métaux, on ſera convaincu que l'air en eſt chargé; la même conſidération ſur les procédés chimiques qui volatiliſent les métaux, même l'or & l'argent, ne laiſſera pas douter de leur mélange dans l'air; la terre même peut être rendue volatile par l'action du feu : on en a la preuve dans la ſuie de cheminée, dont l'on peut tirer beaucoup de terre.

En méditant ſur la variété & la quantité des matières hétérogènes qui flottent dans l'air, on trouvera un phlogiſtique abondant qui ajoute à la vertu électrique démontrée dans les nuées pour former les éclairs, les tonnerres & les foudres; on concevra plus aiſément ces météores ignés & aériens qui ſe montrent quelquefois dans nos climats, mais qui ſont plus communs dans ceux du nord : j'entends les aurores boréales, quoique M. de Mairan n'admette que les rayons ſolaires pour cauſe de ce phénomène; les pluies de feu, telle que celle de Châtillon-ſur-Seine, qui tomba juſqu'à terre en bluettes étincelantes, rapportée en 1695, par l'Académie des Sciences; ainſi qu'une autre pluie arrivée peu de jours après, épaiſſe, viſqueuſe, puante, de couleur rouſſâtre, reſſemblant à du ſang, dont les murs de Châtillon furent marqués. De pareils faits ſe trouvent dans les Nouvelles littéraires & ailleurs. Il

tomba en Irlande, en 1695, une pluie graſſe & viſqueuſe qui ne ſe ſécha qu'au bout de quinze jours, en noirciſſant. On trouva du ſoufre, en 1699, le long des vaiſſeaux de Coppenhague, après une groſſe pluie, qui en avoit fortement l'odeur. En 1721, on remarqua auſſi une pluie de ſoufre à Brunſwik. Il eſt fait mention dans les Tranſactions Philoſophiques, d'une roſée fétide, qui avoit une conſiſtance ſemblable à celle du beurre. Toutes les propriétés ſingulières de la roſée, rapportées par les Auteurs, ſont autant de preuves de la variété des matières mélangées avec l'air. En quelques endroits de l'Amérique, il y eſt ſi rongeant, qu'il conſume les pierres, les tuiles, les métaux.

On peut conclure de ces obſervations, que de même que l'air reçoit tous les corpuſcules qui exhalent de la ſurface de la terre, la terre également reçoit tous ceux qui tombent de l'atmoſphère, & qu'il y a entre ces deux élémens une circulation de toutes les ſubſtances, & une diſtillation qui s'entretient ſans ceſſe.

Les différentes combinaiſons qui ſe produiſent dans l'air, ne ſont-elles pas des cauſes auſſi fréquentes des maladies épidémiques qui affligent le genre humain & les beſtiaux, que celles qui prennent naiſſance dans les villes & les campagnes par un grand nombre de circonſtances, & ſur-tout à la ſuite d'un air humide & chaud qui putréfie & exalte les matières animales & végétales, lorſqu'il n'eſt pas renouvelé par les vents? On eſt porté à le croire, en ſuivant certaines maladies qui ont paru, & ſe ſont communiquées ſucceſſivement de contrées en contrées fort au loin. On a eu occaſion d'en remarquer quelquefois à Straſbourg, il eſt vrai qu'elles s'y montrent ou y naiſſent rarement. La grande propreté de la ville & des maiſons, le peu de ſépultures

qu'on y fait, diminuent le mauvais air. Sa poſition y contribue encore : elle eſt au milieu d'une grande plaine, étendue au nord-eſt juſqu'aux confins de la baſſe Alſace, & au ſud-oueſt, aux deux tiers de la haute Alſace. Cette grande ouverture favoriſe beaucoup l'accès & le jeu des vents; les montagnes ſont à quatre lieues de ſa droite & de ſa gauche; le Rhin, fleuve étendu & rapide, coule à une petite demi-lieue de ſes murs ; une rivière lave ſon intérieur : nouvelles cauſes qui contribuent à la ſalubrité, ſoit par le mouvement des eaux qui ſe communique à l'air, ſoit par le tranſport hors de la ville des immondices qu'elles reçoivent. De tout temps, on a reconnu que les villes qui ſe trouvent dans le voiſinage des fleuves, ſont toujours plus ſaines.

Avant de finir ce chapitre, je crois ne devoir pas omettre les notions les plus générales ſur les vents.

Le vent eſt un air agité, qui ſe meut avec plus ou moins de vîteſſe dans une direction déterminée. Dans les grands orages, on a eſtimé que la vîteſſe du vent parcouroit un eſpace de 66 pieds par ſeconde, & environ quinze lieues par heure. Un vent ordinaire peut parcourir cinq lieues dans une heure ; il y a des vents plus lents, qui font à peine une demi-lieue dans ce temps.

Les vents ſont dans l'atmoſphère ce que ſont les courans dans la mer.

Les quatre vents principaux, ſont l'eſt, l'oueſt, le nord, le ſud ; on en compte quatre collatéraux qui tiennent le milieu, le ſud-eſt, le ſud-oueſt, le nord-eſt & le nord-oueſt; & vingt-quatre autres, qui dérivent des premiers & des ſeconds vents.

On diſtingue trois ſortes de vents ; les uns qu'on nomme *conſtans* ou *alizés*, comme celui qui ſouffle continuellement

continuellement d'orient en occident sous la Zone torride; les seconds sont périodiques, comme les mousſons dans les Indes, qui ont une direction ſud-eſt depuis Octobre juſqu'en Mai, & nord-oueſt depuis Mai juſqu'au mois d'Octobre : le vent de terre qui s'élève toujours le matin, & celui de mer qui s'élève le ſoir, peuvent être rangés dans la même claſſe, ainſi que le vent des côtes de la Méditerranée; celui-ci, pendant les chaleurs, s'élève tous les jours périodiquement, lorſque le temps eſt calme & ſerein, à huit ou neuf heures du matin, augmente juſqu'à midi, & reſte dans ſa plus grande force juſqu'à trois heures; enſuite il diminue & tombe totalement vers les cinq ou ſix heures du ſoir : la force eſt moindre à meſure qu'il s'éloigne de la mer; à peine eſt-il ſenſible au-delà de ſix à ſept lieues dans les terres *. Les vents de la troiſième eſpèce s'appellent *variables*, ne ſuivant aucune règle pour les temps, les durées, les vîteſſes & les directions.

Les Phyſiciens rapportent différentes cauſes des vents : la principale, & qui paroît la mieux fondée, eſt le mouvement diurne de la terre joint à l'action du ſoleil : ſes rayons raréfiant alternativement l'air des deux ſuperficies du globe, dans les vingt-quatre heures, produiſent le vent alizé qui règne toujours entre les deux Tropiques; cette même chaleur du ſoleil ſe communiquant d'un Tropique à l'autre, raréfie l'air de l'hémiſphère où il ſe trouve, augmente ſon reſſort, le charge des exhalaiſons aqueuſes qu'il attire; en augmentant le poids & le volume d'une partie de l'atmoſphère, elle fait refluer l'air vers l'hémiſphère oppoſé, & procure les vents périodiques qui règnent pendant ſix mois dans les climats ſeptentrionaux. Le ſoleil enſuite paſſant pendant

* Voyez le Mémoire de M. Fournier.

les ſix autres mois, du côté méridional, y produit le même effet. Le vent des côtes de la Méditerranée peut bien ſervir de preuve aux cauſes que l'on vient de déduire. A meſure que l'atmoſphère ſe raréfie, vers les neuf heures du matin, par l'action du ſoleil, & ſe charge des évaporations de la mer, le vent augmente & diminue en proportion de l'éloignement du ſoleil & de ſa moindre action.

On peut ajouter à cette cauſe tout ce qui dérange l'élaſticité de l'air, qui tend perpétuellement à l'équilibre, & forme par-là un principe de mouvement; 1.° l'abaiſſement des nuages, leur jonction, les groſſes pluies qui, en preſſant l'air vers la terre, l'obligent à refluer & à s'écouler promptement; 2.° la putréfaction des végétaux en automne, par un temps chaud & humide, peut dégager une aſſez grande quantité d'air pour augmenter le volume de l'atmoſphère & en déranger l'équilibre; 3.° les vents impétueux, qui ſortent de certaines cavernes, doivent encore imprimer leur mouvement à l'atmoſphère. Les vents irréguliers & accidentels naiſſent de ces trois cauſes & de l'inégalité de la chaleur dans différentes parties de l'atmoſphère, ainſi que des chaînes de montagnes qui détournent les vents de leurs directions, & leur donnent celles des côtes & des gorges.

M. d'Alembert propoſe les cauſes générales ſuivantes: le ſoleil & la lune étant cauſe du flux & reflux, ils ne peuvent agir ſur les eaux de la mer ſans agir ſur l'air qui eſt plus aiſé à émouvoir: il conſidère ces deux aſtres comme corps attirans en raiſon directe de leurs maſſes & inverſe du carré de leurs diſtances: il démontre que de l'action du ſoleil & de la lune, naît le vent d'eſt continuel de la Zone torride; & par la

même formule, il donne encore la raiſon des vents d'oueſt fréquens dans les Zones tempérées, & des violens ouragans entre les deux Tropiques: il faut voir les preuves dans le Mémoire même de M. d'Alembert.

Le vent agit par ſon mouvement qui produit un frottement ſur nos corps; il leur imprime les qualités de froid, d'humidité, de ſéchereſſe : on peut l'enviſager comme une eſpèce de douche d'air, dont les ſurfaces ſe renouvellent en proportion de ſa vîteſſe. Il eſt aiſé d'apercevoir l'inconvénient d'être long-temps expoſé aux vents, dont les plus chauds étant toujours de pluſieurs degrés inférieurs à la chaleur naturelle du corps humain, reſſerrent les pores & arrêtent la tranſpiration.

Les vents en général ſervent à tranſporter & diſtribuer les nuages pour arroſer & fertiliſer les différentes parties de la terre; ce ſont eux également qui les diſſipent & contribuent à rétablir la pureté de l'air & la ſérénité du ciel : ils nous tranſmettent encore le chaud, le froid, les mélanges ſalutaires ou dangereux des climats éloignés, & des vents contraires ſurvenant enſuite, changent ces diſpoſitions de l'atmoſphère.

Le vent du nord eſt froid & produit les gelées; il règne ordinairement pendant l'hiver, mais plus rarement à Straſbourg que les autres vents : le vent du ſud eſt chaud, ſouffle plus l'été, procure ſouvent des nuages & quelquefois des orages; pendant l'hiver il adoucit le froid & procure les dégels : on remarque qu'il eſt particulièrement préjudiciable à la tête & aux nerfs. Le vent d'eſt, qui eſt ſec, diſſipe les nuages & ſouffle plus ſouvent pendant les beaux jours d'été & d'hiver : il eſt contraire aux tempéramens ſecs, aux mélancoliques & atrabilaires. Le vent d'oueſt produit les temps couverts, amène les nuages & les pluies,

forme les ouragans & les vents impétueux ; & cependant il occaſionne moins de maladies que les autres vents ; il ſouffle fréquemment ici, ſur-tout au printemps & en automne. On peut rapporter aux vents les effets de l'air froid, chaud & humide, dont il a déjà été fait mention.

Récapitulation. En rapprochant la plupart des détails répandus dans la première partie de ce Mémoire, & en conſidérant que la ville de Straſbourg eſt ſituée à une demi-lieue du Rhin, dans la partie la plus baſſe du terrain, entre les montagnes Noires & les Vôges, dont le ſol eſt arroſé de pluſieurs rivières, de ravins, de foſſés & de marais ; il en réſulte ſenſiblement que l'air doit y être très-humide : le territoire du nord eſt le ſeul qui eſt ſec ; tous les autres ſont d'autant plus aqueux, qu'ils approchent davantage des rives du Rhin. Cette humidité eſt notable par l'obſervation de l'hygromètre & du baromètre : ſouvent ce dernier eſt bas, & le premier indique l'humidité ; le temps néanmoins eſt beau & le ciel ſerein ; ce qu'on ne peut imputer qu'à la diminution du reſſort de l'air par la quantité d'eau dont il eſt chargé. Cette remarque ſe préſente communément en été lorſqu'il règne un vent d'oueſt, même de ſud : on l'obſerve rarement par un vent de nord ou d'eſt, qui ſont plus ſecs.

Dans la ſeconde partie, on a vu qu'en général les eaux de puits, qui ſervent à la boiſſon & à la préparation des alimens, ſont plus ou moins crues, épaiſſes & moins diſſolvantes. On trouve, il eſt vrai, quelques puits dont les eaux ſont plus légères & meilleures ; mais je n'en connois aucune qui ſoit comparable à la légèreté de la rivière d'Ill, lorſqu'elle a une hauteur médiocre : cette dernière d'ailleurs eſt moins pure & légère que

l'eau du Rhin, qui eſt plus étendue par ſon volume & plus fouettée par le mouvement & la rapidité de ſes flots.

J'ai déjà remarqué que l'humidité de l'air diminuoit la tranſpiration, relâchoit les fibres, ralentiſſoit le mouvement des liqueurs, d'où naiſſoient leur épaiſſiſſement, leur abondance, les embarras & les obſtructions des vaiſſeaux, l'empâtement des viſcères & les fièvres.

D'un autre côté, une eau dure & chargée, telle que celle de la plupart de nos puits, ſur-tout lorſque les eaux ſont baſſes pendant les chaleurs, eſt moins propre à la digeſtion, à diſſoudre & faciliter le mélange des ſubſtances différentes, graſſes & aqueuſes; amortir les ſpiritueux, les acides, les âcres: elle forme un chile groſſier, mal préparé, qui, par ſon ſéjour dans l'eſtomac & les inteſtins, fermente, produit des indigeſtions nidoreuſes, acides; des peſanteurs d'eſtomac, des vents, des gonflemens de ventre, des coliques, des diarrhées : ce même chile paſſant dans le ſang s'y mêle difficilement, exige plus d'action de la part des vaiſſeaux pour être diviſé & rendu analogue à la maſſe, y entraîne une lenteur viſqueuſe, qui ſe communiquant à la lymphe & à la ſéroſité, engorge leurs vaiſſeaux.

Ces deux cauſes réunies agiſſent & manifeſtent leurs effets, notamment dans le mois d'Août & quelquefois dès le mois de Juillet, lorſque les chaleurs continuées du mois de Juin ont précédé ; on voit paroître alors des fièvres intermittentes, qui ſont d'autant plus ou moins nombreuſes, que les chaleurs ont été plus fortes, & qu'il ſurvient des pluies plus froides : ces fièvres ſont les maladies conſtantes de l'automne, & peuvent être conſidérées comme endémiques du pays; elles continuent juſque vers le commencement du mois de

Décembre, & ne diminuent qu'après les premières gelées.

L'été de 1763, dont les mois de Juin & de Juillet furent très-chauds, fournit une si grande quantité de fièvres intermittentes, qu'il entroit chaque jour, sur une garnison de seize bataillons & de six escadrons, jusqu'à cinquante, soixante & même quatre-vingts malades : sur le nombre de mille malades, il y en avoit plus de huit cents attaqués des fièvres tierces & peu de fièvres quartes. Les années 1764 & 1765, ont donné moins de malades; mais on a observé le même rapport des fièvres intermittentes aux autres maladies : ces fièvres ont régné pendant tout l'hiver & le printemps de 1765, qui ont été peu froids & très-humides.

Il paroît qu'on en peut fixer la cause prochaine au relâchement des fibres & à l'épaississement des humeurs, qui forment des embarras dans les vaisseaux capillaires : lorsque ces embarras, gagnant de proche en proche, sont parvenus au point de gêner la circulation dans les vaisseaux sanguins; il s'y forme une surcharge d'humeurs qui excite & augmente le mouvement systaltique des vaisseaux & la force du cœur : tant que les causes de cette lenteur visqueuse subsistent, les embarras se renouvellent périodiquement, quoique détruits à chaque accès par l'action des vaisseaux, les frottemens & la chaleur de la fièvre.

Les causes éloignées sont 1.° l'humidité de l'air dépendante de la chaleur du soleil, qui le charge de vapeurs aqueuses, lesquelles se rapprochent le soir, forment le serein toujours nuisible à Strasbourg, par l'arrêt de la transpiration & le relâchement qu'il entraîne ; 2.° les vices de digestion, occasionnés par

la quantité ou la qualité des alimens, & ſur-tout par la nature des eaux; 3.° les choſes non naturelles, qui peuvent toutes concourir d'ailleurs à donner de la viſcoſité aux humeurs.

Les Soldats de la garniſon ſont plus ſujets aux fièvres intermittentes que les Officiers & les Bourgeois, parce qu'ils ſont plus en butte aux cauſes dont l'on vient de faire mention; d'ailleurs ils ſont privés de liqueurs fermentées, qui aident les digeſtions & donnent du reſſort à l'eſtomac & aux fibres du corps, pour faciliter les ſecrétions & les excrétions: leur habillement, qui ſont les mêmes l'été que l'hiver, ne les défendent point des effets du ſerein & du froid de la nuit, lorſqu'ils ſont en faction: on remarque que les ſentinelles des remparts, depuis la Porte-blanche juſqu'à la Citadelle, contractent plus aiſément la fièvre: c'eſt le côté du Rhin; & les foſſés de cette partie ſont très-marécageux.

Il ſeroit avantageux d'obliger les ſentinelles de nuit, de porter des capottes vers la fin du mois d'Août, lorſque les nuits commencent à devenir froides, & empêcher les Soldats de garde de ſe coucher pendant le jour ſur l'herbe, où ils contractent une humidité nuiſible: on diminueroit beaucoup le nombre des malades, ſi on faiſoit porter des gilets aux Soldats dès que les fièvres commencent à paroître.

Ces fièvres exigent peu de ſaignées; l'émétique eſt plus néceſſaire, ainſi que les purgations répétées, afin d'évacuer les matières glaireuſes & bilieuſes, qui ſont abondantes: les décoctions apéritives, les potions ſalines, la liqueur de terre foliée de tartre, conviennent après les premières évacuations: on termine le traitement par l'uſage du quinquina, joint aux inciſifs & aux laxatifs.

Par le mauvais régime des malades & les rechutes, ces fièvres laissent des obstructions & un relâchement de fibres, qui produisent des cacochimies, des leucophlegmaties, des hydropisies ascites : on guérit les premières par les remèdes antiscorbutiques : les hydropisies cèdent plus difficilement : les médicamens qui réussissent le mieux, sont la potion & le bol hydragogues, la décoction diurétique, le vin scillitique, la décoction de genêt, le vin calybé du formulaire de M. Richard de Hautesierk ; l'oximel colchique dont on a fait usage, a jusqu'à présent agi avec moins d'efficacité que le vin scillitique & la décoction de genêt.

Je n'entre point dans le détail des fièvres continues, putrides, malignes, des cours de ventre, des dyssenteries, des rhumatismes, des maux de gorge, des pleurésies, fausses-pleurésies, des péripneumonies, qui naissent irrégulièrement selon les constitutions froides, sèches, chaudes des temps & des saisons, très-variables dans ce pays. Les observations & la description de ces maladies exigeroient trop d'étendue, & passeroient les bornes que je me suis proposées.



PRÉCIS

PRÉCIS SUR LA NATURE ET LES EFFETS DES EAUX DE SPA.

Par M. de HORNE, Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi, de l'Hôpital militaire de Verdun & de l'Armée, faite pendant ſon ſéjour à l'Armée.

LES Eaux de Spa ſont martiales & alkalines; elles ſont plus légères & plus froides que l'eau commune, & même que l'eau de pluie; ces qualités ſont néanmoins différentes, relativement aux ſources qui les produiſent, & à la quantité & qualité reſpectives de leurs principes.

La plus légère de toutes les eaux de Spa eſt celle de la Sauvinière; après la Sauvinière, c'eſt le Tonnelet, enſuite le Vatroz & la Géronſtère; l'eau du Pouhon eſt la plus peſante de toutes.

Ces eaux deviennent d'autant plus peſantes qu'elles ſont plus long-temps expoſées à l'air; mais cela eſt général à toutes les eaux minérales, & ne provient que de l'évaporation des parties d'air, qui en tenant celles de l'eau plus écartées les unes des autres, rendoient le mélange plus rare : les bulles aériennes paroiſſent ſur-tout aux côtés de la bouteille dans laquelle on verſe de la Géronſtère; mais elles s'effacent peu à peu.

La ſource la plus froide des eaux de Spa eſt celle du Tonnelet; la Géronſtère & la Sauvinière ne le ſont pas tant, le Pouhon l'eſt encore moins, & le Vatroz eſt à cet égard ſemblable à l'eau commune.

Les eaux de Spa contiennent un ſafran de mars apéritif, ou des particules de fer extrêmement diviſées,

& du ſel alkali qui les tient en diſſolution ; ce ſont-là les particules agiſſantes de ces eaux, & celles qui conſtituent principalement la différence de leurs qualités & de leurs opérations.

Le Pouhon contient plus de ſafran de mars apéritif & de ſel alkali que toutes les autres fontaines ; car dans la même quantité donnée, la Sauvinière contient plus de moitié moins de fer & un tiers moins de ſel ; la Gérouſtère ne contient guère plus d'un tiers de parties ferrugineuſes & un quart moins de ſel ; le Tonnelet ſeulement le quart de fer & la moitié de ſel ; le Vatroz enfin ne contient que la ſeptième partie de fer & la moitié de ſel.

Ces notions préliminaires ſuffiſent pour s'inſtruire du rapport qu'il y a entre les fontaines de Spa, pour juger de leur différence & de leur conformité, & pour eſtimer ſûrement leur action & leur valeur.

On trouvera dans la deſcription ſommaire de chaque fontaine, ce qui conſtitue ſon eſſence particulière & les règles d'application les plus conformes à la raiſon & à l'expérience.

Le Pouhon.

La fontaine du Pouhon, ſituée dans le bourg même de Spa, produit abondamment une eau claire, ferrugineuſe très-pénétrante : chaque livre contient quatre grains de ſafran de mars apéritif, & un grain ½ de ſel alkali très-blanc ; cette eau a coutume d'aſſoupir ceux qui en boivent : elle ſe tranſporte aiſément, & c'eſt même la ſeule des eaux de Spa qui ait cette propriété.

La Sauvinière.

La Sauvinière, diſtante d'une demi-lieue de Spa du côté de l'orient, eſt ſituée ſur une petite montagne ; chaque livre de cette eau ne fournit à l'analyſe qu'un grain & trois quarts de grain de ſafran de mars, & qu'un grain de ſel ; c'eſt une eſpèce d'eau de Pouhon

affoiblie, qui conſéquemment convient mieux aux eſtomacs débiles, aux obſtructions invétérées, aux engorgemens de vieille date où les viſcères ſont ſurchargés d'une grande quantité de ſucs épaiſſis, & qui en général peut être comme une préparation avantageuſe aux ſecours énergiques qu'on a lieu d'attendre du Pouhon; elle produit même des effets à peu près ſemblables quand on en boit long-temps, & elle acquiert par-là une valeur égale, quelquefois même ſupérieure; elle ſe tranſporte plus difficilement.

La Gérouſtère, diſtante d'une lieue de Spa, eſt ſituée entre l'orient & le midi dans un bois aſſez clair, où elle ſort d'un rocher. elle contient des particules ſulfureuſes très-diviſées, mais qui cependant ſe raſſemblent quelquefois à ſa ſurface en forme de pellicules; elle contient également des principes martiaux & ſalins; mais chaque livre ne contient qu'un grain & demi de rouille de fer, & un grain & un ſeptième de grain de ſel alkali. La Gérouſtère eſt ſi pénétrante qu'elle enivre les premiers jours; mais la mobilité & la ténuité de ſes particules élaſtiques qui produit cet effet, le rend de peu de durée: elle ne peut ſe tranſporter même à Spa, ſans perdre étonnamment de ſa qualité & de ſon prix. La Gérouſtère.

Le Tonnelet eſt à une demi-lieue de Spa du côté de l'orient, & à peu de diſtance de la Sauvinière: ſon eau ſort d'un tonneau qui lui a donné ſon nom; le terrain d'alentour eſt ſpongieux: cette eau contient, dans chaque livre, un grain de ſafran de mars & les trois quarts d'un grain de ſel alkali; cette fontaine eſt peu fréquentée, & ſon eau n'eſt guère en uſage à Spa. Le Tonnelet.

Le Vatroz, peu éloigné du Tonnelet, eſt également ſitué ſur un terrain marécageux de difficile accès; chaque Le Vatroz.

livre contient un peu plus de demi-grain de ſafran de mars & un grain de ſel alkali : elle tient le ventre libre, & purge quelquefois même aſſez fortement ; ce qu'on ne peut attribuer ni à la qualité, ni à la quantité des principes qu'elle contient, & que l'analyſe chimique découvre ; mais plutôt à ſes parties aqueuſes conſtituantes, émollientes ou onctueuſes qui adouciſſent & relâchent les fibres de tout le canal inteſtinal : le propre poids & la quantité d'eau qu'on introduit dans l'eſtomac, concourt à rendre cet effet d'autant plus conſtant ; & il en réſulte, par un mécaniſme naturel, plus de facilité dans les ſécrétions du bas-ventre, ce qui augmente la quantité des humeurs excrémentitielles : l'eau de la Seine opère ſouvent un effet à peu près pareil, & par les mêmes raiſons.

Les principes de toutes ces eaux ont été ſuffiſamment reconnus par l'analyſe chimique qu'on en a faite ; mais ce qui conſtitue principalement leur vertu, ce ſont des parties aériennes très-ſubtiles, roides, élaſtiques, d'où réſulte un mouvement intrinsèque très-viſible, & une eſpèce d'exploſion de particules pétillantes & ſpiritueuſes, qui portent à l'odorat la plus vive impreſſion.

Les eaux de Spa remédient aux rougeurs des yeux, aux maux de tête ſpaſmodiques invétérés, aux vertiges : elles ſont ſupérieurement toniques & ſtomachiques ; elles guériſſent les obſtructions du foie, de l'eſtomac, de la rate, du méſentère, & en débarraſſant les viſcères des ſucs épaiſſis & dépravés qu'ils contiennent, elles forment un remède ſûr contre la mélancolie, ou au moins contre la diſpoſition à cette maladie ; elles débarraſſent les reins des ſables qui s'y trouvent ; elles inciſent & diviſent les matières viſqueuſes & glaireuſes qui embarraſſent les uretères & les baſſinets des reins ; elles tuent les vers, &c.

Les fontaines de Spa contiennent en général à peu près les mêmes principes ; c'eſt donc à la quantité proportionnelle des matières martiales & ſalines qu'on doit principalement attribuer leur différence ; ainſi le Pouhon qui en réunit le plus, paſſe à bon droit pour la plus forte : la Sauvinière ſuit ; & le Tonnelet, quoique peu fréquenté, n'a guère moins d'énergie qu'elle ; le Vatroz a en outre la propriété de tenir le ventre libre ; mais la Gérouſtère ne peut être confondue avec toutes les autres : quoique par l'analyſe chimique elle tienne un rang après la Sauvinière, elle produit des effets bien plus prompts & bien plus ſubtils, qu'on doit ſans doute au développement & à la volatilité de ſes parties ſulfureuſes, ce qui la rend plus pénétrante, plus mobile, plus élaſtique même que celle du Pouhon ; d'où s'enſuit une action plus aiſée & plus ſûre pour la réſolution des humeurs viſqueuſes, glutineuſes ou ſimplement épaiſſies qui forment le premier état des obſtructions quelconques. Moins chargée de parties martiales & terreſtres, cette eau n'aura peut-être pas la propriété de redonner auſſi puiſſamment aux fibres le reſſort communément perdu par la diſtenſion qu'elles éprouvent de la part des ſucs ſurabondans ou épaiſſis ; mais comme cet effet ne doit être que ſecondaire, & que par une action précédente ſur les liquides, il faut en détruire la cohéſion & l'épaiſſiſſement avant de remédier au défaut des ſolides qui en eſt réſulté, l'eau du Pouhon procurera ce dernier avantage que la Gérouſtère lui aura préparé ; & ces deux eaux, priſes méthodiquement, concourront ſûrement à la guériſon de la maladie, ce qu'une ſeule n'auroit peut-être pu opérer.

Ces différences, dans les eaux de Spa, qui paroiſſent au premier coup d'œil peu ſenſibles par la petite quantité

des ſubſtances poſitives que l'analyſe fournit, ſeront toujours intéreſſantes à un Médecin attentif qui juge la Nature autant par ſes développemens que par les états de comparaiſon qu'elle ſemble lui fournir; c'eſt ſon ſecret qu'il lui arrache en prenant pour guide ſes propres opérations.

C'eſt ſur cette maxime qu'on s'eſt conſtamment appuyé pour établir un point fixe de conduite pendant l'uſage des eaux de Spa; il eſt ſimple, d'une exécution facile, & on oſe ajouter indiſpenſable.

1.° Il eſt eſſentiel de faire quelques tours de promenade avant de boire les eaux, ce qui ne peut s'appliquer qu'au Pouhon, puiſque les autres fontaines, ſuffiſamment éloignées de Spa, exigent néceſſairement cet exercice; la raiſon ſeule démontreroit cette vérité quand l'expérience n'y concourroit pas : le mouvement qu'on ſe procure par-là, produit à toutes nos liqueurs une fluidité augmentée proportionnellement à la force des ſolides & à la quantité des liquides; les ſecrétions deviennent plus libres, plus énergiques; ſi la Nature pareſſeuſe avoit oublié quelques-uns de ſes devoirs, elle eſt comme réveillée & avertie par ce moyen; & les eaux trouvant les premières voies libres & plus diſpoſées à les recevoir, agiſſent avec toute l'action & l'efficacité qu'on en doit attendre.

2.° L'exercice eſt également néceſſaire après avoir bu les eaux: le plus avantageux de tous eſt celui du cheval & de la voiture; par les ſecouſſes uniformes qui en réſultent, les viſcères ſont continuellement agités; les humeurs qu'ils contiennent ſont, pour ainſi dire, reſſaſſées, & ces mouvemens leur impriment des déterminations différentes qui les éloignent des parties qu'elles ſurchargeoient; effet unique qu'aucun autre

exercice remplaceroit difficilement, & qui, s'il étoit mieux connu ou plus pratiqué, feroit un préfervatif fûr pour tous les vices de l'eftomac & des vifcères, qui reconnoiffent pour caufe l'embarras, l'engorgement ou l'épaiffiffement des liquides, l'inertie ou la foibleffe des folides; maladies très-fréquentes à ceux qui, par choix ou par état, fe livrent avidement à l'étude & au travail d'efprit trop continué : le corps privé du mouvement qui lui eft néceffaire, femble toujours vouloir revendiquer fes droits en nous avertiffant par des fentimens de malaife & des douleurs, du partage trop inégal que nous faifons de notre temps entre notre ame & lui. Les eaux minérales de l'efpèce de celles qu'on trouve à Spa, concourent à lever les embarras qui fuivent communément la continuité du défaut d'exercice; & c'eft un de leurs effets le plus fenfible.

3.° Il y a deux inconvéniens prefqu'également à craindre dans l'ufage des eaux de Spa; l'un eft de n'en point boire affez, & l'autre eft d'en boire trop : dans le premier cas, les eaux agiffent foiblement fur les liquides, & à peine les folides s'aperçoivent-ils de leur préfence, de forte qu'il n'en réfulte guère d'avantage; mais je n'admets pas l'opinion commune, qui veut qu'alors elles deviennent nuifibles; cela ne peut avoir lieu par aucune efpèce de raifon; mais dans le fecond cas les eaux prifes en trop grande quantité, diftendent l'eftomac, les inteftins & tous les vifcères, au point d'inquiéter fur la rupture des fibres; le moindre inconvénient qui pourroit réfulter de leur excès, feroit d'occafionner un relâchement, une inertie, une atonie dans les fibres, & par une fuite néceffaire un défaut d'action dans les organes qu'on avoit fouvent à rétablir & à fortifier; de-là réfultent des maux fans fin, dont les

eaux priſes avec modération ſeroient peut-être encore le ſeul remède. On préviendra ces dangers en ſuivant attentivement l'effet que les eaux produiſent ſur l'eſtomac ; ce qui fera juger de la quantité qu'il peut contenir ſans être trop diſtendu ; c'eſt dans ce cas ſur-tout qu'on doit s'établir ſon propre juge. En général, on ne peut guère prendre moins d'une livre d'eau le premier jour, & on en augmente inſenſiblement la quantité juſqu'au terme jugé le dernier, relativement à l'eſtomac : on raconte à ce ſujet des faits particuliers très-rares, & qui paroiſſent d'abord exagérés ; ce ſont conſéquemment des phénomènes incapables de ſervir de règle.

4.° Il faut boire les eaux le plus promptement qu'il eſt poſſible, trop d'intervalle entre chaque gobelet produiroit un inconvénient qui auroit du rapport avec celui qu'on vient de détailler précédemment, en parlant de la trop petite quantité ; l'eau agit par ſon poids & par les principes étrangers qu'elle contient, il faut donc un certain volume d'eau pour opérer quelqu'effet ſenſible, & on a lieu de le juger plus ſûr, à proportion de la quantité d'action que l'eau acquiert par ſon mélange avec les mixtes que la Nature lui a aſſociés.

5.° Les alimens convenables pendant l'uſage des eaux de Spa, ſont les viandes de boucherie de la meilleure qualité, bouillies, rôties ou grillées ; les poulets, pigeons, faiſans ou gélinottes ; les truites, brochets & écreviſſes ; les aſperges, l'oſeille, la chicorée & autres légumes de même genre : en général, il faut éviter les viandes ſalées, fumées, les œufs, les choux & autres alimens de difficile digeſtion, qui ſe raréfient trop dans l'eſtomac, ou qui en altèrent les ſucs par leur acrimonie ; c'eſt pour obvier au même défaut que le deſſert ne doit être compoſé que de fruits bien mûrs ou cuits, de fruits

de

de Provence les plus nouveaux, de confitures, de ſemences ou racines cordiales confites; le vin doit être auſſi bien mûr & dépouillé de toute ſa verdeur; ceux de Champagne & de Bourgogne rouges, ou de Pontac bien trempés, ſont très-convenables; ceux du Rhin & de Moſelle ont auſſi leur avantage, & méritent même la préférence dans bien des cas, ſur-tout lorſque la fibre eſt trop roide, la bile trop exaltée & les ſucs alkaleſcens.

6.° Il faut éviter, autant qu'il eſt poſſible, d'aſſocier aucun remède aux eaux de Spa, à moins que pris dans la claſſe des martiaux ou des ſels alkalis, ils ne puiſſent ſervir à en augmenter l'action, ou que l'eſtomac trop relâché n'eût beſoin d'un ſecours plus puiſſant; mais dans l'un & l'autre cas, il faut en uſer ſobrement pour ne point irriter les fibres, quand il ne s'agit que de leur donner du reſſort, & pour ne point changer mal à propos la liaiſon naturelle & la combinaiſon reſpective des différentes matières qui compoſent les eaux: c'eſt un ouvrage de la Nature qu'il n'eſt pas toujours prudent de déranger; d'ailleurs en ſe ſervant de remèdes étrangers on perd l'avantage de ſavoir jamais au juſte ce qui opère ou retarde la guériſon & l'effet poſitif des eaux.

7.° Il eſt des circonſtances où le lait combiné avec les eaux de Spa réuſſit ſupérieurement; de ſon mélange avec la Gérouſtère, il réſulte un remède ſavonneux, volatil, très-recommandable dans les affections nerveuſes, ſpaſmodiques, dans les fleurs blanches, dans l'aſthme humide & autres maladies du même genre: ce remède eſt unique dans la Nature, & l'art ne peut l'imiter qu'imparfaitement.

OBSERVATIONS DE MÉDECINE-PRATIQUE,

Faites pendant les mois de Septembre & d'Octobre 1764.

Par M. BETBEDER, Professeur royal de Médecine en l'Université de Bordeaux, & Médecin de l'Hôpital Saint-André.

1764. LES premiers jours du mois d'Octobre ont été très-beaux ; les vents ont presque toujours soufflé de l'est, ou de l'est-sud-est jusqu'au 17 ; les nuits étoient fraîches, les brouillards du matin & du soir de peu de durée ; & pendant le reste de la journée le ciel étoit serein & le soleil chaud. La fin du mois n'a pas été aussi tempérée, le vent a passé successivement, & souvent plusieurs fois pendant la journée, de l'ouest à l'ouest-nord-ouest & au nord, revenant régulièrement à l'ouest chaque soir ; il est survenu en même temps des pluies très-froides qui ont été abondantes pendant le reste du mois : la bize alors étoit fort pénétrante : il n'a cependant point paru d'autre maladie populaire que des diarrhées accompagnées de fièvre, & dont quelques-unes se sont converties en flux de sang ; mais elles étoient les produits des mauvaises digestions occasionnées par la grande quantité de raisin que le peuple commençoit à manger : il y a eu aussi quelques fièvres putrides, mais dont les accidens, ainsi qu'il a été facile de le juger, étoient plutôt occasionnés par le mauvais début qu'on avoit fait dans leur traitement que par leur nature. J'ai

eu occaſion de voir une érotomanie, accompagnée des accidens les plus ſinguliers, & terminée par une fièvre putride, qui elle-même a fini d'une manière aſſez particulière. Je vais rapporter ce que j'ai obſervé de plus utile dans ces différentes maladies, & l'affection érotique me donnera occaſion d'en rapporter quelques autres exemples que j'avois ci-devant recueillis, & qui pourront peut-être ſervir à faire connoître & diſtinguer le véritable caractère, ainſi que la cauſe de cette maladie, d'avec quelques autres affections avec leſquelles on la confond aſſez ordinairement. 1764.

Diarrhée bilieuſe ſingulière.

Guillaume Borderie, âgé de dix-ſept ans, d'une complexion robuſte, d'un tempérament bilieux, avoit été, dès l'âge de ſeize ans, ſujet à de fréquentes hémorragies par le nez; cette excrétion étoit ſupprimée depuis plus de ſix mois, & il étoit ſurvenu à la place une douleur de tête gravative, ou une ſorte de peſanteur, qui ſubſiſtoit preſque continuellement: ſon teint naturellement baſané, étoit devenu plus jaune; il éprouvoit une douleur aſſez vive dans le creux de l'eſtomac ou à l'épigaſtre; pour peu que l'on preſſât ſur cette partie, la douleur s'étendoit vers l'hypocondre droit; le malade avoit de la peine à s'endormir ſur le côté gauche; dans cette ſituation il éprouvoit une eſpèce de douleur ſourde dans le côté oppoſé; le volume du foie ne paroiſſoit pas cependant excéder les bords des fauſſes côtes; la fièvre ſe mit de la partie; peu de jours après il ſurvint une diarrhée bilieuſe, qui fatiguoit beaucoup le malade; la douleur de l'épigaſtre augmenta, & le malade paroiſſoit tomber dans des ſyncopes précédées de cardialgie; Septembre.

1764. Septembre.

cependant il ne s'évanouiſſoit pas entièrement ; il étoit de plus fatigué par des rots, ſans vomiſſement.

Dans cet état il arriva à l'hôpital le 13. Septembre. L'aſpect du malade, les ſymptômes, dont je venois d'acquérir la connoiſſance, l'état plétorique, la douleur obſcure du foie lorſque le malade ſe couchoit ſur le côté gauche, me firent regarder cette maladie comme un engorgement ſourd des pores biliaires, & comme une diſpoſition phlogiſtique des autres vaiſſeaux du foie : je conſidérai la diarrhée bilieuſe comme une expreſſion forcée de la bile contenue dans la véſicule du fiel. Sur ce principe, je crus devoir aller au-devant des progrès que pouvoit faire l'état inflammatoire du foie : en conſéquence je fis ſur le champ ſaigner le malade du bras; je fis réitérer la ſaignée dès le ſoir même ; & le pouls reſtant encore dur, je fis, pour la troiſième fois, tirer huit onces de ſang le lendemain matin. L'effet de ces trois ſaignées, dont l'ordonnance avoit ſurpris la plupart de ceux qui ſuivoient ma viſite, calma la plupart des accidens ; la douleur de l'épigaſtre, la peſanteur du foie ſe diſſipèrent ; &, ce qui ſurprit encore plus, la diarrhée s'arrêta, ainſi que je l'avois prédit.

Pour procurer en même temps plus de fluidité à la bile, le malade fut mis, dès le premier inſtant de ce traitement, à l'uſage de l'apozème fait avec la ſcolopendre & la chicorée, & édulcoré avec le ſirop violat : il en but trois bouteilles pendant les deux premiers jours ; le ſoir du ſecond jour je fis donner un lavement de caſſe, qui vida le malade : on le regardoit comme guéri, mais ce calme ne me parut pas devoir me tranquilliſer ; je preſcrivis pour le lendemain 15, deux verres d'eau de tamarins, à chacun deſquels je fis ajouter un grain & demi de tartre ſtibié; ce remède fut donné en deux

doſes à une heure d'intervalle ; la première fit vomir deux fois une grande quantité d'une bile porracée & beaucoup de glaires : le ventre s'ouvrit, & le malade fut encore évacué copieuſement par en bas ; le ſecond verre ne fit qu'émouvoir légèrement l'eſtomac ; ſon action ſe précipita & procura un grand nombre de ſelles, dont les dernières étoient brûlantes ; je preſcrivis pour le ſoir, demi-once de ſyrop de karabé dans un verre d'émulſion ; le malade repoſa preſque toute la nuit ; il continua le 16 ſon apozème ; le 17 il fut purgé avec quatre onces de caſſe, deux dragmes de ſel d'epſum & deux onces de manne. Après le purgatif, la couleur du teint parut s'éclaircir ; l'appétit, qui avoit diſparu depuis très-long-temps, ſe réveilla, le malade auroit mangé, mais je le ménageai à cet égard. Le caractère du mal, la nature du viſcère que je regardois comme le ſiége principal de la maladie, me déterminèrent à faire paſſer le malade à l'uſage des bouillons apéritifs, dans chacun deſquels je fis ajouter vingt grains de tartre martial ſoluble. Le malade en prit un chaque matin, depuis le 18 juſqu'au 28 Septembre ; il fut purgé le 29 & ſortit le 1.er Octobre, ayant repris des forces, de l'embonpoint & des couleurs pendant l'uſage de ces bouillons.

Fièvre continue accompagnée de vomiſſement de ſang.

Pierre Robert, âgé de quarante-huit ans, d'une complexion robuſte & carrée, d'un tempérament ſanguin, entra à l'Hôpital le 4 Septembre ; il avoit eu quelques accès de fièvre intermittente, qui étoit devenue continue : il éprouvoit depuis quelque temps vers le cartilage xyphoïde, une douleur ſourde, qui augmentoit quand on appuyoit ſur cette région : elle devint très-vive, &

1764. Septembre.

dans le fort de la douleur le malade se crut perdu par un vomissement de sang, qui lui survint tout-à-coup, il rendoit le sang par caillots ; il en vomissoit aussi de liquide mêlé avec des matières glaireuses : ce fut cet accident qui le détermina à venir à l'hôpital. Son pouls étoit alors plein, dur, rare ; la respiration étoit assez naturelle, il n'y avoit point de toux.

L'absence des signes qui caractérisent les hémorragies pulmonaires ne me permettant pas de balancer sur la source d'où partoit le sang, je crus devoir ménager l'estomac ; je me contentai de prescrire une légère infusion d'aigremoine édulcorée avec le miel de Narbonne ; j'écartai le bouillon, & je n'en faisois donner que de six en six heures : deux jours se passèrent avec ce régime. Pendant le premier, le vomissement de sang arriva quatre fois, sans beaucoup d'efforts ; le malade continua d'en rendre en grumeaux & de liquide ; cet accident paroissoit venir à des temps marqués ; il se passoit environ quatre heures entre chaque vomissement. Le lendemain le malade ne vomit que trois fois, mais à la troisième fois, qui arriva plus tard, l'excrétion de sang fut plus copieuse : dès-lors je crus devoir porter toutes mes attentions sur l'état de l'estomac, & je ne fis plus de doute que le sang ne fût fourni par quelqu'une des veines de cet organe. Je fis saigner le malade du bras dès le soir même. Le 6, je fis réitérer deux fois la saignée & prescrivis l'eau de ris pour boisson ordinaire : le malade reçut deux lavemens ; le premier purgatif, fait avec la décoction émolliente, une once de pulpe de casse & deux onces de miel mercurial ; le second avec la décoction de son, à laquelle on ajouta une once de sirop de karabé ; le premier de ces deux lavemens évacua beaucoup, & il se trouva un peu de

ſang dans les déjections ; le ſecond remplit également bien mon intention ; le malade le garda pendant toute la nuit, qu'il paſſa tranquillement. Le lendemain 7, je continuai pour boiſſon l'eau de ris, je preſcrivis un julep avec un once de ſyrop de coins, quatre onces d'eau de laitue & vingt gouttes d'eau de rabel, pour être pris par cuillerées : le malade reçut un ſecond lavement purgatif. Le vomiſſement de ſang ne ſe rencontra qu'une ſeule fois le 6 ; & le 7 il n'y eut ni vomiſſement, ni excrétion de ſang ; la douleur de l'épigaſtre redevint ſourde & ſe calma totalement peu à peu, en ſorte que le 10 elle n'étoit plus ſenſible : la bouche étoit alors pâteuſe & la langue enduite d'un limon gras ; je ne crus cependant pas pouvoir purger encore le malade ; j'inſiſtai dans l'uſage des lavemens dont il prenoit un chaque jour : la fièvre ſe calma conſidérablement ; je conduiſis ainſi le malade juſqu'au 15 que je le purgeai avec deux verres d'eau de caſſe, faite avec ſix onces de caſſe en bâton, & une once & demie de ſirop de pommes ; le malade fut évacué ſans aucun accident : dès le lendemain je le fis paſſer à l'uſage du petit lait, que je continuai juſqu'au 30 ; dans cet intervalle le ventre fut tenu libre à la faveur de demi-once de pulpe de caſſe que le malade prenoit le ſoir ; & il ſortit parfaitement rétabli le 1.er Octobre.

Diarrhée dyſentérique.

Jean Fargier, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament bilieux, traînoit depuis plus de quinze jours une fièvre accompagnée d'une diarrhée bilieuſe qui le fatiguoit beaucoup ; depuis quelques jours les tranchées s'étoient miſes de la partie, & peu-à-peu elles étoient devenues ſi vives que le malade étoit obligé de ſe préſenter

1764. Septembre.

fréquemment à la garderobe; il faisoit beaucoup d'efforts & ne rendoit que peu de bile, qui lui imprimoit au siége une ardeur de feu : il aperçut ensuite du sang dans ses déjections; dans cet état, il se présenta à l'hôpital, & y fut reçu le 27 Septembre; il n'avoit fait aucune sorte de remède : je lui trouvai le pouls petit & serré avec quelque légère ondulation; il paroissoit abattu, sa respiration étoit bonne : outre les accidens qui se passoient dans le canal intestinal, la bouche étoit encore pâteuse; une pesanteur douloureuse se faisoit sentir à l'orifice de l'estomac : l'acrimonie de la bile, qui couloit dans le canal intestinal, me parut assez démontrée par le changement de la diarrhée en dyssenterie; elle me servit d'indication, ainsi que l'érétisme général, caractérisé par l'état du pouls : sur ce principe, je crus devoir faire deux petites saignées au malade, de cinq onces chacune, à six heures d'intervalle : on donna deux lavemens adoucissans faits avec la décoction de graine de lin & de son, dans lesquels on délayoit deux jaunes d'œufs : le malade reçut, le premier entre les deux saignées, & l'autre deux heures après la seconde : il fut mis à l'eau de poulet pour boisson ordinaire : le lendemain il prit vingt-cinq grains d'ipecacuanha dans cinq onces d'eau tiède : il vomit très-copieusement; vers la fin de l'action de ce remède, on ajouta deux onces de manne dans un bouillon; elle procura plusieurs selles : le soir vers les quatre heures, je fis donner un lavement anodin, comme dessus, & à l'heure du sommeil un julep fait avec trois onces d'eau de laitue, demi-once de sirop de karabé, une once d'huile d'amandes douces, & deux dragmes d'eau de fleurs d'orange : le malade reposa pendant toute la nuit, & se trouva à son reveil sans aucun mal;

il

il fallut lui faire donner à manger; il se trouva encore mieux le lendemain, en sorte que je ne pus le retenir que jusqu'au 2 Octobre qu'il voulut absolument sortir. 1764. Septembre.

Hydropisie universelle.

Claude Thacrasy, âgé de huit ans, qui appartenoit à des parens extrêmement pauvres, avoit le visage pâle, étoit d'une humeur morne, extrêmement tranquille contre l'ordinaire des enfans de son âge; il auroit demeuré assis tout un jour; il mangeoit peu & d'assez mauvais alimens : on s'aperçut que son visage se bouffissoit, que les jambes se gorgeoient, & enfin le bas-ventre se tuméfia : on lui donna quelques secours, qui se bornèrent à un purgatif & à une tisanne de pariétaire : le mal empira, tout son corps devint gros & tendu comme une outre : le scrotum en particulier étoit si distendu qu'il en étoit transparent & prêt à crever; les paupières étoient si prodigieusement bouffies, que le malade ne pouvoit point ouvrir les yeux; le pouls étoit petit, languissant; la respiration courte & foible. Dans cet état qu'on regardoit comme désespéré, ce petit misérable fut apporté à l'hôpital le 18 Septembre. Dès le même jour, je prescrivis une potion cordiale, faite avec deux onces d'eau de mélisse, autant de celle de pariétaire, une once de sirop des cinq racines, deux dragmes de confection alkermès, deux dragmes d'eau de canelle orgée, & deux dragmes de teinture de sel de tartre : on en donna quelques cuillerées dans la journée; on couvrit le scrotum de compresses trempées dans parties égales d'eau de chaux & d'eau-de-vie. Dès le lendemain je prescrivis demi-once de sirop de noirprun & quinze grains de poudre hydragogue dans demi-tasse d'eau : le malade en fut purgé plusieurs fois; je le fis

1764. Septembre. sans différer passer à l'usage des pilules désobstructives & hydragogues, faites avec la gomme gutte, l'aloès, les cloportes, l'æthiops martial, infusés dans le vin blanc, & réduits en forme d'extrait solide. Le malade en prit le poids de douze grains dans un peu de pomme cuite, chaque matin, buvant par-dessus un gobelet d'hydrogalla, préparé avec le lait & la décoction de racines de persil à parties égales : on continuoit en même temps la potion cordiale, & on renouveloit deux fois par jour les compresses sur le scrotum. L'effet de ces remèdes surpassa mon espérance; il fut si prodigieux qu'en douze jours l'enfant fut totalement désenflé : il rendit quelques vers ; les déjections dans les premiers jours empestoient par leur odeur ; elles devinrent moins puantes, & sur la fin elles n'étoient presque plus que séreuses. L'enfant parut si bien aux parens, que malgré leur misère ils voulurent le retirer de l'hôpital dans les premiers jours d'Octobre ; je les exhortai de continuer l'usage de l'hydrogalla, que je leur appris à faire, & leur procurai quelques prises des pilules pour lui en faire prendre quelque dose de temps en temps; ce qu'ils me promirent d'exécuter ponctuellement.

Affections érotiques.

L'affection érotique est une maladie que l'on confond assez ordinairement dans la pratique avec l'affection hystérique: l'autorité d'Hippocrate semble autoriser cette erreur, en rapportant à la matrice la source d'une infinité de maladies, dont la plupart ont leur siége principal en d'autres parties; & l'anomalie des symptômes, leur analogie dans ces deux maladies lui prêtent de nouvelles étaies ; il est cependant constant que la source des deux affections est différente. On ne disconvient point que

les engorgemens des vaiſſeaux de la matrice, ſoit lents, ſoit phlogiſtiques, n'excitent par ſympathie tous les ſymptômes les plus extraordinaires dans l'affection hyſtérique; mais ces ſymptômes, en apparence les mêmes dans l'affection érotique, dépendent du vice d'une autre partie; il en eſt quelques-uns qui lui ſont propres, qui en décèlent le véritable caractère, & que l'on doit regarder, ſuivant les termes de l'École, comme des ſignes pathognomoniques de cette affection. C'eſt ce que les obſervations ſuivantes vont démontrer.

Dans le mois de Novembre 1760, une jeune Dame, âgée de vingt-ſept à vingt-huit ans, d'une bonne complexion, d'un tempérament bilieux, ſans être mélancolique, d'un eſprit vif & enjoué, mariée depuis cinq ans à un homme moins en état de conſommer le plaiſir, que propre à l'exciter ou l'irriter, devint ſujette à une colique violente, dont les retours fréquens étoient ſuivis d'une foule de ſymptômes plus effrayans que dangereux. Pour en rendre un compte exact, qui puiſſe les faire apprécier, j'obſerverai d'abord que la malade, née de parens ſains, n'avoit jamais éprouvé, avant ſon mariage, aucune des incommodités familières aux jeunes perſonnes de ſon ſexe; & que ſi depuis cette époque il paroiſſoit de temps en temps quelque retardement dans les ſecours périodiques, l'idée d'être enceinte s'évanouiſſoit bientôt par leur retour; quelque temps après ſon mariage, elle commença à reſſentir dans le vagin une titillation, qui devenant inſenſiblement plus grande, attira une ardeur ſi vive, que la malade avoit beaucoup de peine à la ſupporter: il lui ſembloit que toute cette région étoit gonflée; & elle croyoit y apercevoir, vers la partie ſupérieure, une tumeur conſidérable qui n'étoit pas naturelle, & qui diſparoiſſoit avec l'ardeur:

1764. cette irritation ſe communiquoit bientôt à tout le vagin, de-là à la matrice, & ſe répandoit dans tout le bas-ventre; les inteſtins, l'eſtomac, l'œſophage, le col ſe reſſentoient bientôt de ces impreſſions, & offroient tous les accidens des mouvemens convulſifs les plus extraordinaires; les vents, la diſtenſion de l'abdomen, les rots, le vomiſſement, les cris, les larmes ſe mettoient auſſi de la partie : la tête ſe prenoit, & la malade tomboit dans des convulſions de tout le corps, & en particulier des extrémités inférieures; leur mouvement alternatif imitoit celui de deux baguettes dont on ſe ſert pour battre la laine des matelas; cette concuſſion des cuiſſes étoit ſi violente, qu'elle faiſoit trembler le lit; elle étoit ordinairement précédée d'une vive ardeur dans la vulve, & d'une ſorte de frayeur que la malade exprimoit par un cri horrible; la ſyncope terminoit cette ſorte de paroxiſme, & la malade paroiſſoit alors dans une ſorte d'extaſe qui duroit plus ou moins, mais aſſez ordinairement dix ou quinze minutes. Alors à peine la reſpiration ſe faiſoit ſentir; le pouls étoit également preſque imperceptible, tandis qu'auparavant, c'eſt-à-dire pendant la concuſſion, il étoit d'une précipitation extrême; la ſyncope ſe terminoit par un ſoupir, & l'accident étoit fini : il reparoiſſoit quelque temps après dans le même ordre, mais il étoit conſtamment plus ou moins violent, & proportionné à l'ardeur que la malade éprouvoit dans le vagin, en ſorte qu'elle annonçoit aiſément le degré de véhémence dont ſeroit le paroxiſme. Après pluſieurs jours de cette maladie, il ſurvint une perte blanche; cependant malgré cette excrétion, la malade eut dans la ſuite pluſieurs retours des mêmes accidens, & la principale irritation partoit toujours du même lieu; ils duroient plus ou moins de

temps, & étoient plus ou moins fréquens, plus ou moins vifs, ſuivant le degré d'orgaſme dans les parties génitales : à la ſuite de ces attaques, la malade paroiſſoit quelquefois avec des nuances d'un jaune qui n'étoit point naturel à ſon teint, mais qui diſparoiſſoient bientôt après, ſans avoir beſoin du ſecours des apéritifs. J'obſerverai enfin que par les examens les plus exacts, faits en différens temps, je n'ai jamais aperçu aucun embarras permanent, aucune obſtruction dans les viſcères du bas-ventre; quoiqu'il parût ſe gonfler conſidérablement, ainſi que la matrice pendant le paroxiſme; les affections différentes de ces viſcères ceſſoient avec les convulſions par la ſyncope; le foyer principal du mal exiſtoit conſtamment dans le vagin, ſans qu'il portât aucune atteinte eſſentielle à la matrice, puiſque malgré tout, la malade n'a jamais ceſſé d'être réglée.

D'après l'expoſé des ſymptômes qui caractèriſent la maladie dont il eſt queſtion, eſt-il poſſible de la méconnoître, & peut-on en attribuer la cauſe à autre choſe qu'à une irritation du clitoris, que l'âge, le tempérament & la bonne complexion de la malade rendoit encore plus vive : tranquille juſqu'à ſon mariage, ſon eſprit n'avoit pas encore pris aucune part réelle aux plaiſirs de l'amour; excitée par les approches d'un mari peu robuſte, ſon imagination ſe monte, ſon eſprit s'aliène & l'ame porte toute ſon action vers l'objet qui l'agite. Si l'on rapproche cette idée des connoiſſances anatomiques, on en déduira aiſément tous les phénomènes qu'a offerts cette maladie : en effet, on ſait que le laſſis des nerfs qui procurent au clitoris une ſenſibilité ſi exceſſive, ont communication avec les fibres nerveuſes répandues ſur les membranes du vagin, & que celles-ci vont ſe confondre avec les fibres de la huitième paire,

1764. qui forment le plexus utérin : ceci connu, on verra aiſément qu'une irritation vive du clitoris doit néceſſairement attirer celle du vagin : que dans cet état la malade peut aiſément avoir l'idée d'une tumeur contre nature dans cette partie, ſans qu'il s'y trouve réellement rien que d'ordinaire, c'eſt-à-dire l'érection du clitoris & le gonflement du vagin; de-là l'irritation ſe portant ſur les nerfs de la matrice, on ne doit pas être ſurpris de voir naître cette foule de ſymptômes extraordinaires, qui caractèriſent l'affection hyſtérique, mais qui dans le cas préſent ne peuvent être regardés que comme les effets de l'irritation du clitoris, & qu'ainſi cette maladie doit rentrer dans la claſſe des affections érotiques. Si la malade, dans le trouble de ſon eſprit, n'a pas tenu de propos obſcènes, ſi elle n'a point paru diriger ſes penſées vers l'acte vénérien, ſi elle n'a exécuté aucun geſte qui y eût trait, ainſi que cela eſt arrivé dans quelques autres érotiques; on ne peut attribuer cette modération qu'à la bonne éducation qu'elle avoit reçue & aux précautions qu'elle prenoit pour modérer l'impétuoſité de ſon tempérament.

On peut encore déduire de cette obſervation que l'irritation du clitoris, le gonflement du vagin & le battement alternatif & convulſif des extrémités inférieures ſont trois ſymptômes propres à l'affection érotique à laquelle on ne donnera le nom d'érotomanie, que lorſque la véhémence des accidens viendra à troubler les eſprits & à exciter ce genre de délire qui caractériſe cette ſorte de folie.

La malade qui fait le ſujet de cette obſervation, fut efficacement ſoulagée par l'uſage des potions tempérantes & nitrées, faites avec les eaux d'oxytriphyllum & de nymphæa, le ſyrop de nymphæa & les gouttes

anodines minérales d'Hoffman ; par les lavemens faits avec la décoction de fleurs de nymphæa, le camphre & les jaunes d'œufs ; & particulièrement par les bains, le petit lait & par l'usage d'un *nutritum* fait avec l'eau de morelle, l'huile d'amandes douces & la litharge, dont elle frottoit le siège de la douleur : elle fut peu saignée & rarement purgée. 1764.

Un an après elle fut attaquée de la petite vérole, qui fut terrible, mais dont elle guérit parfaitement ; & trois ans se sont passés depuis, sans qu'elle ait éprouvé aucune atteinte d'affection érotique.

Cette maladie s'est remontrée cette année dans le mois de Juillet, à peu près de la même manière & avec les mêmes accidens : les bains, le petit lait, les potions tempérantes, les lavemens anodins & calmans ont été pratiqués sans beaucoup d'avantage; pendant leur usage il s'est déclaré une fièvre synoque putride qui a conduit la malade jusqu'aux portes de la mort, d'où cependant les bons secours qu'on lui a donnés avec beaucoup d'attention l'ont tirée. Cette fièvre putride, qui a éteint l'affection érotique, a laissé une sorte de foiblesse dans les muscles extenseurs des doigts des mains, en sorte que la malade a beaucoup de peine à les étendre, & ne peut les tenir long-temps dans cette situation, quoiqu'elle saisisse avec force les différens corps qui se présentent. Cet état des mains me paroît dû à un engorgement de la gaine de ces tendons qui gêne leur action. Le métacarpe en paroît légèrement gonflé ; mais cette tumeur semble se résoudre de jour en jour, ce qui nous fait espérer plus du temps que de l'usage des remèdes pour le rétablissement parfait des deux extrémités ; à cela près cette Dame s'est rétablie, a pris des forces & se porte bien.

Une Demoiselle, âgée de vingt-sept ans, d'une

1764. bonne complexion, d'une honnête famille & bien élevée, perdit inopinément sa mère au commencement de Janvier 1759. Lorsqu'elle apprit cette fâcheuse nouvelle elle étoit dans ses règles, qui furent subitement supprimées; il survint des étouffemens qui firent croire que c'étoit-là l'origine d'une affection hystérique: la malade tomba entre les mains d'un vieux Médicastre, qui la tourmenta pendant plus de six mois, par une foule de remèdes tant intérieurs qu'extérieurs, appliqués sur l'hypogastre, mais toujours inutilement. Lassée de ses soins elle me fit appeler: au premier aspect de la malade, au ton pathétique & insinuant avec lequel elle me rendit compte de tout ce qui s'étoit passé, j'eus lieu de soupçonner, que, quoique la suppression des règles eût paru avoir jeté les germes de cette longue maladie, elle étoit cependant produite ou du moins entretenue plutôt par une irritation du clitoris, que par le vice de la matrice; en effet, la malade n'avoit presque souffert de retardement dans l'excrétion des règles, que celui que devoient nécessairement apporter les fréquentes saignées que l'on avoit faites pendant les premiers mois de la maladie. Elle m'avoua ingénument qu'elle avoit une inclination, mais qu'elle désespéroit de terminer un mariage projeté par sa mère, & qui ne pouvoit pas avoir lieu après sa mort. J'examinai l'état des viscères du bas-ventre, & je n'y reconnus aucune marque d'obstruction. Cette malade, ainsi que la précédente, éprouvoit à la vulve une ardeur des plus vives, qui alloit souvent jusqu'à exciter des paroxismes de catalepsie; quelquefois elle portoit sur la vessie, & occasionnoit des rétentions d'urine des plus opiniâtres, ce qui la mettoit dans la nécessité d'être sondée: cette opération a offert un phénomène des plus extraordinaires; dans

dans les premiers temps qu'on la pratiqua, dès que le Chirurgien vouloit écarter les grandes lèvres, il ſurvenoit une concuſſion des extrémités inférieures, ſemblable à celle dont j'ai fait mention dans l'obſervation précédente ; elle ſe calmoit après quelques minutes, & alors on introduiſoit aiſément l'algali. Cet accident ſubſiſta pendant aſſez long-temps pour rebuter le Chirurgien, ce qui le détermina à inſtruire la ſervante de la malade, qui fut bientôt en état de lui rendre le même ſervice : on obſerva alors que les concuſſions furent moins fréquentes & ceſsèrent totalement peu à peu. L'uſage des bains domeſtiques, les juleps tempérans, le petit lait, les lavemens & la diette blanche avoient conſidérablement calmé cette maladie ; le temps des vendanges approchant, la malade crut que l'air de la campagne contribueroit à rétablir ſa ſanté, elle s'y fit tranſporter : je ceſſai d'en ſavoir des nouvelles & je n'appris qu'un an après qu'elle venoit d'y mourir d'une pleuréſie.



OBSERVATIONS DE MÉDECINE-PRATIQUE;

Faites pendant les mois de Décembre 1764, & Janvier 1765.

Par M. BETBEDER.

1764 & 1765. LE mois de Décembre de l'année 1764, & celui de Janvier de l'année ſuivante, ont offert un paſſage preſque inſenſible de l'automne à l'hiver ; & le rapport de la fin & du commencement de ces deux ſaiſons, auroit été dans l'ordre le plus relatif à la ſanté, ſi le temps eût été froid & humide, ainſi que l'obſerve Hippocrate, mais leur conſtitution a été au contraire très-oppoſée à ce caractère : l'air a été très-tempéré ; le vent a preſque continuellement régné du ſud-eſt, il ne s'eſt étendu que juſqu'au ſud-oueſt ; il a paſſé ſeulement quatre fois pendant ce temps par l'oueſt, & eſt allé juſqu'au nord ; mais il n'a pas tenu dans cette partie aſſez long-temps pour produire des gelées : il n'y en a eu qu'une ſeule, & encore étoit-elle blanche ; les trois autres jours que le vent a ſoufflé du nord, il n'a duré que peu d'heures ; il étoit dans cette partie, le ſoir au ſoleil couchant ; & tandis que l'on avoit lieu d'attendre de fortes gelées, on a vu l'air très-tempéré le matin, & alors le vent ſe trouvoit au ſud.

Cette conſtitution a en quelque manière fait anticiper les maladies du printemps ; les rhumes, les fluxions catharrales, les tournoiemens de tête ont paru, ſans cependant devenir généraux ; il y a eu quelques petites

véroles, ſoit confluentes, ſoit diſcrètes, mais particulièrement de l'eſpèce où les boutons deviennent durs & ſuppurent difficilement : les fièvres quartes n'ont pas été rares, mais celles qui ont paru mériter le plus d'attention, ont été les inflammatoires, les eſquinancies, les fièvres ſynoques putrides, dont quelques-unes ont été ſuivies d'éruptions criſtallines. Parmi ces dernières, rien ne m'a paru plus ſingulier que ce qui eſt arrivé dans une famille, dont tous les enfans ont été attaqués de cette fièvre & en ont été très-mal, quoique les ſymptômes les plus violens aient été bien différens dans les différens ſujets. Je vais en rendre compte & j'ajouterai à ces obſervations, celles qui m'ont paru les plus intéreſſantes parmi les différentes maladies que j'ai eu à traiter. 1764 & 1765.

Fièvre ſynoque putride, accompagnée de diarrhée bilieuſe, ſuivie d'une météoriſation des plus violentes de tout l'abdomen, de rétention d'urine, &c.

Quoiqu'une contagion épidémique qui régnoit dans la paroiſſe où tous les enfans qui font le ſujet de cette obſervation, avoient paſſé les vendanges, paroiſſe avoir beaucoup contribué à la naiſſance des différentes maladies qui ont attaqué cette famille, néanmoins il ſemble que ces enfans avoient en eux un germe de corruption qui leur étoit propre & qui a été la cauſe diſpoſante de leurs maladies, puiſqu'ils en ont tous été aſſaillis preſque dans le même temps. En effet, la petite Laclotte eſſuya, dans le mois de Novembre, une fièvre putride, accompagnée d'éruption milliaire, qui fut bientôt ſuivie d'une maladie à peu près ſemblable par ſon caractère, quoique différente par ſes accidens, ſur 1764. Novembre.

1764. Décembre. la perſonne de ſon frère Antoine Laclotte, âgé de onze ans. Cet enfant, qui étoit d'une bonne complexion, d'un eſprit vif & qui paroiſſoit ſe bien porter, fut tout-à-coup ſaiſi d'un mal-aiſe, d'une peſanteur extraordinaire & d'une douleur dans les membres qui le força bientôt à s'aliter. La fièvre le prit le 1.er Décembre; ſa bouche étoit pâteuſe, & il avoit des envies de vomir: une douleur des reins, quelques éternuemens, la rougeur du viſage firent ſoupçonner la petite vérole, dont quelques enfans de ſon quartier étoient alors attaqués. Dans la nuit il ſurvint une diarrhée qui fatigua beaucoup le malade; il fut dix à douze fois à la ſelle, & les évacuations, qui furent copieuſes, étoient d'une couleur bilieuſe & exhaloient une odeur empeſtée: la fièvre parut calmée le matin; le malade but d'une limonade légère pendant tout le ſecond jour; la fièvre redoubla ſur le ſoir, & elle s'annonça par une ardeur des plus vives dans toute l'habitude du corps, mais plus forte encore à la paume des mains; la peau étoit ſèche; la diarrhée ſe ſoutint pendant toute la nuit, ce qui détermina le lendemain à faire prendre au malade, dans un moment qui parut plus calme, un grain de tartre émétique noyé dans trois petits verres d'eau de tamarins préparée avec ſix dragmes de tamarins & trente grains de nitre purifié: ce remède pris en trois fois à un quart-d'heure d'intervalle, fit copieuſement vomir le malade; l'évacuation par les ſelles parut moins abondante, & le malade moins fatigué de la diarrhée pendant la nuit ſuivante; cependant la peau étoit encore très-sèche, le pouls petit, fréquent & ſerré: le malade fut mis à l'uſage de l'eau de poulet, & cette boiſſon ſembla dès-lors tomber dans l'eſtomac comme par ſon propre poids, ſans

que l'action du pharinx contribuât à sa déglutition ; symptôme assez ordinairement fâcheux & qui aussi inquiéta beaucoup la famille ; la diarrhée reparut pendant cette journée ; le malade alloit à la selle dès qu'il prenoit quelque chose, mais les déjections étoient constamment bilieuses & très-fétides : la fièvre persévéroit, & n'a depuis ce temps jamais discontinué jusqu'à ce que le malade ait été entièrement hors de danger. Le caractère des déjections me détermina le 5, à prescrire un petit verre d'eau de casse, que je fis préparer avec deux onces de casse en bâtons, six dragmes de sirop de violettes & demi-gros de sel admirable de Glauber ; le malade en fut beaucoup évacué, & les matières conservèrent la même couleur & la même odeur. Le 6, les déjections furent chargées de filamens muqueux ; & cette matière devint ensuite si abondante, que l'on pensoit que l'enfant rendoit des vers fondus ou quelque membrane : en effet, il étoit aisé d'en soulever des lambeaux assez considérables avec un brin de balai ; cette nouvelle qualité des déjections me fit juger que l'âcreté de la matière bilieuse pinçoit le canal intestinal jusqu'à dépouiller sa cavité du gluten que lui fournissent ses glandes, & qui est destiné à garantir les houpes nerveuses des trop vives impressions qu'opèreroient sur elles les matières qui y passent continuellement. Dès-lors je crus devoir craindre un excès de putridité difficile à vaincre, & une inflammation violente qui menaçoit les organes : cependant le pouls étoit petit, fréquent, il offroit quelque intermittence, les forces étoient épuisées, la langue enduite d'un limon blanchâtre ; il s'étoit fait une semblable incrustation dans l'intérieur des narines, ce qui empêchoit le malade de respirer avec facilité ; son expiration étoit brûlante & la

1764. Décembre. diarrhée perséveroit. Le 7, le malade prit un second verre d'eau de casse préparé seulement avec deux onces de casse en bâtons & demi-once de sirop de limons. J'y fis joindre six dragmes d'huile d'amandes douces; le soir on donna un lavement avec la décoction de graine de lin, de son & un jaune d'œuf: on continua de même le 8; on ne négligea pas d'humecter le malade avec beaucoup d'eau de poulet: les raclures des boyaux, ou pour parler mieux, la matière muqueuse qu'entraînoient les déjections, parut moins abondante. Le 9, la région épigastrique étoit très-sensible; le 10, elle étoit douloureuse, & le ventre commença à se météoriser. Jusqu'ici le malade avoit pris beaucoup d'huile d'amandes douces par cuillerées de temps en temps; & pour soutenir ses forces, il usoit également d'une potion faite avec deux onces d'eau de fleurs d'orange, un gros de confection d'hyacinthe & demi-once de sirop d'œillets: à la météorisation du bas-ventre se joignit une suppression d'urine: le malade tomba dans l'assoupissement, ses yeux devinrent larmoyans, ternes, troubles; les ailes du nez s'élargirent, toute la physionomie changea, l'agonie ne paroissoit point éloignée. Dans cet état, j'appliquai les vésicatoires aux jambes; ils furent levés le lendemain 12, sans que le malade s'en aperçût; cependant leur effet avoit été considérable: je les pansai avec l'onguent de la mère & le suppuratif. Le 13, la suppuration fut établie; j'avois en même temps fait appliquer des fomentations émollientes sur le bas-ventre, & mis le malade à l'usage du petit lait: ces secours produisirent le changement le plus inattendu; la tête se dégagea. Le 14.e jour de la maladie, les urines devinrent très-copieuses, & furent chargées d'un sédiment blanchâtre, qui se déposoit

bientôt après qu'elles étoient rendues, mais qui se dissolvoit de nouveau dans les urines, si on les gardoit quelque temps de plus : la diarrhée parut également s'appaiser; les déjections perdirent leur couleur jaune & leur odeur fétide; elles devinrent blanchâtres, & la fièvre s'appaisa. Ce changement subit ne laissant apercevoir rien de plus pressant que la foiblesse extrême du malade, je le mis à l'usage d'une potion huileuse, faite avec une once d'huile d'amandes douces, autant de sirop d'œillets & autant de fleurs d'orange. La fièvre qui n'étoit pas parfaitement détruite, parut prendre le caractère d'une hémitritée, en sorte qu'outre qu'elle étoit continue, elle paroissoit encore avoir des redoublemens de double tierce, & ces accès étoient précédés d'un frisson assez sensible : je repurgeai le malade le 17; & après ce purgatif, j'ajoutai à l'usage des remèdes ordinaires, celui d'une potion cordiale, faite avec trois onces d'eau de bourrache, une once d'eau de fleurs d'orange, une dragme de diascordium, vingt grains d'antimoine diaphorétique & autant de cachou; le malade en prenoit une petite cuillerée d'heure en heure, & la continua jusqu'au vingtième; les véficatoires furent exactement pansés, & la suppuration entretenue pendant tout ce temps se tarit alors; j'aperçus que la peau devenoit plus souple; la sueur survint en effet, & le malade entra dans une convalescence, qui n'a jamais été troublée; il reprit promptement des forces, & fut parfaitement rétabli après le milieu de Février.

Dans le même temps, Jean Laclotte, âgé de cinq ans seulement, a eu la dyssenterie; dix grains d'ipecacuanha, quelques lavemens adoucissans & anodins faits avec la décoction de son, de graine de lin & le jaune d'œuf, quelques jours de diette, & une once & demie de manne ont suffi pour le guérir.

1764. Décembre.

Dans le même temps encore, un autre enfant, âgé de quatorze mois, a essuyé une fièvre continue, qui a duré huit jours sans interruption ; une dragme de vin émetique & une once de sirop de fleurs de pêcher, la lui enlevèrent radicalement.

Une maladie pareille à celle d'Antoine, venoit d'enlever à la campagne l'aîné de cette famille, & l'on m'a assuré qu'après sa mort tout son corps se trouva couvert de taches pourprées: cela m'a fait penser que les différentes maladies de ces enfans ont toutes reconnu pour cause antécédente, une corruption des premières voies produite par de mauvaises digestions, & mise en action par l'épidémie qui régnoit dans le lieu où ils avoient passé quelque temps.

Colique de Peintre.

La colique métallique, ou la colique de Peintre, n'est pas une maladie rare dans les hôpitaux des grandes villes, où le luxe attire une grande quantité d'ouvriers; obligés par état à manier presque continuellement les métaux, d'où exhalent ces molécules si nuisibles aux nerfs : parmi ces ouvriers, les Plombiers & les Peintres, sur-tout ceux qui préparent les couleurs, qui broyent ces substances métalliques, m'ont paru les plus sujets à cette colique. On la confond quelquefois avec d'autres maladies convulsives, auxquelles les molécules métalliques n'ont aucune part: on prend l'alarme, & on suit un traitement violent, presque toujours funeste, ainsi que je l'ai vu arriver depuis peu; l'observation suivante va me donner lieu d'exposer ma pratique dans cette maladie.

Thomas Durand, peintre, entra le 29 Novembre dans notre hôpital, d'où il sortit le 27 Décembre : cet

cet homme robuſte, âgé de trente ans, venoit de travailler pendant pluſieurs jours ſur l'orpiment, le verd-de-gris, la céruſe & quelques autres préparations de plomb, lorſqu'il ſe ſentit pris d'une colique violente, dont il avoit peine de déterminer le ſiége. Par l'examen que j'en fis, j'eus lieu de juger que le principal foyer du mal réſidoit dans la région épigaſtrique, quoique tout le bas-ventre en fût également le théatre; la douleur n'étoit pas continuellement dans le même degré de violence; ſes accès s'annonçoient par un fourmillement à l'extrémité des doigts des mains; le malade paſſoit bientôt à une pendiculation, qui devenant convulſive lui faiſoit tordre les bras; ſon viſage étoit d'abord animé, il pâliſſoit enſuite; les yeux paroiſſoient fixes, immobiles, protubérans; les muſcles de la face étoient convulſifs, ceux du larynx ſe contractoient vivement; le malade reſpiroit avec peine, & ce n'étoit qu'avec beaucoup de difficultés qu'il exprimoit enfin, par une ſorte de hurlement, la douleur violente qu'il éprouvoit dans les entrailles : dans les différens paroxiſmes de cette colique, qui revenoient fréquemment, tantôt l'épigaſtre étoit dur & tendu, tantôt il paroiſſoit dans l'état naturel; tantôt les muſcles droits du bas-ventre offroient autant de tumeurs dures, qu'ils ont d'interſections; tantôt ils paroiſſoient dans l'affaiſſement : dans tous les temps, la douleur portoit ſur les reins & s'étendoit ſur la veſſie; le plus ſouvent le malade retenoit des efforts pour vomir, qui ſembloient devoir lui déchirer l'eſtomac, & cependant il vomiſſoit quelquefois ſans douleur : les extrémités inférieures n'étoient point exemptes de convulſions; mais celle qui parut faire le plus cruellement ſouffrir le malade,

1764.
Décembre.

1764. Décembre.

fut la convulſion du cremaſter par la rétraction du teſticule, qui en fut la ſuite, mais qui ne dura que peu de temps.

Telle étoit la triſte ſituation de ce miſérable peintre, lorſqu'il fut porté à l'hôpital; j'y arrivai preſque auſſitôt que lui: je lui preſcrivis dans l'inſtant quatre grains de tartre ſtibié, pour quatre doſes, qu'il prit à un quart d'heure d'intervalle, dans l'eſpace d'une heure. Après l'effet de ce remède, qui fut prompt & abondant, il prit un lavement émollient, avec la caſſe, qui le vida encore; pendant le reſte de la journée, on s'occupa à faire boire copieuſement du petit lait; le ſoir, vers les ſix heures, il reçut un lavement anodin, fait avec la décoction de graine de lin, le ſon & un jaune d'œuf; il uſa pendant la nuit d'une émulſion tempérante, à laquelle je fis ajouter ſix dragmes de ſirop de karabé: la nuit fut tranquille; cependant le lendemain 30, la colique ſe réveilla, quoique moins violemment; je preſcrivis une bouteille d'eau de tamarins, préparée avec une once & demie de tamarins, une once de ſirop violat & ſix dragmes de vin émétique: le malade buvoit alternativement d'heure en heure un gobelet de cette boiſſon & un gobelet de petit lait; le ſoir, après une aſſez ample évacuation, il prit demi-once de ſirop de karabé avec une once & demie d'huile d'amandes douces. Le 31, les convulſions parurent très-modérées, le malade n'éprouvoit plus de douleur que dans la région épigaſtrique; ce qu'il prenoit ne peſoit cependant pas dans l'eſtomac: cette circonſtance me faiſant juger que ce viſcère n'avoit point de vice particulier, qu'au contraire ſon état convulſif dépendoit encore de l'agacement du plexus gaſtrique; je me déterminai à

ſecouer encore les nerfs par deux verrées d'eau de caſſe, à laquelle je fis ajouter deux grains de tartre émétique. Le malade prit ce remède le 3 Décembre, il vomit trois fois, & fut purgé auſſi trois fois par le bas ſans douleur; ſon pouls qui avoit toujours reſté convulſif & concentré ſe développa; la colique diſparut, mais les extrémités parurent dans un état de ſtupeur; je n'en craignis cependant point les ſuites, & la ceſſation de l'agacement des nerfs me fit juger que cet engourdiſſement n'étoit que le produit de leur ſéchereſſe occaſionnée par la peſanteur des molécules métalliques & par les vives ſecouſſes des convulſions & des purgatifs; je fis paſſer le malade à l'uſage du lait, qu'il a continué juſqu'au jour de ſa ſortie.

Fauſſes alarmes de colique métallique.

L'obſervation précédente roule ſur une colique convulſive, produite par l'impreſſion des molécules métalliques ſur les nerfs de l'habitude du corps, & communiquée juſqu'au centre de leur réunion, c'eſt-à-dire, juſque ſur la région épigaſtrique, où ils ſemblent aller ſe concentrer, en formant les différens plexus que l'on y obſerve. Il n'eſt pas rare que de ſemblables molécules métalliques ſoient quelquefois introduites dans nos corps avec des alimens, elles agiſſent alors immédiatement ſur l'eſtomac; & de ce centre commun, partent par communication ou ſympathie, cette foule de ſymptômes terribles qui accompagnent cette maladie. Ce malheur arrive ſouvent dans les grandes maiſons, lorſque les uſtenſiles de cuiſine ſont en cuivre; & ſi dans ces circonſtances quelques perſonnes de la maiſon ſont en même temps attaquées de vomiſſement, de

1764. Décembre. convulſions ou de quelqu'autre ſymptôme, relatif à la colique métallique, ſur-tout à la ſuite de quelque grand repas, on ne doute point que ce ne ſoit une colique métallique, occaſionnée par le verd-de-gris, que ces perſonnes ont eu le malheur d'avaler avec les alimens. Cette idée propre à jeter la terreur, empêche qu'on ne recoure à la véritable cauſe du mal : on ſe décide avant de l'examiner, & l'on s'expoſe par une pratique dangereuſe à des maux plus réels que ceux que l'on cherche à combattre. Le fait que je vais rapporter ſert à prouver cette vérité, & à prévenir des inquiétudes auxquelles des idées trop précipitées donnent ſouvent lieu.

M. le Marquis de Lyon, tient ici une des principales maiſons de la ville ; outre quatre Maîtres, il y a dans la maiſon un grand nombre de domeſtiques. Le 15 Décembre, dix-ſept de ſes gens s'étant mis à table pour dîner, à peine eurent-ils achevé de manger la ſoupe, qu'ils éprouvèrent tous un ſoulèvement d'eſtomac, ſuivi de vomiſſement, dont la violence fut en raiſon inverſe de la force du tempérament d'un chacun. M.[lle] Marianne, fille de chambre, âgée de vingt-cinq ans, d'une aſſez foible complexion, mais en qui les nerfs ſont très-irritables, vomit la première ; ſon vomiſſement fut précédé de beaucoup de maux de cœur : le Cuiſinier, garçon, âgé d'environ trente ans, mais peu robuſte, éprouva en même temps les mêmes accidens. M.[lle] Clairine, autre fille de chambre, d'une bonne complexion, âgée de vingt-quatre ans, vomit auſſi ; mais elle ne parut pas également fatiguée. Le tour de la nommée Faurie, gouvernante d'enfans, âgée de vingt-un ans, vint enſuite ; ainſi que celui d'une vieille

fille, âgée de soixante ans; l'une & l'autre vomirent sans beaucoup d'efforts; les deux Cochers, garçons robustes & jeunes, voyant ainsi vomir les autres domestiques & commençant à ressentir des cardialgies & à éprouver quelques nausées avalèrent chacun une bouteille de bon vin vieux; ils vomirent fort peu & ne se sentirent presque point fatigués : deux Servantes, d'une forte complexion & fort vigoureuses, vomirent aussi, ainsi que le nommé Cassaigne, laquais; les autres domestiques se plaignoient beaucoup de l'estomac : pour les Maîtres, ils n'eurent aucun mal & n'éprouvèrent pas la plus légère nausée. L'histoire de la colique métallique faisoit beaucoup de bruit dans la ville, & les différens ouvrages tant bons que mauvais sur cette matière, qui inondent depuis quelque têmps tout le royaume, n'étoient pas inconnus à M. le Marquis; quelques exemples récens alarmoient encore; il n'en falloit pas autant pour jeter les soupçons d'un empoisonnement par le cuivre; en effet, quoique dans cette maison tous les ustensiles de cuisine fussent en fer battu, le préjugé gagna, & le bruit se-répandit bientôt, que tout ce monde avoit avalé du verd-de-gris. On court chez moi, & dans l'instant je fus à portée de visiter ces malades; je me fis représenter les alimens que l'on avoit préparés pour le dîner; on n'avoit encore touché qu'à la soupe : ne pouvant donc soupçonner ni la batterie de cuisine, ni la qualité du vin, qui étoit le même que l'on buvoit depuis plusieurs jours; je crus ne pouvoir attribuer ces accidens qu'à la soupe, elle avoit été préparée dans un pot de terre, & il n'y étoit entré que de la citrouille: je m'en fis représenter le reste, & j'y trouvai la cause

1764. Décembre.

irritante qui avoit fait vomir tant de monde : je m'aperçus qu'elle étoit trouée du dedans au dehors par autant de points de corruption, que je pourrois appeler *fistules végétales ;* de ces fistules, il découloit une sérosité forte à l'odorat, mais plus sensible au goût, par une impression d'âcreté qu'elle produisoit sur la langue ; l'absence de toutes les autres causes capables d'exciter ce vomissement, me fit juger qu'il ne pouvoit être produit que par cette sérosité corrompue, qui avoit humecté les morceaux sains de la citrouille, malgré la précaution que le cuisinier avoit prise pour les bien choisir : s'il les eût lavés, peut-être auroit-on évité cet accident. Je tranquillisai les malades ; les plus alarmés prirent un peu de thériaque ; le lendemain tout fut tranquille, & l'on n'eut plus d'inquiétude sur le verd-de-gris.

Éréſipèle à la face.

Une jeune Dame de condition, âgée d'environ vingt-huit ans, d'une bonne complexion, mais ayant les nerfs très-sensibles, & par cette raison sujette à de fréquentes douleurs d'entrailles, usoit depuis près d'un mois, & seulement par précaution, de l'eau de poulet, que l'expérience de plusieurs années lui avoit appris être la seule boisson, dont son estomac pouvoit s'accommoder dans les cas où elle croyoit avoir besoin de laver son sang : elle étoit encore dans l'usage de prendre de fréquens lavemens d'eau de rivière ; elle menoit une vie très-douce, étant régulièrement secourue par la Nature, & l'évacuation des règles répondant assez à sa constitution & à son tempérament. Malgré ces avantages & ces précautions, & sans que

cette Dame eût donné occaſion à aucun dérangement par des veilles, ni par aucune autre erreur dans le régime, elle aperçut le matin à ſon réveil, le 19 Décembre, un petit bouton à la partie latérale gauche du nez, vers le lieu de l'union de l'os du nez avec le cartilage : elle y fit d'abord peu d'attention ; quelques heures après, ce bouton parut animé, & la rougeur s'étendit vers la pomète : je fus appelé, & je jugeai que c'étoit un éréſipèle naiſſant, qui ne tarderoit point à faire des progrès ; en effet, quoique la Dame redoublât de ſoins pour ſa ſanté, qu'elle mangeât peu ce jour-là à dîner, néanmoins vers les trois heures de l'après-midi, elle fut ſaiſie d'un friſſon violent, qui dura près de trois heures ; la fièvre s'alluma enſuite, & la chaleur fut ardente par tout le corps ; vers les ſept heures du ſoir, je me déterminai à lui faire tirer deux palettes de ſang du bras ; le 21 au matin, la fièvre étoit peu de choſe, elle redoubla le ſoir ; le 22 même calme le matin, même redoublement l'après-midi ; l'éréſipèle faiſoit toujours des progrès & s'avançoit vers l'oreille ; lorſqu'il y fut parvenu, il ſurvint une douleur de tête très-vive ; je fis reſaigner la malade du pied ; cette ſaignée, les fréquens lavemens & l'eau de poulet, dont la malade continua d'uſer pendant toute ſa maladie, fixèrent les progrès de l'éréſipèle ; le 26, la malade me parut aſſez bien pour pouvoir être purgée ; mais comme toute ſorte de purgatif produiſoit ordinairement chez elle un ravage étonnant à cauſe de l'extrême ſenſibilité de l'eſtomac & des inteſtins, j'uſai de la précaution ſuivante : au lieu de donner le purgatif, quoique très-doux, en une doſe, ou même au lieu de le diviſer en pluſieurs priſes & de les faire

1764. Décembre. prendre tout de suite à des intervalles réglés, je me déterminai à faire prendre le soir, vers les onze heures, demi-once de pulpe de casse; la malade dormit pendant toute la nuit, à son réveil elle but une décoction de quatre onces de casse en bâtons & de six dragmes de tamarins, à laquelle je fis ajouter vingt grains de nitre: elle en fut très-copieusement purgée. Ce remède a rempli également deux autres fois mes vues, & cela a suffi pour rétablir parfaitement la malade.



OBSERVATIONS

Faites à l'Hôpital de Saint-André de Bordeaux, pendant l'année 1765.

Par M. BONIOL, Médecin dudit Hôpital, & ci-devant Médecin des Hôpitaux du Roi dans ses Armées d'Allemagne & d'Italie.

1765. Février.

LES vents ont passé dans la partie du nord depuis le 5 Février, & s'y sont soutenus jusque vers la fin du mois; ce qui a fourni à cette contrée les froids, la neige & la glace dont elle avoit besoin : cette révolution subite a déterminé, comme on l'avoit prévu, quelques pleurésies, hémophtisies, rhumes, catharres, fluxions, érysipèles, &c. à ceux qui n'ont pas eu la précaution ni la faculté de se prémunir contre les rigueurs d'un tel froid; ce qui a formé la majeure partie des maladies aiguës que j'ai eu à combattre dans cet hôpital. De quarante-six malades qui y ont été confiés à mes soins pendant ce mois, j'en ai fait sortir vingt-trois dont les maladies n'avoient rien offert de bien particulier : il en est mort cinq de maladies incurables, de deux desquelles je crois devoir joindre ici l'histoire succinctement.

Sur les suites fâcheuses d'une chute considérable.

Le nommé Gilles Gerus, de Normandie, Grenadier de Bourgogne, entra dans notre hôpital le 26 Janvier dernier; il avoit une respiration rare, mais très-pénible, la voix basse & fort gênante, la langue sèche, une toux fatigante, le pouls un peu fréquent, petit, concentré,

1765. Février. ſans tenſion ni dureté, peu différent en apparence, ainſi que la chaleur, de l'état naturel ; la tête peſante, un délire obſcur, les urines claires, le bas-ventre un peu bourſoufflé ; il étoit dans un ſi grand abattement qu'il ne reſſentoit aucun mal ; le délire fit de tels progrès, qu'il fallut attacher le malade dans ſon lit, pour qu'il ne ſe précipitât point. Tous ces ſymptômes caractériſoient une fièvre maligne eſſentielle ; en conſéquence, nous donnames toutes nos attentions pour combattre l'engorgement du cerveau, ainſi que l'érétiſme général des capillaires, ſans négliger l'embarras des poumons par le moyen de quelques ſaignées, des délayans, des béchiques huileux, des lavemens émolliens, de quelques purgatifs minoratifs, &c. La maladie parut céder un peu au bon effet de ces remèdes ; c'eſt du moins ce que nous crumes voir dans la diminution du délire, dans un peu plus de liberté de la reſpiration, &c. mais ces ſuccès ne furent qu'apparens ; ils ne ſe ſoutinrent que très-peu, & le malade retomba bientôt dans ſon premier état ; nous jugeames qu'une telle ſituation ne pouvoit dépendre que d'une gangrène intérieure que nous avons préſumée être la terminaiſon de quelqu'engorgement inflammatoire imprévu ou négligé, à la ſuite d'une chute que ce miſérable avoit fait le 10 ou le 11 Janvier dernier, du haut d'un vaiſſeau marchand où il travailloit dans la rivière de Garonne : en effet, le malade étant mort le 5 Février, & ayant fait procéder le 6 à l'ouverture de ſon cadavre, nous avons trouvé extérieurement le prépuce ſphacélé en entier, quoiqu'il ne ſe fût plaint d'aucun mal dans cette partie ; les muſcles pyramidaux, la portion hypogaſtrique des muſcles droits, & le tiſſu cellulaire pareillement ſphacélés ; la partie concave, ainſi que le bord inférieur du grand lobe du

foie gangrénés. Dans la poitrine, nous avons trouvé le poumon droit extrêmement gorgé, quoique flétri & adhérent à la plèvre dans toute sa partie supérieure, de manière à ne pouvoir l'en détacher qu'à la faveur du scalpel; le corps de la troisième vertèbre du col étoit séparé antérieurement du corps de la quatrième, de manière à pouvoir introduire l'extrémité d'un doigt entre les deux : enfin l'ouverture de la tête nous a présenté les vaisseaux de la dure-mère considérablement engorgés, les sinus supérieurs & latéraux, remplis d'un sang noirâtre, la pie-mère enflammée, le plexus coroïde rempli d'hydatides, & les substances du cerveau & du cervelet très-solides. 1765. Février.

De ces observations anatomiques, il résulte que la chute de Gerus est la cause de sa perte : le sphacèle du prépuce & des parties situées dans l'hypogastre, & la séparation de la troisième vertèbre du col de la quatrième, prouvent que la région hypogastrique a porté sur quelque partie du vaisseau, & que dans le même temps la tête s'est portée brusquement en arrière : le relâchement tonique des principaux viscères occasionné par une secousse si vive, joint au reflux subit & notable des humeurs vers les mêmes viscères, dû au froid & à la compression de l'eau sur la peau, sont des causes bien capables de produire les engorgemens inflammatoires qu'on y a remarqués. Peut-être le malade se seroit-il tiré d'un aussi grand danger, s'il eût été secouru immédiatement après sa chute; mais quand il entra à notre hôpital, il est aisé de voir que les engorgemens commençoient déjà à être gangréneux. La méprise qu'on a faite en les prenant d'abord pour une fièvre maligne, n'ont pu être d'aucune conséquence nuisible; car outre que pour les gangrènes intérieures, l'art n'a

1765. Février. aucune ressource, les remèdes indiqués par la fièvre maligne auroient pu détourner la mortification, si elle n'eût pas déjà été formée.

Sur une hydropisie ascite.

Le nommé Gabriel Leseur, âgé de cinquante-un ans, Soldat retiré de l'hôtel des Invalides par congé absolu, entra dans cet hôpital le 29 Décembre, pour être traité d'une hydropisie ascite, formée depuis le 1.er Novembre; elle étoit l'effet de l'obstruction du foie & des glandes mésentériques, à la suite d'une fièvre lente érétismale négligée, qui l'a tourmenté l'espace de quatre mois auparavant. On ne pouvoit attribuer cette obstruction & cette fièvre, qu'à un épaississement des humeurs, joint à une sécheresse & une tension des solides, l'un & l'autre produits, tant par les sucs grossiers & indigestes dont il avoit fait usage, que par son état de souffleur de verre, qui, par l'extrême chaleur du fourneau, ainsi que par les compressions journalières du diaphragme & des muscles abdominaux sur les viscères du bas-ventre, n'avoit pas peu contribué à l'exsiccation, à la débilité & à l'obstruction des viscères susdits : maladie qu'on a laissé parvenir jusqu'au degré d'incurabilité, pour en avoir négligé ou ignoré la cure méthodique; maladie enfin qui n'a pu céder à nos soins les mieux concertés, & qui a fixé les jours du malade au 14 Février.

Mars. Les vents ont entièrement abandonné la partie du nord, n'ayant soufflé pendant le mois de Mars, que du sud, sud-est, sud-ouest, ouest, & ouest-nord-ouest; ce qui a procuré une chaleur douce, humide, très-favorable à une végétation précoce, ainsi qu'au développement du levain de la rougeole, qui depuis environ un mois

règne généralement dans cette ville, ſans avoir porté préjudice à ceux qui ont été bien gouvernés. Les maladies que j'ai eu en outre à combattre pendant ce mois, ſont les rougeoles, petites véroles, rhumes, pleuréſies, péripneumonies, fièvres quotidiennes, tierces, quartes, continues, une maligne, inflammations gangréneuſes, &c. De cinquante-deux malades que j'ai eu à gouverner dans cet hôpital pendant ce mois, il en eſt mort quatre & ſorti trente-cinq guéris ; parmi les uns & les autres il s'en eſt trouvé quelques-uns qui ont mérité de grandes attentions.

1765.
Mars.

Sur la colique métallique.

Jean Saint-Médart, âgé de trente-huit ans, cuiſinier de M. le Baron de Camblane, entra à notre hôpital le 24 Janvier : il étoit tourmenté depuis pluſieurs jours d'une colique extrêmement vive, & d'un vomiſſement continuel de matières, ſous la forme de cendre, mêlées de glaires, & auſſi vertes que du laurier : ces accidens étoient accompagnés de ſoubreſauts des tendons, inſomnie, inquiétude, triſteſſe, dégoût, urines rares & claires : les yeux étoient plombés, le viſage creuſé, &c. ces ſymptômes démontrant l'action d'un corps dur, compacte, peſant & cauſtique ſur les fibres de l'eſtomac & des inteſtins, nous ont annoncé un homme empoiſonné avec quelques portions métalliques détachées du cuivre ou du plomb dont il avoit fait uſage dans ſa cuiſine : le mal avoit été aigri par l'action vive de purgatifs violens que lui avoit adminiſtrés dès le commencement un Moine Apothicaire ; & une maladie auſſi grave auroit bientôt terminé les jours du malade, ſans un prompt ſecours : ayant donc pris les indications de l'état inflammatoire du ventricule & des inteſtins,

1765. Mars. ainsi que de l'adhérence & irritation violente des portions métalliques sur les parois & houpes nerveuses de ces viscères ; nous avons employé avec tout le succès possible quelques saignées du bras, les potions huileuses & tempérantes de quatre en quatre heures, les lavemens incrassans & adoucissans donnés journellement ; l'eau de ris ou de poulet pour boisson ; les purgations assez fréquentes, composées de tamarins, de manne & de quelques grains de sel fixe de tartre, & enfin les laitages ; ces substances, en détruisant l'action des matières métalliques, leur ont servi de véhicule & les ont évacuées par le vomissement & par les selles dans l'espace d'environ un mois : les urines abondantes, très-chargées & de couleur de chair ont terminé la cure, & le malade est sorti le 9 Mars, en bonne santé.

Le nommé Joseph Gaze, laquais de M. le Baron de Camblane, est entré à l'hôpital le 15 Février, avec la même maladie, mais à un degré inférieur ; & avec cette différence qu'il y avoit chez Gaze, un feu excessif dans tout le corps, douleur aux poumons, constipation par une très-vive chaleur d'entrailles & un grand dessèchement des matières qui y étoient contenues : cet homme étoit d'ailleurs d'un tempérament fort chaud & sec. Il a reçu le même soulagement par l'effet des mêmes remèdes, auxquels nous avons seulement ajouté la tisane émulsionnée : nous avons d'ailleurs donné l'eau de poulet & les lavemens en plus grande abondance : après les vomissemens, ces remèdes ont enfin débouché les voies inférieures, & procuré l'excrétion de matières, d'abord dures comme du bois, ensuite muqueuses, glaireuses, bilieuses, ce qui a mis insensiblement le malade en voie de guérison, & il a été en état de sortir le 13 Mars en très-bonne santé.

Ces deux malades ne ſont pas les ſeuls qui aient reſſenti les dangereux effets des ſubſtances métalliques: M.[me] la baronne de Camblane, & un troiſième domeſtique ont eu le même malheur dans le même temps, & ont été guéris par des moyens analogues aux précédens. 1765. Mars.

Sur la Petite vérole.

M. Juſtin Mackarti, Irlandois de nation, âgé de vingt-deux ans, arrivé depuis peu en cette ville pour y étudier en Théologie, entra à l'Hôpital le 23 Février, avec une fièvre continue, dont les accidens étoient une plénitude & tenſion du pouls, une douleur de tête vive, beaucoup de feu dans l'intérieur du corps, dégoût, amertume de bouche, une langue très-chargée, & la déglutition pénible : à ces ſymptômes étoient joints de petits flegmons ſortis depuis trois jours ſur toute l'habitude du corps, qui ſans faire beaucoup de progrès en volume nous ont paru être l'éruption d'une petite vérole confluente.

Ayant pris les indications de la plénitude & tenſion du pouls, ainſi que des pourritures dont les premières voies étoient chargées; nous avons fait ſaigner le malade le 23 à neuf heures du matin; nous l'avons purgé deux heures après la ſaignée, avec une once de tamarins & deux onces de manne, & ordonné l'eau de poulet pour boiſſon : ces premiers ſecours ont très-bien réuſſi, nous trouvames le lendemain le pouls dans l'état de criſe, les flegmons élevés, arrondis & la ſuppuration commençant à ſe former; la déglutition ſeulement reſta pénible & le goſier douloureux à cauſe de quelques puſtules qui s'y étoient formées : nous nous contentames de preſcrire ce jour-là la tiſane ordinaire d'orge, de chiendent & de régliſſe, & un looch avec le blanc

1765. Mars. de baleine, l'huile d'amandes douces, la gomme adragant & le ſirop de mûres, & cela ſuffit pour tempérer l'ardeur du goſier & favoriſer la ſuppuration des puſtules: mais comme le malade étoit moite, & que la ſueur eſt à craindre dans cet état; nous ordonnames, avec ſuccès, de ſouſtraire l'une des deux couvertures de laine qu'il avoit ſur lui. Le 25, ayant trouvé le pouls ſans la moindre tenſion ni dureté, nous crumes devoir l'exciter un peu par la décoction de racine de ſcorſonère & de feuilles de chardon bénit, ſans ſupprimer le looch, ce qui favoriſa la ſuppuration juſqu'au 27, où nous ajoutames une potion cordiale à la doſe d'une once & demie par jour, pour ſoutenir le pouls qui molliſſoit un peu; tout cela fit très-bien juſqu'au temps de l'exſiccation, où tous les remèdes furent ſuſpendus; nous leur fimes ſuccéder quelques alimens ſolides, & le malade fut purgé le 9 Mars, & en état de ſortir le 24 du même mois en parfaite ſanté.

Réflexions. De toutes les maladies qui affligent les hommes, il n'en eſt point qui ſoit auſſi à craindre & qui faſſe tant de ravages que la petite vérole: la perte de tant de perſonnes qui en ſont les victimes, me paroît dûe à deux cauſes: la première eſt la complication d'autres maladies, avec le levain qui doit former la criſe; par exemple, trop de tenſion ou de relâchement du côté des ſolides, divers vices des humeurs, ſur-tout du ſang, & communément les pourritures des premières voies qui paſſent dans les ſecondes: l'autre cauſe eſt la négligence ordinaire du public qui n'appelle que rarement & fort tard les Médecins dans cette ſorte de maladie; à quoi l'on peut joindre la timidité de la plupart des Médecins, qui n'oſent rien entreprendre lorſqu'ils ne ſont appelés qu'après l'éruption: c'eſt un préjugé

préjugé général, qui n'a eu d'autre fondement qu'un défaut de connoiſſance, mais que mon expérience, fondée ſur les bonnes règles de l'art, m'a fait ſurmonter.

Toutes les petites véroles que j'ai eu occaſion de traiter, m'ont convaincu, 1.° que le levain de cette maladie, quoique d'une nature inconnue, eſt une matière hétérogène au ſang, plus ou moins abondante, que la Nature s'efforce d'expulſer au dehors dans un temps convenable. 2.° Que pour favoriſer cette eſpèce de criſe, il faut que la circulation du ſang ſoit généralement libre, & que le cœur pouſſe cette matière avec aſſez de vigueur. 3.° Que s'il n'y a complication d'aucun autre vice qui puiſſe troubler la Nature dans ſes opérations, on eſt preſque aſſuré d'une criſe parfaite; ce qui nous fait croire que le levain de la petite vérole ne porte en lui-même rien de mauvais, & que tous les triſtes évènemens qui en réſultent, doivent toujours venir d'ailleurs. 4.° Que ſi la circulation eſt gênée, à raiſon de la pléthore, ou de l'agitation trop grande du ſang, ou de la tenſion des ſolides, &c. il faut préalablement lui rendre ſa liberté au moyen de la ſaignée & des autres tempérans & relâchans: c'eſt ce que j'ai toujours éprouvé avec ſuccès juſqu'au temps de la ſuppuration, ſi on n'a pas eu occaſion de le faire plus tôt. 5.° Que ſi l'embarras provient de matières putrides qui paſſant dans le ſang, interceptent par leur irritation la circulation dans les capillaires, il faut s'empreſſer de les évacuer par haut ou par bas, ſuivant l'indication, pendant le temps de l'ébullition ou de l'éruption au plus tard; mon expérience m'a auſſi conſtamment aſſuré que les émétiques ou cathartiques font merveille, donnés en pareil cas. 6.° Que ſi le même embarras ou la lenteur de la circulation

1765. Mars.

provient de relâchement ou de foiblesse; il convient d'exciter l'action des solides & des fluides par la chaleur, les cordiaux, les diaphorétiques, les stimulans, &c. 7.° Que la clôture exacte des chambres, ainsi qu'une chaleur trop grande peuvent beaucoup préjudicier en ces circonstances, de même que la sueur; le malade n'a besoin que d'une chaleur modérée qui diffère peu de la naturelle, & doit éviter l'action des vents coulis pour que rien ne puisse troubler le jeu de la Nature. 8.° Qu'on ne peut par conséquent se fixer à un seul genre de remède dans le traitement de la petite vérole, mais qu'il doit varier suivant les différentes indications. 9.° Enfin qu'il n'est pas étonnant qu'il périsse si peu de monde par la méthode de l'inoculation, puisque par la préparation qu'elle exige, le Médecin se rend de bonne heure auprès des malades, & prend soin d'écarter préalablement tous les vices qui pourroient se compliquer avec la petite vérole, & mettre obstacle à la perfection de sa crise; mais que la petite vérole inoculée exposeroit les hommes aux mêmes inconvéniens que la petite vérole spontanée, si on inséroit indifféremment son virus en toutes sortes de circonstances.

Sur la Rougeole.

Le nommé Jean Bordes, âgé de vingt-un ans, domestique, couvert d'éruptions cutanées qui caractérisoient la rougeole, les 27, 28 Février & 1.er Mars, fut imprudemment saigné ce dernier jour, avant que la Nature eût fini son opération; ce remède employé à contre-temps détermina la métastase du levain sur les poumons, & mit le malade dans un état si dangereux, qu'on crut devoir se soustraire de l'embarras & des frais funéraires de ce misérable, en l'envoyant à l'hôpital.

Il y entra le 4 Mars avec une fièvre continue, une respiration extrêmement pénible, une toux continuelle, sèche & très-fatigante, un crachement de sang, une extinction de voix, la bouche amère, la langue très-chargée, le visage bouffi, &c. 1765. Mars.

Comme le cas exigeoit un très-prompt secours, nous ordonnames une saignée du bras de dix onces, pour être faite tout de suite; & l'instant d'après, l'application d'un emplâtre vésicatoire entre les deux épaules, avec une purgation composée de rhubarbe, séné, sel végétal & manne, dans la décoction de bourrache, une heure après la saignée; des bouillons pectoraux ensuite, de deux heures en deux heures; & un looch composé de blanc de baleine, de sucre candi, de poudre adragant, d'huile d'amandes douces, de sirop de violette & de kermès minéral, à des doses convenables & fréquentes, avec la tisane pectorale-diaphorétique pour boisson; tous ces remèdes, continués pendant trois à quatre jours, diminuèrent notablement la fièvre, ainsi que la toux & la bouffissure du visage, arrêtèrent le crachement de sang, rendirent la respiration plus libre, rétablirent un peu la voix, & procurèrent une moiteur favorable, avec l'expectoration d'une matière épaisse, visqueuse & filandreuse; mais comme le malade avoit fait glisser les suppuratifs, & produit l'exsiccation de l'ulcère des vésicatoires, nous fimes appliquer un nouvel emplâtre derrière les oreilles, pour détourner plus sûrement & vider par la suppuration la totalité du levain répercuté; ce qui, aidé des remèdes intérieurs continués, de deux ou trois autres purgations, & ensuite d'un peu de laitage, a parfaitement rétabli le malade, & l'a mis en état de sortir en très-bonne santé le 19 Mars.

De-là on peut inférer que la rougeole part d'un

1765. Mars. levain fort analogue à celui de la petite vérole, puiſque dans la criſe que ſollicite la Nature, ils exigent l'un & l'autre, à peu de choſe près, les mêmes attentions & les mêmes ſecours; avec cette différence pourtant, que celui de la rougeole étant plus affiné, plus mobile & moins abondant, parvient plus promptement à la criſe, ſans ſuppuration marquée & ſans expoſer le malade à des évènemens auſſi graves que celui de la petite vérole.

Sur une Hydropiſie de poitrine.

François Rapau, âgé de quarante-huit ans, Capitaine des Fermes du Roi, entra à l'Hôpital le 11 Mars, avec une hydropiſie de poitrine & un engorgement très-conſidérable de la propre ſubſtance des poumons : l'un & l'autre étoit l'effet d'une tranſpiration qu'il avoit bruſquement répercutée le 24 Février, pour s'être nuitamment tenu en chemiſe à la fenêtre, l'eſpace d'un quart d'heure, étant alors en ſueur : cette maladie étoit caractériſée par l'œdème de toutes les extrémités, ſurvenu ainſi que l'hydropiſie, immédiatement après la répercuſſion; & par une orthopnée ſi conſidérable, que le malade ne pouvoit reſpirer, ni debout, ni couché ſur aucun côté, mais ſeulement & avec grande peine aſſis ſur un fauteuil & très-incliné ſur le devant; le malade étoit de plus fatigué d'une toux violente, ſans pouvoir arracher que quelques crachats ſanguins; il rendoit peu ou point d'urine : cette maladie auroit pu céder dans le principe à une ſueur artiſtement rétablie, mais elle devint d'autant plus grave, que les ſecours diſtribués par l'ignorance de perſonnes incompétentes, ont été propres à l'augmenter; & le malade ſe trouva dans la néceſſité d'en périr, malgré nos ſoins, le 15 Mars quatre jours après ſon entrée.

Sur une mort arrivée ſubitement à la ſuite de maladies qu'on n'avoit pas bien connues.

Simon Marchand, âgé de quarante-huit ans, Soldat au régiment de Bourgogne, compagnie de Franvilliers, entra à l'hôpital le 14 Mars, à cinq heures du ſoir, étant alors ſans parole ni connoiſſance, ſans mouvement ni ſentiment, & ayant la bouche béante, la reſpiration rare, longue, pénible; le pouls, exceſſivement lent, très-foible & intermittent : ces accidens étoient la ſuite d'une chute qu'il avoit faite de ſa hauteur, étant en faction, vers les trois heures après-midi, & lui donnèrent la mort le même jour, trois heures après ſon entrée.

Ayant fait ouvrir ſon cadavre, nous y avons trouvé le cerveau engorgé, ſon ventricule droit rempli d'environ deux ou trois onces de ſang veineux noir, en caillots; les veines qui ſe diſtribuent dans le ventricule gauche, auſſi dilatées que ſi elles euſſent été forcées par quelque injection; le cervelet en bon état; le foie tout obſtrué, d'un volume très-conſidérable, avec un abcès d'environ deux pouces de diamètre à ſa baſe, au lieu où il eſt comme adhérent au diaphragme par le prétendu ligament coronaire, formé de l'expanſion du péritoine antérieurement & poſtérieurement; en ſorte que le kyſte paroiſſoit être formé du diaphragme & des deux ſuſdites expanſions; les parois étoient comme cartilagineuſes & d'une ligne & demie d'épaiſſeur; le pus qui en ſortit étoit d'un verd-noirâtre & d'une puanteur conſidérable; tout le diaphragme du côté droit étoit d'une grande conſiſtance, il avoit trois lignes d'épaiſſeur; la véſicule du fiel étoit toute remplie d'une bile jaune fort épaiſſe.

Pour concevoir la raiſon de ce triſte évènement,

1765. Mars. il faut remonter à des accidens que Marchand avoit essuyés avant sa chute. 1.° Il avoit cru être affligé d'une pleurésie au mois de Septembre dernier, dont il fut traité en conséquence, & il pensoit en avoir été radicalement guéri : c'étoit vraisemblablement dès-lors l'inflammation de ce prétendu ligament coronaire, terminée par une suppuration enkystée ; inflammation qui pouvoit bien être prise pour une pleurésie, puisque par sa situation elle se rapportoit vers la première ou la deuxième des fausses côtes. 2.° Il étoit entré à l'hôpital le 1.er Janvier dernier, pour se faire traiter d'un ictère jaune universel, dont il étoit affligé depuis le 1.er Décembre, sans se plaindre d'aucun autre mal ; ce nouvel accident avoit disparu par l'usage des apéritifs ordinaires, qui permirent au malade de sortir le 10 Février, faisant en apparence assez bien ses fonctions. 3.° Enfin Marchand, persuadé de sa bonne santé, avoit fait le jour que le malheur lui arriva un grand dîner avec une soupe aux pois, de la morue sèche & de la salade, dont il avoit beaucoup mangé.

Si l'on rapproche tous ces accidens, il sera aisé de se persuader ; 1.° que le pus a croupi dans ce kyste, depuis l'époque de l'inflammation arrivée en Septembre jusqu'au terme de sa mort. 2.° Que le sang & les autres humeurs du malade étant épaissies & circulant avec quelque difficulté, sur-tout dans le foie, ont entraîné son engorgement & son obstruction. 3.° Que la dilatation de l'estomac par les alimens pris le 14, jointe au volume excessif du foie & de l'abcès, ont dû former une compression qui a ralenti la circulation du sang dans les parties inférieures & détourné son cours vers le cerveau ; ce viscère en ayant été surchargé, la compression a dû pareillement ralentir le cours du suc

nerveux dans les parties musculeuses : de-là la cessation de la contraction musculaire, & la chute spontanée du corps par sa propre gravité. 4.° L'action & le poids du sang dans cette secousse aura déchiré les tuniques veineuses déjà surchargées : de-là son épanchement dans le ventricule droit du cerveau, sa congestion, son poids & sa compression plus grande sur les nerfs du cerveau & du cervelet, & enfin la mort inévitable du malade, qui du moment de la formation de l'abcès ne pouvoit avoir que fort peu de temps à vivre. 1765. Mars.

Sur une inflammation gangréneuse.

François Sonnet, âgé de vingt-huit ans, Vitrier & Peintre, entra dans mes salles le 17 Mars au matin, avec orthopnée & râle, un visage pâle & défait ; un pouls fébrile, intermittent & foible, & autres symptômes qui caractérisoient une inflammation gangréneuse au bas-ventre : cette maladie étoit la suite d'une chute de quinze pieds de haut, négligée depuis vingt jours, & d'une métastase de matière podagrique sur les poumons & les viscères du bas-ventre, par l'effet de cataplasmes répercussifs imprudemment appliqués sur les articulations des pieds gonflées & douloureuses. Je n'eus pas le temps de parer les effets d'une pratique aussi irrégulière & aussi répréhensible : le malade mourut le même jour de son entrée, à six heures du soir.

Sur une fièvre maligne essentielle.

Le mois d'Avril ne nous a rien offert d'extraordinaire : sur cinquante malades confiés à mes soins, il en est sorti trente-six guéris, & n'en est mort qu'un d'obstructions au mésentère & aux poumons qui avoient résisté aux meilleures eaux minérales de notre province, Avril.

1765. Avril. & qui étoient accompagnées d'hydropisie de poitrine & autres accidens qui ne laissoient pas le moindre espoir. Ce qui s'est présenté de plus remarquable est une fièvre maligne essentielle, qui nous a paru d'autant plus intéressante, qu'elle a été bien caractérisée : le nommé Jean Borda, Limosin, âgé de dix-huit ans, Soldat au régiment de Bourgogne, compagnie de du Barroux, entra dans nos salles le 1.er Mars, fort abbatu, mais sans sentir le moindre mal ; la chaleur étoit exactement naturelle, le pouls petit, sans tension, ni fréquence sensible ; un état aussi douteux nous fit demeurer tranquilles jusqu'à ce qu'il se présentât quelque nouveau symptôme de malignité ; & c'est ce que nous découvrimes le 3, dans un délire obscur, un léger assoupissement, quelque sécheresse de la langue, difficulté à prendre les alimens, &c. nous ne balançames plus à faire appliquer les vésicatoires aux deux jambes, immédiatement après une saignée du pied ; à lui donner une boisson abondante d'eau de poulet, & à ouvrir le ventre avec l'eau de casse légèrement aiguisée : mais comme ces premiers vésicatoires ne nous parurent pas suffisans pour détourner du cerveau toute la matière morbifique qui s'y étoit portée abondamment ; nous en fimes appliquer de nouveaux le 7, aux deux cuisses, en continuant l'usage des délayans & laxatifs ; ce qui soulagea sensiblement le malade : il y eut de la diminution dans le délire & dans l'assoupissement jusqu'au 12, qu'il retomba dans le délire ; la suppuration des quatre plaies se trouvant languissante & insuffisante. Ce changement nous engagea d'en faire appliquer à la nuque, un cinquième, qui fut suivi d'une si bonne suppuration & revivifia si bien les parties, que nous avons considéré ces ulcères artificiels comme les principaux & indispensables moyens

moyens curatifs de cette maladie : ces ſuccès prouvent combien il eſt eſſentiel de diſtinguer dans la pratique les deux ſortes de fièvres malignes, ſi parfaitement décrites par l'illuſtre & ſavant M. Ferrein, puiſque les indications qu'elles préſentent ſont très-différentes, ainſi que les remèdes indiqués. 1765.

Sur le Scorbut.

L'arrivée du régiment de Foix, de l'Amérique, nous a fourni beaucoup de maladies très-graves, qui ont été les ſuites de la mauvaiſe nourriture des Soldats; de leur ſéjour dans un climat très-chaud, qui a épaiſſi & deſſéché leurs humeurs; des mauvais ſecours qu'ils ont reçus dans ces îles, & du mauvais temps qu'ils ont eſſuyé dans la traverſe. Nous ne nous arrêterons point à faire le détail de toutes ces maladies, qui ne nous ont fourni rien d'extraordinaire dans leur marche & leur traitement; nous ne parlerons pas même de pluſieurs pleuritiques & pleuripneumoniques, à l'ouverture deſquels nous avons trouvé les poumons ſuppurés ou gangrénés avec des adhérences très-conſidérables à la plèvre, & dans l'un deſquels nous avons trouvé en outre la ſurface du cœur flétrie, ridée & boutonnée. Nous nous bornerons à l'expoſition des nouveaux moyens que nous avons employés avec ſuccès pour la guériſon du ſcorbut, qui a affligé un très-grand nombre de Soldats de ce régiment. Avril & Mai.

Le ſcorbut a de tout temps été regardé comme une maladie tenace, peu ſuſceptible de guériſon, & dont la nature & les cauſes nous étoient inconnues : elle a conſtamment été placée au rang des maladies expérimentales, c'eſt-à-dire, de celles qu'on n'a juſqu'ici pu attaquer, qu'avec les remèdes que l'expérience a

1765. Mai. appris être de quelque utilité, sans savoir au vrai la façon dont ils agissoient sur le corps humain, & sans connoître la nature du vice qu'ils avoient à détruire; tel est l'usage qu'on a fait des prétendus anti-scorbutiques, dont on trouve la liste dans tous les livres de Médecine, & qu'on emploie généralement & aveuglément dans la pratique privée, comme dans celle des Hôpitaux : remèdes dont on s'est servi le plus souvent en pure perte; remèdes insuffisans, qui ont fait considérer le scorbut comme une maladie incurable : c'est peut-être aussi ce qui a fait dire souvent à plusieurs Médecins, que l'air de Bordeaux étoit préjudiciable aux scorbutiques, & qu'il convenoit de les faire passer à Saintes, à Limoges, ou autres villes plus distantes de la mer. Pour éviter ces sortes de caravanes toujours embarrassantes, nous avons redoublé notre attention. Ayant reconnu en général beaucoup d'âcreté dans le sang des Soldats qui reviennent des îles, nous avons imaginé avec raison, que cette âcreté réunie au sel muriatique qu'on découvre aussi dans les maladies scorbutiques, en formoit la principale cause : cette théorie nous a engagés à en entreprendre la guérison par les lavages, les épaississans & les adoucissans; & nous avons eu la satisfaction de voir les succès répondre parfaitement à nos intentions & à nos espérances, comme les guérisons & observations suivantes le démontrent.

Juin. Le nommé Jacques Mordan, dit l'Espérance, de la compagnie de Bayeux, entra dans notre hôpital le 16 Juin, avec un scorbut bien déclaré : il y avoit douleur aux deux mâchoires; les dents étoient toutes décharnées, chancelantes, & ne pouvoient servir qu'avec beaucoup de peine pour la mastication; les gencives étoient rongées, pourries, mollasses quoique boursouflées & san-

guinolentes, & la bouche très-puante; il n'y avoit plus d'appétit, & il ne se faisoit plus de digestion; les urines étoient rouges, lixivielles, fétides; on voyoit plusieurs taches aux jambes & aux cuisses, d'un rouge noirâtre & livide; le reste de la peau étoit d'un jaune brunâtre, &c. Tous les membres étoient douloureux, & le malade ne marchoit qu'avec beaucoup de difficulté. 1765. Juin.

D'abord nous mimes ce malade à l'usage des gargarismes & bouillons anti-scorbutiques ordinaires, qui parurent aigrir son mal au lieu de l'affoiblir: ce peu de succès nous fit juger qu'il étoit indispensable de prendre une autre voie. Dès le 22, nous lui prescrivimes six onces de bon lait de vache le matin à jeun, une bonne écuelle de riz au lait à la suite de son dîner, & autant à la suite de son souper; une infusion légère de sommités de fumeterre pour boisson, & un gros d'esprit de *cochlearia*, sur trois onces de décoction de cresson, pour laver sa bouche plusieurs fois par jour.

Cette méthode fit dissiper tous les symptômes scorbutiques: les douleurs disparurent, les gencives se rétablirent, les dents se raffermirent, l'appétit reparut & les forces digestives lui obéirent; les taches des cuisses & des jambes, ainsi que la couleur du reste de la peau s'effacèrent. Mordan reprit de l'embonpoint & de la vigueur, & se trouva en état de sortir de l'hôpital le 10 Juillet.

Le nommé Jean Canonville, dit Argenteuil, de la compagnie de Ducouraux, entra dans l'hôpital le 21 Juin, avec un scorbut bien caractérisé par tous les symptômes précédens. Nous avons suivi à son égard la même méthode que pour Mordan; nous lui avons donné les mêmes remèdes & les mêmes alimens, & il a été guéri aussitôt que lui, puisqu'ils sont sortis

1765. Juin.

ensemble le 10 Juillet, en très-bonne santé.

Le nommé Vincent Larchevêque, de la compagnie de Grinville, entra à l'hôpital le 19 Mai, affligé depuis trois ans d'un scorbut, caractérisé par des douleurs de tous les membres, sur-tout des jambes, des jarrets & des cuisses, ainsi que par des taches d'un brun livide à ces parties, avec difficulté de les mouvoir, & des lassitudes : les urines étoient rouges, lixivielles & fétides; les dents chancelantes & douloureuses, sans néanmoins que les gencives fussent en mauvais état; le malade étoit dégoûté : à tous ces accidens étoient joints beaucoup de feu & d'âcreté dans le sang, marqués par la chaleur excessive de tout le corps, l'altération, le desséchement, la douleur du gosier, avec une infinité de petits boutons cuisans & douloureux, qui ont paru pendant long-temps, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre. Quelques saignées, des lavemens émolliens, des bouillons rafraîchissans, le petit lait de vache, & quelques purgatifs minoratifs, avec les tamarins & la casse, ont dissipé tous les symptômes de chaleur qui tourmentoient le malade : le riz & le long usage du laitage, que nous avons fait succéder à ces premiers remèdes, ont remédié à l'âcreté du sang & de l'humeur scorbutique, & le malade est sorti de l'hôpital en fort bonne santé le 14 du mois d'Août.

Joseph Lebourgeois, de la compagnie de Ducouraux, sujet malingre (nous verrons plus bas la signification de ce terme), exténué & qui avoit déjà craché le sang en Amérique, entra à notre hôpital le 13 du mois de Juin, pour se faire traiter d'une péripneumonie compliquée de scorbut. Cette complication étoit caractérisée par les symptômes suivans : fièvre continue, douleur de poitrine, dyspnée, toux, crachement de sang, frissonne-

mens, taches ſcorbutiques aux jambes, aux cuiſſes, &c. 1765. Juin.
C'eſt en vain que nous tentames la réſolution de l'engorgement inflammatoire des poumons par de petites ſaignées réitérées, ſelon les ſymptômes & les forces du malade ; par des potions huileuſes, compoſées avec les divers béchiques qu'on donne en pareil cas ; la tiſane de grande conſoude & de bourrache; la purgation de caſſe & de manne placée à propos, & autres moyens ordinaires : la ſuppuration ſe forma malgré nos ſoins, la diarrhée s'y joignit ; l'orthopnée, le râle & l'extrême foibleſſe du malade repréſentoient un agoniſant prêt à deſcendre dans le tombeau, lorſqu'en prenant l'indication de la vomique, de la diarrhée & de la foibleſſe, nous lui preſcrivimes trente grains d'ipecacuanha en poudre ſubtile dans un demi-verre de bon vin : l'action de ce vomitif fut ſoutenue avec de bon bouillon, & une potion cordiale & béchique, dans laquelle nous ajoutames un grain de kermès minéral ſur trois onces, & qui fut donnée par cuillerées de demi-heure en demi-heure. Les efforts du vomiſſement firent rompre le ſac, ſuſpendirent la diarrhée, & procurèrent l'excrétion d'une très-grande quantité de pus par l'expectoration, &c. l'eau d'orge & de millepertuis avec le miel pour boiſſon ordinaire; & l'uſage d'heure en heure, à des doſes convenables, d'un looch fait avec le blanc de baleine, la gomme adragant, le ſucre candi, l'huile d'amandes douces, le ſirop d'hipericum & le baume de Canada, détergèrent ſuffiſamment l'ulcère : le lait de vache, le riz au lait ou le gruau furent employés quinze jours après l'excrétion de la vomique, ſans diſcontinuer la tiſane & le looch. Le malade revint à la vie, & étoit en aſſez bon état le 25 du mois d'Août, pour vouloir ſortir de l'hôpital.

1765. Juillet. Réflexions.

La cure extraordinaire de ces quatre Soldats ne prouve-t-elle pas jusqu'à la démonstration, qu'un sel âcre fournit souvent la principale cause du scorbut ; qu'il est dangereux d'insister dans tous les cas, sur l'usage des substances connues sous la dénomination *d'anti-scorbutiques,* qui par leur âcreté augmentent souvent la cause du mal, bien loin de l'éloigner ; & que le ris, le lait, en un mot les adoucissans sont des anti-scorbutiques plus réels. Cette nouvelle manière de guérir le scorbut, ne prouve-t-elle pas combien la méthode rationelle, qui fait analyser toutes les maladies dont un cas particulier peut être compliqué pour appliquer à chacune le remède qui lui convient suivant les véritables indications physiques qu'elles suggèrent, doit être suivie au mépris de la méthode empirique ou expérimentale très-dangereuse, selon l'expression d'Hippocrate, *experientia fallax.*

Sur les Malingres.

La maladie, connue sous le nom de Malingres, est une affection qu'on a regardée jusqu'ici comme nationale & particulière aux îles : en effet, un grand nombre de Soldats du régiment de Foix l'ont apportée d'Amérique dans notre Hôpital. Cette maladie, d'une nature fort rebelle & tenace, consiste en plusieurs petits ulcères malins assez profonds, d'un aspect hideux, douloureux, accompagnés d'une grande démangeaison, répandus principalement sur les jambes & quelquefois sur les cuisses, & qui enfin résistent à toute sorte de digestif ou suppuratif : plusieurs personnes les ont considérés mal-à-propos comme un symptôme ultérieur de scorbut ou de virus vénérien ; pour dissiper ce préjugé, nous faisons volontiers part au public des découvertes que nous

avons faites fur la nature de ces fortes de maux.

Toutes les queftions que nous avons pu faire à différens malades, leurs réponfes & nos réflexions fur la caufe de leurs ulcères, & fur les autres maladies dont ils étoient affligés, nous ont convaincus que les malingres étoient l'effet de plufieurs petits flegmons très-cuifans, déterminés par la piqûre de certains petits infectes familiers aux îles fur des fujets déjà infirmes, c'eft-à-dire, dont le fang ou la lymphe portent un vice marqué d'épaiffiffement, d'acidité, d'âcreté, de falure, de diffolution, d'impureté ou autre, tel qu'il fe trouve dans la cachexie, les écrouelles, le virus vénérien, le rhumatifme, le fcorbut, les diverfes impuretés du fang, &c. de manière que les vices des humeurs deviennent la principale caufe de la tenacité de ces ulcères, & qu'on ne fauroit parvenir à guérir les uns fans les autres.

La preuve de notre opinion fe trouve fondée fur l'obfervation conftante des divers effets réfultans de la piqûre de ces infectes, & des moyens employés pour les guérir.

Il eft certain que ces animaux, comme les coufins, très-communs fur les bords de la mer Méditerranée, piquent indifféremment toutes fortes de perfonnes; il eft cependant de fait qu'il y a aux îles de l'Amérique, & que de-là il paffe en Europe, un très-grand nombre de perfonnes, piquées de ces mêmes infectes, fans porter le moindre veftige de leur piqûre; tandis que d'autres en font affligées pendant plufieurs années, & que quelques-unes n'en guériffent jamais; d'où peut provenir cette différence, finon de ce que les premiers font des perfonnes faines, & que les autres ont quelque vice marqué dans le fang ou dans la lymphe?

1765. Juillet.

Ces inſectes ſont des eſpèces de petites mouches imperceptibles, de différentes forme & grandeur, reſſemblant très-bien, les uns aux moucherons de France, vulgairement nommés couſins, & à l'Amérique, *maringouins*, les autres à de petites puces extrêmement menues, connues aux îles ſous le nom de *petites bêtes rouges*, &c.

De la piqûre des uns & des autres, il réſulte une petite tumeur flegmoneuſe, avec douleur & démangeaiſon, qui oblige d'autant plus à gratter, déchirer & enflammer la partie piquée, que la chaleur du pays, l'agitation, la ſalure ou l'âcreté des humeurs, y contribuent plus puiſſamment: de-là l'inflammation, la ſuppuration & l'ulcère creux & tenace ſur les ſujets déjà infirmes; & la réſolution prompte & facile de cette petite tumeur, lorſque les humeurs louables & balſamiques de la perſonne piquée, circulent avec liberté & ſans irriter le genre nerveux.

Lors donc qu'on veut guérir ces ſortes de maux avec certitude, il s'agit de diſtinguer le genre de maladie avec laquelle ils ſe trouvent compliqués, & attaquer d'abord la cauſe antécédente: ſi l'on y parvient, ces ulcères ſe diſſipent d'eux-mêmes, ou du moins ils cèdent facilement au moindre balſamique, tel que le ſimple digeſtif, le baume ſamaritain, &c. C'eſt d'après ces principes, qu'on a vu dans les Soldats que nous avons guéris du ſcorbut, leurs malingres ſe diſſiper avec les ſymptômes ſcorbutiques; & les cachectiques guéris en même temps de leur cachexie & de leurs malingres. Il en eſt de même de ceux qui ſe trouvent combinés avec des matières impures ou hétérogènes, introduites dans le ſang: nous pouvons même en

rapporter

rapporter un exemple frappant, au ſoutien de notre opinion. 1765. Juillet.

Le nommé Nicolas Noël, de la compagnie de Maugis, eſt entré deux fois mourant dans notre hôpital, où deux fois nous l'avons rappelé à la vie. Il s'y préſenta la première fois le 10 Juin, avec fièvre continue, douleur de poitrine, dyſpnée, toux fréquente, expectoration ſanguinolente, inſomnie, vibratilité de la fibre, maraſme, foibleſſe, divers ulcères creux aux jambes, auxquels il donnoit le nom de *malingres*, & qu'il portoit depuis deux ans ſans avoir pu en guérir. Il nous déclara qu'il étoit infirme depuis 1747; qu'il avoit été attaqué pour la première fois d'une hémophtiſie en 1751, d'une ſeconde en 1764, & qu'il étoit continuellement tourmenté de douleurs qui ſe faiſoient ſentir, tantôt dans la poitrine, tantôt à l'eſtomac, & d'autres fois dans quelqu'une des extrémités, &c.

La marche & la nature de ſymptômes auſſi graves que nombreux, nous ayant fait juger que la cauſe eſſentielle & antécédente ne pouvoit être qu'une matière âcre & impure introduite dans ſon ſang, & qu'il étoit important de la combattre promptement par le moyen des délayans, tempérans, adouciſſans & évacuans; nous eumes le bonheur d'y parvenir au moyen de quelques ſaignées du bras de quatre onces, réitérées convenablement; de bouillons faits avec le poumon de veau, le riz, l'oignon blanc rôti, les feuilles de bourrache & les ſommités de millepertuis; d'un looch fait avec le blanc de baleine, la poudre adragant, l'huile d'amandes douces & le ſirop de lierre terreſtre, auquel on ajoutoit deux fois par ſemaine un grain de kermès minéral, pour diſſoudre la viſcoſité de l'humeur bronchiale; d'une tiſane faite avec la racine de grande conſoude,

1765. Juillet. & Août.

les ſommités de bourrache, le miel de Narbonne & un peu de régliſſe ; de quelques purgations de temps en temps avec deux onces de manne ; du lait de vache à la ſuite des bouillons, & enfin d'un véſicatoire à la nuque : ce dernier remède procura un ſi grand ſoulagement, qu'il nous ſuggéra l'indication d'un cautère pour l'entière guériſon ; mais le meilleur état du malade & ſon averſion pour le cautère lui firent prendre la réſolution de ſortir de l'hôpital, il l'exécuta en effet le 5 Juillet. Mais il ne fut pas imprudent impunément : la guériſon n'étoit point encore parfaite ; le retour des mêmes maux le fit rapporter à l'hôpital dès le 21 du même mois, ſans mouvement, ſans parole, & dans une ſi grande foibleſſe, qu'il reſta agoniſant huit jours entiers. Pendant ce temps on ne put lui donner intérieurement autre choſe que du bouillon & des cordiaux, & encore avec beaucoup de difficulté ; mais on profita de ſon extrême foibleſſe pour lui appliquer le cautère, qu'il avoit opiniâtrément refuſé. Ce remède opéra ſi merveilleuſement, que le malade revint à la vie au grand étonnement de tous les ſpectateurs : on le remit alors à l'uſage du lait, du riz, des pectoraux & balſamiques ; il reprit par ces moyens de la ſanté, de la force & de l'embonpoint : les ulcères qu'il avoit aux jambes ſe deſſéchèrent, & il ſortit de l'hôpital en fort bon état le 4 Septembre.



OBSERVATIONS DE MÉDECINE,

Faites à l'Hôpital de Montelimart, pendant l'année 1765.

Par M. MENURET, Docteur en Médecine, de l'Université de Montpellier, de la Société royale des Sciences, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, de la Ville & dudit Hôpital.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

1765. Janvier.

PENDANT l'année 1765, l'ordre des saisons n'a point été régulier : les commencemens de l'hiver ont été peu froids, fort humides, & les vents du sud ont dominé; la liqueur dans le baromètre n'a monté que pendant deux ou trois jours du mois de Novembre à 10 lignes au-dessus de 27 pouces ; le plus constamment elle a été à 6 lignes environ, pendant plusieurs jours à 2 ou 3 : les deux mois suivans à peine s'est-elle portée à 9 lignes pendant quatre jours ; elle a été pendant plus de quinze, à différentes reprises, à une ligne; & le reste du temps à 4 ou 5, toujours au-dessus de 27 pouces.

Février.

Il y a eu quelques petites gelées avec des vents du nord, sur la fin de Janvier ; l'humidité, les pluies, l'abaissement de la liqueur dans le baromètre se sont soutenus jusqu'à la fin de Février ; il a peu gelé dans l'intervalle; & au commencement de Mars, la liqueur a descendu au-dessous de 27 pouces pendant quelques jours; la constitution pluvieuse a persévéré; les vents

Mars & Avril.

1765. de ſud & d'oueſt ont beaucoup ſoufflé pendant ce mois, & dans les derniers jours ſeulement, le temps a été ſerein, froid & ſec ; la liqueur s'eſt ſoutenue à 10 lignes au-deſſus de 27 pouces.

Mai & Juin. Les mois de Mai & de Juin n'ont pas été moins humides ; la liqueur du baromètre n'a été pendant le premier que deux ou trois jours au-deſſus de 8 lignes, autant au-deſſous de 6, & le reſte du temps à 6 ou 7 : les vents du nord ont ſoufflé ſept à huit jours, ceux d'oueſt & de ſud, combinés & variables, ont toujours pris le deſſus : en Juin, la liqueur eſt un peu montée, mais les vents n'ont pas été moins inconſtans ; les vents du nord ont repris ſouvent ; il y a eu encore beaucoup de pluie, quelques orages & peu de chaleur.

Juillet. Le mois de Juillet a été plus ſec, ſans être bien chaud ; le vent du nord a régné, & la liqueur n'a jamais été au-deſſous de 27 pouces 8 lignes.

Août. Le mois d'Août a été fertile en orages ; les vents du ſud ont été fréquens & de peu de durée ; il y a eu peu de pluie & des chaleurs aſſez fortes ſur la fin, & juſqu'au milieu de Septembre la liqueur n'a pas monté au-deſſus de 27 pouces 9 lignes.

Septembre. En Septembre, la liqueur s'eſt ſoutenue preſque toujours au-deſſus de 27 pouces 10 ou 11 lignes, à l'exception des premiers jours ; les vents du nord ont été conſtans, modérés & chauds juſqu'au 20 ; fougueux & orageux pendant les cinq à ſix jours ſuivans, & plus doux ſur la fin : alors le ſud, le ſud-oueſt, le ſud-eſt ont pris le deſſus & ont amené l'humidité, le

Octobre. temps couvert & la pluie juſqu'au 10 du mois d'Octobre. Dans ce temps, la liqueur a beaucoup varié, depuis 5 lignes juſqu'à 9 au-deſſus de 27 pouces ; elle eſt même deſcendue juſqu'à 3 lignes. Les dix jours ſuivans le nord

a régné pour l'ordinaire, & a été aſſez modéré, avec un temps doux & ſerein; il a été pendant un ſeul jour violent & orageux; la liqueur s'eſt ſoutenue à 27 pouces 9 ou 10 lignes; vers le 20, le ſud a repris & a ramené les nuages, la pluie & l'humidité d'une manière très-conſidérable, ſur-tout les 22, 23 & 24; la liqueur eſt deſcendue juſqu'à 27 pouces 4 lignes. 1765.

Les pluies ont été très-conſidérables & continuelles pendant les derniers jours d'Octobre, & les huit ou dix premiers jours de Novembre, les rivières ſe ſont débordées & toute la campagne a été inondée; le vent dominant étoit le ſud variable, tantôt à l'eſt, tantôt à l'oueſt; la liqueur dans le baromètre a peu varié, ne montant pas au-deſſus de 27 pouces 4 lignes & n'étant point deſcendue au-deſſous de 27 pouces. Novembre.

Depuis le 12 juſqu'à la fin du mois de Novembre, le nord a conſtamment régné avec plus ou moins de force, d'abord très-modéré avec un temps doux, pluvieux, nuageux; plus vif enſuite accompagné de froid, de gelée & de beaucoup de ſérénité. Les deux derniers jours ont été tempérés, humides, & il a dégelé. La liqueur du baromètre a été ordinairement à 27 pouces 11 lignes, & pendant peu de jours à 27 pouces 8 lignes.

Le temps a été plus inconſtant & plus variable au commencement du mois de Décembre: les trois ou quatre premiers jours le vent du nord ſouffloit modérément; le ciel étoit couvert de nuages & le froid peu violent; la liqueur varioit de 7 à 9 lignes au-deſſus de 27 pouces: les cinq à ſix jours ſuivans, le ſud prit le deſſus; il tourna ſouvent à l'eſt, amena l'humidité & la pluie; la liqueur deſcendit pendant deux jours juſqu'à 27 pouces 4 lignes; le 11 & le 12 Décembre.

1765. du même mois, le temps fut peu décidé ; le nord-oueſt ſouffloit, le ciel étoit couvert & le froid aſſez piquant, la liqueur deſcendit encore de 2 lignes : il y eut quelques gouttes de pluie, après quoi la liqueur monta rapidement de 5 à 6 lignes, le nord ſe fixa, le ciel devint ſerein & le temps ſec & froid ; la ſérénité du ciel a été un peu interrompue le 24 & le 25, par des brouillards & par d'épais nuages qui ſembloient annoncer la neige ; la liqueur deſcendit juſqu'à 27 pouces 1 ligne ; mais le nord n'a point diſcontinué ; le froid a été très-vif, les gelées très-fortes, le ciel eſt redevenu ſerein, & cet état s'eſt ſoutenu toujours avec un froid très-violent. Cette conſtitution d'un hiver très-froid & très-ſec, après une automne pluvieuſe, promet de la ſanté : cependant elle peut entraîner, ſuivant la remarque d'Hippocrate, beaucoup de fièvres aiguës & d'affections de poitrine ; ce qui ſe vérifie ordinairement dans ce pays ; il eſt vrai qu'alors ces maladies ont une marche plus fixe, plus régulière & les terminaiſons critiques plus aſſurées ; déjà nous commençons à obſerver dans la ville des fluxions de poitrine très-graves.

OBSERVATIONS CLINIQUES.

Fièvres Catarrhales.

Nous avons eu à l'hôpital, dans le courant de Mars & d'Avril, quelques fièvres catarrhales, ſimples, continues & exacerbantes : elles étoient marquées par une toux fréquente & sèche, un ſentiment de gêne & de reſſerrement dans la poitrine, un grand mal de tête, une conſtipation opiniâtre, la langue pâteuſe, blanchâtre, le pouls vif, tendu & concentré, &c.

La ſaignée étoit rarement utile ; j'ai vu ſouvent ce ſecours, imprudemment employé, décider la fièvre & augmenter le mal : les émétiques & purgatifs, dans le commencement opéroient peu & ne ſoulageoient guère ; la maladie, ſans être adoucie & ſans autre accident grave, ſuivoit ſon cours, & vers le onzième ou quatorzième jour ſe terminoit d'elle-même ſans évacuation, ou par quelques purgatifs devenus alors néceſſaires & efficaces. Le traitement le plus ſimple étoit le plus avantageux : les boiſſons abondantes, légèrement inciſives & diapnotiques, les eaux de poulet, les infuſions de fleurs de ſureau, l'hydromel, les poudres tempérantes, nitreuſes, abſorbantes, les calmans même devoient être les ſeuls remèdes des huit ou dix premiers jours, parce qu'il falloit dans ce temps ſe borner à délayer & détruire les ſpaſmes & la conſtriction qui s'oppoſoient aux rétabliſſemens des tranſpirations cutanée & pulmonaire : il a été rare de voir ſuccéder à la toux une expectoration critique & abondante ; la convaleſcence a été d'autant plus prompte & plus facile, qu'on avoit fait moins de remèdes ; & en général, j'ai appris par une expérience réitérée & réfléchie, que l'action des remèdes peu néceſſaires, n'étoit quelquefois pas ſenſible dans le cours des maladies ; mais ne manquoit pas de l'être enſuite dans la convaleſcence qui en devenoit à proportion plus difficile, plus longue & plus orageuſe.

Pleuréſies.

Nous avons eu pendant les mêmes mois un petit nombre de fluxions de poitrine ou pleuréſies ; elles avoient d'abord un appareil plus grave que les fièvres précédentes ; mais la matière paroiſſant regorger, l'effet

1765. des remèdes étoit plus ſenſible & plus heureux; quatre ou cinq ſaignées, & même juſqu'à ſix dans les premiers jours étoient utiles & néceſſaires; l'émétique placé après deux ou trois, produiſoit un effet prodigieux & un ſoulagement conſidérable; il donnoit lieu à la coenne du ſang lorſqu'elle ne paroiſſoit pas auparavant, effet certainement avantageux : les ſucs de bourrache avec l'huile douce, étoient les remèdes des jours ſuivans; quelquefois on y ajoutoit le kermès; deux purgatifs avec la manne terminoient communément la maladie au neuf ou onzième jour; la ſueur étoit rare, mais l'expectoration de matières cuites indiſpenſable.

Telle étoit la marche ſimple & régulière, & la terminaiſon heureuſe de cette maladie, dans tous les ſujets qui en furent attaqués, à l'exception d'un ſeul dans qui elle parut anomale & plus orageuſe : on l'apporta à l'hôpital dans les derniers jours d'Avril; la tête étoit embarraſſée, le viſage rouge, les yeux emflammés & fixes, la langue blanche, mais très-humectée, la reſpiration très-gênée & laborieuſe, la toux petite, fréquente & sèche, le point ſous la mamelle droite très-aigu, le pouls roide, mais peu vif, &c. Il fut ſaigné auſſitôt, & quelques heures après le ſang parut recouvert, non d'une coenne verte ou jaune, mais d'une croute noire très-foncée & très-dure, d'environ une ligne & demie d'épaiſſeur : je fis obſerver à pluſieurs perſonnes cette couleur qui me parut tout-à-fait ſingulière.

Le pouls ſe développa un peu; je fis faire une ſeconde ſaignée ſur le ſoir, même qualité de ſang; la roideur & la gêne du pouls diminuèrent encore; l'émétique, fort indiqué d'ailleurs, parut pouvoir trouver place le lendemain matin, les évacuations par haut & par bas furent abondantes, le malade les ſupporta bien & en fut ſoulagé:

on

on observe moins d'affaissement, moins de difficulté de respirer; un calme en un mot général pendant tout le reste du jour : après minuit survient un redoublement assez vif, tous les symptômes augmentent, la tête s'embarrasse, les urines commencent à devenir difficiles, elles restent supprimées une partie du jour; deux saignées qui donnent un sang avec une coenne très-forte & très-jaune, des fomentations émollientes, des lavemens, des potions huileuses diminuent la vivacité des symptômes, rappellent le cours des urines, dissipent l'orage & laissent la maladie à son cours naturel : les jours suivans le malade fut fort affaissé, délira obscurément, eut le pouls petit, vîte & concentré, la langue & les lèvres noires & sèches, & le ventre un peu tendu, sans douleur; les urines furent interceptées pendant de longs intervalles, & le reste du temps difficiles & en petite quantité; il ne se fit aucune expectoration, la toux fut peu pressante, & la respiration assez lente & peu gênée: j'eus recours à un remède qui m'est familier dans ces cas d'affaissement, & dont j'ai vu les effets les plus marqués; c'est un bol fait avec six grains de nitre purifié, un grain de camphre & autant de kermès minéral dans la conserve de roses ou autre semblable, donné toutes les trois ou quatre heures; je faisois user d'une tisane émulsionnée, nitrée & légèrement camphrée; je fus aussi forcé de faire appliquer les vésicatoires aux jambes; avec ces secours l'état de spasme & de resserrement où étoient tous les couloirs, & qui empêchoit toute secrétion & excrétion, se dissipa insensiblement; les humeurs acquirent la coction nécessaire; les urines coulèrent, le ventre s'ouvrit, & laissa échapper des matières noires d'une fétidité insoutenable; la langue s'humecta un peu; alors voyant les vaisseaux assoupis & les

1765.

1765. matières mobiles, je joignis aux bols précédens quelques grains de poudre cornachine, qui à petite dose est un purgatif doux & anti-spasmodique; les déjections augmentèrent, devinrent jaunes; les urines furent plus abondantes & très-épaisses; le pouls se développa, devint plus mollet & marqua très-bien la disposition critique; la toux revint, suivie d'une expectoration facile de matières très-cuites: au douzième jour, le malade entra dans une convalescence qui fut très-courte & bien affermie.

Dyssenteries.

Dans le courant de l'été il nous est arrivé, des garnisons voisines du Vivarais, beaucoup de Soldats attaqués de dyssenteries, qui ont cédé heureusement aux remèdes ordinaires.

La constitution humide de l'année avoit donné lieu à l'espèce de dyssenterie que j'appelle *humorale*, & qui est causée, accompagnée & entretenue par beaucoup d'embarras & de matières glaireuses, visqueuses dans l'estomac & les premières voies; l'ipecacuanha & ensuite quelques purgatifs avec la rhubarbe les guérissent promptement. L'autre espèce que j'appelle *sèche*, est avec peu de matières & beaucoup d'irritation; les humeurs sont âcres & corrosives, elle a coutume de régner dans des étés très-chauds & très-secs: j'en ai vu une épidémie il y a quelques années dans un autre hôpital; on voulut la combattre opiniâtrément par l'ipecacuanha; on ne sauroit exprimer combien de malheureux furent la victime de ce traitement nullement approprié; la gangrène suivoit de près l'administration & l'effet d'un remède trop irritant. Dans ces cas-là on doit se borner aux délayans mucilagineux, tels que les eaux de riz, de poulet, en boisson & en lavement;

& avoir recours, quand l'excrétion ſanguinolente eſt conſidérable, au ſimarouba, dont les ſuccès m'ont paru approcher du prodige, quand il a été employé à propos. J'ai cru cette diſtinction des dyſſenteries d'une très-grande importance dans la pratique, & je dois ajouter que dans les cas où l'ipecacuanha convient & qu'il y a cependant un peu trop d'irritation, je le fais infuſer à la doſe d'un gros, dans un verre d'eau bouillante pendant la nuit; cette teinture, qu'on peut aromatiſer & édulcorer, ſi on veut, eſt d'un uſage très-ſûr. 1765.

Fièvres intermittentes.

Les mêmes garniſons ne nous ont pas préſenté, dans la même ſaiſon, moins de fièvres intermittentes, preſque toutes tierces, qui n'ont pas été plus rébelles. Ma méthode générale de les traiter, eſt d'employer rarement la ſaignée, à moins que des circonſtances particulières ne l'exigent, ayant vu ſouvent des fièvres tierces ſe changer en doubles-tierces, immédiatement après l'effet de ce ſecours; de donner toujours un vomitif, le jour libre de l'accès, & le ſurlendemain un purgatif ordinaire: quelquefois la fièvre cède à ces remèdes généraux; ſi elle réſiſte, j'emploie les apozèmes faits avec la décoction ou le ſuc des plantes & le ſel d'epſum, pendant quelques jours: ce remède fait paſſer le temps, diſpoſe au quinquina & très-ſouvent le ſupplée & en exemte. Quand l'opiniâtreté de la fièvre oblige d'avoir recours à ce ſpécifique aſſuré, je le donne à forte doſe, ſimplement mêlé avec la crême de tartre, ou un alkali fixe, ou le ſel ammoniac. Demi-once de quinquina, un gros de ſel forment quatre priſes qui ſont données dans le jour de quatre en quatre heures avec une ſoupe par-deſſus; on réitère la même doſe le lendemain, parce

1765. que communément l'accès ne revient pas ; s'il revenoit, on attendroit qu'il fût passé pour faire prendre le quinquina ; & si la fièvre avoit été jusqu'alors opiniâtre & enracinée, on continueroit ce remède encore quelques jours, diminuant le nombre des prises. Je puis assurer avec vérité, que je n'ai pas vu encore résister à cette méthode une seule fièvre, même les quartes les plus tenaces, pourvu qu'elles soient simples & sans obstruction ; car dans ce cas les indications changent bien : je n'ai jamais vu les accès revenir, & je n'ai observé aucun mauvais effet sur la poitrine ou sur l'estomac, suivre le quinquina ainsi donné.

Un malade entra à l'hôpital le 28 du mois d'Avril, attaqué depuis plus d'un an d'une fièvre tantôt tierce, tantôt quarte, & quelquefois quotidienne ou triple-quarte ; le visage étoit jaune ou plombé, le corps bouffi, le ventre rempli d'obstructions. Les apozèmes apéritifs, les pilules de savon, & deux ou trois purgatifs ont été les seuls remèdes employés pendant environ un mois : il est sorti parfaitement guéri & bien coloré, le 2 Juin suivant.

Le plus grand nombre des malades que nous avons eus dans notre hôpital à la fin du mois de Novembre & dans le courant de Décembre, étoient attaqués de fièvres intermittentes qu'ils avoient traînées en divers hôpitaux : la plupart de ces fièvres étoient vagues, sans type fixe, plusieurs étoient quotidiennes, quelques-unes même *double-quotidiennes*, s'il est permis de parler ainsi, étant marquées par deux accès courts avec frisson dans l'espace de vingt-quatre heures ; il y en a eu de tierces & de quartes. Quelques malades se plaignoient seulement de frissons dans la nuit, qui étoient suivis d'une sueur plus ou moins abondante ; un air cachectique, beaucoup

de foibleſſe, un eſtomac délabré, ſans action & ſans appétit, annonçoient l'ancienneté de la fièvre & la multiplicité des remèdes antérieurs, dont l'effet pouvoit fort bien avoir été contre-carré par des fautes de régime trop ordinaires. J'ai cru néceſſaire, pour rendre le traitement plus ſûr, après avoir donné l'ipecacuanha, d'inſiſter long-temps ſur les apozèmes apéritifs, rendus amers & toniques par l'addition du petit-chêne, de la gentiane, &c. & du ſel d'epſum, & d'en purger quelques-uns plus d'une fois; & lorſque les accès bien marqués ou des reſſentimens ſubſiſtoient, j'ai employé le quinquina à l'ordinaire, aiguiſé par le ſel ammoniac. La guériſon a paru complète par le retour de l'appétit, de la couleur naturelle, des forces & de la facilité des digeſtions. J'ai, ſuivant le conſeil de Sydenham, purgé après quelque temps ceux qui ont paru un peu languiſſans; & tous ſont ſortis en bonne ſanté. Je me contenterai d'en citer deux obſervations.

1765.

Alexandre Gonnard, dit la Douceur, du régiment de Bourgogne, ayant promené en divers hôpitaux une fièvre d'abord décidée tierce, enſuite erratique, entra dans notre hôpital le 19 Novembre, avec la même fièvre fixée en quotidienne ou double tierce, de façon que deux accès correſpondans tous les deux jours, étoient plus forts; ils étoient tous marqués par un friſſon ſurvenant à l'entrée de la nuit, ſuivi de la chaleur que terminoit imparfaitement une ſueur plus ou moins abondante; les jambes étoient prodigieuſement enflées, & la fluctuation très-ſenſible du bas-ventre dénotoit une hydropiſie aſcite commençante, ſuite aſſez familière des fièvres trop & inefficacement combattues. Le malade fut occupé pendant les premiers jours par l'uſage des apozèmes apéritifs amers un peu toniques; on employa les pilules

1765. de ſavon auxquelles on ajoutoit douze grains de racine d'angélique en poudre ; la fièvre ſe decida après quelque temps en tierce ; le ventre étoit libre, les urines couloient abondamment ; deux purgatifs hydragogues parurent indiqués dans le cours de ces remèdes, qui opérèrent avec facilité & ſuccès : il m'a paru toujours utile de ſoutenir & d'augmenter par des purgatifs l'effet des fondans ſimples apéritifs, dans ces cas ſur-tout d'engorgement & d'atonie : enfin je mis le malade à l'uſage d'un vin blanc rendu tonique par l'infuſion des baies de genièvre, de la petite abſinte, des racines d'angélique & de gentiane, & de deux gros par pinte d'un ſel alkali fixe : l'enflure ſe diſſipa ſenſiblement de jour en jour ; & la guériſon fut entière après douze ou quinze jours de l'uſage de ce remède.

J'ai ſuivi à peu près le même ordre & la même méthode ſur un autre malade qui avoit été jeté par la même cauſe dans un anaſarque univerſel, & qui ſans avoir des accès décidés, avoit toutes les nuits, & même ſouvent dans le jour, des friſſons ſuivis d'une ſueur abondante ; la langueur, l'affaiſſement extrême où l'avoient conduit la durée de ſa maladie, la longueur de la route, &c. exigèrent quelques attentions & un peu plus de temps dans l'emploi des remèdes généraux ; mais je finis avec le même ſuccès par le vin amer indiqué ci-deſſus.

Convulſions univerſelles.

Le 3 du mois de Juin, on apporta à l'hôpital un Soldat du régiment de Flandre, qui étoit agité par des mouvemens convulſifs affreux ; huit Grenadiers avoient peine à le tenir : tous ſes membres étoient tournés & tendus ; il grinçoit des dents, hurloit ſans pouvoir parler, ne paroiſſoit ni entendre, ni voir ; dans

ſes momens plus libres il portoit ſa main ſur l'eſtomac, comme pour déſigner le ſiége du mal ; mais il ne pouvoit en apprendre lui-même la cauſe. L'Officier-major & les Soldats préſens qui le connoiſſoient depuis long-temps, atteſtèrent qu'ils ne l'avoient jamais vu dans cet état ni dans aucun accès d'épilepſie ; & en effet, cet accident, quoique convulſif, n'y reſſembloit pas ; il fallut ſoupçonner la cauſe dans quelque boiſſon ou aliment de mauvaiſe qualité ; la difficulté qu'il avoit d'avaler obligea de lui caſſer une dent ; & par ce moyen, on lui fit prendre une doſe d'émétique dans une cuillerée de vin : l'effet en fut prompt, conſidérable & très-heureux ; je trouvai à ma viſite du matin le malade ſe promenant dans la ſalle, ſans autre mal que des douleurs ſourdes & de la foibleſſe dans les membres qui avoient été dans de ſi fortes agitations & contractions. Il ſortit de l'hôpital après s'y être repoſé deux ou trois jours.

Plaies à la poitrine.

L'obſervation ſuivante préſente un des cas les plus rares & les plus intéreſſans : le malade qui en fait le ſujet, nommé Force, du régiment de Berwik, fut bleſſé à Pierrelatte, petite ville diſtante de trois lieues de celle-ci, de deux coups de baïonnette pénétrans dans la poitrine, & laiſſé pour mort ſur la place : un Chirurgien de l'endroit le panſa quelque temps, & crut l'avoir guéri, parce que les bleſſures s'étoient fermées ; cependant la fièvre s'alluma ; la reſpiration devint gênée & le malade dépériſſoit : on le tranſporta dans notre Hôpital le 7 Juin ; je l'examinai avec attention & intérêt ; je le trouvai pâle, défait, pouvant à peine reſpirer, fatigué par une toux sèche & opiniâtre ; ne pouvant ſe coucher ſur le côté gauche ſans être

1765. menacé de suffocation ; il étoit même gêné sur le dos ; & étoit obligé de se tenir un peu panché sur le côté droit ; son pouls étoit vibratil, petit, vif & tendu ; un dévoiement colliquatif étoit encore survenu depuis huit jours, les forces paroissoient épuisées ; on voyoit deux cicatrices fraîches sur la poitrine, l'une du côté gauche près de la première pièce du sternum, entre la première & la seconde vraie côte, l'autre sur le muscle grand pectoral du côté droit, entre la troisième & la quatrième vraie côte : lorsque le malade se remuoit, on entendoit un flot bien sensible dans la poitrine ; l'empyème n'étoit pas douteux : nous écrivimes à Pierrelatte pour avoir de nouveaux éclaircissemens & des détails sur la nature & la marche de ces blessures ; en attendant, le malade se reposoit, & on tâchoit de le fortifier : n'ayant point reçu de réponse, je fis appeler en consultation tous les Médecins & Chirurgiens de la ville, pour examiner de concert si l'opération étoit encore praticable, & si on pouvoit compter sur un succès assuré ; je panchois pour ce parti, malgré la foiblesse du malade, la fièvre lente & la diarrhée, espérant que ces symptômes cesseroient avec la cause, comptant d'ailleurs beaucoup sur l'habileté souvent reconnue de M. Simon, Chirurgien-major de l'hôpital : l'assemblée se tint devant M. de Fontenay, Commissaire des guerres, dont l'activité & la vigilance, dans cette partie, méritent les plus grands éloges : les Chirurgiens qui s'y rendirent furent arrêtés par l'état du malade, & se réunirent à décider qu'on ne devoit point tenter l'opération ; je fus forcé de me rendre à leur avis, & je le fis avec d'autant plus de facilité, que tout donnoit lieu de craindre que l'opération, quoiqu'indiquée & nécessaire, ne sauvât pas le malade ; ainsi il fut résolu qu'il

qu'il feroit abandonné aux reffources & aux forces de la Nature ; cependant l'épanchement avoit beaucoup augmenté, le côté droit de la poitrine étoit tout bourfouflé & infiltré ; la fluctuation étoit encore fenfible ; je voulus forcer la Nature à établir, ou du moins à commencer d'elle-même, une iffue, que l'art auroit pu perfectionner enfuite, fur l'endroit le plus bas de la poitrine & le plus enflé, qui étoit environ fur les deux tiers antérieurs des fixième & feptième vraies côtes : j'y fis appliquer plufieurs ventoufes fcarifiées, efpérant d'attirer les humeurs : je vins à bout d'une partie de mon projet; j'opérai en effet une révolution, mais bien différente & plus heureufe encore que je n'avois ofé l'efpérer ; le malade eut dans la nuit un accès de fièvre très-fort, qui fe termina par une expectoration abondante & une évacuation auffi copieufe de pus par les felles & par les urines ; depuis cet inftant, le malade a continué, pendant environ un mois, d'en rendre une quantité prodigieufe par ces différentes voies ; & l'on voyoit avec étonnement que les matières du baffin où il crachoit, & celles de la terrine qui recevoit les déjections, étoient abfolument femblables, grifâtres, épaiffes, fans beaucoup d'odeur, en un mot de vrai pus; on pouvoit en obferver auffi dans la bouteille où l'on ramaffoit les urines, un dépôt de trois à quatre pouces. Dès le commencement de cette crife, je mis le malade à la diète blanche, à l'ufage du lait pur fans alimens folides, ou coupé avec la décoction de bourgeons de fapin, vulnéraire-balfamique, plufieurs fois éprouvé : les fymptômes diminuèrent par degrés, le pouls ne tarda pas à fe ralentir, à fe développer avec cette inégalité & ce redoublement qui accompagne toujours les évacuations critiques : les crachats fur la

1765.

1765. fin étoient plus séreux, moins épais & mêlés de sang: alors je substituai aux bourgeons, la racine de grande consoude, & j'augmentai peu à peu la nourriture du malade sans en changer la qualité : il a été purgé avec trois onces de manne sur la fin, & il est sorti de l'hôpital le 18 Août, ayant des forces, de l'embonpoint & la poitrine aussi libre qu'auparavant. L'histoire Médicale fournit un bien petit nombre de témoignages aussi frappans des ressources & du pouvoir de la Nature.

Menace de phthisie pulmonaire.

Michel Dubois, dit Saint Michel, du régiment de Bourgogne, est arrivé dans cet hôpital dans un état déplorable, qui paroissoit être l'effet d'une longue marche. Il avoit une petite fièvre continue avec un redoublement très-marqué ; le soir, son pouls étoit petit, vibratil ; ses joues d'un rouge vif, la paume des mains brûlante ; une toux continuelle fatiguoit sa poitrine & ne procuroit qu'avec peine une expectoration peu considérable : le dégoût, la maigreur, la foiblesse, suites nécessaires des fatigues d'un long voyage & d'une maladie déjà ancienne, rendoient encore sa situation plus fâcheuse ; tout sembloit annoncer une phthisie pulmonaire. Ce malade, assujéti à un régime convenable & laissé à un repos entier, fut après quelques jours purgé avec trois onces de manne dans une décoction de bourrache : immédiatement après je le mis à l'usage des bouillons faits avec le poumon d'un veau, les cuisses de grenouilles, & dans lesquels on faisoit bouillir quelques fruits béchiques, des herbes vulnéraires & les bourgeons de sapin : on lui en donnoit quatre par jour, & dans l'intervalle des bouillons simples ou des crêmes de riz ; l'effet de ces remèdes, du

régime & du repos fut d'abord ſenſible : la diminution des ſymptômes s'apercevoit chaque jour. Je fus obligé, de le repurger au bout de huit jours ; il continua encore ces bouillons pendant le même eſpace de temps ; & ſa ſanté paroiſſant rétablie, il ſortit de l'hôpital le 18 Décembre.

Diarrhées.

Les cours-de-ventre qui ſurviennent au commencement de l'hiver, ou qui ſont des rechutes de ceux qui ont régné à la fin de l'été, ſont très-opiniâtres, & riſquent ſouvent de jeter les malades dans la phthiſie & la conſomption : les remèdes les plus appropriés à ces maladies ſont inefficaces, n'agiſſent point ou pour peu de temps ; les aſtringens trop actifs donnent lieu à des enflures & des hydropiſies qui ne ſont pas moins funeſtes : inſtruit par les mauvais ſuccès des autres, que j'ai eu très-grand ſoin de recueillir comme des matériaux précieux, & par les miens propres ; j'ai cru devoir attaquer ces cours-de-ventre rébelles, par les mêmes remèdes qu'on oppoſe avec ſuccès aux diſpoſitions phthiſiques, c'eſt-à-dire, les vulnéraires-balſamiques, baumes, &c. J'ai traité dans le courant du mois de Décembre, ſuivant cette méthode, deux Soldats du régiment de Conti, en garniſon dans les environs de cette ville en Vivarais ; j'ai employé les pilules balſamiques de Morton, les bouillons de mou de veau dont j'ai parlé, les purgatifs-doux, tels que la manne & le ſirop de chicorée compoſé, fondus dans la décoction de mirobolans & la tiſanne de riz avec le ſantal citrin ; l'un nommé André Faure, dit la Planche, attaqué depuis plus de trois mois d'un dévoie-

1765. ment féreux, eſt entré a l'hôpital le 1.er Décembre, & en eſt ſorti le 17, bien guéri; l'autre nommé Louis Reduc, dit Sans-chagrin, avoit un flux dyſſenterique avec teneſme qu'on avoit ſouvent arrêté, & qui revenoit conſtamment; il eſt entré le 22 Décembre : les déjections ont commencé dès la fin du mois à être naturelles & moulées, & on l'a gardé encore quelque temps pour aſſurer & conſtater ſon rétabliſſement.



HISTOIRE

D'une Hydropisie de poitrine, & des effets de la Paracentèse faite à cette occasion aux deux côtés de cette capacité.

Par M. LURDE, Médecin de l'Hôpital d'Auch.

CE n'est pas toujours l'histoire des succès qui peut le plus éclairer la pratique de la Médecine ; souvent celle des cas les plus malheureux, des fautes même, jette un aussi grand jour : il est aussi important de connoître l'insuffisance des remèdes les mieux indiqués dans certains cas, que leur triomphe dans d'autres ; ce n'est que par ce parallèle qu'on peut déterminer au juste l'intensité des maladies & des effets des remèdes : l'insuffisance même de ceux dont l'indication est évidemment démontrée, peut donner aux Médecins, à qui l'expérience a appris à mesurer les degrés de la force de la Nature & de l'Art, des espérances presque sûres dans d'autres cas moins compliqués, où l'action du remède répondra directement à la cause procatarctique de la maladie, ainsi que dans ceux où les forces permettront au malade d'en supporter tout l'effet. Ce sont autant de vérités dont l'observation suivante donne la démonstration.

Un Doreur de cette ville, âgé de quarante-trois ans, se rendit à Condom au commencement de Février de l'année 1764, pour l'exécution d'un ouvrage qu'il avoit entrepris. A peine y fut-il arrivé, qu'il ressentit une grande chaleur d'entrailles, accompagnée d'une altération

Journal de la maladie.

extrême, & qu'il s'aperçut que ses urines étoient fort échauffées, ce qui l'obligea de boire abondamment de l'eau de puits, qui lui étoit la plus commode.

Il a prétendu que la quantité des urines répondoit assez à celle de la boisson ; cependant il lui survenoit de temps à autre, & sur-tout pendant la nuit, des difficultés de respirer qui le réveilloient en sursaut ; il sentoit quelque chose qui lui montoit au gosier & l'*engouoit*, ce sont ces termes : il prenoit un peu de vin, au moyen de quoi il toussoit, crachoit quelque phlegme gluant, & l'embarras du gosier se dissipoit. Il ignore si la fièvre étoit jointe à ces accidens : quoi qu'il en soit, il se retira à Auch le 6 Mars, & se mit entre les mains d'un Chirurgien, qui lui trouvant une fièvre bien décidée, s'attacha à la combattre par quelques saignées & par des purgations réitérées.

Je fus appelé au commencement du mois d'Avril : la fièvre étoit médiocre, le pouls plein & dur, la langue extrêmement chargée, la respiration un peu difficile : le malade n'avoit pu se coucher depuis trois jours à cause de l'oppression qui survenoit toutes les nuits, & qu'il imputoit au redoublement de la fièvre. Je lui dis de se faire saigner la nuit prochaine quand l'oppression le reprendroit, & de se purger le lendemain.

Cependant, comme par la gêne constante de la respiration, je soupçonnai, de même que son Chirurgien, quelque épanchement de sérosité dans la poitrine, qui pourroit plus vrai-semblablement être la cause des étouffemens nocturnes que les prétendus redoublemens de fièvre ; je prescrivis une tisanne diurétique avec le bruscus, le capillaire, la réglisse & le nitre purifié ; je fis altérer avec le cresson & le cerfeuil son bouillon ordinaire,

& dans deux prises duquel je conseillai d'écraser vingt cloportes matin & soir.

Le sang qu'on lui tira étoit couenneux comme dans la pleurésie, le pouls demeura dur & un peu plein, la langue toujours chargée. Je lui recommandai de se faire tirer de nouveau une palette de sang, lorsque les étouffemens reviendroient, & de se purger de deux jours l'un : ce dernier remède fut pratiqué quatre ou cinq fois jusqu'au 11 d'Avril, où la fièvre parut réduite à peu de chose, & où le pouls cessa d'être dur; mais les extrémités inférieures devinrent œdémateuses, l'oppression de poitrine faisoit des progrès, & devenoit de temps en temps si considérable, sur-tout pendant la nuit, que le malade craignoit de suffoquer.

Le 12 Avril, on supputa qu'il n'avoit pu se mettre au lit depuis quinze jours, & on se rappela qu'il n'avoit pu rester sur aucun côté, lorsqu'il lui étoit encore permis de faire quelque tentative pour se coucher. Sa respiration étoit si gênée, qu'il lui étoit impossible de se tenir ailleurs que sur son fauteuil, la poitrine un peu courbée en avant & ses bras appuyés sur ceux du fauteuil : il sentoit une douleur gravative & une tension circulaire autour du corps (sans doute aux attaches du diaphragme); mais cette douleur étoit plus considérable à la région épygastrique & aux hypocondres, où le foie & la rate paroissoient avoir beaucoup plus de dureté & de volume que dans l'état ordinaire; apparemment parce que le poids des eaux de la poitrine obligeoit le diaphragme à descendre plus bas, & à former une espèce de poche dans cet endroit, comme l'a remarqué autrefois un bon Observateur *; & que la respiration étant extrêmement difficile, l'action du diaphragme & des muscles du bas-

* Saviard, *Observ.* 115.

ventre ſes antagoniſtes, n'étoit pas ſuffiſante pour aider, par leur preſſion alternative, le cours des liqueurs à travers la ſubſtance de ces viſcères.

Cette douleur & cette peſanteur ſe faiſoient ſentir plus vivement à l'hypocondre gauche; il n'y avoit ni toux ni ſifflement comme dans les fluxions de poitrine & les aſthmes.

Tous ces ſymptômes réunis dans un ſujet où il n'avoit paru aucune cauſe antécedente d'empième, me donnèrent un diagnoſtic non équivoque de l'hydropiſie des deux côtés de la poitrine, & principalement du côté gauche : le malade ne put me dire s'il y avoit jamais ſenti la fluctuation ou le balottement des eaux; & il n'étoit pas en état de ſoutenir l'agitation néceſſaire pour en faire l'épreuve; en effet il avoit le pouls fort petit, la voix foible, la parole entrecoupée, & les extrémités couvertes d'une ſueur froide.

Dans ces triſtes circonſtances, je me trouvai fort indéterminé ſi je ferois faire la paracentèſe à la poitrine, moins à la vérité dans l'eſpoir de guérir le malade qui étoit preſque aux derniers abois, que dans la vue de lui prolonger la vie : je ſavois qu'Hippocrates Sennert, Zacutus Luſitanus, Silvius de Leboé, Willis, Ettmuler, Boërhaave, conſeilloient cette opération; que feu M. Bergerou Médecin de Pau, d'une grande réputation, l'avoit ordonnée il y a dix-huit ans, avec un ſuccès accompli, & que le fameux M. Morand* en avoit très-heureuſement fait le prélude de l'opération de l'empième qu'il exécuta quelques jours après, parce que l'eau qui avoit coulé la dernière étoit purulente, & que l'oppreſſion étoit revenue tout auſſi forte

* Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, *tome V, édition in-12*; & *tome II, édit. in-4.°*

qu'auparavant;

qu'auparavant ; mais je ſavois auſſi que Rivière & Barbeirac la rejetoient, & que le célèbre M. Chirac dit en propres termes, que tous ceux à qui on l'a faite meurent quelque temps après.

Dans cette variété de ſentimens, jugeant qu'il n'y avoit rien de plus contraire aux progrès de l'art & au bien de l'humanité, qu'une timidité mal entendue qui laiſſe périr les malades plutôt que de tenter les dernières reſſources ; je pris mon parti ſur cette maxime de Celſe, connue de tout le monde, *in certo mortis periculo, ſatius eſt anceps experiri remedium, quam nullum.*

On porta le malade ſur ſon lit, où étant aſſis, on fit la paracentèſe au côté gauche où je ſoupçonnai la plus grande extravaſation, à quatre travers de doigt au-deſſous de l'angle inférieur de l'omoplate, & à cinq grands travers de doigt de l'épine ; ce qui répond à l'interſtice de la troiſième & quatrième des fauſſes-côtes, à compter de bas en haut, & qui eſt préciſément le lieu d'élection où ſe fait l'opération de l'empyème.

Le ſieur Gimbrère, ſon Chirurgien & Chirurgien-major du régiment d'Auch, aſſiſté des ſieurs Bauduer, lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, Pardiac, Chirurgien des hôpitaux, & Bagneris autre habile Chirurgien de cette ville, plongea le trocar avec ſa dextérité ordinaire : il n'eut pas plutôt retiré le fer, que l'eau jaillit par la canule auſſi loin & d'un mouvement auſſi uniforme que lorſqu'on fait cette opération pour l'hydropiſie du bas-ventre ; à meſure que l'eau couloit, on voyoit le jeu de la reſpiration ſe développer au point que quand on en eut tiré environ une livre, le malade s'écria avec enthouſiaſme, qu'il ſe ſentoit guéri.

Cette exclamation m'en imposa, parce que sans la sécurité qu'elle m'inspira, j'aurois fait alors arrêter l'évacuation, soit à cause de la foiblesse extrême du sujet, soit à cause de l'avertissement d'Hippocrate *, en conformité duquel nos Anciens recommandent de ne faire les évacuations qu'à différentes reprises, non-seulement dans cette maladie, mais encore dans l'ouverture des grands abcès & dans la ponction du bas-ventre; quoiqu'en cela les Modernes soient bien moins timides; car qui met à présent douze ou treize jours à vider une ascite, comme on faisoit autrefois!

Je laissai donc couler les eaux qui venoient de si bonne grâce; leur sortie uniforme jusqu'alors, commença à se faire, principalement lors de l'expiration, avec un sifflement considérable par l'ouverture; mais quand on en eût tiré encore une demi-livre, le malade avertit d'arrêter, en disant qu'il étouffoit, qu'il se mouroit: j'ordonnai qu'on appliquât exactement le doigt sur l'embouchure de la canule pour la boucher: malgré cela il lui prit une foiblesse, dans laquelle cependant il ne perdit ni la parole, ni la connoissance: privé par l'espèce de la maladie, du secours le plus prompt dans la syncope, qui est de faire coucher le malade la tête basse, je lui fis donner un peu de vin d'Espagne & flairer du vinaigre; au moyen de ces secours, il recouvra le peu de forces qu'il avoit avant l'opération.

Revenu de sa foiblesse, il me parut presque tout aussi oppressé qu'auparavant, de sorte que l'extrémité où il demeuroit toujours réduit, exigeant un prompt secours; je me déterminai à faire continuer l'évacuation,

* *Quicumque empyici aut hydropici uruntur aut secantur, si pus aut aqua universim effluxerint, omnino moriuntur.* Aphor. XXVII, sect. 6.

dans l'eſpérance que ſi elle pouvoit rendre la reſpiration plus libre, le malade prendroit de nouvelles forces, comme il arrive par la ſaignée à ceux qui ſont prêts de ſuffoquer dans une violente attaque d'aſthme.

Quoiqu'il fût tout ſimple d'attribuer cette ſyncope, & à l'état de débilité où le malade étoit parvenu depuis quelques jours, & au défaut de jeu du poumon gauche par la preſſion de l'air qui entra dans la cavité gauche de la poitrine, après qu'il en fut ſorti une livre d'eau; je regardai néanmoins comme une des principales cauſes de cet accident, l'eſpèce d'inertie ou le manque de dilatation du poumon droit, ſur lequel tout le mécaniſme de la reſpiration devoit rouler pendant tout le temps que l'air entroit dans le côté gauche de la poitrine; & je préſumai que le poumon droit ne pouvoit ſe dilater ſuffiſamment, parce qu'il devoit être preſſé par les eaux épanchées dans le côté.

Sur ce principe je formai le deſſein, en achevant de vider le côté gauche, d'uſer d'une manœuvre à la faveur de laquelle le poumon gauche pût, durant cette opération, partager avec le poumon droit le travail de la reſpiration; & prévenir ainſi la ſuffocation qui avoit attiré la ſyncope.

Dans cette vue, je recommandai au Chirurgien, que pour laiſſer couler les eaux, il n'ôtât ſon doigt de deſſus la canule que lors de l'expiration; & qu'étant finie, il l'y appliquât auſſitôt, afin que dans l'inſpiration ſuivante, l'air fût obligé d'entrer par la trachée-artère.

On reprit donc l'opération: au bout d'un gros quart-d'heure l'eau ne ſortit plus que dans l'expiration & avec le même ſifflement qu'auparavant; mais ſoit que la méthode que j'avois preſcrite pour empêcher l'air d'entrer

par la canule fût difficile à exécuter, soit que les forces du malade se refusassent à une évacuation alternative, à peine en eut-on tiré encore environ une demi-livre, qu'il s'écria comme la première fois, qu'il se mouroit : nous vimes en effet la pâleur de la mort se peindre sur son visage, & de peur que ce ne fût-là son dernier moment, on arracha la canule, & on mit sur la plaie un peu d'emplâtre agglutinatif : il revint pourtant de cette syncope encore plus facilement que de la première.

Le lendemain 13 Avril, le malade parut moins oppressé, mais il demeura toujours si foible, & eut toujours les extrémités si froides, que quand bien la canule auroit resté en place, je n'aurois osé continuer l'évacuation. J'examinai l'eau qu'on avoit tirée; il y en avoit bien deux livres; elle étoit limpide, & il surnageoit vers le fond du vaisseau, un gros flocon semblable à de la gelée de coins, & qui avoit presque la consistance de la térébenthine claire. Quoique le malade continuât toujours les bouillons dont j'ai parlé ci-dessus, je lui ordonnai de prendre encore deux fois le jour, dans deux cuillerées de ce même bouillon, un demi-gros de sel polychreste, qui est fort recommandé dans cette maladie.

Le 14, même état, mêmes remèdes.

Le 15, il lui prit une si grande suffocation, son visage devint si plombé, qu'on crut encore une fois qu'il alloit mourir. Il ne sentoit plus depuis l'opération la douleur gravative à la région de la rate, mais bien à celle du foie; ce qui me confirma dans l'opinion qu'il y avoit de l'eau dans le côté droit de la poitrine.

Le 16, je lui trouvai le pouls meilleur & les extrémités réchauffées : cet état que j'attendois avec impatience, me détermina à lui faire faire sur le champ la ponction au côté droit, avec la ferme résolution de ne

tirer que peu d'eau à la fois, de faire boucher la canule à chaque inſpiration, & de la laiſſer dans le côté pour reprendre l'évacuation quand les circonſtances le permettroient : il en ſortit un bon gobelet & demi, mais d'un jet uniforme, ſans impétuoſité ni ſifflement ; l'eau couloit au contraire ſur la fin avec tant de lenteur, que le tiers de toute celle qui ſortit fut abſorbé par les linges qu'on fut obligé de mettre ſur la peau au-deſſous de la canule. Nous laiſſames-là le malade après avoir bouché la canule avec une petite bougie, & nous recommandames qu'on lui donnât un bouillon.

Nous revinmes trois heures après pour voir s'il avoit reſté de l'eau : on ôta la bougie, il n'en ſortit plus ; on eut beau paſſer un ſtilet par la canule, il n'en vint pas davantage ; on l'enleva, & on ferma la plaie avec un morceau d'emplâtre de diapalme.

Le 17 au matin, le malade me dit qu'il venoit de paſſer la meilleure nuit qu'il eût eue depuis long-temps : je lui fis faire de grandes inſpirations, & il me parut que l'air entroit dans ſa poitrine avec aſſez de liberté ; il ajouta que le ventre l'avoit ſervi quatre fois, & qu'il lui *grouilloit beaucoup*, pour me ſervir de ſon expreſſion : ſur cela je le purgeai avec une demi-once de ſel d'epſum & une once & demie de manne dans un verre de ſa tiſanne apéritive : ce petit remède le fit aller douze fois dans la journée, & tout autant la nuit ſuivante.

Le 18, je lui trouvai le pouls foible, cependant les extrémités étoient chaudes ; & comme il étoit couché, je pus lui toucher le ventre à mon aiſe : je le trouvai beaucoup plus gros que dans l'état naturel, j'y ſentis même quelque fluctuation : les pieds, les jambes & les cuiſſes étoient extrêmement enflés. Le ſoulagement qu'il venoit de retirer de la ponction à la poitrine, lui faiſoit

demander qu'on lui en fît une autre au ventre, tant il s'étoit familiarisé avec cette opération. Je lui répondis qu'il étoit trop foible, & qu'au surplus le volume de l'eau n'étoit pas à beaucoup près suffisant; je lui recommandai de s'en tenir à l'usage de la tisanne & des bouillons déjà prescrits.

Le 19, la grosseur du ventre & des extrémités inférieures parut augmenter; le scrotum commença à s'enfler.

Le 20, je fis ajouter dix grains de jalap à la dernière médecine : ce remède le vida beaucoup & l'affoiblit un peu. Il éprouva, étant couché, une difficulté de respirer, qu'il attribua autant à l'ascite qu'à la première maladie.

Le 21, l'oppression fut plus forte & l'empêcha de se tenir un moment au lit.

Le 22, je le mis à l'usage du bol fondant & hydragogue suivant :

℞. Aquil. alb. . . . .
Tartar. chalybeat. solub.
Rh. elect. . . . .
Et Sal. polychr. . . . . . } *ana* . . . . *scrup. j*,
Jalapp. & Diagrid. . . . *ana* . . . . *gr. v*.
Cum *s. q.* Syrup. de 5. Radic. F. Bolus.

Ce remède lui donna de grandes angoisses; & quoiqu'il le fit aller dix fois, il n'en fut pas moins obligé de passer la nuit sur son fauteuil, tout aussi oppressé qu'auparavant.

Le 23, toutes les enflures sembloient grossir à vue d'œil; la poitrine parut se gorger de nouveau. Entreprendre de vider toutes les eaux par le moyen des hydragogues, me parut un ouvrage aussi long que

difficile ; c'eſt pourquoi je ſuſpendis l'uſage du bol ci-deſſus, & prenant une voie plus courte & moins laborieuſe, j'ordonnai qu'on fît une ſcarification à la partie du métatarſe qui répond au petit orteil, comme l'endroit le plus déclive, & à l'un des pieds ſeulement, de peur qu'un écoulement trop abondant n'affoiblît trop le malade.

Cette ſcarification qui me parut trop grande par la difficulté que je prévis à la cicatriſer, comme nous le verrons dans la ſuite, rendoit ſix livres d'eau en vingt-quatre heures.

Trois jours après on en fit une autre, mais moins longue & plus ſuperficielle à l'autre pied, & qui rendit tout autant ; ce qui rétablit le ventre, les bourſes, les cuiſſes & les jambes preſque dans l'état naturel. Malgré cela l'oppreſſion empêcha toujours le malade de ſe coucher ; & la ſoif qui étoit dévorante quelque temps avant les ſcarifications, diminua à meſure que les ſéroſités s'écoulèrent.

Au bout de trois autres jours, le dévoiement le prit ; & la petite fièvre qui n'avoit jamais diſcontinué & qui ſembloit fondre le ſang en eau, devint plus forte.

Le 30, il eut un léger délire pendant la nuit.

Le 1.er Mai, je le purgeai avec une demi-once de ſel d'epſum, & une once & demie de manne. Quoique ce petit remède le menât aſſez bien, il paſſa toute la nuit ſuivante dans une oppreſſion & des inquiétudes, qui l'obligèrent à ſe faire porter alternativement du fauteuil au lit & du lit au fauteuil.

Le 2, la fièvre relâcha, l'oppreſſion ſe ſoutint, les extrémités furent un peu froides, quoiqu'il ne parût d'enflure qu'autour des malléoles & aux pieds, qui n'ont jamais rien perdu de leur volume.

Le 3, je le trouvai moins mal ; il avoit paſſé quelques heures de la nuit précédente dans ſon lit ; mais il ne put s'y tenir que les rideaux & les fenêtres ouvertes.

Le 4, même état.

Le 5, je le purgeai avec une once & demie de manne & demi-once de ſel d'epſum par-deſſus un bol de 15 grains de mercure doux & de 8 grains de jalap.

Le 6, il me parut mieux qu'il n'avoit été depuis long-temps.

Le 7, comme la fièvre perſiſta toujours & qu'il me ſembla néceſſaire de donner du reſſort aux ſolides, je preſcrivis le bol qui ſuit :

> ℞. Cortic. peruvian. . . . . *ſcrup. j.*
> Croc. mart. aper. & Caſcarill. *ana*. . . . . *gr. iv.*
> Redigantur omnia in pulver. & cum *ſ. q.* Syrup. de abſynth. F. Bolus pro unâ doſi.

Il prit, matin & ſoir, un de ces bols pendant ſix jours ; & pendant tout ce temps, il paſſa aſſez tranquillement les nuits dans ſon lit.

Le 14, la fièvre parut s'être modérée ; mais les urines qui avoient toujours bien coulé, ne furent rendues qu'en petite quantité, & avec ardeur ; elles étoient enflammées & charrioient un peu de ſable rouge, mais le malade étoit ſujet à ce dernier accident de temps en temps : ſon ventre étoit extrêmement pareſſeux. J'ordonnai une tiſane avec le chiendent, le fraiſier, la racine de guimauve & le nitre purifié ; & à la place du creſſon, je fis mettre dans le pot un nouet de ris pour ſon bouillon : & comme il ne ſortoit preſque plus de féroſité par les iſſues qu'on avoit pratiquées aux pieds, les jambes, les cuiſſes & les bourſes enflèrent de

de nouveau, ce qui me détermina, le 22, à faire faire des mouchetures superficielles à côté des premières scarifications ; elles rendirent abondamment pendant trois jours, au bout desquels elles se fermèrent, après avoir considérablement diminué le volume des parties œdémateuses : malgré cela la respiration demeura toujours fort gênée ; & quand le malade étoit couché, il sentoit, comme dans les premiers temps, que *quelque chose lui montoit au gosier & lui donnoit des étouffemens.*

Le 27, je lui fis prendre vingt-cinq grains de poudre de crapaud, qui ne rendirent les urines guère plus abondantes ; quoique j'en eusse vu quelquefois de bons effets.

Le 28, sa médecine ordinaire.

Le 29, voyant que malgré tous ces différens remèdes, la maladie ne prenoit pas une marche fort avantageuse, je me tournai d'un autre côté, & je mis le malade à l'usage de *l'arcanum duplicatum*, un demi-gros chaque matin ; j'augmentai ensuite la dose de cinq grains, en purgeant, chaque sixième jour, avec une once & demie de manne, demi-once de sel d'epsum, & dix grains de jalap en poudre : cette médecine le purgea toujours à merveille, & ne lui donna point les feux & les angoisses que lui donnoient les autres hydragogues ; & l'*arcanum* entretint parfaitement l'écoulement des urines.

Par cette méthode, à laquelle je me suis tenu tout le mois de Juin, & que j'ai continuée comme la plus utile dans tout le temps qu'il n'a pas été sans ressource, il se trouva presque désenflé dès les premiers jours du mois de Juillet ; il est vrai que les sérosités qui couloient toujours de temps à autre par les premières scarifications & par une petite crevasse qui

ſe fit au bas d'une jambe, contribuèrent beaucoup à produire cet effet: mais la fièvre lente perſiſta toujours; une toux sèche fatiguoit de temps en temps le malade; il ſe ſentit oppreſſé, ſur-tout étant couché; ſa parole fut un peu entrecoupée, il éprouva, ſur-tout dans l'inſpiration, autour de la partie inférieure de la poitrine, un tiraillement douloureux, & depuis quelques jours le viſage paroiſſoit un peu bouffi.

Le 9 Juillet, il lui prit vers le minuit, une fièvre conſidérable avec beaucoup de chaleur & d'altération, ſans qu'on pût en deviner la cauſe.

Le 10, un dévoiement ſéreux & abondant ſe joignit à la fièvre.

Le 11, le dévoiement continua & la fièvre diminua.

Le 12, le cours de ventre fut toujours ſon train, & la fièvre ſe réduiſit à ſon premier état.

Le 13, pour accompagner l'uſage de l'*arcanum duplicatum* qu'il avoit toujours continué malgré ſa diarrhée, il prit ſa médecine ordinaire, en ſubſtituant vingt grains de rhubarbe en poudre aux dix grains de jalap.

Le 14, & les cinq jours ſuivans, la diarrhée continua en le faiſant aller cinq à ſix fois toutes les vingt-quatre heures; il fut aſſoupi, foible, dégoûté, & ne put ſe tenir que la poitrine voûtée & le menton preſque ſur la poitrine.

Le 20, & les deux jours ſuivans, ſon dégoût & la foibleſſe furent extrêmes; ce qui me fit ſuſpendre tous les remèdes, à la réſerve des cordiaux; malgré cela le dévoiement eontinua toujours, & les urines coulèrent comme quand il uſoit de l'*arcanum;* au moyen de quoi il fut entièrement déſenflé.

Le 23, le dévoiement ceſſa, mais les forces n'en furent pas plus grandes.

Le 25, il fut ſi fort anéanti qu'il ne put ſe donner aucun mouvement pour changer de ſituation dans ſon lit; ſa reſpiration parut parfaitement libre; il fut fort aſſoupi, & ne parla que quand on l'interrogeoit : les extrémités inférieures étoient comme atrophiées, le viſage un peu bouffi & toujours de la fièvre.

Le 27, l'aſſoupiſſement augmenta & devint léthargique; la reſpiration fut rare & forte: on appliqua l'emplâtre véſicatoire, il ne mordit point.

Le 28, le malade empira.

Le 29 Juillet, enfin il mourut.

J'ai dit que la première ſcarification qui fut faite au métatarſe m'avoit paru trop grande, quoiqu'elle n'eût qu'une ligne & demie de profondeur ſur trois pouces de longueur; en effet, quand le volume du pied que l'enflure avoit rendu preſque rond, eût diminué par l'abondance de l'écoulement qui ſuivit cette opération, les tendons des extenſeurs des orteils paroiſſoient à découvert, & la diſtance entre les deux lèvres de l'ulcère, étoit bien de trois travers de doigt, ſans qu'il fût poſſible de les rapprocher, à cauſe de la douleur que lui faiſoit la preſſion la plus légère du bandage: les ſéroſités n'en coulèrent pas pour cela plus long-temps; de-là, le malade ſentit, au bout de vingt jours, une chaleur brûlante, avec des élancemens inſupportables: les bords de l'ulcère étoient devenus calleux, & l'intérieur pâle & filandreux; il ne pouvoit y ſupporter ni la douce chaleur du lit, ni l'application du digeſtif ſimple, à moins qu'il ne fût noyé dans beaucoup d'huile d'*hypericum*, ni le baume d'*Arcæus*. On couvroit le pied d'un cataplaſme avec la mie de pain & l'eau; par ce moyen on tempéroit une ardeur ſi grande, que le malade n'étoit

jamais plus content, que lorſqu'il avoit le pied froid comme la glace.

Tous ces accidens, joints au mauvais état de l'ulcère, me firent appréhender que la gangrène ne s'y mît ; en effet, quelques jours après la chaleur & les élancemens ſe reveillèrent, les bords devinrent livides & exhaloient une puanteur cadavéreuſe : il fallut les découper en frange & laver l'ulcère avec la décoction d'ariſtoloche ronde, de ſcordium, d'abſinthe, de petite centaurée & de quinquina. Cette manœuvre arrêta le progrès de la gangrène, mais n'empêcha pas que le malade n'y ſentît encore de temps en temps des feux & des élancemens très-aigus. Il ne pouvoit y ſupporter l'onguent *apoſtolorum*, ni même le mondificatif d'ache qu'on employoit pour en déterger le fond baveux & filandreux, & y faire revenir de bonnes chairs ; leur retardement étoit ce qui inquiétoit le plus le malade qui auroit voulu marcher ; car pour ce qui étoit de l'eau dont il ſoupçonnoit encore quelque reſte dans la poitrine, *une nouvelle ponction*, me dit-il un jour, *nous en fera raiſon.*

Enfin dans la vue de deſſécher l'ulcère & de le faire cicatriſer, on le lavoit avec du vin tiède, après quoi on y appliquoit l'onguent de litharge : ce remède emporta la douleur, & fit prendre au mal une ſi bonne tournure, que la cicatrice ſe feroit faite infailliblement ſi le malade avoit eu quelque temps de plus à vivre.

J'ai cru qu'il étoit utile de rapporter cette digreſſion purement chirurgicale, pour faire voir de quelle circonſpection on doit uſer quand on fait des ſcarifications aux hydropiques, à cauſe de la difficulté qu'on trouve à mener à cicatrice les ulcères qui ſervent d'égoût à la ſéroſité, ſur-tout quand cette humeur contracte une

acrimonie muriatique, comme il arrive toujours dans une fièvre de longue durée. Venons préſentement à l'ouverture du cadavre.

Pour s'aſſurer s'il y avoit de l'eau dans la poitrine, on commença par pouſſer un trocar dans le côté gauche, fort près de l'endroit où l'on avoit fait la paracentèſe; l'affaiſſement & le rapprochement des côtes rendit fort difficile l'introduction de cet inſtrument, mais il n'en vint pas une ſeule goutte d'eau.

On leva le ſternum, & pour cet effet il fallut couper le médiaſtin, qui ſe trouva ſi dur & ſi ſec, qu'il faiſoit une eſpèce de craquement, comme du parchemin. Pendant cette opération, le péricarde fut coupé, parce qu'il étoit preſque collé au ſternum par le deſſéchement & le retréciſſement du médiaſtin; la partie antérieure du péricarde étoit à ſon tour ſi deſſéchée & ſi étroitement unie au cœur, qu'on ſentoit beaucoup de peine à l'en détacher, à meſure qu'on levoit le ſternum; le reſte du péricarde étoit dans l'état naturel : toute la ſurface du cœur qui ſe préſenta quand on eut levé le ſternum & le péricarde qui ſuivit, n'étoit pas d'un rouge plombé, comme la ſurface poſtérieure de ce muſcle, mais d'une couleur de roſe & toute couverte de points rougeâtres & de rugoſités. Le poumon étoit dans ſon état naturel.

Au bas, du côté droit de la poitrine, ſe préſenta une matière blanchâtre, que nous primes d'abord pour du pus : mais pourſuivant nos recherches pour en découvrir la ſource, nous vimes que ce n'étoit qu'un ſédiment de lymphe épaiſſe, collée au bord inférieur du poumon, à la plèvre & au diaphragme; cependant les parties qu'il couvroit n'avoient rien perdu de leur ſolidité. Rien de ſemblable dans le côté gauche, quoique

l'extravaſation y eût été plus grande. Nous trouvames ſi peu d'eau dans l'un & l'autre côté de la poitrine, qu'il y a toute apparence qu'elle s'y étoit épanchée du péricarde quand on le coupa.

Point d'eau abſolument dans le bas-ventre, tous les viſcères y étoient auſſi dans l'état naturel. Pas la plus petite goutte de bile dans la véſicule du fiel : ſa capacité rétrécie embraſſoit étroitement une pierre de la couleur & de la groſſeur d'une olive ordinaire.

Le ſable rouge que le malade avoit rendu, & l'aſſoupiſſement léthargique par où il termina ſa vie, nous auroient fait examiner les voies urinaires & le cerveau : mais nous n'en eumes pas le temps ; ce ne fut même qu'à la dérobée que nous fimes l'inſpection des parties dont nous avons parlé, parce qu'on n'avoit jamais pu faire conſentir la veuve à l'ouverture du cadavre.

Réflexions. Sans entreprendre d'expliquer la liaiſon des cauſes avec leurs effets, ne peut-on pas déduire la difficulté de reſpirer, dont le malade ne fut pas tout-à-fait exempt, même après la paracentèſe, & l'obligation où il a toujours été de ſe tenir la poitrine voûtée, du deſſéchement du médiaſtin & de la partie antérieure du péricarde! Le même deſſéchement ne peut-il point auſſi avoir opéré l'extravaſation des ſéroſités dans la poitrine, & avoir été une des cauſes de la fièvre lente qui n'a jamais abandonné le malade! Ce deſſéchement enfin ne peut-il pas avoir été lui-même l'effet de la grande chaleur d'entrailles, de l'altération extrême & de la fièvre par où commença la maladie!

Il réſulte de tout ce qui vient d'être rapporté, que cet homme, qui, ſans le ſecours de la paracentèſe, n'auroit vraiſemblablement pas eu quatre jours à vivre, pouſſa ſa carrière près de quatre mois au-delà de

l'opération ; qu'il étoit parfaitement guéri de ſon hydropiſie, & qu'il ne périt que par le progrès d'une fièvre lente qui l'avoit rendu ſec comme un ſquelette.

D'où il me ſemble qu'on doit inférer, que l'hydropiſie de poitrine, plus fréquente certainement qu'on ne penſe, eſt une maladie qui n'eſt pas aſſez connue, & qu'elle eſt encore mal ſoignée quand on vient à la connoître ; car on eſt malheureuſement dans l'uſage d'abandonner comme ſans reſſource les malades qui en ſont atteints, ou tout au plus de les traiter par des apéritifs, des diurétiques & des hydragogues, qui, tous ſeuls, ſont des remèdes inſuffiſans pour la guérir ; au lieu que ſi on avoit recours à la même opération qu'on pratique dans l'hydropiſie du bas-ventre, on en retireroit le même ſecours, ſur-tout ſi on la mettoit en œuvre avant que le poumon fût altéré par les eaux qui l'inondent.

En pratiquant cette opération, d'abord que la maladie eſt bien décidée & qu'on voit l'inutilité des autres tentatives, on auroit encore l'avantage de prévenir l'épaiſſiſſement des liqueurs & d'entretenir l'élaboration naturelle du ſang, en facilitant le jeu du poumon, qui, comme l'on ſait, eſt le principal organe de la ſanguification : car ſi la reſpiration demeure gênée pendant quelque temps, les liqueurs contracteront un degré d'épaiſſiſſement qui ſera capable, non-ſeulement d'entretenir les obſtructions des vaiſſeaux qui ont donné lieu à l'épanchement de la ſéroſité, mais encore de former de nouveaux embarras, de nouvelles ſtagnations & de nouveaux épanchemens dans toutes les parties du corps. Je crois que c'eſt-là une des principales raiſons pourquoi l'hydropiſie de poitrine ſe trouve rarement ſeule, mais eſt bientôt ſuivie de l'aſcite & de l'anaſarque,

& pourquoi toutes les hydropiſies ſurviennent ſi ſouvent à l'aſthme : on ſe trouve encore porté à le croire par l'obſervation de cet homme dont le ventre & les pieds devinrent extrêmement enflés, en conſéquence d'un polype qu'il avoit au nez depuis neuf ans, & qui gênoit beaucoup ſa reſpiration, mais qui guérit parfaitement de ſes enflures, peu de jours après que l'extirpation du polype eut rétabli la reſpiration dans ſa première liberté.

Ce n'eſt pas ſeulement pour prévenir les maux à venir qu'il faut ſe hâter de faire la paracentèſe à la poitrine; mais encore pour aider l'effet des remèdes internes, qui ſont d'une néceſſité indiſpenſable pour détruire la cauſe de cette maladie; *neque enim ſanat emiſſus humor, ſed medicinæ locum facit quam intus concluſus impedit* * : ces remèdes ſont ſur-tout les apéritifs ; leur action ſur le poumon ſera d'autant plus efficace, qu'ils ſe porteront & qu'ils circuleront plus librement dans le viſcère, lorſque les eaux ne mettront plus d'obſtacle à ſa dilatation & à ſa contraction alternative; mécaniſme d'ailleurs très-propre par lui-même à broyer, à pétrir & à exprimer des plus petits vaiſſeaux, les ſucs gluans & ralentis qui ſont les germes des obſtructions.

On ſent bien que ſi ces obſtructions ſont invétérées, ou que ſi les glandes de la poitrine ſont ſchirreuſes ; cette opération ſera tout auſſi infructueuſe que celle qu'on fait dans l'aſcite lorſque celle-ci dépend de cauſes auſſi rébelles; mais dans l'incertitude de l'état de ces cauſes, quelle ſatisfaction pour un Médecin animé d'un véritable zèle pour le ſoulagement de ſes malades, de prolonger du moins leurs jours, s'il ne peut obtenir leur entière guériſon !

* Celſ. *lib. III, cap. XXI.*

D'ailleurs

D'ailleurs, cette opération n'a rien de redoutable que par le préjugé qui tire uniquement ſa ſource du non-uſage : la douleur momentanée qu'elle produit n'eſt guère au-deſſus de celle de la ſaignée ordinaire ; il y a peut-être moins d'accidens à craindre : le ſeul qui ſoit ſurvenu au malade qui fait le ſujet de cette obſervation, eſt la ſyncope qui eſt ſi fréquente dans la ſaignée ; mais il eſt facile d'y apporter remède ; on peut même la prévenir en ſe réglant ſur les forces du malade par le tact de ſon pouls, & en ne tirant les eaux qu'à différentes repriſes, ſe contentant, par exemple, d'une demi-livre à la fois : je conſeille cette précaution & j'en aurois uſé moi-même, ſi la rareté de l'opération, qui eſt la ſeule que j'aie vu faire, & peut-être la première qui ait été pratiquée quand les deux côtés de la poitrine ſe ſont trouvés affectés ; ne m'eût privé d'une plus grande expérience ſur cet article.

Je crois même que s'il n'y avoit eu de l'eau que dans un côté, il ne ſeroit point ſurvenu de ſyncope, à moins que la débilité extrême du ſujet n'eût été l'unique cauſe de cet évènement ; puiſque dans les plaies pénétrantes & dans l'opération de l'empyème, on tire ſouvent & d'une ſeule repriſe une bien plus grande quantité de ſang, de pus ou d'injection, lorſque l'épanchement n'eſt que d'un côté, ſans qu'il arrive de pareil accident ; & que M. Morand rapporte, dans l'endroit cité, en avoir tiré lui-même environ onze pintes à deux différentes repriſes.

Enfin après le peu de danger dont cette ſyncope a été ſuivie dans un ſujet qui n'étoit pas loin de rendre le dernier ſoupir, & qui par conſéquent étoit dans un état de foibleſſe où on n'auroit oſé entreprendre la ponction du bas-ventre ; il me paroît que la paracentèſe

peut être pratiquée tout auſſi hardiment & auſſi familièrement à la poitrine qu'au bas-ventre.

On pourroit peut-être craindre encore de ne point trouver d'eau dans la poitrine : mais je ne vois pas que dans ce cas, l'introduction du trocar pût attirer d'autre inconvénient, que la diſgrace de s'être trompé dans le diſcernement d'une maladie, qui, n'étant pas du reſſort des yeux, rend l'erreur bien excuſable.

En partant d'un principe avoué de tout le monde, qu'on doit faire l'ouverture de la poitrine auſſi bas qu'on le peut, pour que l'écoulement ſoit plus aiſé, prenant garde néanmoins d'intéreſſer le diaphragme, Heiſter *(a)* & Vanſwieten *(b)* veulent qu'on faſſe cette opération une côte plus bas au côté gauche, c'eſt-à-dire entre la ſeconde & la troiſième des fauſſes-côtes, par la raiſon, diſent-ils, que la cavité de la poitrine deſcend plus bas de ce côté-là que du droit, où le volume du foie fait remonter le diaphragme. Scultet *(c)* & Fabrice d'Aquapendente *(d)* le penſoient de même : mais M. Verduc dit expreſſément *(e)* que c'eſt une erreur dont chacun peut ſe déſabuſer par ſes propres yeux ; & les Chirurgiens de Paris, qui ont porté leur art au plus haut degré de perfection où il ſoit parvenu juſqu'ici, ne font aucune diſtinction à cet égard.

Heiſter & Vanſwieten prétendent encore *(f)* que dans la paracentèſe de la poitrine, on doit ſe ſervir du biſtouri & non du trocar, *inſtrumento ſecante, non autem*

(a) Inſtitut. Chirurgic. pag. 696.

(b) Comment. in Boërrh. Aphor. pag. 303.

(c) Explication de la Table XXXVII de l'Arſénal de Chirurgie.

(d) Operation. Chirurgicar. cap. XLVI.

(e) Opérations de Chirurgie, *chap. XV.*

(f) Ubi ſuprà.

pungente, de peur de bleſſer le poumon : mais outre que ces Auteurs parlent principalement de l'extraction du pus ou du ſang dont les grumeaux demandent une plus grande ouverture que n'eſt celle de la canule du trocar ; ils ſuppoſent, pour établir le danger d'intéreſſer le poumon avec la pointe du trocar, que ce viſcère eſt adhérent à la plèvre : cela arrive ſouvent, à dire le vrai, après la pleuréſie, la péripneumonie & l'empyème ; mais c'eſt à quoi l'hydropiſie de poitrine met un obſtacle par ſa propre nature. En effet, l'adhérence ne ſe forme que parce qu'une chaleur inflammatoire a diſſipé cette fine roſée, qui tranſudant de toutes les membranes, empêche leur union dans l'état de ſanté : or dans l'hydropiſie de poitrine, non-ſeulement cette chaleur inflammatoire n'a pas lieu, mais encore les eaux épanchées rendent cette roſée plus abondante en envoyant leurs vapeurs juſqu'à la région la plus élevée de la poitrine.

Le célèbre Profeſſeur de l'Univerſité de Padoue, que nous avons déjà cité *(a)*, ſemble avoir levé cette difficulté, comme s'il l'avoit prévue, & doit bien nous raſſurer ſur cette crainte quand il dit, qu'il a planté pluſieurs fois, en plein amphithéatre, un petit biſtouri entre les côtes, ſans intéreſſer le poumon. *Vidimus enim, neque diaphragma neque pulmones læſos fuiſſe, ſed ad utriuſque terminum gladiolum deveniſſe (b).*

(a) Fabric. ab Aquapend. Oper. Chirurg. cap. XLVI.

(b) Il eſt vrai que c'eſt entre la cinquième & la ſixième côte qu'il faiſoit cette introduction, parce qu'il prétendoit que c'étoit-là les confins du poumon & du diaphragme, & où par conſéquent il falloit faire l'opération de l'empyème ; & qu'il recommandoit de choiſir le temps de l'expiration pour faire entrer le fer : mais dans quel endroit de la poitrine que ce ſoit, & quel temps de la reſpiration qu'on choiſiſſe, on ſait aſſez aujourd'hui que le poumon remplit toujours également la capacité de la poitrine ſans y laiſſer de vide.

Avec combien plus de ſécurité ne pourra-t-on pas employer le trocar, dont la pointe n'a certainement pas le tranchant aigu du biſtouri! Ajoutons à cela, que la ſurface liſſe du poumon & le tiſſu ſpongieux de ce viſcère, le feroient fuir ſous le coup qu'on lui porte, quand bien même les eaux extravaſées, ſe plaçant entre la plèvre & le poumon qu'elles affaiſſent, ne mettroient pas celui-ci hors de portée de toute atteinte; ſur-tout quand le trocar eſt dirigé par un Chirurgien habile, qui modère la force avec laquelle il pouſſe cet inſtrument, en tenant le doigt indice alongé ſur la canule, comme il eſt d'uſage dans la ponction du bas-ventre *, & qu'il l'enfonce doucement juſqu'à ce que, ne trouvant plus de réſiſtance à la pointe, il juge qu'il eſt entré dans la cavité de la poitrine.

Tout ce qu'on peut objecter de plus raiſonnable, c'eſt que ſi l'adhérence eſt formée par des maladies qui auront précédé la naiſſance de l'hydropiſie de poitrine, & que ſi cette adhérence ſe trouve préciſément au point où donne le trocar, les eaux ne viendront pas.

La force de l'objection tombera alors ſur la poſſibilité de l'adhérence : dans ce cas, je laiſſe aux Chirurgiens expérimentés à décider ſi ſe ſervant du biſtouri, comme il le faut néceſſairement pour extraire le pus ou le ſang, ils peuvent bien exécuter leur deſſein quand ils rencontrent cette adhérence, & ſi la ſéparation du poumon d'avec la plèvre, qu'on recommande de faire en mettant le doigt dans la plaie, eſt auſſi aiſée dans la pratique que dans la théorie.

Pour moi, je me rappelle très-bien que dans l'ouverture de quelques ſujets morts d'une phthiſie pulmonaire, le poumon ſe trouvoit ſi étroitement uni à la

* La Faye, dans les Opérations de Dionis.

plèvre, qu'on ne pouvoit l'en ſéparer qu'en uſant de beaucoup de violence; & que dans certains endroits ſa membrane ſe déchiroit plutôt par lambeaux, qu'elle ne s'en détachoit.

Concluons donc que la meilleure façon de vider les eaux, dans l'hydropiſie de poitrine, eſt de ſe ſervir du trocar, d'autant plus qu'elle eſt adoptée par des Auteurs de réputation *(a)*, & que la crainte d'une adhérence qui rendroit également difficile, pour ne pas dire impoſſible, la paracentèſe avec le biſtouri, ne doit pas ôter à une manière plus ſimple encore & plus aiſée que n'eſt la ſaignée ordinaire, la préférence ſur l'opération de l'empyème; opération cruelle, dont la plaie, large de trois ou quatre travers de doigt, eſt fort long-temps à ſe fermer, & ſe termine ſouvent par une fiſtule incurable.

J'ajouterai qu'en employant le trocar, on eſt le maître d'arrêter dans l'inſtant l'écoulement des eaux, dont la ſortie faite tout-à-coup feroit capable d'attirer de fâcheux inconvéniens, & la mort même : c'eſt dans cette vue qu'Hippocrate *(b)* vouloit qu'on fît un trou rond à la côte avec une petite tarière.

Il m'eſt ſans doute bien douloureux, & le préjugé ne me ſera rien moins que favorable, de me trouver en contradiction avec deux Écrivains les plus célèbres que ce ſiècle ait produits, & dont les ouvrages ſont certainement marqués au coin de l'immortalité; mais ſi ces grands hommes ont le privilége de parler avec un génie infiniment plus éclairé que le mien, il me reſte du moins l'avantage de parler d'après l'expérience qui doit captiver tous les raiſonnemens.

(a) Verduc, *chap. XV*; & Garengeot, Traité des opérations de Chirurgie; de l'opération de l'empyème.

(b) Lib. de intern. affectionib.

Pour conclure en deux mots le réſultat de tout ce que nous venons de dire, je crois avoir décidé deux points d'une extrême importance dans la Médecine & dans la Chirurgie : le premier, qu'on peut en toute ſûreté & qu'on doit néceſſairement faire la paracentèſe ou l'ouverture de la poitrine, pour en tirer les eaux, lorſqu'il y en a un volume que les remèdes internes ne ſont pas en état d'épuiſer ; le ſecond, qu'il faut par préférence ſe ſervir du trocar pour cette opération.



OBSERVATIONS

De M. LE CAT, Docteur en Médecine, Chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Rouen, Démonstrateur d'Anatomie & de Chirurgie; des Académies des Sciences de Paris, Londres, Madrid, Rouen, &c. déposées entre les mains de M. RICHARD, premier Médecin des Hôpitaux militaires de France, conformément à la Lettre de Monseigneur DE CHOISEUL à M. l'Intendant de Rouen, en Février 1763.

OBSERVATION *Pathologique & Anatomique sur une maladie mortelle en quinze ou dix-huit heures : Remarques sur l'intérieur de l'uterus dans le temps des règles ; singularités naturelles des trompes de Fallope, & maladie des ovaires du même sujet.*

MArie-Charlotte Biguier, veuve de Charles le Lot, âgée de cinquante ans, née à Saint-Léger au-dessus de Neufchâtel, & Fileuse de coton, de la rue Toupas, paroisse Saint Maclou de Rouen, fut apportée à notre Hôtel-Dieu le 20 Juin 1763, à huit heures du soir.

Elle se plaignoit de grandes douleurs dans le ventre, se sentoit dans un anéantissement & une foiblesse pareille à celle d'une syncope : ses extrémités étoient froides ; elle étoit presque sans pouls ; en un mot son état étoit

celui d'un agonifant, & néanmoins elle confervoit affez de courage pour furmonter cet état affreux, & prendre elle-même un cordial qu'on lui offrit ; elle mourut à minuit.

Je ne fus informé de cet évènement que le lendemain au panfement du foir, à l'occafion de fa fille qui venoit d'arriver à l'Hôtel-Dieu en pareil état.

Cette fille, Marie-Anne-Gilles le Lot, âgée de dix-neuf ans, née dans la falle des accouchemens de l'Hôtel-Dieu, accompagnoit fa mère quand elle fut apportée la veille ; elle s'en retourna chez elle en bonne fanté ; mais à peine y fut-elle arrivée, vers les neuf heures du foir, 20 Juin, qu'elle fut prife de friffon & de foibleffes pareilles à celles qu'avoit eues la mère. On l'apporta à notre Hôtel-Dieu le lendemain 21, à trois heures après midi. Quand je la vis alors, elle étoit couchée fur le côté droit, & ployée comme une perfonne qui fouffre beaucoup ; elle avoit les extrémités froides & de couleur de pourpre brun ; elle étoit fans pouls, même au pli du bras, & fans mouvement ; les feules paroles qu'elle ait proférées en entrant, c'eft qu'elle fouffroit horriblement du bas-ventre : elle étoit morte à quatre heures, une heure après fon entrée à l'hôpital.

A cinq heures j'ouvris la mère ; je lui trouvai à l'eftomac une phlogofe médiocre ; dans le velouté, quelques puftules gangréneufes, qui avoient un grand relief, fituées principalement vers l'orifice inférieur : toute la région du plexus méfentérique fupérieur étoit gangrénée & engorgée de fang, dans l'étendue de trois ou quatre pouces ; le plexus ftomachique n'avoit rien : quelques portions des inteftins grêles avoient à leur velouté de femblables puftules qui faifoient faillie au-dedans comme fi c'eût été des glandes engorgées & gangrénées ;

gangrénées ; & à toutes les tuniques correſpondantes à ces puſtules on diſtinguoit à travers de la première une plaque pourprée brune plus étendue que la puſtule.

Après avoir examiné la mère, nous ouvrimes la fille : le plexus méſentérique de celle-ci n'étoit pas ſi gangréné, mais il y avoit en cette région une grande quantité de glandes gonflées & enflammées ; & ſon eſtomac étoit intérieurement parſemé d'un très-grand nombre de puſtules gangréneuſes en relief, comme des grains de petite vérole, depuis le volume d'une tête de groſſe épingle juſqu'à celui du bout du doigt : les orifices de l'eſtomac en étoient principalement farcis, ſur-tout l'inférieur, juſqu'à deux pouces dans le duodenum : cet orifice étoit ſi ſerré, que j'eus de la peine à y introduire le doigt : les inteſtins avoient de ſemblables puſtules pourpres-brunes, & autour de grandes plaques livides, qui pénétroient juſqu'à la tunique externe : une grande portion des inteſtins étoit reſſerrée à la groſſeur d'une plume d'aigle : les ovaires, ſur-tout le droit, avoient auſſi de ſemblables taches ; je les ouvris ; grand nombre de ces globules qu'on appelle des œufs, étoient gonflés & noirs, repréſentant parfaitement de petits grains de raiſin noir, depuis la groſſeur d'un très-petit pois, juſqu'à celle d'un médiocre grain de raiſin ordinaire : ces grains avoient encore cette reſſemblance avec ceux du raiſin, que leur couleur noire n'étoit que dans la membrane, & que la liqueur que j'en fis ſortir ſur du papier blanc, avoit à peine une teinture roſe foible & terne : la véſicule du fiel étoit remplie, gonflée même & tendue.

J'ai fait des informations chez les voiſins de ces deux femmes, pour ſavoir ſi elles n'auroient pas mangé quelque aliment capable de leur cauſer ces accidens : on a

répondu qu'elles ne vivoient que de pain, de pommes & autres fruits ou légumes, & de poiré ou cidre ; que le seul évènement qu'on peut soupçonner avoir donné lieu à la mort de la mère, c'est qu'ayant vu mourir une de ses voisines à peu près aussi promptement qu'elle venoit de le faire, & peut-être de la même maladie, elle en avoit été frappée, comme la fille l'avoit été de la promptitude avec laquelle sa mère avoit été attaquée & , pour ainsi dire, suffoquée.

Cette maladie, la plus maligne de toutes celles auxquelles on donne ce nom, me paroît avoir une très-grande affinité avec la petite vérole, par la figure de ses pustules ; & il me semble qu'elle n'en diffère que par deux circonstances : la situation de ces éruptions dans les organes les plus nerveux, les plus sensibles & les plus essentiels à la vie de toute l'économie animale, & leur nature qui les fait devenir gangréneuses avec tant de promptitude. Je dis que ces organes sont précieux, parce que plusieurs observations, déjà publiées dans quelques-uns de mes Mémoires, m'ont rendu certain qu'une seule plaque gangréneuse, un seul escarre de cette nature à l'estomac, à son orifice supérieur sur-tout, qui survient à un homme au milieu de la santé la plus brillante, lui donne la mort en quelques heures. La maladie qui fait le sujet de cette observation n'a donc de nouveau pour moi que sa forme pustulaire, analogue à celle des grains de la petite vérole, & je l'appellerois volontiers, *petite vérole gangréneuse mésentérique, stomachique, &c.* C'est maintenant aux grands Maîtres dans l'art de guérir, à imaginer des secours proportionnés à la promptitude & à la violence de ce terrible fléau : ils peuvent être assurés que les cordiaux ordinaires n'y font absolument rien ; de plus forts seroient-ils plus heureux ?

L'émétique en lavage donné dès la première douleur d'entrailles, ne deviendroit-il pas le résolutif spécifique de cet engorgement terrible, comme il l'est pour les autres maladies malignes ? Ne pourroit-on pas mettre le camphre, les cordiaux, & les autres anti-gangréneux avec le tartre stibié ?

Il me reste à faire quelques remarques anatomiques, que me fournit l'examen des organes de Marie-Anne-Gilles le Lot : elle avoit ses règles ; je trouvai tout l'uterus rempli du sang de cette évacuation périodique ; la tunique interne de cet organe étoit couverte d'une espèce de bave sanguinolente, qui, mise dans l'eau, formoit des flocons cotonneux, soyeux, fort longs, très-lâches, & qui ressembloient à ces mousses ou herbes fluviatiles qu'on appelle *fucus* ou *alga folio capillaceo*, mais qui étoient plus fins encore : cette finesse, cette rareté étoient plus grandes dans les flocons du col de l'uterus ; les ayant examinés à la loupe & au microscope, tant dans l'eau que hors de l'eau, j'ai reconnu qu'ils n'étoient autre chose que la lymphe gélatineuse du sang des règles, figée comme il lui arrive de l'être dans l'eau de la saignée du pied, & adhérente encore aux pores de l'uterus dont elle étoit sortie. J'ai trouvé une pareille continuité de lymphe gélatineuse condensée, mais plus considérable, plus dense, & formant des espèces d'excroissances, dans plusieurs femmes mortes de leur couche, & que j'ouvris dans une année où il y avoit une grande mortalité parmi elles : j'ai vu que dans le corps de l'uterus les flocons lymphatiques étoient accompagnés de la tunique interne, alongée un peu elle-même en substance baveuse ou en lippes irrégulières & fongueuses, telles à peu près que le représente la figure 1.re en *CC*. Les flocons du col de l'uterus *DD*,

furent entièrement enlevés par la macération & la lotion, aussi étoient-ils purement lymphatiques & si légers, si rares que le Dessinateur n'a pu les exprimer. J'ai trouvé sous ces flocons les pores très-visibles de l'écoulement périodique ; mais la macération & la lotion en avoient épuisé les stigmates rouges qu'on a coutume d'y observer.

Les ovaires & les trompes méritent aussi quelques-unes de nos remarques, que nous avons cru devoir rendre plus sensibles au moyen de la gravure. Voyez *fig. 1,* à la fin de mes Observations.

La trompe gauche étoit composée de quatre pièces, *1-2, 2-3, 3-4* & *4 H;* son canal ayant sa première ouverture en *i*, étoit interrompu en trois endroits, *2, 3, 4;* & il ne commençoit à être vraiment continu à l'uterus, que par sa dernière ouverture *4* : chacune de ces ouvertures avoit un petit morceau frangé, & chacun d'eux pouvoit faire sa fonction & recevoir un œuf; mais tout autre que celui de l'ouverture *4* l'eût laissé tomber dans le bas-ventre & eût produit un de ces accouchemens rares & funestes dont nous avons plusieurs exemples : la trompe droite n'avoit rien que d'ordinaire, mais son morceau frangé étoit des plus singuliers ; ce n'étoit plus une frange membraneuse & découpée grossièrement comme les manchettes de nos femmes, mais plusieurs rangs de ces manchettes effilées ou composées de franges d'un tissu velouté soyeux, plus finement découpées que les houpes de soie les plus fines : en un mot c'étoit un composé de panaches à plusieurs rangs, le plus recherché, le plus coquet, si j'ose le dire, qu'on puisse imaginer, & dont le dessein n'a pu rendre que très-imparfaitement la finesse & l'élégance.

Nous avons dit que les ovaires étoient parsemés

d'œufs ou au moins de globules aſſez reſſemblans à des grains de raiſin noir : dans l'eſpérance que cette maladie me fourniroit quelque lumière ſur la nature de ces globules, j'examinai à la loupe un des œufs ouverts nageant dans l'eau : ſa tunique interne reſſembloit à celle de la veſſie en phlogoſe ; j'ai fait paſſer deſſus une ſoie de porc pour voir ſi je n'y découvrirois point par le mouvement de l'eau & par celui de la ſoie, quelque velouté ; je n'y vis rien qui y reſſemblât ; la membrane me parut toujours comme fongueuſe, ou ſous la forme d'une chair baveuſe, ainſi que la tunique interne de la veſſie ; & elle étoit colorée d'une phlogoſe d'un rouge-brun qui lui venoit de la maladie : ſous le microſcope à différentes lentilles je la vis moins bien qu'à la loupe ; ainſi je m'en rapportai au premier examen.

Ulcère dévorant au prépuce, au gland & à l'urètre.

Le 8 Janvier, M. H** me vint trouver & me montra un ulcère rongeant ſitué au frein, entre le prépuce & le gland : il y avoit déjà quelques jours que M. le D** traitoit cet ulcère, mais voyant qu'il gagnoit toujours, & que de ſimple excoriation qu'il étoit d'abord, il en étoit venu à occuper un quart de la circonférence tant du gland que du prépuce, il crut devoir recourir à nous : par l'expoſé du malade, qui avoit eu depuis peu une gonorrhée, nous jugeames que l'ulcère étoit un chancre, & nous preſcrivimes les remèdes uſités en pareil cas.

Le 10 Janvier, le malade & ſon Médecin revinrent me trouver ; l'ulcère étoit encore agrandi, & le prépuce étoit ſi gonflé qu'on ne pouvoit preſque plus le

relever, pour placer dans l'ulcère les linges fins chargés de ſuppuratif.

Je conſeillai à M. H * * de ſe faire ſaigner une ou deux fois, d'appliquer ſur la partie un cataplaſme anodin avec la mie de pain blanc, le lait, le ſafran, &c. & de laiſſer ſon prépuce relevé, parce qu'au pis-aller il falloit préférer un paraphimoſis à un phimoſis, qui empêcheroit de le panſer, & feroit ſéjourner une ſanie virulente qui perdroit cette partie : mon ordonnance fut exécutée ; il prétexta à ſes parens des maux de tête violens, une laſſitude générale ; il me manda, & je lui fis les remèdes que demandoit ſa très-réelle maladie : il uſa d'une tiſane faite avec les racines de guimauve, d'oſeille, de fraiſier, de régliſſe ; & fut mis au bouillon, & purgé le ſurlendemain.

L'ulcère rongeant alla toujours en augmentant, & je vis clairement que c'étoit un ulcère que nos pères ont appelé *phagedenique, depaſcens.*

J'avois traité un ſemblable ulcère à la verge de M. de la B * * Officier, logé chez Barbai, rue de l'Aumône, en 1736, & après avoir épuiſé toutes les eſpèces de remèdes anodins, émolliens, vivifians, je m'étois aviſé de me ſervir d'égyptiac & de compreſſes d'eau-de-vie camphrée, qui au premier appareil avoient arrêté le progrès de l'ulcère & en avoient rendu le fond vermeil.

Je pratiquai les mêmes remèdes ſur l'ulcère de M. H * * ; je changeai la tiſane rafraîchiſſante en celle de ſquine ; je lui fis donner tous les matins quinze grains de mercure doux, & le ſoir un bol de thériaque : l'égyptiac, loin de le modifier, fit une eſcarre & hâta l'ulcération ; je modérai l'égyptiac par le mélange du

ſuppuratif; il ne fit ni eſcarre, ni mondification, mais l'ulcère alla toujours ſon train.

J'employai notre mélange de ſuppuratif, baume d'Arcœus, onguent de Stirax, & toujours des compreſſes trempées dans l'eau-de-vie camphrée & eaux vulnéraires.

Cet ulcère étoit aſſez ſuperficiel, il n'attaquoit guère que la peau du prépuce, & une ſemblable épaiſſeur ſur le gland; il s'étendoit beaucoup en long & en large, & peu en profondeur; il n'avoit preſqu'aucun ſentiment, & les drogues les plus vives n'y faiſoient que peu ou point d'impreſſion; ſa couleur n'étoit pas noire, mais ſeulement blafarde: il occupoit environ la moitié de la circonférence du prépuce & du gland, juſqu'à l'extrémité de l'orifice de l'urètre. Le 15 de Janvier, obligé de partir pour la campagne, je laiſſai ordre à un de mes Élèves, en cas que notre mélange n'eût pas de ſuccès, d'y mettre un emplâtre noir, éprouvé contre certains ulcères rongeans, & de le mollifier avec le ſuppuratif; & enfin de purger encore le malade le 17, avec diagrede & mercure doux, de chacun quinze grains.

De retour le 18, je trouvai toute la partie de l'urètre qui répond au gland, conſumée par l'ulcère qui occupoit les deux tiers de la circonférence du prépuce & du gland.

Au panſement du ſoir, je mis une canule dans l'urètre pour ſuppléer à ce qui en manquoit, & conduire les urines par de-là l'appareil; & je chargeai l'ulcère & toute la partie, de la boule de mars en poudre, & par-deſſus, des compreſſes d'eau vulnéraire: nous permimes une petite ſoupe au malade qui en avoit grand beſoin.

Le 19 Janvier, & onzième de la maladie, voyant que les anti-gangréneux ne faisoient rien, j'eus recours aux seuls absorbans, dessicatifs astringens. Je chargeai l'ulcère des poudres de bol d'Arménie, de sandragon, de tuthie; avec de semblables poudres, l'onguent pompholix & l'huile de myrthilles, je fis un liniment épais dont je chargeai deux plumaceaux que j'appliquai par-dessus les poudres sèches; je trempai le reste de mon appareil dans les eaux de morelle & de plantain rendues alumineuses avec un gros d'alun sur quatre onces d'eau, & je prescrivis au malade d'arroser souvent la partie de cette liqueur. Il avoit des éprintes pour aller à la selle; j'en accusai la thériaque, & je la supprimai. Le 20 du mois, & douze de la maladie, la partie nous sembla un peu humectée & désenflée. J'avois projeté de scarifier le prépuce, mais l'ayant bien examiné, & n'ayant pas trouvé un véritable étranglement, je jugeai les scarifications inutiles; je continuai le même traitement.

Le lendemain matin, l'ulcère continuant d'aller mieux, le malade ne prit point de bol, peu de tisane, & mangea un peu de soupe. Le soir, le prépuce étoit presque tout-à-fait désenflé; la supuration étoit entièrement établie à l'origine du mal, & les chairs s'y montroient vermeilles & saignantes : enfin la circonférence de l'ulcère commençoit à donner quelques signes de vie.

Quelques jours après, comme les 24 & 25 du mois, seizième & dix-septième de la maladie, l'ulcère se trouva entièrement vermeil, point saignant, mais très-sensible, car les lotions d'eau de morelle & de plantain rendues alumineuses, & même l'application nouvelle de ce mélange lui causoient des douleurs. Je cessai les lotions & soupoudrement; la suppuration étoit très-abondante, & le prépuce recouvrit le gland à l'occasion de quelques

érections;

érectons : mais je fis mes efforts pour le tenir relevé ; pour cela, je mis de la charpie roulée & couverte du mélange entre le gland & le prépuce.

Le 28 du mois, vingt de la maladie, il restoit toujours de petits endroits blanchâtres qui ne cédoient point aux remèdes ; j'ajoutai de la poudre d'aristoloche aux précédentes.

Le 29, on cessa, par hasard, d'arroser l'appareil de l'eau alumineuse, & le soir les taches blanches se trouvèrent diminuées & la plaie plus vermeille. On discontinua ce jour d'arroser, & on se servit encore de la poudre d'aristoloche. Le malade n'en alla pas mieux ; on remarqua qu'il étoit plus mal le matin & mieux le soir, sans doute parce que cette maladie, comme la plupart des autres venant du défaut des esprits, ce défaut n'est jamais si grand que pendant le sommeil, & c'est la raison pourquoi les ulcères & les rhumatismes, &c. font plus de douleur la nuit ; ajoutons cependant la chaleur du lit qui augmente l'action du fluide caustique ou destructeur, cause efficiente des ulcères & antagoniste du fluide conservateur ou des esprits animaux. On purgea le malade, & on lui retrancha les alimens, sans aucun succès.

Le 5 de Février, vingt-huitième de la maladie, voyant que la guérison de l'ulcère n'avançoit plus, qu'au contraire le prépuce s'engorgeoit de jour en jour, que la suppuration gagnoit le long de l'urètre & autour des corps caverneux qu'elle paroissoit disséquer, on me persuada que je m'étois trop long-temps servi des défensifs. Je les abandonnai donc pour reprendre le digestif fait avec le suppuratif, le baume d'Arcœus & le stirax. Le soir, nous n'eumes pas de changement ; toujours bonne suppuration, mais toujours aussi des taches

blanches & engorgement du prépuce : nous ajoutames au digeſtif précédent, le cataplaſme avec les farines de fèves , les poudres de camomille & de millepertuis, & l'onguent de ſtirax.

Tout ce traitement, que je continuois un peu malgré moi, ne ſervit qu'à faire percer deux tumeurs qui firent un petit trou de chaque côté dans l'urètre au-deſſous du prépuce : ceux qui protégeoient les médicamens émolliens & réſolutifs parurent charmés de ces abcès, & moi j'en fus fort fâché ; j'en repréſentai les conſéquences, & fis voir que cette fuſée iroit tout le long de la verge, ſi l'on continuoit ces remèdes que l'expérience avoit décidé dès le commencement être pernicieux à ce mal.

Nous reprimes donc les aſtringens & les abſorbans : 1.° je lavai & j'injectai les ulcères avec les eaux de plantain & de roſes rendues alumineuſes : 2.° je fis tremper la partie dans cette eau chaude pendant un quart-d'heure ; je mis une canule pour empêcher l'urine de ſe répandre dans les interſtices ulcérés des corps caverneux & des tégumens : 3.° je remplis de poudre de bol d'Arménie, de ſang-dragon & de tuthie toutes les ſinuoſités de l'ulcère : 4.° j'appliquai des plumaſſeaux chargés du digeſtif fait avec ces mêmes poudres, l'onguent pompholix & l'huile de myrtilles : 5.° je trempai les bandelettes dans nos eaux alumineuſes, & le malade eut ſoin de s'arroſer dans la journée.

Ce traitement déſenfla la partie & revivifia l'ulcère, cicatriſa tout le gland en dix ou douze jours, recolla une partie du prépuce à la racine du gland ; mais il nous reſtoit toujours nos trous & une gouttière vide de chaque côté, qui alloit à ces trous ; & je voulois

que ces vides ſe recollaſſent juſqu'entre la canule, pour laiſſer entre eux une eſpèce d'urètre artificiel.

Le 14 Février, je fis faire une canule plus longue que la première, un peu évaſée par l'ouverture inférieure, pour mieux recevoir le jet d'urine venant de la veſſie : malgré cette précaution, il paſſoit encore un peu d'urine entre la canule & les parties : pour l'empêcher, je ſerrai la verge avec un bandage uniſſant ſur le dernier tiers de la canule vers la veſſie, & j'en donnai un au malade pour le ſerrer encore plus fort dans le temps qu'il urineroit. Je n'ai plus mis de poudre dans les ſinuoſités, & les ai appliquées contre les chairs vives de deſſous, avec un bandage un peu plus ſerré pour les recoller.

J'ai été vingt-ſept heures ſans panſer, & j'ai trouvé tout bien ſec ; & l'urine n'avoit point vagué. Je continuai la même méthode le 25, réſolu d'être trois jours ſans panſer : cette conduite a réuſſi, & j'ai trouvé un des trous fermé ; mais le malade s'apercevant que la partie ſi ſerrée reſtoit toujours froide, & que les bords calleux ne fondoient pas, m'en fit faire la remarque : nous nous contentames d'appliquer le bandage uniſſant dans le temps qu'il vouloit uriner, & la partie parut ſe vivifier davantage.

Cependant le malade, que je ne voyois plus ſi régulièrement, s'abandonna un peu à ſon appétit, & reprit beaucoup d'embonpoint, mais l'un des trous qui s'étoit fermé ſe r'ouvrit ; alors le malade affligé ſe ſoumit au régime. Je le purgeai ; je le fis frotter de mercure au périné tous les lundi, mardi, mercredi, & purger le ſamedi : je ne le panſois que tous les deux jours : moyennant cette manœuvre, les deux trous ſe trouvèrent fermés vers le 1.er de Mai.

Je lui conſeillai cependant de continuer le même

régime ; & comme il ſuintoit toujours un peu de pus de la portion délabrée de l'urètre, je lui enjoignis de continuer de porter dans cette région, ou avec la canule ou avec une bougie garnie de cire, ou avec une fauſſe tente de linge, d'y porter, dis-je, nôtre mélange coulant de bol d'Arménie, ſang-dragon & pompholix, liés avec l'huile de myrthille; j'y paſſai tous les ſept ou huit jours pour en voir l'effet; & j'ai eu la ſatisfaction de le voir guéri parfaitement.

Ulcère rongeant au grand angle de l'œil & à la paupière inférieure.

Robert Deshayes, de la paroiſſe de Saint-George-du-Vievre, âgé de dix ans, eut au printemps de 1762 une petite *bibe,* comme ils appellent, laquelle le démangeoit; il la frotta; on l'en empêcha; il s'y fit une croûte: on appela des Chirurgiens; ils y mirent différens onguens, dont les uns étoient eſcarotiques & lui faiſoient beaucoup de mal, & les autres lui étoient inſenſibles : la maladie alla toujours de pis en pis, il s'y fit un ulcère qui fut vu par différens charlatans; ceux-ci y mirent des herbes, des onguens, même ſuccès : enfin au printemps de 1763, M. le Procureur général du Parlement de Normandie (M. de Folleville) le vit; ſon ulcère avoit un pouce de diamètre & occupoit le grand angle, la partie voiſine du nez, & une grande portion de la paupière inférieure : il l'envoya à notre Hôtel-Dieu, où il arriva le 2 de Juin. L'ulcère, dans l'étendue qu'on vient de voir, n'étoit pas profond & me parut ſe borner à l'épaiſſeur de la peau.

Je le fis panſer avec la liqueur vegeto-minérale de M. Goulard, célèbre Chirurgien de Montpellier.

L'érosion de l'ulcère s'arrêta; il prit couleur; les chairs y revinrent, en sorte que le 18 de Juin il étoit presqu'entièrement guéri; mais la paupière inférieure avoit vers l'œil, le bord enflammé & retourné.

A la fin de Juin, on trouva un petit trou sur le nez qui conduisoit sous la peau, à un espace caverneux de quelques lignes, & un autre sur le sac lacrymal, sans profondeur, sans pénétration dans ce sac.

On continua à le panser avec notre liqueur vegeto-minérale; on y mit quelquefois la poudre blanche même qui en fait le marc.

Je lui fis prendre la tisane des bois & de quinquina, & tous les cinq ou six jours une purgation de pilules de Belloste.

Il sortit bien guéri le 4 Novembre 1763.

J'ai traité dans le même temps un pareil ulcère, mais qui avoit beaucoup plus de profondeur & d'étendue, tant vers le nez que sur la lèvre, au nommé Jean Douan, homme de quarante ans, du Bourg-d'eau près la ville d'Eu: j'eus le même succès, à cela près qu'il me fut impossible de cicatriser parfaitement cet ulcère; en sorte que je fus obligé de laisser aller le malade chez lui, avec les instructions nécessaires pour continuer nos remèdes.

Ulcères skirreux au sein, guéris par le suc de petite joubarbe.

M.me Mangin avoit eu dès sa jeunesse une glande au sein gauche, qui ne lui faisoit aucune douleur, & qui a resté au même état bien des années, pendant lesquelles elle a eu plusieurs enfans. Il y a environ quinze ou seize ans qu'il lui survint par le bout du

ſein une eſpèce d'hémorragie : cet accident ſe répéta pluſieurs fois ; mais comme il ne lui faiſoit aucun mal, & qu'il lui arrivoit même ſouvent pendant le ſommeil, qu'enfin elle ſe portoit d'ailleurs fort bien, elle ne s'en inquiéta point : depuis ce temps le bout de ſon ſein ſe referma, rentra en dedans, & parut fermé par deux eſpèces de lèvres ; le ſein ſe gonfla, deux glandes nouvelles s'engorgèrent ; ni celles-ci, ni l'ancienne n'étoient accompagnées de douleur : elle vit M. le Curé de Cenoville, elle me vit ; on l'aſſura qu'il n'y avoit ni danger preſſant à craindre, ni guériſon à eſpérer : mais bien des années après, au mois d'Avril 1763, entrant dans ſa quatre-vingt-neuvième année, ſon ſein s'enfla, devint douloureux, abcéda autant que le peut faire une tumeur skirreuſe : cette tumeur ouverte d'elle-même rendit du pus, du ſang & beaucoup de ſanie qui répandoit une odeur très-infecte : la malade m'envoya chercher. Je trouvai à ce ſein deux grands ulcères caverneux, dont l'entrée auroit admis les quatre doigts ; un ſuintement ſanieux abreuvoit des ſerviettes en peu de temps : après avoir employé quelque temps les digeſtifs anodins & l'onguent de la mère, les douleurs & l'ulcération continuant, je preſcrivis le ſuc de petite joubarbe, appelée *crotte de ſouris* ; on en injectoit dans les ulcères ; on en imbiboit des bourdonnets dont on les rempliſſoit ; on y trempoit la charpie & les compreſſes, dont on couvroit l'ulcère & tout le ſein : on renouveloit ce panſement deux fois le jour ; ce traitement fit diminuer ſenſiblement l'inflammation & le gonflement ; l'écoulement devint auſſi moins conſidérable ; il ceſſa peu à peu, enfin les trois plaies ſe cicatrisèrent : une cure ſi ſingulière & ſi peu attendue combla la malade de joie. La prudence exigeoit qu'elle

portât un cautère, ou au moins qu'elle se purgeât très-souvent : elle ne fit ni l'un ni l'autre, & continua néanmoins de se porter à merveille jusqu'à la mi-Novembre 1763 : alors elle se trouva pesante, assoupie, & sans appétit ; elle ressentit des douleurs & des dards dans le sein qui se gonfla & peu après s'enflamma. Le 4 Décembre à huit heures du soir elle eut beaucoup d'inquiétude, & un grand desir de me voir : j'y fus le lendemain, je la fis saigner, elle fut soulagée ; mais les douleurs continuèrent, elles étoient le plus souvent sourdes, & quelquefois très-aiguës : à ces douleurs se joignirent un mal-aise & un abattement général, un froid aux mains, même devant un bon feu ; elle se coucha dans cet état & s'endormit, les douleurs devinrent un peu moins violentes. Le matin 6, elle s'aperçut d'un écoulement du bout du sein ; la partie supérieure étoit enflammée, tendue & brûlante, tandis que la partie inférieure, jusque sous le bras, étoit fort froide ; elle sentoit beaucoup de mal, aussi se forma-t-il une escarre dans la région la plus tendue de la tumeur. Le lundi 12 Décembre à midi, comme les douleurs étoient très-vives, & que l'escarre paroissoit fermer l'issue à des matières, j'en fis sauter de la grandeur d'un écu de six francs ; il se trouva en effet dessous environ deux cuillerées de pus, & beaucoup de sanie : nous avons appliqué dessus un mélange de suppuratif, d'onguent de stirax, & d'onguent de la mère ; & sur l'inflammation, du suc de la plante nommée *crotte de souris*, dont nous nous étions si bien trouvés dans la première cure : le feu est tombé peu à peu.

Huit jours après, je fis injecter dans le trou d'où venoit l'écoulement, du suc de la même plante, & fis mettre par-dessus un plumasseau chargé du mélange

précédent, enſuite un grand plumaſſeau & des linges trempés dans le même ſuc.

Le 3 Janvier 1764, la plaie étoit preſque fermée : je rappelai à la malade la néceſſité d'un écoulement, d'un cautère ; elle refuſa de s'y aſſujettir : il fallut ſe reſtraindre à une tiſane de ſquine & de racine de polipode de chêne, qu'elle boiroit tous les jours, & au bol ſuivant que je lui avois déjà conſeillé pour ſe tenir le ventre libre.

Rhubarbe en poudre. . . . . . *gr. xxiv.*
Aloës. . . . . *gr. ij.*

En bol avec le ſirop de Longue-vie, à prendre après le dîner.

Le 5 Janvier, tout alloit aſſez bien ; le ſein étoit preſque en ſon état naturel : mais le 10 la plaie ne couloit plus aſſez ; le ſein ſe gonfla, s'enflamma encore. Je la fus voir le 15 ; elle avoit mis deſſus un emplâtre noir appelé de *Madame Traverſin ;* ſon ſein avoit un peu ſuppuré, & elle ſe trouvoit mieux. Le 20, elle étoit ſans aucune douleur ni enflure.

En Février, le mal fut de mieux en mieux, & le ſein devint dans ſon état naturel, à cela près qu'il continua de ſe faire par les cicatrices un ſuintement ſi léger, qu'à peine tachoit-il l'emplâtre noir : on continua celui-ci, qui eſt une eſpèce de *diabotanum ;* on en enveloppoit tout le ſein. Apparemment que la chaleur & le prurit par leſquels ces topiques ont coutume de cauſer un éréſipèle à la peau des autres parties, ne ſont pour celle-ci que dans le degré qui lui convient pour tenir les liqueurs fluides & ôter la douleur qui réſidoit auparavant dans ces glandes. J'ai vu la malade en Mars & en Avril ; ſon bon état continuoit ; l'emplâtre étoit toujours ſur le ſein ; les cicatrices ſuintoient un peu ; la principale avoit même

même une petite faillie baveufe qui paroiffoit fuppléer au cautère que je voulois appliquer ; & il y a bien de l'apparence que c'eft à ce fuintement que M.me Mangin doit fa fanté.

Au refte, je dois dire ici que j'ai employé bien des fois les défenfifs abforbans dont il eft parlé dans la feconde obfervation, le fuc de petite joubarbe & la liqueur de Saturne, fur des ulcères rongeans, fans aucun fuccès ; que par conféquent celui-ci dépend de la nature particulière de l'ulcère ; que quand cette maladie eft d'une efpèce très-maligne & vraiment chancreufe, aucun remède connu ne les guérit : peut-être en exceptera-t-on quelque jour l'extrait de ciguë ; l'obfervation qu'on va voir m'en donne au moins quelques efpérances.

Ufage avantageux de l'extrait de Ciguë dans un Cancer au fein.

M.me Soulés, femme d'un Chirurgien d'Écoui, à fept lieues de Rouen, s'aperçut au commencement de 1759, d'un écoulement par le mamelon du fein droit : c'étoit peu de chofe ; il n'y avoit point de douleur ; le fein n'avoit de gonflement & de fenfibilité que celle qu'on obferve à l'approche des règles, ainfi la malade n'eut point d'inquiétude. A la fuite d'une couche du 21 Janvier 1760, furvint un dépôt laiteux au même fein : il fut ouvert & guérit en quinze jours, après avoir bien fuppuré ; il refta fans dureté comme ci-devant, & fans la moindre douleur. Quatre ou cinq mois après elle s'aperçut d'une tumeur fort dure, de la groffeur d'un petit pois ; le mois fuivant, à l'approche des règles, les fentimens douloureux furent

plus vifs qu'à l'ordinaire, l'écoulement par le mamelon plus abondant, la petite tumeur sembloit aussi augmenter de volume ; les règles passées, les douleurs se calmèrent & l'écoulement diminua. Le mois suivant, à l'approche de ce temps périodique, les douleurs furent encore plus vives & l'écoulement plus abondant ; mais alors elles continuèrent dans l'intervalle des règles, quoique moins vivement qu'à leur approche : la tumeur augmentoit d'une manière sensible ; elle parvint, dans l'espace de cinq mois, à la grosseur d'un œuf de poule : elle faisoit saillie du côté du mamelon, & le reste de la tumeur formoit dans le sein intérieurement un bourlet de la figure d'un demi-cercle ; enfin elle devint livide, variqueuse, accompagnée de petits tubercules luisans qui menaçoient d'autant d'ulcérations prochaines ; à tous ces symptômes effrayans, se joignirent les douleurs les plus vives : dans l'intervalle des mois, les douleurs, quoiqu'augmentées & continuelles, étoient beaucoup plus supportables que dans le temps critique ; les tubercules s'affaissoient un peu après l'écoulement ordinaire du bout du mamelon. Du plus saillant d'entr'eux s'éleva, dans le mois suivant, une pellicule de la grosseur d'une lentille, qui donna lieu à un ulcère capable de loger une aveline, & à un écoulement noirâtre & sanguinolent des plus abondans ; plusieurs compresses, de l'épaisseur de quatre travers de doigt, & une serviette pliée en huit, en étoient abreuvées en moins d'une demi-heure ; on eût dit que ces linges avoient été trempés dans de l'encre. L'inquiétude & le désespoir de guérison s'étoient emparés de la malade à la vue de cet état cruel, qui avoit déjà fait périr trois personnes de sa famille, sa mère, sa tante & une autre parente. Quel parti prendre contre un vice cancéreux & héréditaire, répandu dans la masse

du ſang! quel fondant capable de détruire un pareil virus! l'opération même n'offroit pas de reſſources.

Le mari, habile Chirurgien, ſongea à l'extrait de ciguë, dont les vertus venoient d'être publiées par M. Stork. Il communiqua ſon deſſein & l'ouvrage même à ſon épouſe ; elle lut les Obſervations du Médecin Allemand ; elle en fut raſſurée ſur ſon état : mais comme elle étoit groſſe de deux mois, M. Soulés différa à donner la ciguë intérieurement ; il ſe contenta d'en appliquer ſur le ſein, après avoir écraſé cette plante & l'avoir fait bouillir dans du lait. Ce topique calma un peu les douleurs, le Chirurgien s'aperçut auſſi par la ſuite que les progrès de la tumeur n'étoient pas ſi rapides ; le reſte de la groſſeſſe ſe paſſa ſans aucune augmentation marquée ; les douleurs étoient ſupportables ; la fièvre de lait & l'engorgement qui ſurviennent en pareille occaſion inquiétoient beaucoup la malade ; les couches arrivèrent, & tout ſe paſſa plus doucement qu'on n'auroit oſé ſe le promettre. Les ſuites de la couche finies, M. Soulés donna l'extrait de ciguë, à la doſe de quatre grains par jour ; cette doſe ne procura aucun ſoulagement marqué ; elle fut, quatre jours après portée à huit, & tous les quatre ou cinq jours on augmentoit de quatre grains : quand on fut parvenu à vingt-quatre grains, la vue de la malade ſe troubla, les objets lui parurent doubles, & elle fut priſe d'un étourdiſſement qui dura environ demi-heure; dès-lors les douleurs commencèrent à diminuer : encouragée par ce petit ſoulagement, Mme Soulés prit exactement ce remède, en augmentant tous les jours de quelques grains ; la doſe ſe trouva bientôt de quarante-huit, vingt-quatre le matin & autant le ſoir : à la doſe d'un gros, les douleurs ceſsèrent preſque

entièrement & le ſein commença à préſenter un aſpect moins hideux ; quand elle fut à deux gros, il ne fut abſolument plus queſtion de douleurs, ſi ce n'eſt à l'approche des règles ; mais elles étoient très-ſupportables : la lividité, les tubercules diſparurent peu à peu, le ſein reprit ſa couleur naturelle, & l'écoulement ſa première couleur rouſſâtre : mais la tumeur reſtoit toujours de la même groſſeur & de la même dureté. M. Soulés crut ne devoir plus augmenter la doſe des pilules, vu le grand ſoulagement de la malade, car elle étoit dans un calme ſi parfait, que ni le ſommeil, ni l'embonpoint ordinaire, ni l'appétit n'en étoient nullement dérangés ; il ſembloit même que la ciguë l'excitoit à manger plus que de coutume. Les choſes reſtèrent dans cet état de tranquillité l'eſpace de ſix à ſept mois, ſans aucune diminution ni augmentation ; mais l'extrait ayant manqué, la malade s'en reſſentit dès le ſecond jour : les douleurs qui s'étoient aſſoupies pendant ſi long-temps commencèrent à ſe faire ſentir vivement ; le troiſième jour les tubercules reparurent, le ſein redevint livide ; il ſortit de la petite eſcoriation un flocon de chair pourrie de la groſſeur d'une aveline ; il ſurvint enſuite plein un verre d'un ſang noirâtre qui ſe termina par un écoulement à peu près de même nature & d'une odeur inſupportable ; les bords du petit ulcère formé par la ſortie de ce flocon de chair, ſe renversèrent, devinrent durs & ſaignoient à la moindre preſſion. Ces accidens multipliés, & ſi rapidement ſurvenus, jetèrent la malade dans le déſeſpoir ; elle s'attendoit de jour en jour à ſubir le triſte ſort de celle qui l'avoit miſe au monde ; le ſommeil étoit interrompu par des douleurs ſi vives qu'elle les comparoit à pluſieurs aiguilles qu'on lui auroit enfoncées dans le ſein. Enfin,

on eut de la ciguë ; elle en reprit, &, chofe fort remarquable, dès le premier jour après la feconde prife du foir, les douleurs furent beaucoup plus fupportables; elle dormit la nuit fuivante quatre heures fans fe réveiller, & au troifième jour il n'étoit plus queftion de douleurs; les autres accidens difparurent auffi peu à peu ; les tubercules & les bords du petit ulcère s'affaifsèrent, fe ramollirent & fe rapprochèrent; le fein reprit fa couleur naturelle; mais, comme nous l'avons déjà dit plus haut, la tumeur reftoit toujours dans fon état : outre la tumeur principale, il y avoit une autre glande engorgée fupérieurement & féparée du fein ; elle étoit de la groffeur d'un œuf de pigeon & fort dure : aucune de ces tumeurs n'a contracté d'adhérence ; la maladie n'a fait aucun progrès vers l'aiffelle ; la malade jouiffoit d'une bonne fanté. Tout cela étoit vifiblement l'effet de l'extrait de ciguë ; auffi la malade le prenoit-elle exactement ; mais malgré ce grand bien du remède, la tumeur reftoit toujours la même, & fix mois environ du traitement le plus régulier, n'y fit apercevoir aucun changement, quoiqu'on eût porté la dofe à trois gros par jour, divifés en trois prifes, une le matin, les autres à midi & le foir. On commença à défefpérer de fondre la tumeur par l'ufage de la ciguë ; l'opération fut propofée, & l'on regarda encore comme un grand bonheur que ce remède eût mis en état d'efpérer du fuccès de cette dernière reffource : mais notre malade effrayée des douleurs qui la fuivent néceffairement, & de ce que l'opération avoit été inutile à deux perfonnes qu'elle connoiffoit, elle rejeta abfolument cette propofition, d'autant plus qu'elle ne fouffroit point.

Le temps & les réflexions ramenèrent l'efprit de la malade aux vœux de fon mari ; la ciguë l'avoit mife

dans un état de ſanté qu'on n'auroit oſé eſpérer avec une tumeur chancreuſe ulcérée ; que ne feroit-elle pas en ſa faveur, lorſqu'elle n'auroit plus cette tumeur ! les femmes qu'elle avoit vues ſuccomber à l'opération n'avoient point la reſſource d'un remède qui dompte le virus chancreux, lors même qu'il eſt dans ſa plus grande fureur ; il lui feroit alors bien plus aiſé d'éteindre quelques étincelles de ce vice qui pourroient être reſtées dans l'habitude : ce ſont les raiſons que je fis valoir auprès de la malade & de ſon mari qui vint me conſulter, mais à qui je ne cachai cependant point que l'opération de ce cancer héréditaire n'étoit pas d'un ſuccès certain ; c'eſt pourquoi je lui conſeillai de continuer encore quelque temps la ciguë, & d'en pouſſer la doſe juſqu'à une once par jour : la malade la prit d'abord à une demi-once, ſans éprouver d'autre accident que l'étourdiſſement ordinaire, qui ſe diſſipoit deux heures après : peu à peu elle fut à une once par jour ; cet uſage continué pendant deux mois, n'offroit aucun changement en bien : on a déjà fait obſerver qu'à l'approche des règles, il ſurvenoit un engorgement qui diſparoiſſoit inſenſiblement : ſur la fin de Mars 1763, à l'approche de ce temps périodique, qui ſe trouva retardé de huit à dix jours, ſurvint une fièvre aſſez forte, & la première que notre malade ait eſſuyée pendant toute ſa maladie ; & l'engorgement fut beaucoup plus conſidérable qu'on ne l'avoit encore remarqué, il s'étendoit juſque ſous l'aiſſelle & une portion du bras : les douleurs étoient des plus vives ; il ſe fit un écoulement ſanguin & abondant d'une odeur infecte qui faiſoit craindre l'hémorragie ; on étoit obligé de changer les linges ſept à huit fois par jour ; elle fut ſaignée du bras : M. Soulés fort alarmé de l'état de

ſon épouſe, vint me conſulter de nouveau; je lui fis eſpérer que ceci n'étoit qu'un orage qui paſſeroit, & que pour parer de ſemblables accidens dont la récidive pourroit avoir des ſuites fâcheuſes, il falloit faire l'opération dès que le calme ſeroit rétabli. M. Soulés, de retour chez lui, après une abſence de vingt-quatre heures ſeulement, trouva la malade plus tranquille; les règles avoient commencé à percer; l'écoulement ſanguin & l'engorgement étoient diminués; l'évacuation naturelle fut complète, le calme revint, la fièvre ceſſa entièrement; non-ſeulement l'engorgement diſparut totalement, mais l'ancienne tumeur qui juſque-là n'avoit offert aucune diminution, parut après ces accidens moitié moins groſſe qu'à l'ordinaire; l'écoulement du mamelon, d'une conſiſtance plus épaiſſe, ſembloit annoncer une ſuppuration prochaine: malgré cette petite lueur d'eſpérance, nous reſtames dans le ſentiment de lui faire l'opération, parce que nous étions encore plus ſûrs du biſtouri que de la ciguë, que nous réſervames pour l'entière deſtruction du virus chancreux, en cas qu'il en reſtât dans l'intérieur.

J'en fis donc l'opération le 30 Janvier 1763: les ſuites en ont été très-heureuſes; au bout de deux mois la plaie étoit fermée; nous n'avons pas eu le moindre accident pendant tout le traitement; & la malade jouit depuis ce temps de la plus parfaite ſanté: elle s'eſt ſi bien trouvée de l'uſage de la ciguë, qu'elle en prend encore tous les jours un gros, qui lui fait autant d'effet que l'once qu'elle prenoit dans le fort de ſa maladie.

Je tiens la plupart des faits qu'on vient de lire, de M. Soulés même; & la malade m'eſt venue voir à Rouen, dans le mois d'Octobre 1763, jouiſſant de la meilleure ſanté.

Ulcères skirreux, rongeans-épidémiques, à l'œſophage & à la trachée-artère.

Il a régné dans cette ville & dans les environs, en 1762 & 1763, un mal de gorge mortel, qui m'a paru mériter les attentions les plus ſérieuſes. J'ai eu occaſion de l'obſerver dans M.me Chauvel, Religieuſe de notre Hôtel-Dieu ; dans une Religieuſe des Gravelines, dans une autre de l'abbaye de Bondeville, & dans une payſanne du Grand-Cuvilliers ; tous ces ſujets en ſont morts malgré les ſecours nombreux qui leur furent adminiſtrés, comme ſaignées du bras & du pied, émétiques, purgatifs, tiſanes rafraîchiſſantes, remèdes fondans, martiaux, mercuriaux même, topiques & gargariſmes de toutes les eſpèces. Une connoiſſance plus exacte de la maladie, tirée de l'ouverture des cadavres, peut fournir de nouvelles vues aux gens de l'Art. Je n'ai eu la liberté de faire cet examen Anatomique que dans la Religieuſe des Gravelines ; mais par la conformité exacte de ſa maladie avec celles des autres, on peut s'aſſurer que ſon obſervation les repréſente toutes ; ainſi je vais la donner pour exemple de toutes celles du même genre que nous avons vues pendant deux ans.

La Dame Françoiſe Claire, âgée de cinquante ans, fut priſe à trente d'un rhume violent avec ſuffocation : les remèdes adoucirent ces accidens ; mais elle fut pluſieurs années à reſſentir des ardeurs, des douleurs à la gorge : ces ardeurs, ces douleurs, accompagnées d'une grande ſéchereſſe, ſe paſsèrent encore, ſoit au moyen des remèdes, ſoit naturellement, & elle parvint à avaler comme les autres ; mais il paroît que ſa première maladie ne fit que changer de place & de forme ; car dès que la gorge fut guérie, la Religieuſe fut priſe de douleurs

douleurs vagues & errantes par tout le corps ; douleurs ſi exactement aſſujéties à toutes les variations du temps, qu'elles pouvoient lui ſervir de baromètre.

Elle fut ainſi tourmentée juſqu'à l'âge de quarante ans, que ſes règles ceſsèrent : mais dès que les douleurs errantes eurent diſparu, le mal de gorge recommença : on revint alors aux ſaignées, aux gargariſmes, aux émulſions, &c. elle prit des eaux minérales, le lait de vache, celui d'âneſſe ; on lui appliqua les véſicatoires, le tout infructueuſement. En Août 1760, la douleur à la gorge devint aiguë, principalement à la région de l'amigdale gauche ; elle s'étendoit juſqu'à l'oreille avec une inflammation viſible : ces ſymptômes s'adoucirent encore ; elle recouvra un peu la liberté d'avaler ; les parties internes devinrent pâles & preſqu'inſenſibles au toucher : cette affection inflammatoire & douloureuſe s'étoit jetée ſur les gencives ; il vint un abcès au-deſſus des dents canines, qui termina ces douleurs : on ſongea à rendre la ſenſibilité naturelle à la gorge. Mme Claire prit la panacée, elle ſaliva & s'en trouva très-bien : mais ce ſuccès ne fut pas de durée ; la malade fut repriſe de difficultés d'avaler & de ſuffocations dans leſquelles on croyoit la voir mourir : les ſaignées du pied calmèrent un peu ces accidens, mais pour très-peu de temps ; les véſicatoires appliqués aux jambes en faiſoient autant.

En Mai & Juin, tous les accidens augmentèrent ; elle ne prenoit qu'une demi-cuillerée à la fois d'alimens liquides, encore cette demi-cuillerée la ſuffoquoit, & n'étoit avalée qu'en une ou deux minutes d'une déglutition réitérée.

Je fus appelé les premiers jours de Juillet 1761 : je ſoupçonnai quelque tumeur fongueuſe dans l'œſo-

phage ; & je fus d'avis d'y paſſer des balles de plomb ou d'ivoire, attachées à de fortes cordes de boyaux ou à du fil d'archal : on me pria quelques jours après d'en faire l'opération, ſi je ne la trouvois pas mortelle. J'y fus avec des balles d'ivoire de tous les degrés que j'avois déjà dans mon arſenal, & que j'avois fait faire il y a bien des années pour de ſemblables embarras dans des conduits tout oppoſés à celui-ci : j'en eſſayai les petites & les médiocres ; mais je rencontrai un obſtacle inſurmontable, quelque effort que je fiſſe avec ces inſtrumens. Il fallut abandonner à ſon malheureux ſort cette pauvre fille, qui mourut quatre jours après, le 11 Juillet.

On me permit de l'ouvrir : je trouvai à l'œſophage, au-deſſous du cartilage cricoïde, un ulcère qui perçoit la trachée-artère même, dans la partie membraneuſe de ſes premiers cerceaux cartilagineux, & s'étendoit dans l'œſophage trois ou quatre travers de doigt plus bas : dans toute cette étendue, les parois extérieures de cet ulcère étoient skirreuſes ; & tout le canal étoit comme ſoudé par des cicatrices qu'avoient produites les ſuppurations de cet ulcère, toutes imparfaites qu'elles étoient : il ne reſtoit en bas dans l'œſophage qu'une iſſue très-petite, comprimée encore par des excroiſſances skirreuſes ; il y avoit de ces excroiſſances juſqu'à la partie poſtérieure de la glotte.

Mme Chauvel, Religieuſe de notre Hôtel-Dieu, ſentoit, même avec ſon doigt, de pareilles excroiſſances dans la trachée-artère.

Il eſt aſſez clair que cette maladie tient de la nature des tumeurs skirro-chancreuſes ; & s'il m'en venoit une pareille à traiter, j'y emploierois non-ſeulement les tiſanes de racine de petaſite & autres uſitées contre les

ulcères rongeans ; mais encore je donnerois l'extrait de ciguë, dont les ſuccès atteſtés par pluſieurs Praticiens incapables de nous en impoſer, ne nous ont vrai-ſemblablement manqué, que parce que nous l'avons donnée en trop petite doſe.

Fiſtule ſingulière à la gorge, ayant ſon fond appuyé entre la racine de la langue & l'épiglotte.

M. M * *, âgé d'environ trente-cinq ans, ayant des ſoupçons de maladies galantes, fut livré au traitement mercuriel dans l'été de 1762 : à la ſuite de la ſalivation, il lui vint une tumeur à la gorge au-deſſus de l'os hyoïde : cette tumeur abcéda ; le pus fut ſuivi de beaucoup de lymphe, & il parut que cette tumeur étoit le produit de l'oblitération de quelque conduit ſalivaire des glandes ſublinguales vers la bouche, par la cicatriſation des ulcères de la ſalivation.

Quelque ſoin qu'on prît de cet abcès, on ne put le fermer : le malade ſe mit entre les mains d'un nommé Duval, qui traite avec des cauſtiques & qui ſe vante de guérir juſqu'aux cancers.

Duval cautériſa M. M * * pendant trois mois, en fit un eſpèce de martyr de ſa méthode pendant ce long eſpace de temps, & ne le guérit point.

On s'adreſſa à moi ; je ſondai la fiſtule, elle alloit à cinq quarts de pouce de profondeur perpendiculairement à la peau, au-deſſus de l'os hyoïde ; elle étoit environnée de calloſités : je penſai qu'il falloit emporter ces calloſités & découvrir juſqu'au fond de la fiſtule, ce que je croyois impoſſible à faire par les cauſtiques ; on ſe livra à mes conſeils & à mes mains.

J'en fis l'opération le 14 Novembre 1762.

Après avoir paſſé une petite ſonde fine juſqu'au fond de la fiſtule, je ſaiſis avec une errhine double toutes les calloſités; je l'emportai avec le biſtouri : je mis largement à découvert les muſcles milohyoïdiens, geniohyoïdiens, &c. en diſſéquant l'intervalle de ces muſcles & des genioglоſſes; & ayant toujours mon ſtilet pour conducteur, je dilatai haut & bas : paſſant le doigt dans le fond, je ne ſentis aucun os découvert; mais à travers les membranes du fond de ces organes, je diſtinguai au tact deux petits corps que je pris pour les cartilages arythenoïdes de l'entrée de la glotte; j'avois l'os hyoïde ſous mon doigt : je tamponnai toute cette plaie de linges très-fins, pour y mieux voir encore à la levée de l'appareil.

Le lendemain matin, je fis ſur un cadavre de l'Hôtel-Dieu la même opération, & je vis que le fond de cette fiſtule étoit exactement au-deſſus des cartilages arythenoïdes & de l'épiglotte à la racine de la langue, que la membrane ſeule de cet organe faiſoit le fond de la fiſtule, & empêchoit l'ulcère d'aller juſque dans la bouche.

Le troiſième jour, 16 Novembre, l'appareil étant levé, je fis un nouvel examen de la maladie : je n'y trouvai ni os découverts, ni glandes engorgées; ſeulement une eſpèce de fond mou, formé par le tiſſu cellulaire qui ſe trouve naturellement dans l'interſtice de tous les muſcles des membranes, &c. On panſa cette ouverture avec le digeſtif ordinaire, qu'on anima par la ſuite avec le précipité rouge.

Les chairs ſe reproduiſirent très-bien, remplirent l'ulcère, & enfin la cicatrice parut faite en moins d'un

mois; mais un jour que ſon Barbier le raſoit en cette partie, & qu'il avoit la tête renverſée & la gorge fort tendue, il jaillit une fuſée de lymphe du milieu de la cicatrice; & le petit trou que cette fuſée fit, rouvrit le chemin à l'ancien fond de la fiſtule, que nous retrouvames comme à la première viſite, avec cette ſeule différence qu'il n'y avoit aucune calloſité ſous la cicatrice.

Je conclus à une nouvelle opération, qui conſiſtoit à rouvrir ſeulement haut & bas cette fiſtule, à en découvrir le fond comme la première fois, à y appliquer des cauſtiques pour conſumer les ſources de cette lymphe ſalivaire; & ſi ce projet ne réuſſiſſoit pas, d'y établir une canule qui perçât au-deſſus de l'épiglotte, allât porter cette lymphe dans la bouche, ſa deſtination naturelle, & ſuppléât par conſéquent à ſes conduits excréteurs, comme les canules que je fais paſſer du ſac lacrymal dans le nez, ſuppléent au canal lacrymal obſtrué ou oblitéré. *Voyez figures 2 & 3, à la fin de mes Obſervations.*

Pour placer cette canule, je devois introduire l'extrémité du pharyngotome à reſſort dans le fond de la fiſtule; & en appuyant ſur le bouton de cet inſtrument qui fait ſortir la lancette cachée, percer avec celle-ci la membrane de la baſe de la langue qui faiſoit le fond de la fiſtule, en dirigeant l'inſtrument un peu en haut vers la langue pour paſſer au-deſſus de la baſe de l'épiglotte; alors m'aſſurant avec un ſtilet paſſé dans la bouche, que la lancette du pharyngotome y ſeroit parvenue, j'aurois laiſſé rentrer cette lancette, & coulé le long de ſa gaine ma petite canule montée ſur un ſtilet ajuſté à ſon pavillon *a A*, & retenue par ſes fils; j'aurois introduit la tête de l'arroſoir *b B* dans la bouche, par

l'incision nouvellement faite au fond de la fistule ; je me serois assuré par un autre stilet, que l'arrosoir de la canule auroit été dans la bouche ; avec ce second stilet, j'aurois dégagé le premier du pavillon *a A* de la canule resté dans le fond de la fistule, où je l'aurois laissé assujéti par les fils & par des bourdonnets soutenus du reste de l'appareil.

Tel étoit mon projet pour le traitement de la fistule de M. M * *, dans cette seconde opération.

Je commençai par la première partie de ce projet, qui consistoit à rouvrir la fistule en haut & en bas, & à en traiter le fond par les caustiques.

Je fis cette seconde opération le lundi 6 Décembre 1762 ; je tamponnai bien toute l'étendue de la plaie : le mercredi 8 Décembre, troisième jour de l'opération, je trouvai tout le fond de la plaie comme dans la première opération ; je le garnis de précipité rouge tout pur ; quand l'escarre fut tombée, j'appliquai une nouvelle dose de précipité, & ainsi plusieurs fois de suite.

Je laissai revenir les chairs, elles ne me parurent pas belles & le fond étoit le même ; je le touchai avec l'eau mercurielle plusieurs fois, avec les mêmes précautions ; je ne réussis pas mieux.

Les chairs des côtés poussoient abondamment ; je les dilatois avec l'éponge préparée : enfin peu satisfait des caustiques précédens, j'emplis & le fond & les côtés de cette fistule de trochisques de minium.

Ce caustique me fit de vraies & bonnes escarres qui furent quatre jours à tomber parfaitement.

Mais mon fond ne me donnant pas encore des chairs grenues propres à le remplir solidement, je réitérai

l'uſage des mêmes cauſtiques quatre à cinq fois, tant ſur le fond ſeulement que ſur les parois de l'ulcère.

Les chairs à la fin me parurent belles de toutes parts, & même au fond de la fiſtule.

Je la panſai alors avec un emplâtre noir, analogue à l'emplâtre divin, en le reculant peu à peu & rongeant l'entrée avec notre cauſtique, quand les chairs y abondoient trop.

Ces manœuvres durèrent tout le mois de Décembre 1762, & une partie de Janvier 1763.

Le fond paroiſſoit charnu, & néanmoins conſervoit une certaine profondeur; j'appréhendai que les drogues & les ſondes qu'on y introduiſoit tous les jours, ne contribuaſſent à le tenir ouvert à cette profondeur; dans cette penſée, je preſcrivis de ne plus mettre l'emplâtre noir que ſur l'entrée, & d'injecter ſeulement le fond avec une teinture d'extrait de Saturne : par cette manœuvre, la plaie s'eſt cicatriſée ſolidement vers la fin de Janvier, malgré les indiſcrétions du malade, qui alloit en partie de plaiſir jusqu'à trois lieues de Rouen ſur la glace qui couvroit alors la Seine.

Ce ſuccès fit différer l'uſage de la canule, juſqu'à ce que la néceſſité d'une récidive nous y forçât; & il n'y a pas d'apparence que cette néceſſité arrive; car j'ai vu encore dans le mois d'Avril 1763, M. M** dans une ſanté parfaite, & ſa cicatrice dans un bon état.

EXPLICATION DES FIGURES citées dans les Obſervations de M. LE CAT.

LA *figure 1*, repréſente la matrice de Marie-Anne, fille le Lot, ouverte dans toute ſon étendue, & deſſinée dans l'eau, pour tenir épanouis les veloutés ou duvets qui caractériſent principalement cette pièce.

A, orifice de la matrice.

B, fond de l'uterus coupé.

CC, corps de l'uterus, dont l'intérieur eſt rempli d'une ſubſtance cotonneuſe, fongueuſe.

DD, le cou de l'uterus avec ſes rides ou valvules, dont la plus grande partie eſt couverte & cachée par les mêmes productions ſoyeuſes, obſervées dans le corps, & plus fines encore ; le Deſſinateur n'a pu les exprimer, diſant qu'on deſſineroit auſſi-tôt le vent, tant elles étoient fines, légères & flottantes.

E, le teſticule ou l'ovaire droit entier, à travers la membrane duquel on voit des œufs bruns de diverſes groſſeurs.

F, l'ovaire gauche ouvert avec ſes œufs bruns, dont une grande partie a été crévée dans l'examen fait à l'ouverture du cadavre.

G, portion coupée du ligament large pour laiſſer voir les trompes.

HHH, les trompes de la matrice.

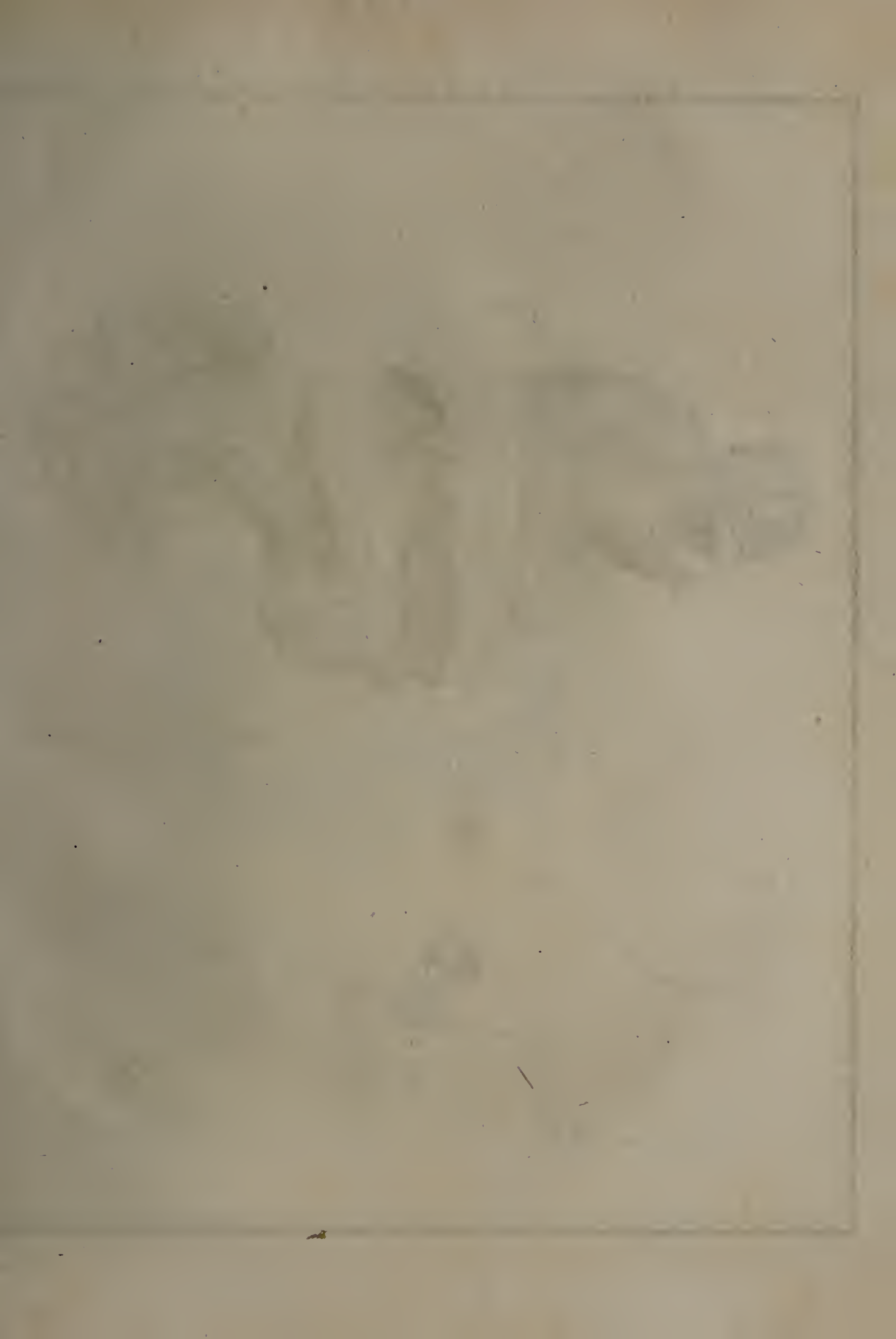
1, 2, 3, 4, monſtruoſité de la trompe gauche, dont le canal eſt interrompu par les quatre trous que déſignent ces chiffres, & chacun d'eux entouré d'une frange à l'ordinaire, mais petite, & d'une ſtructure particulière, qu'on va décrire pour la trompe droite.

5, ouverture ordinaire de la trompe droite, qui a auſſi ſa forme naturelle, mais dont le morceau frangé eſt tout-à-fait extraordinaire.

5, 6, 7, font tout le tour de ce morceau frangé ; *5*, en déſigne le centre & l'ouverture de la trompe ; *8*, déſigne deux ou trois hidatides ou œufs blancs ; *9, 10*, d'autres œufs noirs de l'ovaire gauche.

LES *figures 2 & 3*, repréſentent une canule, propre à porter dans la bouche la lymphe d'un conduit ſalivaire, dont l'ouverture avoit formé une fiſtule à la gorge ; la ſeconde repréſente cette canule de grandeur naturelle ; la troiſième la repréſente plus grande, pour être mieux deſſinée.

Elle





Baron

Elle eſt compoſée d'un pavillon concave *a, A,* un peu ſemblable aux embouchures des trompettes ou des cors-de-chaſſe, & deſtiné à reſter au fond de cette fiſtule : l'autre partie *b, B,* eſt une boule aplatie, percée de toutes parts en arroſoir, qui devoit être placée au-deſſus de l'épiglotte dans la bouche, ſur la racine de la langue : la troiſième partie *C, c,* eſt un canal mitoyen, qui réunit les deux premières, & qui devoit être embraſſé par la membrane qui faiſoit le fond de la fiſtule.

Au pavillon *a, A,* ſont percés quatre trous, dans deux deſquels eſt paſſé un fil de ſoie double, pour empêcher l'inſtrument de tomber dans la bouche, ni dans les conduits de l'œſophage ou de la trachée-artère, & pour le retenir en place juſqu'à ce que la membrane dans laquelle il devoit paſſer eût embraſſé étroitement ſon canal ou ſa gorge *c, C*; & eût retenu le tout avec fermeté ; alors le fil devoit ſe retirer.



HISTOIRE
DE LA ROUGEOLE ÉPIDÉMIQUE,
Qui a régné à Bordeaux pendant l'année 1765.

Par M. BETBEDER.

LA Rougeole épidémique, dont il eſt ici queſtion, commença vers le milieu de Janvier ; elle parut d'abord n'attaquer que les enfans, mais elle fit bientôt des progrès ; elle ſe répandit ſur toutes ſortes d'âges ; & quoique dans les premiers temps elle n'offrît que les mêmes ſymptômes dans la plupart de ceux qui en furent attaqués, elle fut néanmoins dans la ſuite accompagnée d'accidens fâcheux : leur marche, leur véhémence, leur nombre ſervirent à caractériſer cette épidémie dans ſes différens temps. Elle commença à s'éclipſer vers la fin de Juillet ; le nombre de ceux qui en ont été attaqués pendant le mois d'Août, a été petit, & je n'en ai plus obſervé depuis le commencement de Septembre ; en ſorte qu'on peut diviſer le temps qu'a duré cette épidémie en trois, dont le premier peut être appelé ſon *invaſion ;* le ſecond, ſon *état ;* & le troiſième, ſa *déclinaiſon.* Les obſervations que j'ai recueillies, ſerviront à déterminer la durée de ces différens temps ; mais il ne ſuffit pas de déterminer les temps généraux d'une épidémie, il eſt encore néceſſaire d'examiner ſes termes particuliers dans les différens ſujets : notre rougeole ne duroit que peu de jours, plus ou moins cependant, ſuivant ſon caractère & les circonſtances qui l'accompagnoient.

Cette éruption épidémique n'eſt pas la ſeule eſpèce d'exanthème qui ait paru cette année; j'ai obſervé des fièvres bulbeuſes, ſcarlatines, éryſipélateuſes, & même quelques éruptions cutanées occaſionnées par des cauſes extérieures dont je rendrai compte : ces différens exanthèmes ſe ſont ſouvent préſentés ſeuls, quelquefois ils ſe ſont trouvés compliqués avec notre rougeole. D'après les ſymptômes de cette épidémie, leur nombre, leur régularité, & les différentes circonſtances dans leſquelles elle a paru, je la diſtinguerai 1.° en régulière & en irrégulière; 2.° en ſimple & en compliquée; 3.° je diſtinguerai de cette rougeole une eſpèce d'exanthème qui ſembloit en approcher par ſon caractère, mais qui dépendant d'une cauſe différente, doit être appelée *fauſſe rougeole.*

La rougeole que j'ai appelée *régulière*, a plus généralement attaqué les enfans juſqu'à l'âge de onze à douze ans, que les adultes; les ſymptômes ont toujours été les mêmes; elle a été circonſcrite par le même nombre de jours. J'y ai conſtamment obſervé quatre temps; le premier caractériſé par une ſorte de ſtupeur, de pareſſe, d'anéantiſſement que l'on obſervoit particulièrement dans ceux qui étoient plus jeunes; leur pouls s'élevoit par degrés; ils ſe plaignoient de la tête, de la poitrine, du ventre, qui dans les uns étoit reſſerré, dans les autres très-libre, quelquefois même il y avoit diarrhée; les yeux devenoient larmoyans; les malades touſſoient, & trois ou quatre éternumens annonçoient l'éruption qui ne tardoit pas à paroître. Quoique j'aie eu occaſion d'obſerver pluſieurs fois ces ſymptômes, qui caractériſoient le premier temps de cette rougeole régulière, je dois cependant prévenir que la plus grande partie des enfans que j'ai vus, avoient déjà paſſé le premier

temps, & que le second étoit souvent avancé.

Pour caractériser ces différens temps, je nommerai le premier le *temps des inquiétudes* ou l'*invasion de la rougeole*, qui duroit ordinairement trois jours, & deux seulement dans quelques sujets; vraisemblablement parce que les accidens du premier jour avoient été imperceptibles : vers la fin du troisième jour, ou au plus tard au commencement du quatrième, les yeux devenoient plus larmoyans, les paupières se gonfloient, les malades paroissoient avoir plus de peine à ouvrir les yeux; les éternumens devenoient plus fréquens; il découloit du nez une humeur séreuse assez incommode; il commençoit à paroître quelques boutons au front; ce n'étoient d'abord que de petites taches semblables à celles de la petite vérole; mais qui bientôt s'élevoient un peu en pointe, & donnoient à la peau l'air d'un marroquin bien grainé; elles étoient répandues çà & là par petits bouquets; leur élévation, au-dessus du niveau de la peau, étoit peu considérable; à les regarder d'un peu loin, on les eût prises pour de simples taches; mais au tact, & vues de plus près, elles offroient une sorte d'élévation pyramidale; dans les premiers momens elles paroissoient diaphanes, mais elles changeoient promptement de couleur; je les ai constamment trouvées rouges d'une visite à l'autre : cette éruption se répandoit bientôt sur les autres parties du visage, qui dans les trente-six heures, à compter du premier moment de l'éruption, en étoient plus ou moins couvertes; la poitrine, le bas-ventre, les extrémités s'en garnissoient successivement, & cela dans l'intervalle de trois ou quatre jours tout au plus : je n'ai jamais observé l'éruption s'étendre plus loin dans la rougeole épidémique régulière.

L'éruption achevée, les symptômes subsistoient

encore pendant le troisième temps, que j'appelle l'*état ;* le pouls restoit élevé, la langue pâteuse, les yeux larmoyans, la toux continuoit : néanmoins les premières taches, qui avoient d'abord paru au front, commençoient à pâlir, & cette espèce de flétrissure se répandoit sur les différentes parties à peu près dans le même ordre que l'éruption s'y étoit faite : il n'a paru ni ptialisme, ni diarrhée pendant ce temps ; les urines n'ont pas même été plus abondantes ; la seule excrétion sensible s'est réduite au larmoiement & à l'écoulement du nez, qui ont toujours continué jusqu'au desséchement : ce troisième temps n'a duré que deux jours ; on peut même le confondre avec le desséchement, qui est le dernier temps de cette maladie ; en effet, l'épiderme commençoit à s'élever par écailles furfureuses au visage, tandis que l'éruption paroissoit seulement commencer à se flétrir au ventre & aux extrémités : le desséchement a été terminé en quatre jours, & l'épiderme parfaitement rétabli. De ces quatre temps, celui des inquiétudes ou de l'invasion a paru être de trois jours ; le second ou l'éruption a duré autant ; l'état & le desséchement, qui ont paru confondus quatre jours, dont un seulement devroit être attribué à l'état, & les trois suivans ont paru appartenir plus particulièrement au desséchement ou terminaison.

C'est ainsi que cette maladie s'est d'abord annoncée, qu'elle a parcouru régulièrement ses temps sans faire aucun ravage. Il n'en a pas été de même de la seconde espèce que j'ai nommée *irrégulière* : j'observerai cependant que la violence, le nombre & l'anomalie des symptômes qui l'accompagnoient, n'étoient pas toujours les produits de la contagion épidémique ; que l'erreur dans le régime, les mauvais traitemens, donnoient souvent à

la rougeole qui eût été régulière, un caractère & une marche irrégulière : cette rougeole épidémique irrégulière, quoique paroiſſant dépendre de la même cauſe que la première, avoit néanmoins une marche bien différente, & n'obſervoit preſqu'aucun ordre; ſon premier temps s'eſt prolongé juſqu'au dixième jour : les ſymptômes qui caractériſoient le premier temps de la rougeole régulière, paroiſſoient & diſparoiſſoient dans celle-ci pendant pluſieurs jours, & ſe faiſoient reſſentir dans un degré d'intenſité beaucoup plus grande; le délire, les affections comateuſes, les convulſions ſe mettoient de la partie; les diarrhées, le vomiſſement ſe manifeſtoient, les malades rendoient une bile verdâtre : cette rougeole attaquoit plus particulièrement les adultes & les perſonnes ſujettes à des affections vives de l'ame. Le retard de l'éruption n'étoit pas le ſeul ſymptôme de l'irrégularité; la couleur des taches, leur élévation en établiſſoient auſſi la différence : dans la rougeole irrégulière, les exanthèmes ſe préſentoient par plaques plus ou moins nombreuſes, plus ou moins étendues; bien loin de conſerver une couleur rouge, ainſi que dans la rougeole régulière juſqu'au deſſéchement, tantôt ils pâliſſoient ſubitement, tantôt ils prenoient une couleur foncée livide : la peau ſembloit paſſer à un état de gangrène; la fièvre s'animoit, il ſurvenoit des redoublemens irréguliers, ſouvent deux dans l'eſpace de vingt-quatre heures : la toux devenoit preſque ferine dans le fort de ces redoublemens; la reſpiration étoit courte, très-difficile, & tous les muſcles de la poitrine paroiſſoient dans un état convulſif : j'ai eu occaſion de voir pluſieurs malades attaqués de cette rougeole irrégulière, qui ont eſſuyé, vers le dix ou le douze de la maladie, des péripneumonies, des pleuréſies d'autant plus violentes, qu'ils étoient

déjà épuifés par la diarrhée & par un fonds de corruption dénotée par des vers lombricaux qu'ils rendoient : enfin dans cette rougeole irrégulière, la peau a refté pendant très long-temps sèche, rude fans fe deffécher parfaitement ; l'épiderme ne s'exfolioit pas par écailles furfureufes comme dans la rougeole régulière.

La rougeole épidémique fimple ne différoit de la compliquée que par des accidens qui ne font pas propres à la première, mais qui fe rencontroient dans celle-ci, & étoient les effets d'autres maladies ou de circonftances particulières. Enfin la rougeole que j'ai nommée *fauffe rougeole*, ne m'a pas paru caractérifée par les fymptômes des efpèces précédentes, & n'y avoit même de rapport, que parce que l'éruption s'y faifoit à peu près dans le même temps des autres efpèces. Nous allons appuyer cette théorie fur quelques obfervations choifies dans le grand nombre de celles que nous avons eu occafion de faire.

Plufieurs rougeoles régulières & une rougeole accidentellement irrégulière.

La rougeole s'étoit déjà montrée depuis plufieurs jours ; quantité d'enfans depuis l'âge de quatre jufqu'à celui de douze ans en avoient été attaqués dans le quartier, lorfque la famille du fieur Malefcot, Architecte, commença à reffentir les effets de cette maladie. Le fieur Malefcot eft un homme d'environ trente-cinq ans, ayant la poitrine ferrée & fujet à des hémophtifies fréquentes, qui l'ont déjà plufieurs fois conduit jufqu'aux portes du tombeau, mais dont il a été délivré jufqu'ici par un traitement méthodique, fans qu'il fe foit fait d'ulcération au poumon ; il fe porte actuellement

affez bien : fa femme, d'une meilleure complexion, eft cependant fujette à des vapeurs : il étoit provenu depuis dix ans de leur mariage, plufieurs enfans qui étoient réduits au nombre de cinq, lorfque la rougeole commença à paroître : les trois derniers en furent les premiers attaqués ; elle fut fi benigne qu'à l'imitation de plufieurs de leurs voifins, on fe contenta de tenir ces enfans chaudement, de leur faire copieufement boire de la tifane de fleurs de guimauve, & de leur donner quelques cuillerées d'huile d'amandes douces avec le firop de lierre terreftre, à caufe de la toux & d'un léger enrouement, qui furent les fymptômes les plus frappans de cette rougeole ; la fièvre n'ayant pas été violente, tout s'étoit paffé très-bien ; & ces trois enfans en furent quittes pour une petite médecine préparée avec de la manne & du firop de fleurs de pêcher, qu'on leur fit prendre au bout de douze ou quinze jours. Nous avons eu depuis plufieurs rougeoles auffi benignes, quoique ceux qui en étoient les fujets fuffent réduits à une misère extrême, & fuffent entrés à l'hôpital en différens temps de leur maladie. La décoction de fcorfonère & le looch avec l'huile d'amandes douces & le firop de guimauve, fuffirent pour les conduire à un defféchement parfait ; & une petite purgation acheva la cure.

Tandis que cette maladie fe terminoit fi tranquillement fur les trois premiers malades, Marie leur fœur, âgée d'environ fept ans, tomba dans une forte d'affoupiffement, qui inquiéta fes père & mère : la fièvre fe déclara bientôt, & s'alluma vivement ; on appela le Chirurgien de la maifon, qui témoin de ce qui fe paffoit fur les trois premiers malades, n'eut pas de peine

peine à ſoupçonner que Marie étoit menacée de la rougeole ; mais dans le préjugé qu'il falloit réchauffer la malade & porter à la peau, il preſcrivit l'uſage d'une potion cordiale, faite avec la thériaque, la confection d'hyacinthe, les eaux de meliſſe & de chardon bénit, le ſirop d'œillet, &c. on en faiſoit prendre une cuillerée d'heure en heure ; la fièvre ſe rendit plus violente, les redoublemens furent accompagnés de délire, la langue devint sèche, les lèvres noires : on donna quelques grains d'émétique qui n'opéra point, ſoit parce que la malade en jetoit plus qu'elle n'en prenoit, ſoit encore à cauſe de la grande ardeur & du grand feu dans leſquels la malade étoit : le ſixième jour il ſurvint une diarrhée qui parut ſuivie d'un petit calme ; l'éruption paroiſſoit vouloir ſe faire le ſeptième jour au matin ; le redoublement de la fièvre qui ſurvint vers les quatre heures du ſoir, fit diſparoître les boutons ; la nuit ſuivante fut très-inquiète, le délire ſe remontra & la malade fut très-agitée juſque vers les ſept heures du lendemain ; alors l'éruption parut plus décidée, & malgré les redoublemens de la fièvre qui ſuivirent, l'éruption ſe ſoutint ; elle paroiſſoit d'un rouge plus animé, les interſtices libres des taches de la rougeole paroiſſoient d'une couleur violette : les accidens ne ſe calmèrent jamais, & l'on vit toute la peau prendre le même degré de couleur violette ; les taches de rougeole ſemblèrent s'y être confondues ſans être parvenues au deſſéchement, on avoit purgé deux fois la malade ſans ſuccès, elle s'affoibliſſoit de jour en jour ; une diarrhée ſurvint & les déjections étoient des plus fétides & noirâtres : la néceſſité où l'on étoit de lever fréquemment la malade pour la préſenter au baſſin & pour la nettoyer, donna occaſion d'apercevoir deux taches noires ſur la

partie des fesses qui répondent aux tubérosités des os ischion. Dans cette extrémité, on vint me chercher pour voir cette infortunée malade.

Je fus vivement surpris à l'inspection de la peau, d'en trouver l'épiderme froncé par petits plis, formant des sillons bien distincts, & dont la profondeur étoit d'environ demi-ligne; leurs bords avoient une couleur pâle, leur enfoncement étoit d'un rouge brun : ma surprise devint encore plus grande, lorsque portant la main sur la région des lombes, j'aperçus que l'épiderme s'en détachoit très-facilement; l'ayant examiné sur d'autres parties, au visage, au cou, à la poitrine, au ventre, aux extrémités, j'eus lieu de m'assurer que cette membrane étoit dans le même état par toute l'habitude du corps : j'en détachai même une portion sur le dos de la main, depuis le carpe jusqu'à l'extrémité des doigts du milieu & annulaire; il suivit d'un bout à l'autre, jusqu'à la racine des ongles, où il se détacha, laissant sur ces parties une saillie demi-circulaire très-sensible.

Outre cet accident extraordinaire dont les exemples sont très-rares, & les deux taches gangréneuses situées vers les tubérosités des os ischion, il y en avoit une troisième sur l'os sacrum; il exhaloit de tout son corps une odeur cadavéreuse empestée; l'anus étoit très-relâché, les yeux éteints; à peine la malade avoit la force de respirer; son haleine étoit puante, ses lèvres noires, le pouls petit, foible, offrant des intermittences fréquentes : je me retirai pénétré de la triste situation de cet enfant, elle étoit d'autant plus déplorable, que sa bonne constitution naturelle me donna tout lieu de penser que le mauvais traitement qu'on avoit employé, le vin au sucre & l'usage des cordiaux l'avoient précipitée dans cet état, qui me parut sans

reſſource : la malade expira le dix-ſeptième jour de cette rougeole, que j'ai cru devoir nommer *rougeole irrégulière par accident* : en effet, tout paroît avoir concouru à déterminer une gangrène générale : les trois taches l'avoient manifeſtée, mais elle n'étoit pas bornée à ces parties ; & le ſoulèvement général de l'épiderme me paroît ne pouvoir être attribué qu'à une fonte gangréneuſe du corps muqueux ou réticulaire de Malpighi. Si tout l'épiderme n'a point contracté le même degré de noirceur qu'on apercevoit ſur les trois taches, c'eſt que cette mortification générale n'avoit pas encore pénétré juſque dans la ſubſtance des muſcles & s'étoit bornée à l'habitude du corps. La puanteur exceſſive de ce cadavre ne permit pas d'en faire l'ouverture ; d'ailleurs, la cauſe de la mort nous paroiſſoit aſſez évidemment démontrée.

Rougeole avec délire.

Raymond Bourdieu, garçon Boulanger, d'une bonne complexion, robuſte, âgé de dix-ſept ans, ſe trouvoit depuis deux jours moins bien qu'à ſon ordinaire : les yeux lui faiſoient mal, ſes paupières étoient légèrement gonflées ; il éternuoit fréquemment, & avoit un grand dégoût : cependant étant obligé de ſortir le 22 Février, pour diſtribuer le pain en ville, ſuivant ſon uſage ; ſa tête devint plus douloureuſe & il tomba dans un grand accablement qui le força de mettre ſa charge à terre ; on aperçut ſa phyſionomie toute changée ; & déjà tout ſon front étoit couvert de taches de rougeole ; on le contraignit de ſe rendre chez ſon maître, d'où il fut ſur le champ tranſporté à l'hôpital, où il arriva comme j'y entrois pour faire ma viſite.

Son pouls me parut plein, dur, rare ; ſa reſpiration étoit gênée ; il touſſoit fréquemment, ſes yeux étoient légèrement gorgés & fort animés, les paupières gonflées; la langue enduite d'un limon blanchâtre : il ſe plaignoit vivement de l'eſtomac, & aſſuroit qu'il alloit ſe trouver mal, en diſant que le *cœur lui manquoit.* Je le mis dans l'inſtant à l'uſage d'un looch fait avec parties égales d'huile d'amandes douces & de ſirop d'œillets ; & avant de ſortir de l'hôpital je lui fis une ſeconde viſite; il avoit eu quelque nauſée ſans pouvoir vomir, je me déterminai à lui faire donner trois grains de tartre ſtibié, grain par grain à demi-heure d'intervalle, dans un gobelet d'eau tiède chaque fois ; ce remède opéra très-copieuſement; le malade en parut plus tranquille; du moins la cardialgie s'appaiſa; l'éruption ſe répandit ſur le reſte de la face : cependant vers le ſoir la fièvre redoubla, les yeux parurent légèrement enflammés & devinrent larmoyans; la tête ſe prit & le malade tomba dans un délire, qui duroit encore le lendemain à ma viſite. Je preſcrivis une ſaignée du pied un peu copieuſe: dès qu'elle fut faite, le malade parut tranquille, il reçut dans l'après-midi un lavement émolliant qui le vida. Depuis ce moment, la rougeole parcourut ſes temps ſans aucun accident extraordinaire ; le malade fut purgé le 1.er Avril, il paſſa enſuite à l'uſage du lait coupé avec la décoction de racine de perſil, qu'il continua juſqu'au 8 du même mois: il ſortit alors de l'hôpital parfaitement rétabli.

Rougeole pourprée.

Jean Meſſard, âgé de neuf ans, entré le troiſième Avril à l'Hôpital, étoit déjà couvert de rougeole ; à

cette éruption s'étoient jointes des taches noires par plaques parſemées dans les interſtices de la rougeole: ſon pouls étoit petit, vibratil; ſa reſpiration courte, difficile; la toux le fatiguoit beaucoup; ſes yeux & ſon nez étoient des ſources d'où découloit continuellement une ſéroſité ſi âcre, qu'elle enflammoit encore davantage les parties ſur leſquelles elle ſe répandoit; la conjonctive paroiſſoit engorgée, les paupières étoient gonflées; la bouche sèche & la langue raboteuſe; & le malade étoit dans un grand accablement: il n'avoit juſqu'alors eu d'autres ſecours, ni pris d'autres remèdes que quelques cuillerées de vin.

L'éruption me parut être au ſecond jour, & jugeant que les taches pourprées, avec leſquelles elle étoit confondue, ne dépendoient que d'une diſpoſition inflammatoire du ſang, ainſi que d'un grand érétiſme des ſolides; je me déterminai à faire tirer, une heure après que le malade fut couché, quatre onces de ſang, ce qui fut exécuté; la toux parut moins violente, l'oppreſſion céda auſſi; je fis réitérer la ſaignée l'après-midi, le calme devint plus grand, le pouls ſe développa & parut plein; la reſpiration devint de plus en plus libre; l'expectoration commença à ſe faire: le ſoir vers les neuf heures, le malade prit l'infuſion de coquelico; la nuit fut tranquille: le lendemain la couleur livide de la peau ſe trouva diſſipée, les boutons de la rougeole commencèrent à ſe flétrir; le deſſéchement s'en fit promptement, & preſqu'entièrement dans l'eſpace de deux jours: pendant ce temps, & à meſure que les accidens ſe calmoient, j'obſervai que le pouls devenoit de plus en plus ferme, mais qu'il paroiſſoit quelque intermittence de loin en loin. J'annonçai alors à mes

Élèves, qui me ſuivent ordinairement dans mes viſites à l'hôpital, que le malade auroit inceſſamment une diarrhée qui achèveroit de le mettre en ſûreté; en effet, dès le lendemain elle arriva, les déjections en étoient bilieuſes & ſi âcres, que le fondement lui paroiſſoit en feu; je preſcrivis un lavement avec la décoction de ſon, de graine de lin & un jaune d'œuf; le dixième jour de ſa maladie il fut purgé avec la caſſe & la manne: il fut enſuite mis à l'uſage de l'hydrogalla qu'il continua de prendre juſqu'au dix-ſept qu'il ſortit de l'hôpital.

Rougeoles irrégulières.

Arnaud François, âgé de dix-huit ans; Pierre Cazenave, âgé de trente-deux, n'en furent point quittes à auſſi bon marché; le premier, robuſte & bien carré, Maçon de profeſſion, étoit déjà dans le délire, lorſqu'il fut apporté à l'hôpital le 15 Avril: le ſecond y étoit entré le 29 Mars avec une diarrhée dyſſentérique; il faiſoit compaſſion par les douleurs violentes qu'il éprouvoit; l'un & l'autre étoient couverts de rougeole; & à ces ſymptômes preſſans ſe joignoit un grand mal à la gorge: ces deux exemples m'ont prouvé combien il eſt eſſentiel de varier les ſecours, ſans cependant jamais perdre de vue les points principaux des indications.

Arnaud fut bruſquement ſaigné du pied trois fois dans vingt-quatre heures: il fit uſage de l'eau de poulet; on lui appliqua les véſicatoires; il fut purgé deux fois après le temps du deſſéchement, avec la caſſe & la manne; enfin je terminai ſa guériſon par l'uſage de l'hydrogalla; il ne fut en état de ſortir que le 16 Mai.

Pierre Cazenave au contraire prit, dès le premier moment de ſon entrée à l'hôpital, vingt-cinq grains d'ipecacuanha, quantité de lavemens anodins; & le ſoir, à l'heure du ſommeil, l'infuſion de coquelico avec demi-once de ſirop de diacode; il fut promptement ſoulagé, & la diarrhée calmée, les tranchées appaiſées, il ne fut plus queſtion que de ſuivre la méthode ordinaire, pour guérir parfaitement le malade: il ſortit de l'hôpital le 10 Avril.

Nota. Il eſt bon d'avertir que l'hiſtoire de cette Rougeole n'eſt pas complète: on auroit deſiré en avoir eu la ſuite avant de terminer ce premier Volume; mais on aura ſoin de la mettre dans le ſecond.

Fin du Tome premier.

TABLE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES,

Contenues dans ce Volume.

A

I

K

L

Fin de la Table des Matières.

ERRATA.

PAGE 31, *ligne* 5, leur, *lisez* leurs.
54, *ligne* 18, des, *lisez* de.
115, *ligne* 28, poiſſons, *lisez* poiſons.
178, *ligne* 9, les, *lisez* le.
188, *ligne* 12, Mendereci, *lisez* Mendereri.
231, *ligne* 31, la province, *alinea.*
265, *ligne* 6, faite, *lisez* fait.
279, *ligne* 15, dans, *lisez* ſur.
285, *ligne* 31, ont, *lisez* a.
295, *ligne* 10, après autant, *ajoutez* d'eau.
319, *ligne* 4, aura, *lisez* auront.
351, *ligne* 1, *effacez* &.
368, *ligne* 19, le, *lisez* ce.
380, *ligne* 13, i, *lisez* 1.
382, *ligne* 31, modifier, *lisez* mondifier.
385, *ligne* 1, érectons, *lisez* érections.
418, *ligne* 1, répondent, *lisez* répond.

FORMULÆ

FORMULÆ
MEDICAMENTORUM
NOSODOCHIIS MILITARIBUS
ADAPTATÆ, DIGESTÆ ET AUCTÆ

A D. Richard de Hautesierck, Equite Ordinis regii Sancti-Michaelis, Primario Exercituum Medico, Militarium Regni Nosocomiorum Inspectore generali ac Proto-medico, salubris Consilii regii Socio, Regis Medico ordinario, almæ Medicorum Univ. Monsp. necnon Regiæ Scientiarum Academiæ Gottingensis Socio.

Sint tibi Pharmaca memoratu facilia, & Simplicium facultates notæ tibi ſint; tum Compoſitorum deſcriptorum vires & horum Formulæ. Quotupliciter & quomodo in ſingulis ſe habeant. Hoc enim in Medicina initium, medium, finis.

HIPPOCR.

INDEX TITULORUM
Quorum in Formulis fit mentio.

EMULSIONES ET JULEPI.

LOOCH.

OPIATÆ.

BOLI.

PILULÆ.

PULVERES.

REMEDIA EVACUANTIA.

VOMITORIA.

PURGANTIA.

ENEMATA.

MEDICAMENTA SOLIO ENECANDO APTA.

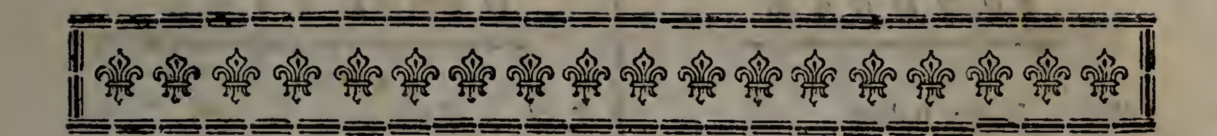
REMEDIA EXTERNA.

GARGARISMATA.

COLLYRIA.

CATAPLASMATA, LINIMENTA, *&c.*

Indicis Titulorum FINIS.



FORMULARII hujus nova proſtat editio, primâ Caſſellorum caſtris editâ, correctior. Medicamenta quæ hodie in uſum veniunt, Juſſu regio, ſelecta offero. Copioſam remediorum & variatam ſeriem, neceſſariam duxi, ut caſibus ſingulis & climatibus opitularetur.

Indicationes ferè omnes, præſenti in Formulario auctiori, adimplere animus eſt. Sola, quæ in arte fida & experta huc adduxi: omnia Noſodochiorum circumſtantiis magis accommodata, quam expolita.

Præpoſiti, Militibus ſanandis, Medici, ſuam quiſque praxim, meamque invenient.

Ægrotantium incolumitati, & morborum curationi proficiat hoc Opuſculum: mea hæc unica vota.

Dabam Pariſiis, die 1.ª Maii anni 1765.

PONDERA.

Libr. . . Libra habet Uncias ſexdecim.

Unc. . . . Uncia continet Drachmas octo.

Drach. . . Drachma complectitur Scrupulos tres.

Scrup. . . Scrupulus pendit Grana viginti quatuor.

Gran. . . . Granum æquat Pondus grani hordei.

Gut. . . . Gutta eſt fere Ponderis Grani.

Cochleare denotat menſuram Unciæ dimidiæ.

Pinta. . . continet Aquæ communis circiter Libras duas.

DESIGNANT.

Rad. . . Radices.

Cort. . . . Cortices.

Fol. . . . . Folia.

Flor. . . . Flores.

Fruct. . . Fructus.

Sem. . . . Semina.

Syr. . . . . Syrupos.

Pulv. . . . Pulveres, *vel* Pulveriſatum.

M. . . . Manipulum.

Pug. . . . Pugillum.

Sem. . . . Semis.

Ppt. . . . Præparatum.

F. . . . . . Fiat.

Mſ. . . . Miſce.

S. a. . . . Secundum artem.

S. q. . . . Sufficientem quantitatem.

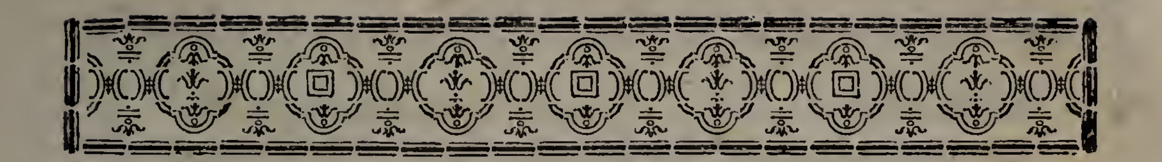
Q. v. . . . Quantum volueris.

Ana . . . Singulorum prius recenſitorum parem quantitatem.

Binæ dum occurrunt Doſes, minorem ſequantur Pharmacopæi, ſi major à Medico non ſit præſcripta.

Galenicæ Compoſitiones, Chymicæque Operationes, ſecundum Pharmacopæam Pariſienſem, conficiantur.

FORMULÆ



FORMULÆ MEDICAMENTORUM *NOSODOCHIIS MILITARIBUS* ADAPTATÆ.

PTISANÆ.

Ptisana communis.

℞. Hordei integri, prius loti & leviter cocti . . . . . *Lib. j.*
Rad. Graminis. . . . . *Semi-libram;*
Glycyrrhisæ. . . . . *Unc. iv.*
Hordeum & Rad. coquantur in aquæ communis . . *Lib. lxiv.*
Sub finem addatur Glycyrrh.

Ptisana pectoralis.

℞. Rad. Altheæ . . . . *Semi-lib.*
Glycyrrhisæ. . . . . *Unc. vj.*
Caricarum Pinguium. . . . . *Unc. iv.*

A

Coque leviter in aquæ ſimplicis . . . . *Libr. lxiv.*

Sub finem adde

Flor. papaveris Rhæados . . . . *M. j.*

PTISANA ADSTRINGENS.

℞. Rad. Conſolidæ maj.

Tormentillæ, ana . . . . *Unc. iij.*

Glycyrrhiſæ . . . . *Unc. ij.*

Rad. Tormentillæ coquatur, per dimidiam horam in aquæ ſimpl. *Libr. xxxiv,* dein jungantur Rad. Conſolid. maj. & Glycyrrh.

PTISANA ACIDULATA, SIVE LIMONADA MINERALIS.

℞. Ptiſanæ communis . . . . *Libr. iv.*

Spiritum Vitrioli ad gratam aciditatem.

adde

Olei Eſſentialis Citri . . . . *Gut. iv.*

Cum

Sacchari albi triti . . . . *Unc. ij.*

PTISANA NITRATA.

℞. Ptiſanæ communis . . . . *Lib. iv.*

Solve

Nitri puriſſimi . . . . *Semi-drach.*

HYDROMEL PRO POTU.

℞. Mellis optimi . . . . *Unc. iij.*

Solve in ptiſanæ bullientis . . . . *Lib. iv.*

Si velis nitratum, adde

Nitri puriſſimi. . . . . *Drach. j.*

OXYCRATIUM PRO POTU.

℞. Aceti Vini optimi. . . . . *Unc. vj.*

Ms. cum Aquæ ſimpl. . . . . *Libr. iv.*

DECOCTUM ALBUM.

℞. Micæ panis alb. . . . . *Unc. iv.*

Cornu Cervi ad alb. calcinat. . . . . *Unc. j.*

Cinnamomi pulv. *Sem. ſcrup.*

Coq. in Aquæ ſimp. *Libr. v* ad quartæ partis conſumptionem.

Colaturæ adde

Sacchari albi. . . . . *Unc. ij.*

DECOCTUM SCORZONERÆ PRO POTU.

℞. Rad. Scorzoneræ. . . . . *Unc. ij.*

Petroſelini. . . . . *Unc. j.*

Coque leviter in Aquæ ſimpl. . . . . *Lib. iv.*

Sub finem adde

Glycyrrhiſæ } *ana* . . . . *Drach. ij.*
Flor. Sambuci }

INFUSUM LINI.

℞. Sem. Lini. . . . . *Unc. ij.*

Rad. Glycyrrh. . . . . *Semi-unc.*

Fiat infuſio calida in Aquæ *libr. iv*, per horas tres.

INFUSUM ROSARUM.

℞. Flor. Rosarum rub. siccat . . . . *Unc. ij.*
Spiritus Vitrioli . . . . *Drach. ij.*

Infunde calide in Aquæ font. *libr. iv,* per tres horas.

DECOCTA.

Horum Decoctorum Unciæ sex dentur bis, ter, quater, in die.

DECOCTUM SUDORIFERUM.

℞ Rasuræ ligni guajaci . . . . *Unc. ij.*
Sassafras . . . . *Unc. j.*
Rad. Sarsaparillæ, Chinæ, Caryophyllatæ } *ana* . . . . *Sem.-unc.*
Baccarum juniperi . . . . *Drach. ij.*
Antimonii crudi cras. trit . . . . *Unc. ij.*

Simul macerentur per noctem in Aquæ simpl. calidæ *libr. vj,* mane bulliant, obturato vase, horæ unius spatio.

Coletur liquor.

DECOCTUM SUDORIFERUM LAXANS.

Sub coctionis finem ſuperioris decocti ſudoriferi, adde

Fol. Sennæ . . . . *Unc. j.*

DECOCTUM LAPATHI.

℞. Rad. Lapathi acuti . . . . *Unc. ij.*

Enulæ campanæ }
Baccar. juniperi } *ana* . . . . *Sem. unc.*

Coq. in Aquæ ſimpl. *libr. vj,* ad quartæ partis conſumptionem. Sub finem adde

Fol. Fumariæ . . . . *M. j.*

DECOCTUM APERIENS MINUS.

℞. Rad. Fragariæ }
Acetoſæ } *ana* . . . . *Unc. j.*

Lapathi acut . . . . *Sem. unc.*

Coque leviter in Aquæ communis . . . . *Libr. iv.*

Sub finem adde

Fol. Cichorii ſilveſtris }
Scolopendrii } *ana* . . . . *M. j.*

In colat. ſolve

Nitri puriſſimi . . . . *Drach. j.*

DECOCTUM APERIENS MAJUS.

℞. Rad. Chelidonii Maj. }
Scrophulariæ } *ana* . . . . *Unc. j.*

Enulæ campanæ. . . . . *Sem. unc.*

Coq. in Aquæ comm. *libr. vj*, per dimidiam horam.

Sub finem adde

Fol. Eryſimi }
Trifolii fibrini } *ana* . . . . *M. j.*

In colatura ſolve

Arcani duplicati. *Drach. ij.*

DECOCTUM DIURETICUM.

℞. Rad. Petroſelini }
Fœniculi } *ana* . . . . *Unc. j.*

Sem. Dauci Sylveſtris }
Fructus Alkekengi } *ana*. . . . . *Sem. unc.*

Coq. in Aquæ ſimpl. *libr. v*, ad *libr. iv*

Adde ſub finem

Fol. Parietariæ. . . . . *M. j.*

Paſſul. maj. . . . . *Sem. unc.*

In Colatura ſolve

Nitri puriſs. . . . . *Drach. ij.*

DECOCTUM GENISTÆ.

℞. Cinerum Geniſtæ. *Unc. vj.*

Coq. in Aquæ ſimpl. *libr. vj*, ad quartæ partis conſumptionem.

Sub finem adde

Fol. Abſinthii. *Sem. M.*

Baccar. juniperi. . . . . *Unc. ij.*

In Colatura adde

Salis Martis Riverii . . . . *Gr. xij.*

Decoctum Antiscorbuticum.

℞. Rad. Raphani rusticani . . . . *Unc. ij.*

Coq. in Aquæ *libr. v*, per horæ quadrantem ; tunc adde

Fol. Beccabungæ
Nasturtii aquatici
Cochleariæ
Acetosæ } *ana* . . . . *Sem. M.*

Post lenem coctionem remove ab igne, & dum refrixerit, cola.

Colaturæ misce

Aceti Vini . . . . *Unc. iv.*

Decoctum Febrifugum.

℞. Corticis chinæ-chinæ . . . . *Unc. ij.*

Nitri depurati . . . . *Drach. j.*

Coquantur in Aquæ simpl. *libr. vj*, per dimidiam horam.

Aposema Febrifugum laxans.

℞ Corticis chinæ-chinæ pulv. . . . . *Unc. ij.*

Salis Glauberi . . . . *Sem.-unc.*

Coq. in Aquæ simp. *libr. vj,* ad quartæ partis diminutionem. Sub finem adde

Fol. Cichorii Sylvestr.
Endiviæ recent. } *ana* . . . . *Sem. M.*

Sennæ . . . . *Sem.-unc.*

In colatura dilue

Syr. Cichorii cum Rheo . . . . *Unc. ij.*

OXYMEL COMPOSITUM.

℞. Rad. Helenii . . . . *Unc. j.*

Iridis Florentinæ . . . . *Sem.-unc.*

Contuſa coque in Aquæ fontanæ *libr. ij & ſem.* ad quintæ partis conſumptionem.

Colaturæ adde

Mellis deſpumati . . . . *Libr. j.*

Gummi Ammoniaci *unc. j,* ſoluti in aceti *Sem. libr.*

Propinetur Cochleare unum omni bihorio vel trihorio.

DECOCTUM SIMAROUBÆ.

℞. Corticis Simaroubæ . . . . *Sem.-unc.*

Coq. in Aquæ ſimpl. *libr. j & ſem.* ad tertiæ partis conſumptionem

In tres doſes dividatur, ſingulis trihoriis ſumendas.

INFUSUM AMARUM.

℞. Fol. Cardui Benedicti, Chamædryos, Chamæpithyos, *ana* . . . . *M. ij.*

Flor. Centaurii minoris, Hyperici, Lupuli, *ana* . . . . *M. j.*

Inciſa ſerventur.

Horum

Horum *Semi-unc.* infunditur Aquæ bullientis *libr. j.*

Si poſtuletur acidulatum,
Colato liquori affunditur
Spiritus Vitrioli. . . . . *Drach. j.*
Doſis . . . . *Unc. vj.*

INFUSUM VULNERARIUM.

℞. Fol. Hæderæ Terreſtris
Veronicæ
Saniculæ } *ana*. . . . . *M. ij.*

Summitat. hyperici
Virgæ aureæ
Flor. Bellidis minoris
Pedis Cati } *ana*. . . . . *M. j.*

Inciſa miſceantur & ſerventur.

Aquæ bullientis *libr. j*, affunde ſupra harum plantarum *Sem.-unc.*

Sumat æger bis, ter, quaterve per diem. . . . . *Unc. vj.*

Doſis præſcripta miſceatur cum Lactis *unc. vj*, ſi ferat indicatio.

AQUA CALCIS.

℞. Calcis vivæ. . . . . *Libr. j.*
Affunde paulatim
Aquæ ſimpl. calidæ. *Libr. xvj.*

Ebullitione peracta, ſpatula lignea agitetur. Quiete

ſubſidat calx. Aquam filtratam ſerva in lagenis obturatis.

Sola, vel cum Lacte, propinabitur ad *unc. vj*, bis, ter in die.

Aqua Picea, vulgò Eau de Goudron.

℞.	Picis liquidæ	*Libr. ij.*
	Aquæ font.	*Libr. viij.*

Agitentur valide bacillo ligneo, & poſt biduum vel triduum, deſpuma, & aquam decanta.

Doſ. *unc vj,* ter vel quater in die;
Cum Lactis part. æq. maritari poteſt.

VINA MEDICATA.

Vinum Stomachicum.

℞.	Rad.	Gentianæ	*Unc. ij.*
		Calami Aromatici	*Unc. j.*
	Fol.	Cardui Benedicti	*ana* *Sem.-unc.*
		Trifolii fibrini	
		Abſinthii	
	Sem.	Coriandri	*Drach. iij.*

Digere in vini albi *libr. iv*, ſupra cineres calidos, vaſe rite clauſo, per horas viginti.

In colatura miſce

Spiritus nitri dulcis. . . . . *Sem.-unc.*

Spiritus vini . . . . *Unc. iij.*

Sumantur *unc. iij*, bis, ter in die.

Vinum Chalybeatum.

℞. Limaturæ martis non Rubiginoſ. . . . . *Unc. iij.*

Cort. Peruviani } ana . . . . *Unc. ij.*
Magellan. }

Caryophyllorum . . . . *Drach. j.*

In pulv. redigantur; infundantur Vini albi *libr. iv;* ſtent ſimul in vaſe obturato, per triduum, addita

Aquæ Rabellianæ. . . . . *Sem.-unc.*

Dein ſupra cineres calidos, per noctem digerantur. Colato liquori miſce

Spiritus Vini . . . . *Unc. iv.*

bis, ter, quater in die, dentur. . . . . *Unc. iij.*

Nova poteſt inſtitui digeſtio cum Vini . . . . *libr. j.*

Vinum Antiscorbuticum.

℞. Rad. Raphani ruſt. . . . . *Sem. - lib.*

Petroſelini . . . . *Unc. iv.*

Fol. Naſturtii aquatici }
Eryſimi }
Fumariæ } ana . . . . *M. j.*
Cochleariæ }

Sem. Sinapi . . . . *Unc. iv.*

Salis Ammoniaci . . . . *Unc. ij.*

Vini albi . . . . *Libr. xvj.*

Terenda ſtatim Sem. Sinapi, dein Rad. & herbæ recentes, in mortario lapideo; deponantur ſimul in vaſe idoneo clauſo, addito Sale ammoniaco; Vinum affundatur; Maceratio horum inſtituatur per tres dies; Colatura cum expreſſione ſervetur in lagenis obturatis.

Capiat Æger *unc. iij*, ter, quater, quotidie.

Infusum Scillæ.

℞. Scillæ recentis . . . . *Unc. j.*

Corticis Aurantiorum
Calami Aromatici } *ana* . . . . *Drach. ij.*

Infunde in Vini albi, *libr. ij*, per tres dies; in colatura dilue Oxymellis Scillitici . . . . *Unc. ij.*

Doſ. cochleare unum, bis, ter in die.

Acetum aromaticum.

℞. Rad. Imperatoriæ
Angelicæ
Zedoariæ
Fol. Scordii
Rutæ
Salviæ } *ana* . . . . *Unc. j.*

Baccar. juniperi
Flaved. cort. aurantior. } *ana* . . . . *Sem. unc.*

Minutim inciſa, digerantur in aceti Vini optimi *libr. iij*, per dies ſex, vaſe rite clauſo. Filtratum acetum in lagenis obturatis reponatur.

Doſis *Semi-unc.* ad *j*, in potione confortante vel diaphoretica.

SPIRITUS MINDERERI.

℞. Salis volatilis ammoniaci. . . . . *Q. v.*

Paulatim inſtilla, movendo,

Aceti optimi . . . . *Q. ſ.*

Et donec ceſſet efferveſcentia.

Potioni diaphoreticæ aut confortanti poſſunt miſceri *Drach. ij* ad *Sem. unc.*

TERRA FOLIATA TARTARI.

℞. Salis tartari puriſſimi . . . . *Unc. j.*

Miſce agitando,

Aceti vini acerrimi . . . . *Libr. j.*

Plus minuſve ad perfectam ſaturationem, id eſt, donec non amplius fermenteſcat.

Vaporetur mixtio aut diſtilletur igne leniſſimo ad ſiccitatem. Solve maſſam in

Spiritus vini. . . . . *Q. ſ.*

Filtra & vapora ad ſiccitatem; & quidem filtrationem & evaporationem repete pariter ad ſiccitatem, donec reſiduum ſit foliaceum,

Doſis *unc. j*, in decoct. aperient. *unc. xvj.*

LIQUOR SYPHILITICUS, *five contra* LUEM VENEREAM.

℞. Mercurii ſublimat. corroſiv. . . . . *Gran. xij.*

Camphoræ. . . . . *Gran. iv.*

In mortario lapideo, trituratione ſolvantur, affundendo ſenſim pauxillum Aquæ vitæ, ad *libr. ij.* Sub finem miſce

Syr. papaveris Rhæad. . . . . *Unc. j.*

Servetur in lagenis.

Doſis Cochlear. *j* ad *ij* mane & ſero, in ptiſan. pectoral. & lact. vacc. *ana Semi-libr.*

BALSAMUM ADSTRINGENS.

℞. Olei Terebinthinæ } *ana* . . . . *Semi-unc.*
Vitrioli }

Senſim miſceantur, dein paulatim affundantur.

Spiritus vini rectif. . . . . *Unc. iij.*

Doſis *Semi-ſcrupul.* ad *Scrupul. ij*, ſemel vel bis in die, in ptiſana adſtringente.

POTIONES.

Potiones ſequentes propinabuntur, ſingulis bihoriis vel trihoriis à cochlear. ij ad iij.

Potio sistens.

℞. Confect. de Hyacinto . . . . *Drach. iij.*
Syr. Cydoniorum . . . . *Unc. j.*

Simul miſceantur in mortario lapideo addendo,
Decocti cort. Aurantior. . . . . *Unc. iv.*

Potio confortans acidulata.

℞. Confectionis de Hyacinto } Alkermes } *ana* . . . . *Drach. j.*
Liquoris mineralis Hoffmann. . . . . *Scrup. ij.*
Syr. Limonum . . . . *Semi-unc.*

Mixta ſimul in mortario lapideo, diluantur
in Vini Rubri } Aquæ communis } *ana* . . . . *Unc. ij.*

Potio confortans minor.

℞. Vini rubri optimi } Aquæ communis } *ana* . . . . *Unc. ij.*

Cinnamomi hordeat. } ana . . . . Semi-unc.
Syr. Flor. Tunicæ.

Miſce.

POTIO CONFORTANS MAJOR.

R. Vini Rubri optimi } ana . . . . Unc. ij.
Aquæ communis

Spiritus Meliſſæ Comp. } ana . . . . Drach ij.
Theriacalis

Syr. Caryophyl. . . . . Semi-unc.

Miſce.

POTIONIBUS HIS CONFORTANTIBUS, POSSUNT, URGENTE NECESSITATE, ADDI

Lilium paracelſi à *ſcrup. j.* ad *ſcrup. ij.*

Spiritus vol. oleoſus à *gut. xv.* ad *xxx.*

Tartarus emet. à *gran. j.* ad *ij.*

POTIO ANTISEPTICA.

R. Cort. chinæ-chinæ, } ana . . . . Drach. iij.
Rad. Serpentar. Virginianæ

Coq. in Aquæ ſimpl. *libr. j* ad *unc. viij.*
Sub finem adde

Flor. Chamæmeli Rom. Drach. j.

In colatura miſce

Spiritus Nitri dulcis. . . . . Semi-drach.

Aquæ Cinnamomi vinoſi } ana . . . . Unc. j.
Syr. Limonum

ACETUM

ACETUM CAMPHORATUM MAJUS.

℞. Camphoræ . . . . *Drach. j.*

Teratur in mortario lapideo, addendo *gutt. xx* Spiritus vini rect. dein adde

Sacchari albi . . . . *Unc. ij.*

Diu ſimul tritis, miſce

Aceti Vini fragrantis . . . . *Unc. x.*

Detur Cochleare *j*, omni trihorio.

ACETUM CAMPHORATUM MINUS.

℞. Camphoræ . . . . *Semi-drach.*

Sacchari albi }
Mucilag. Gum. Arabic. } *ana* . . . . *Drach. j.*

His invicem in mortario vitreo tritis, adde

Aceti calidi . . . . *Semi-unc.*

Aquæ Flor. Sambuc . . . . *Unc. vj.*

Syr. Flor. Rhæad . . . . *Unc. j.*

Addi huic mixturæ poteſt Laudan. liq. ad *gut. xxx.*

Doſis Cochlear. *j*, ſingulis, binis, vel trinis horis.

POTIO ALTERANS.

℞. Salis Abſinthii . . . . *Semi-drach.*

Syr. Limonum . . . . *Unc. j.*

Solve in

Ptiſanæ acidulatæ . . . . *Unc. iv.*

POTIO SALINA.

℞. Salis Polychresti . . . . *Drach. j.*
Tartari vitriolati . . . . *Semi-drach.*
Solvantur in Decocti aperient. . . . . *Unc. iv.*
Edulcoretur liquor cum
Syr. de 5 Rad. aperient. . . . . *Unc. j.*

POTIO ANTIPLEURITICA.

℞. Nitri purissimi }
Antimonii diaphoretici } *ana* . . . . *Semi-drach.*
Solve in Ptisanæ pectoralis *unc. iv,* & admisce
Syr. Papaveris Rhæad. . . . . *Unc. j.*

POTIO DIAPHORETICA.

℞. Rad. Contrayervæ pulv. . . . . *Drach. j.*
Antimonii diaphoretici . . . . *Semi-drach.*
Camphoræ . . . . *Semi-gran.*
Misce triturando, cum
Syr. Cort. aurantiorum . . . . *Semi-unc.*
Et Decoct. sudoriferi . . . . *Unc. iv.*

POTIO DYSENTERICA.

℞. Boli Armenæ . . . . *Drach. ij.*
Terræ Cathecu }
Masticheѕ } *ana* . . . . *Scrupul. j.*
Cornu Cervi phil. ppt. }

Gummi Arabici . . . . *Semi-drach.*

In pulverem redactis, affunde paulatim, terendo

Syr. Cydoniorum . . . . *Unc. j.*

Ptisanæ adstringent. . . . . *Unc. iv.*

Adde, si præscribatur,

Laudan. liq. Sydenham. . . . . *Gut. vj.*

POTIO ADSTRINGENS.

℞. Succi Hipocistidis . . . . *Drach. j.*

Sanguinis Draconis }
Aluminis Puri } *ana* . . . . *Semi-drach.*

Simul terantur, paululum affundendo

Ptisanæ adstringent. . . . . *Unc. iv.*

Syr. Myrthini . . . . *Unc. j.*

POTIO ANTHELMINTHICA.

℞. Seminum Contra. *Drach. j.*

Corallinæ . . . . *Semi-drach.*

Pulverisata, trituratione misceantur cum syr. Limon. *Semi-unc.*

Ptisanæ acidulatæ . . . . *Unc. iv.*

POTIO FEBRIFUGA.

℞. Corticis Peruviani . . . . *Drach. j.*

Agarici albi }
Iridis Florent } *ana* . . . . *Scrup. j.*

Salis absinth . . . . *Gran. vj.*

Pulveris. dilue in decoct. aperient . . . . *Unc. iv.*

Pro dosi, per plures dies, mane, jejuno ventriculo, iteranda.

POTIO AMMONIACA.

℞. Gummi Ammoniaci . . . . *Scrup. ij.*
Solve in Oxymellis Scillit . . . . *Semi-unc.*
adde
Ptisanæ commun . . . . *Unc. iv.*
Dos. Cochleare *j* ad *ij*, omni bihorio, vel trihorio.

POTIO OLEOSA.

℞. Olei Amygdal. dulc. }
Syr. Altheæ } *ana* . . . . *Unc. j.*
Ptisanæ pectoral . . . . *Unc. iij.*
Misce.
Si Diuretica optetur, adde
Nitri Puriss. . . . . *Gran. viij.*
Spiritus Nitri dulc . . . . *Gut. xij.*
Agitetur potio hæc, quotiescumque datur ægro.

EMULSIONES ET JULEPI.

EMULSIO SIMPLEX.

℞. Amygd. dulc. excortic. *n.° xvj.*
Sem. 4 Frigid. maj . . . . *Semi-unc.*
Contundantur in mortario lapideo, sensim affundendo

ptiſan. comm. *libr. j. & ſem.* colentur & exprimantur. In expreſſ. ſolve

Sacchar. Alb. . . . . *Unc. j.*

Pro *iv* doſibus.

EMULSIO NITRATA.

Solve in emulſionis ſimpl. *Unc. vj.*

Nitri puriſſ. . . . . *Gran. vj.*

EMULSIO CAMPHORATA.

℞. Camphoræ . . . . *Gran. ij.*

Solve in mortario cum ſpiritus vini . . . . *Gut. x.*

Miſce

Emulſionis ſimplicis . . . . *Unc. vj.*

JULEPUS ANODINUS.

℞. Nitri puriſſ. . . . . *Gran. iv.*

Syr. Diacodii . . . . *Semi-unc.*

Solve in ptiſanæ commun. . . . . *Unc. iv.*

Pro doſi.

JULEPUS ACIDULATUS.

℞. Ptiſanæ communis . . . . *Unc. vj.*

Spiritus nitri dulcis . . . . *Gut. vj.*

Syr. Limon. . . . . *Semi-unc.*

Miſce.

His, ſi videtur, addi poſſunt

Laudanum liquid. Sydenhami, a *Gut. vj.* ad *xv.*

vel etiam

Sal ſedativ. Homberg, a *Semi-ſcrup.* ad *ſcrup. j.*

LOOCH.

Looch leniens.

℞. Gum. Tragacanth. ſubtil. pulv. . . . . *Gran. xvj.*
Olei Amygdal. dulc. } *ana* . . . . *Unc. j.*
Syr. Altheæ }
Ptiſanæ pectoral. . . . . *Unc. iv.*

Paulatim, alternatimque miſcendo, & diu terendo gummi cum liquidis. F. Looch.

Si in dyſenteria hujus ſit uſus, Laudanum liquidum addi poteſt a *gut. vj.* ad *xv.*

Looch balsamicum.

Adde looch lenienti, terebinthinæ Venetæ in vitello ovi ſolutæ, *ſcrup. j.*

Looch incidens.

℞. Pulveris Diaireos. . . . . *Drach. ij.*
Ari ppt. . . . . *Drach. j.*

Cum Mellis deſpumati, *unc. vj.* & Oxymellis ſcillit. *Semi-unc.* F. Looch.

His jungi poteſt Kermes mineralis a *gr. j.* ad *iij.*

LOOCH JAPONICUM.

℞. Terræ Cathecu . . . . *Drach. ij.*
Rad. Conſolidæ maj. pulv. . . . . *Drach. j.*
Cum Mellis roſati. . . . . *Unc. vj.*
F. Looch.

LOOCH SAPONATUM.

℞. Saponis Venetiarum. *Drach. j.*
Olei Amygd. dulc. . . . . *Unc. j.*
Mellis deſpumati . . . . *Unc. ij.*
Miſce in mortario.

OPIATÆ.

Harum propinabitur Drach. j, bis, ter, quater in die.

OPIATA APERIENS.

℞. Rad. Ariſtolochiæ tenuis, Gentianæ } *ana*. . . . . *Unc. ij.*
Ari . . . . *Unc. j.*
Jalappæ. . . . . *Drach. ij.*

Gummi Ammoniaci in aceto soluti } *ana. . . . Unc. j.*
Aloes soccotrinæ

Salis Polychresti . . . . *Semi-unc.*

Tartari vitriolati . . . . *Drach. ij.*

Limaturæ Martis . . . . *Unc. j.*

Aloes & Gummi ammon. in oxymellis scillitici *q. s.* triturando dissolvantur; dissolutioni miscendo radices & salia in pulverem redact.

F. Opiata.

OPIATA FEBRIFUGA SIMPLEX.

℞. Cort. chinæ-chinæ pulv. . . . . *Unc. iv.*

Nitri puriss. . . . . *Drach. iij.*

Simul misceantur in mortario, & cum Conservæ rosar. *Unc. ij.*

Syr. Cichor. cum Rh. . . . . *Q. S.*

F. Opiata.

OPIATA FEBRIFUGA PURGANS.

Adde Opiatæ febrifug. simpl.

Rad. Jalappæ . . . . *Drach. iij*

OPIATA FEBRIFUGA MAJOR.

℞. Cort. chinæ-chinæ . . . . *Unc. iv.*

Rad. Serpentariæ Virgin. } *ana . . . . Semi-unc.*
Flor. Chamæmeli rom.

Rad. Jalappæ } *ana . . . . Drach. ij.*
Hellebori nigri

Salis

Salis Ammoniaci . . . . *Drach. iij.*

Abſinthii }
Martis } *ana* . . . . *Drach. ij.*

In pulv. redacta miſceantur, & cum Elixir. pptatis. . *Q. ſ.*

F. Opiata.

OPIATA FEBRIFUGA PECTORALIS.

℞. Cort. chinæ-chinæ . . . . *Unc. j.*

Sperm. Ceti . . . . *Drach. ij.*

Olei Amygd. dulc. . . . . *Semi-unc.*

Conſerv. Roſarum rub. . . . . *Unc. j.*

Sperma Ceti in oleo trituratione ſolvatur. Conſervam adde & pulv. chinæ-chinæ; inſtillando Syr. Altheæ. *q. ſ.*

F. Opiata.

OPIATA DYSENTERICA.

℞. Boli Armenæ . . . . *Unc. iij.*

Gummi Arabici . . . . *Semi-unc.*

Theriacæ }
Diaſcordii } *ana* . . . . *Unc. ij.*

In pulverem reducantur Bol. Armena & Gum. Arab. jungantur Theriacæ & Diaſcordio; & cum Syr. Diacodii *ſ. q.*

F. Opiata.

OPIATA DYSENTERICA BALSAMICA.

Adde Opiatæ Dyſentericæ.

Balſami Locatelli . . . . *Unc. ij.*

OPIATA ADSTRINGENS.

℞. Cort. Caſcarillæ, Terræ Japonicæ	*ana*	*Unc. j.*
Malicorii, Nucum Cupreſſi	*ana*	*Semi-unc.*
Extracti Juniperi		*Unc. iv.*

Mixtis pulv. cum extracto Juniperi, opiatæ conſiſtentiam largiatur Syr. Myrthinus.

OPIATA INCRASSANS BALSAMICA.

℞. Conſerv. roſar. rubr. *Unc. iv.*
Pulv. Diatragacanth. frigid. . . . . *Unc. ij.*
Terebinth. Venet. . . . . *Drach. j.*
Syr. Balſamici . . . . *Q. ſ.*

Terebinth. cum Syr. ſolutæ, addantur Conſerv. roſar. & pulv. diatrag.

OPIATA DETERSIVA.

℞. Myrrhæ elect., Olibani	*ana*	*Semi-unc.*
Spermatis Ceti		*Drach. ij.*

Cum Vitello ovi diu contritæ Myrrhæ, in mortario lapideo, ſimul admiſce Oliban. dein Sperma ceti.

adde

Mellis optimi . . . . *Unc. vj.*
Pulv. Glycyrrh. . . . . *Q. ſ.*

ELECTUARIUM LENITIVUM CUM SULPHURE, AD MORBOS PSORICOS.

℞. Electuarii lenitivi . . . . *Semi-libr.*
Florum sulphuris. . . . . *Unc. ij.*

Misce.

Dosis a *drach. j* ad *Semi-unc.* pluries iteranda.

Opiata Salomon. a *Semi-drach.* ad *Drach. j.*
Diascordium a *Semi-drach.* ad *Drach. j.*
Theriaca a *Semi-drach.* ad *Drach. j.*
Philonium romanum a *Semi-scrupul.* ad *Scrup. ij.*
Laudanum opiatum a *Semi-gran.* ad *Gran. j.*
Vide Codicem Parisiensem.

BOLI.

BOLUS IN QUARTANIS.

℞. Cort. Chinæ-chinæ . . . . *Unc. j & sem.*
Scillæ præparatæ . . . . *Scrup. iv.*
Kermes mineralis . . . . *Gran. xij.*
Spiritus vol. Salis ammoniaci . . . . *Drach. ij.*

F. Boli *xxiv*, quorum unum capiat æger, bis, ter aut quater in die.

BOLUS VERMIFUGUS.

℞. Radicis Filicis fæminæ } *ana* . . . . *Unc. j.*
Sem. Cinæ }
Rhei elect. . . . . *Semi-unc.*

Mercurii dulcis . . . . *Drach. ij.*

In pulverem redigantur, & cum

Syr. Abſynth. F. boli *xxiv.*

Bolus *j* pro doſi, bis, ter, in die iterandus.

Bolus bechicus incidens.

℞. Spermatis Ceti } *ana* . . . . *Semi-unc.*
Nitri puriſſimi }

Pulv. ari comp. . . . . *Drach. ij.*

Kermes mineralis . . . . *Scrup. j.*

Camphoræ . . . . *Semi-drach.*

Cum Oximel. ſcillit. *q. ſ.* F. Boli *xxiv.*

Bolus *j* pro doſi, omni trihor. deglutiendus.

Bolus in œdemate pulmonum.

℞. Rad. Aſclepiadis . . . . *Semi-unc.*

Scillæ ppt. . . . . *Drach. ij.*

Salis Abſynthii . . . . *Drach. j.*

Cum Syr. Eryſimi, F. Boli *xxiv.*

Doſ. Bolus *j*, ter, quater in die repetendus.

Bolus è Camphora.

℞. Rad. Contrayervæ . . . . *Semi-unc.*

Nitri puriſſimi . . . . *Drach. ij.*

Camphoræ . . . . *Scrup. ij.*

Cum Melle, F. Boli *xxiv.*

Bis, ter, in die ſumat æger Bolum *j.*

BOLUS ANTISPASMODICUS.

℞. Pulv. de Gutteta . . . . *Unc. j.*
Salis ſedativi Homberg. . . . . *Semi-unc.*
Caſtorei . . . . *Drach. ij.*
Camphoræ. . . . . *Gran. xij.*
Opii. . . . . *Gran. vj.*

Cum Syr. Caryophyl. F. Boli *xxiv.*
Uſus ut prioris.

BOLUS PSORICUS.

℞. Æthiopis antimonialis } *ana* . . . . *Unc. j.*
Conſervæ fumariæ }

Cum Mellis *q. ſ.* F. Boli *xxx.*
Conſperg. Pulv. Glycyrrh.

Doſ. Bol. *j* ſemel vel bis in die, cum decoct. Lapathi.

PILULÆ.

PILULÆ SAPONACEÆ.

℞. Saponis Venet . . . . *Unc. j.*
Rad. Enulæ camp. . . . . *Drach. ij.*
Jalappæ. . . . . *Drach. j.*

Rad. in pulv. redact. miſceantur cum Sapone, addita elixir. pptatis *q. ſ.*

F. Pil. *gran.* *x* pond.

Dos. pilul. *j* vel *ij*, bis, ter in die, superbibendo decoct. aperit.

PILULÆ SCILLITICÆ.

℞. Scillæ recent.
Gum. Ammoniaci depurati } *ana* . . . . *Semi-unc.*
Millepedum ppt. }
Saponis Venet. . . . . *Unc. j.*
Cum Oxymellis scillit. *q. s.*

F. Pilul. *gran.* *x* pond.

Dos. Pilul. *j*, bis, ter in die.

PILULÆ BALSAMICÆ.

℞. Millepedum ppt. . . . . *Semi-unc.*
Rad. Ireos Florent. } *ana* . . . . *Drach. ij.*
Gummi Ammoniaci }
Flor. Benzoini . . . . *Drach. j.*
Terebinthinæ Venetæ . . . . *Semi-unc.*
Syr. Balsamici *q. s.*

Terebinthina primo teratur cum Syr. dein Gum. Ammoniac. & flor. Benzoini; postea addantur Milleped. & Iris pulverisat.

F. Pilul. *Gran.* *x* pond.

Capiat Æger Pilul. *j*, bis, ter in die.

PILULÆ DE TEREBINTHINA.

℞. Boli Armenæ } *ana* . . . . *Semi-unc.*
Ossis Sepiæ }

Succini ppt. } ana . . . . *Drach. ij.*
Mastiches }

Rhei Elect. . . . . *Drach. j.*

Terebinthinæ coctæ . . . . *Unc. j & sem.*

Singula in pulv. redact. diu terantur cum Syr. Balsamico, ex quibus Pilulæ formentur *gran. x* pond.

Dos. Pilul. *j*, vel *ij*, bis, ter in die.

PILULÆ ALUMINOSÆ.

℞. Aluminis puriss. . . . . *Unc. j.*

Sang. Draconis . . . . *Semi-unc.*

Amyli . . . . *Drach. ij.*

Pulv. cum mucilag. Gum. Tragacanth. in massam redigantur, è qua F. Pilul. *gran. x* pond.

Dos. Pilul. *j* ad *iij* singulis tribus horis, ut etiam duabus, secundum indicantia.

PILULÆ ANTIMONIALES.

℞. Antimonii crud. in Alkohol. redact. . . . . *Unc. j.*

Gum. Guajaci nativi } ana . . . . *Drach. ij.*
Extract. Fumariæ }

Cum Elixir. pptatis

F. Pilul. *gran. x* pond.

Dos. Pilul. *j* aut *ij*, bis, ter in die,
Superbibendo decoct. sudorif.

PILULÆ DEPURANTES.

℞. Sulphuris aurati antimonii } ana . . . . *Drach. ij.*
Mercurii dulcis }

Mercurius levigetur ſuper marmor per vices, addendo ſulph. antimon. portionem, diuturno tritu F. Pulv. ſubtilis.

ꝶ. Pulv. præcedent. }
Gummi Guajaci } *ana* . . . . *Semi-unc.*

Cum Balſami copaibæ *q. ſ.* F. Pilul. *gran. x* pond.

Propinetur Pilul. *j*, bis, ter in die,

Jungendo decoct. ſudoriferi uſum.

PILULÆ DE CYNOGLOSSO.

a *gran. j.* ad *v.*

PILULÆ STARCKEY.

a *gran. ij* ad *xij.*

Vide Codicem Pariſienſem.

PILULÆ DE CICUTA.

ꝶ. Fol. recent. Cicutæ Maj. . . . . *Q. v.*

Exprimatur ſuccus, iſque recens lentiſſimo igne in vaſe terreo, agitando, coquatur, ad ſpiſſi extracti conſiſtentiam.

Hoc extractum *ſ. q.* pulv. Fol. Cicutæ in maſſam pilularem ſubigatur.

Formentur Pilul. *gran. ij* pond.

Doſ. Pilul. *j* ad *xxx*,

Incipiendo à minima doſi, & per tempus augendo, ad majorem diverſis diei horis dividendam.

PULVERES,

PULVERES.

PULVIS TEMPERANS.

℞. Nitri puriſſ. Tartari Vitriolati	} *ana*	*Unc. ij.*
Cinnabaris Factitiæ		*Drach. ij.*

Miſce; F. pulvis ſubtiliſſimus.

Doſis *Semi-ſcrup.* ad *Scrup. j.*

PULVIS ANODINUS DOVERI.

℞. Sal. Nitri Tartari Vitriolati	} *ana*	*Unc. iv.*

In crucibulum candens injice; agita, donec deflagratio & ſcintillatio deſinant. Adde

Opii conciſi . . . . *Unc. j.*

In pulverem redige, addendo

Glycyrrhiſæ Ipecacuanhæ ſubtiliſſimè pulv.	} *ana*	*Unc. j.*

Deinde probè miſceantur omnia.

Doſis a *gr. x* ad *ſcrup. ij,* & quidem ad *drach. j.*

REMEDIA EVACUANTIA.

VOMITORIA.

AQUA STYBIATA.

℞. Tartari Emetici . . . . *Gran. iv.*
Solve in Aquæ commun. . . . . *Libr. j.*

In tres partes divisam sumat æger, spatio horæ unius, multum aquæ tepidæ bibendo.

IPECACUANHA.

℞. Ipecacuanhæ pulv. . . . . *Semi-drach.*
Dilue in aquæ tepidæ . . . . *Unc. iv.*

Exhibeatur una vice, vomitum aquæ tepidæ potu ciendo.

DECOCTUM IPECACUANHÆ, MODO PISONIS.

℞. Rad. Ipecacuanh. pulv. . . . . *Drach. ij.*

Infunde per noctem in aquæ communis *unc. iv*, ad tertiæ partis consumptionem: decanta.

Residuum rursùs pariter infundatur, in aquæ communis *unc. iv*, secundâ & tertiâ vice.

Colaturæ dentur singulæ pro dosi, tribus diebus continuis.

POTIO EMETICA IN SOPOROSIS.

℞. Vini emetici . . . . *Unc. j.*

Oximellis ſcillit. }
Aquæ Cinnamomi hord. } *ana* . . . . *Semi-unc.*

Miſce.

Augeantur vel minuantur doſes, pro neceſſitate.

Kermes minerale.

Doſis a *gran. ij* ad *vj.*

VITRUM CERATUM ANTIMONII.

℞. Ceræ Flavæ . . . . *Drach. j.*

Liqueſiat in cochleari ferreo.

Adde

Vitri Antimonii pulv. . . . . *Unc. j.*

Agita ſupra ignem lenem, donec tabaci colorem æmuletur.

Hujus grana *viij* propinentur in ptiſanæ *unc. ij.*

PURGANTIA.

DILUTUM CASSIÆ.

℞. Pulpæ Caſſiæ . . . . *Unc. iv.*

Salis vegetabilis . . . . *Drach. ij.*

Dilue in aquæ bullient. *libr. iv.*

Doſis *unc. vj*, bis, ter, quater in die.

DECOCTUM TAMARINDORUM.

℞. Tamarindorum pinguium } *ana* . . . . *Unc. ij.*
Medullæ Caſſiæ }

Coque leviter in aqua ſimplici ad *libr. iv.*

In colatura ſolve

Salis Glauberi. . . . . *Drach. ij.*

Doſ. *unc. vj*, bis, ter, quater in die.

Cuilibet doſi diluti Caſſiæ, ut decocti Tamarindorum poſſunt addi

Tartari Emetici, *Semi-gran.* ad *j*,

aut

Theriacæ *Semi-ſcrup.* prout feret indicatio.

CASSIA CUM MANNA.

℞. Medullæ Caſſiæ . . . . *Semi-unc.*
Salis vegetabilis. . . . . *Drach. & ſem.*

Coque leviter in Aqua ſimplici, ad *unc. v.*

Sub finem ſolve

Mannæ. . . . . *Unc. ij.*

Colatura pro doſi.

RHEUM CUM MANNA.

℞. Rhei electi . . . . *Drach. j.*
Salis vegetabilis. . . . . *Semi-drach.*

Coque leviter in Aqua ſimplici, ad *unc. iv.*

Sub finem adde

Mannæ . . . . *Unc. ij.*

Colatura pro dosi.

Manna cum Catholico.

℞. Mannæ . . . . *Unc. ij.*

Solve in Aquæ bullient. . . . . *Unc. v.*

In colatura dilue

Electuarii catholici duplicis . . . . *Unc. j.*

Pro uno haustu.

Potio communis minor.

℞. Fol. Sen. . . . . *Drach. j & sem.*

Salis Vegetab. . . . . *Drach. j.*

Coq. leviter in aqua simpl. ad *unc. iij.*

Adde sub finem ebullit. mannæ . . . . *Unc. j.*

In colat. dilue.

Syr. Rosarum solut. cum Sen. . . . . *Drach. vj.*

Potio communis major.

℞. Fol. Sennæ. . . . . *Drach. ij.*

Salis Cathartici amari . . . . *Drach. iij.*

Coque in aquæ simpl. *q. s.* ad *unc. v.*

In colatura dilue

Electuarii purgantis . . . . *Semi-unc.*

POTIO HYDRAGOGA.

℞. Fol. Sennæ . . . . *Drach. iij.*
Arcani duplic. . . . . *Drach. ij.*

Coq. in aqua communi ad *unc. iv.*

In colatura dilue
Syr. de Rhamno cathart. . . . . *Unc. j & sem.*

Et, si præscribatur,
Elaterii . . . . *Gran. iv.*

EMULSIO PURGANS.

℞. Rad. Jalappæ. . . . . *Drach. j.*
Sacchari albi. . . . . *Drach. ij.*

In mortario lapideo diu tritis, admisce sensim & divisim
Ptisanæ communis. *Unc. iij.*

Colaturæ affunde
Syr. Rosarum solut. cum Sen. . . . . *Unc. & sem.*

Uno haustu sumenda.

BOLUS LAXANS ADSTRINGENS.

℞. Rhei electi }
Myrobalanorum citr. } *ana* . . . . *Semi-drach.*
Ipecacuanhæ. . . . . *Gran. vj.*

Cum Syr. Cicorii cum Rheo, *q. s.*
F. Boli *iij* pro dosi.

BOLUS PURGANS.

℞. Rad. Jalappæ. . . . . *Semi-drach.*
Cum Amygd. dulc. No. *j*, trituretur.

Adde

Crem. Tartari . . . . *Gran. xij.*
Cum Syr. Cicor. cum Rheo.

F. Boli *iij* pro dosi.

BOLUS HYDRAGOGUS.

℞. Rad. Jalappæ . . . . *Semi-drach.*
Resinæ Scammonii }
Gummi Guttæ } *ana* . . . . *Gran. iv.*
Salis Absinthii . . . . *Gran. vj.*
Cum Syr. de Rhamno cathartico, diu triturando,

F. Boli *iij* pro dosi.

PILULÆ ANTI-HYDROPICÆ.

℞. Aloes Soccotrinæ . . . . *Semi-unc.*
Gummi Guttæ }
Diacrydii } *ana* . . . . *Drach. ij.*
Gum. Amm. in aceto soluti. . . . . *Drach. iij.*
Arcani Duplic. . . . . *Drach. ij.*
Cum Oxymellis scillit. *s. q.* F. Pilul. *gr. x* pond.

Dos. pilul. *ij ad iij.*

PILULÆ MERCURIALES.

℞. Mercurii vivi
Diacrydii } *ana* .... *Unc. j.*
Rad. Jalappæ

Mercurius perfectè extinguatur in mortario lapideo, trituratione longâ cum Sacchari *Semi-unc.* instillando Oxymellis guttulas: dein misce paulatim Diacryd. & Rad. Jalap. addendo Oxymel. *q. s.* & sub finem

Nitri puriss. .... *Drach. j.*

Camphoræ........................ *Gran. vj.*

F. Pilul. *gran. x* pond.

Dos. Pilul. *iij* ad *vj* si scopus sit purgandi; si vero alterandi, pilul. *j* vel *ij* semel vel bis in die.

ELECTUARIUM PURGANS.

℞. Rad. Jalappæ........................ *Unc. iv.*

Fol. Sennæ........................ *Unc. ij.*

Scammonii Alep .... *Semi-unc.*

Crem. Tartari
Sem. Anisi } *ana* .... *Unc. j.*

Pulpæ Prunorum........................ *Libr. j.*

Tamarindorum..................... *Semi-libr.*

Rad. Jalapp. & Scammon. in subtil. pulv. redigantur; diu terantur cum Amygd. dulc. No. *xx*, postea addantur Fol. Sen. pulver. Sem. Anisi & Crem. Tartari; simulque misceantur pulpis Prunorum & Tamarindorum bene coctis, mellisque despumati *q. s.* ad conficiendum Electuarium.

Dosis *Semi-unc.* in Potione purgante.

ENEMATA.

ENEMATA.

ENEMA SIMPLEX.

℞. Fol. Malvæ . . . . *M. j.*

Coque in Aqua communi ad *libr. j.*

In colatura ſolve

Saponis Veneti . . . . *Drach. ij.*

ENEMA LAXANS.

Dilue in Enemate ſimplici

Electuarii lenitivi . . . . *Unc. j.*

ENEMA CARMINATIVUM.

℞. Baccar. Juniperi }
Sem. Aniſi } *ana* . . . . *Drach. ij.*
Cumini }

Contuſa coq. in aqua ſimplici ad *libr. j.*

In colatura calida ſolve

Saponis Veneti . . . . *Semi-unc.*

ENEMA LENIENS.

℞. Sem. Lini . . . . *Unc. j.*

Coq. in aqua ſimpl. ad *libr. j.*

In colatura adde

Olei Lini . . . . *Unc. iv.*

Pro *ij* enematibus.

ENEMA BALSAMICUM.

℞. Terebinthinæ puræ . . . . *Drach. ij.*

Vitel. ovi . . . . *No. j.*

Diu ſimul tritis & permiſtis, adde

Theriacæ . . . . *Semi-unc.*

Decoct. Sem. Lini . . . . *Libr. j.*

In *ij* partes diviſum, inſerviat pro binis Clyſteribus.

ENEMA AD SOPOROSOS AFFECTUS.

℞. Fol. Sennæ } *ana* . . . . *Semi-unc.*
Salis communis }

Coq. in aqua ſimpl. ad *libr. j.*

In colatura adde

Vini Emetici turbidi . . . . *Unc. ij.*

MEDICAMENTA SOLIO ENECANDO APTA.

BOLUS GUMMI GUTTÆ.

℞. Gummi guttæ . . . . *Gran. x.*

Sem. Colocynth. . . . . *No. iij.*

Cum Amygd. amar. *No. j* triturentur; & cum Syr. Abſinth. F. Boli *ij.*

Pro doſi, ſingulis octo diebus, repetenda.

PILULÆ FÆTIDÆ.

℞. Aloes Soccotrinæ } *ana*. . . . . *Unc. j.*
Aſſæ fætidæ }

Salis Abſinthii . . . . *Semi-unc.*

Olei Roris marini. . . . . *Drach. ij.*

Cum Elixir. pptatis F. Pilul. *gran. x* pond.

Doſ. Pilul. *ij,* mane & ſero, ſuperbibendo decoct. Rad. Filicis, *Unc. vj.*

OPIATA JOVIALIS.

℞. Stanni puriſſimi } *ana* . . . . *Unc. j.*
Mercurii vivi }

Stanno liquefacto, adde Argentum vivum; poſtquam mixtura refrixerit, in pulv. cum Concharum ppt. *Unc. j* redigatur.

℞. Hujus Pulveris } *ana*. . . . . *Unc. ij.*
Conſervæ Abſinthii }

Cum Syr. Abſinth. F. opiata.

Doſis *Drach. ij,* bis in die.

REMEDIA EXTERNA.

GARGARISMATA.

Gargarisma emolliens.

℞. Rad. Altheæ . . . . *Unc. j.*

Ficus ping. . . . . *No. iv.*

Coq. in aquæ ſimplicis *Semi-libr.* ad *Libr. j.*

In colatura dilue

Oxymellis ſimpl. . . . . *Unc. j.*

Gargarisma detergens.

℞. Hordei integri . . . . *Unc. j.*

Coq. in Aquæ ſimplicis *q. ſ.* ad *Libr. j.*

Sub finem adde

Fol. Agrimoniæ }
Rubi vulgaris } *ana* . . . . *Semi-M.*

In colatura diſſolve

Mellis roſati . . . . *Unc. j.*

Nitri puriſſimi . . . . *Drach. j.*

Gargarisma adstringens.

℞. Malicorii . . . . *Unc. j.*

Balauſtiorum . . . . *Semi-unc.*

Coq. per dimidiam horam in aquæ ſimpl. *q. ſ.* ad *libr. j.*

In colatura ſolve

Aluminis . . . . *Semi-drach.*

Syr. de Roſis ſiccis . . . . *Unc. j.*

GARGARISMA ANTISCORBUTICUM.

℞. Decoct. antiſcorbut. . . . . *Libr. j.*

Spiritus Cochleariæ. . . . . *Unc. j.*

Salis . . . . *Drach. ij.*

Oxymellis ſimpl. *Unc. ij.*

Miſce.

COLLYRIA.

COLLYRIUM SEDANS.

℞. Camphoræ cum Saccharo trit. . . . . *Gran. ij.*

Salis ſedat. Homberg. . . . . *Gran. vj.*

Emulſionis communis. . . . . *Unc. iv.*

In mortario ſolvendo F. Collyrium.

Adde, pro re volente, Laudani liq. *gut. vj.*

COLLYRIUM ADSTRINGENS.

℞. Trochiſc. albi Rhaſis . . . . *Drach. j.*

Vitrioli albi . . . . *Semi-drach.*

Sacchari Saturni . . . . *Semi-ſcrup.*

In mortario terantur & miſceantur cum aquæ Roſarum . *Unc. iv.*

COLLYRIUM RESOLVENS IN OPHTALMIÂ SCORBUTICÂ.

℞. Sacchari Saturni } *ana* . . . . *Gran. iij.*
Salis Ammoniaci crudi }
Solve in Aquæ font. . . . . *Unc. xij.*

Adde, pro re natâ, Tincturæ Thebaïcæ, *drach. j.*

COLLYRIUM ROBORANS.

℞. Aquæ Roſarum . . . . *Unc. iv.*
Vini Emetici . . . . *Semi-unc.*
Balſami Fioraventi . . . . *Drach. ij.*
Miſce.

COLLYRIUM SAPHIRINUM.

℞. Salis Ammoniaci . . . . *Drach. j.*
Solve in Aquæ calcis . . . . *Libr. j.*

Stent ſimul in Vaſe cupreo, vel cum lamellis cupreis, donec Aqua colorem Saphirinum acquiſiverit.

COLLYRIUM LANFRANCI.

Vide Codicem Pariſienſem.

CATAPLASMATA, LINIMENTA, *&c.*

Cataplasma anodinum.

℞. Fol. Altheæ . . . . *M. iv.*
Papaveris hortenſis . . . . *M. j.*
Hyoſcyami nigri . . . . *Semi-M.*
Coq. in Lacte recenti; ſub finem adde
Farinæ Sem. Lini . . . . *Unc. j.*
Olei Lini . . . . *Unc. ij.*
F. Cataplaſma.

Cataplasma de Micâ panis.

℞. Micæ panis albi . . . . *Libr. ij.*
Flor. Meliloti, Sambuci *ana* . . . . *Semi-M.*
Coq. in Lactis *libr. vj,* ad conſiſtentiam Cataplaſmatis.

Cataplasma maturans.

℞. Cataplaſmatis de Micâ panis . . . . *Libr. j.*
Miſce cum
Saponis Veneti . . . . *Unc. ij.*

Sinapismus.

℞. Micæ panis . . . . *Unc. iv.*

Sem. Sinapi pulv. . . . . *Unc. ij.*

Salis communis. . . . . *Semi-unc.*

Aceti *q. ſ.* ut F. Cataplaſma.

FOMENTUM ANODINUM.

℞. Plantas Cataplaſm. anodini.

Coq. in Aquâ ſimpl. ad *libr. iij.*

Colatura cum expreſſione inſerviat.

FOMENTATIO EMOLLIENS.

℞. Fol. Malvæ, Biſmalvæ, Violarum, Mercurialis } *ana* . . . . *M. iv.*

Flor. Chamæmeli, Meliloti } *ana* . . . . *M. ij.*

Inciſa ſerventur.

Horum *M. iij* leviter coquantur in Aquæ *libr. iv.*

Decoctum inſerviat pro fotu.

FOMENTATIO AD ERYSIPELAS.

℞. Flor. Sambuci . . . . *M. j.*

Bulliant in Aquæ ſimpl. *q. ſ.* In colat. *libr. j,* adde

Spiritus Vini camphorat. . . . . *Unc. j.*

Salis Saturni. . . . . *Scrup. j.*

FOTUS

FOTUS AD GANGRÆNAM.

R. Cort. chinæ-chinæ . . . . *Unc. j.*

Coq. in Aquæ communis *libr. iij,* ad tertiæ p s
consumptionem. arti

Sub finem adde

Flor. Chamæmeli Rom. }
Tanaceti } *ana* . . . . *Semi-unc.*

In colaturâ miſce

Spiritus Salis . . . . *Unc. j.*

Vini camphorati . . . . *Unc ij.*

VINUM AROMATICUM PRO FOTU.

R. Summitat. Salviæ }
Hyſſopi }
Roriſmarini } *ana* . . . . *M. iv.*
Lavendulæ }

Rutæ }
Flor. Chamæmeli } *ana* . . . . *M. ij.*

Digerantur *M. ij* per noctem, in Vini rubri *libr. iv,* ſupra cineres calidos, vaſe rite clauſo.

In colaturâ ſolve

Salis Ammoniaci . . . . *Drach. ij.*

FOTUS TONICUS.

R. Aquæ Vitæ camphoratæ }
Calcis vivæ } *ana* . . . . *P. Æq.*

Miſce.

AQUA VITÆ SAPONACEA.

℞. Saponis Veneti . . . . *Unc. j.*

Solve in

Aquæ Vitæ camphorat. *Libr. j.*

AQUA STYPTICA.

℞. Aluminis Rupei }
Vitrioli cærulei } *ana* . . . . *Unc. iij.*

Solve in Aquæ comm. calidæ, *libr. ij.*

Filtrato liquori adde

Olei Vitrioli . . . . *Drach. ij.*

LINIMENTUM ANTIPLEURITICUM.

℞. Saponis Veneti . . . . *Unc. ij.*
Olei Lauri }
Balſami tranquillantis } *ana* . . . . *Unc. j.*
Spiritus volat. Salis Ammoniaci . . . . *Drach. ij.*

Igne leni liqueſcat Sapo; ab igne remove; miſce Oleum Lauri, Balſam. tranquill. & Spiritum vol.

LINIMENTUM VOLATILE.

℞. Terebinthinæ Venetiarum }
Spiritus Salis Ammoniaci } *ana* . . . . *P. Æq.*

Trituratione miſceantur, ſenſim Spiritum inſtillando.

LITUS AD RHUMATISMUM.

℞. Aquæ Vitæ camphorat. . . . . *Unc. vj.*

Spiritus Salis }
Olei Terebinth. } *ana* . . . . *Unc. j.*

Miſce.

LITUS AD HÆMORROIDES.

℞. Unguenti Populei . . . . *Unc. j.*

Balſami tranquill. . . . . *Semi-unc.*

Olei Ovorum. . . . . *Drach. ij.*

Miſce.

UNGUENTUM AD HÆMORROIDES.

℞. Butyri recentis . . . . *Unc. iij.*

Ceruſæ lotæ. . . . . *Drach. ij.*

Opii pulv. . . . . *Gran. vj.*

Miſce.

UNGUENTUM AD AMBUSTA.

℞. Olei Lini . . . . *Semi-libr.*

Ceræ Flavæ. . . . . *Unc. ij.*

Igne moderato liqueſcat Cera in Oleo; tunc miſce

Aceti Lithargyri . . . . *Unc. ij.*

Agita, ſimul unitis, adde

Camphoræ. . . . . *Drach. j.*

UNGUENTUM NERVALE.

℞. Unguenti de Nicotianâ . . . . *Unc. iv.*
Olei Laurini . . . . *Unc. ij.*
Vitrioli . . . . *Semi-unc.*
Miſce.

UNGUENTUM AD SCABIEM.

℞. Axungiæ porcinæ . . . . *Libr. j.*
Aluminis uſti . . . . *Unc. iv.*
Flor. Sulphuris . . . . *Unc. ij.*
Radicis Hellebori albi . . . . *Semi-unc.*

Pulveriſata miſceantur cum Axungiâ.

UNGUENTUM MERCURIALE CITRINUM.

Vide Codicem Pariſienſem.

EMPLASTRUM RESOLVENS.

℞. Gummi Ammoniaci . . . . *Libr. j.*
Solve in
Succi Cicutæ . . . . *Libr. iij.*

Igne moderato coque ad Emplaſtri mollis conſiſtentiam.
Sub finem adde
Saponis Veneti . . . . *Unc. iv.*

EMPLASTRUM MERCURIALE.

℞. Gummi Ammoniaci colati . . . . *Libr. j.*
Mercurii Vivi. . . . . *Unc. iij.*
Balſami Sulphuris ſimpl. . . . . *Drach. ij.*

Mercurius cum Balſamo Sulphuris extinguatur; addatur deinde paulatim Ammoniacum liquefactum, paulo antequam refrixerit, & accurate miſceantur.

EXTRACTUM SATURNI.

℞. Lithargyrii . . . . *Libr. iij.*
Aceti optimi . . . . *Libr. vj.*

Bulliant per horam; ſpatulâ ligneâ ſæpius agitentur. Liquorem decanta & ſerva.

LIQUOR VEGETO-MINERALIS.

℞. Aquæ communis . . . . *Libr. ij.*
Extracti Saturni . . . . *Drach. ij* ad *Semi-unc.*

Miſce.

PRIMA CANDELÆ SPECIES.

℞. Ceræ Flavæ liquatæ. *Libr. ij.*
Extracti Saturni . . . . *Unc. j.*

Miſce, ab igne remotis, immerge telas.

F. Candelæ *ſ. a.*

SECUNDA CANDELÆ SPECIES.

℞. Ceræ Flavæ liquatæ . . . . *Libr. j.*
Extracti Saturni . . . . *Unc. ij.*
Miſce.

TERTIA CANDELÆ SPECIES.

℞. Ceræ Flavæ liquatæ . . . . *Libr. j.*
Extracti Saturni . . . . *Unc. iv.*
Miſce



MEDICAMENTA

SIMPLICIA ET COMPOSITA,

Quorum Collectio in Nosocomiis militaribus, pro ducentis Ægris, trium menſium ſpatio, neceſſaria eſt.

REMEDIA



REMEDIA SIMPLICIA ET COMPOSITA.

REMEDIA SIMPLICIA.

RADICES.

	Libr.	Unc.
ACETOSÆ	12.	//
Acori Veri, Calam. Aromat.	6.	//
Altheæ	60.	//
Angelicæ	6.	//
Apii	9.	//
Ari	2.	//
Ariſtolochiæ	9.	//
Aſclepiadis	1.	//
Aſparagi	6.	//
Bardanæ	6.	//
Biſtortæ	3.	//
Bruſci	6.	//
Bryoniæ	1.	//

H

	Libr.	*Unc.*
Caryophyllatæ	3.	//
Chelidonii majoris	4.	//
Chinæ	6.	//
Cicorii ſylveſtris	30.	//
Conſolidæ majoris	30.	//
Contrayervæ	1.	//
Enulæ campanæ	12.	//
Eryngii	3.	//
Filicis	3.	//
Fœniculi	12.	//
Fragariæ	12.	//
Gentianæ	8.	//
Graminis	150.	//
Hellebori nigri	//	12.
Hellebori albi	//	8.
Ipecacuanhæ	1.	//
Jalappæ	3.	//
Imperatoriæ	3.	//
Iridis Florentinæ	2.	//
Lapathi acuti	50.	//
Liquiritiæ	100.	//
Nympheæ	4.	//
Ononidis	4.	//
Pareiræ-bravæ	1.	//
Petroſelini	20.	//

	Lib.	*Unc.*
Pœoniæ	1.	//
Polypodii	3.	//
Raphani ruſticani	12.	//
Rhabarbari	2.	//
Rubiæ Tinctorum	3.	//
Ruſci	3.	//
Sarſaparillæ	6.	//
Scillæ	3.	//
Scorzoneræ	6.	//
Scrophulariæ	4.	//
Serpentariæ	2.	//
Tormentillæ	18.	//

FOLIA.

Abſinthii	4.	//
Acetoſæ	6.	//
Agrimoniæ	2.	//
Altheæ	12.	//
Beccabungæ	6.	//
Capilli Veneris	4.	//
Cardui Benedicti	4.	//
Cereſolii	6.	//
Chamædryos	3.	//
Chamæpytios	3.	//

	Libr.	Unc.
Chelidonii majoris	3.	//
Cicorii ſylveſtris	20.	//
Cicutæ majoris	3.	//
Cochleariæ	4.	//
Endiviæ	6.	//
Eryſimi	4.	//
Fumariæ	10.	//
Hæderæ terreſtris	6.	//
Hyoſciami	2.	//
Hyſſopi	3.	//
Malvæ	20.	//
Meliſſæ	2.	//
Menthæ	2.	//
Mercurialis	8.	//
Myrti	1.	//
Naſturtii aquatici	4.	//
Papaveris hortenſis	3.	//
Parietariæ	8.	//
Plantaginis	4.	//
Pulmonariæ	4.	//
Roriſmarini	1.	//
Rubi vulgaris	2.	//
Rutæ hortenſis	1.	//
Sabinæ	1.	//
Salviæ	1.	//

	Libr.	Unc.
Saniculæ	4.	//
Scolopendrii	6.	//
Scordii	//	12.
Sennæ	18.	//
Taraxaci	3.	//
Trifolii fibrini	4.	//
Veronicæ	4.	//
Violariæ	9.	//
Virgæ aureæ	2.	//
Specierum amararum.	9.	//
Vide pag. 8.		
Aromaticarum	12.	//
Pag. 49.		
Emollientium.	18.	//
Pag. 48.		
Vulnerariarum	9.	//
Pag. 9.		

FLORES.

Balauſtiorum	2.	//
Bellidis minoris	1.	//
Centaurii minoris	3.	//
Chamæmeli Rom.	2.	//
Vulgaris.	9.	//

	Libr.	Unc.
Hyperici	3.	//
Lavendulæ	1.	//
Lupuli Saliftarii	2.	//
Malvæ	1.	//
Meliloti	9.	//
Millefolii	1.	//
Papaveris Erratici	9.	//
Pedis Cati	2.	//
Rofarum Rubrarum	3.	//
Provincial.	2.	//
Sambuci	4.	//
Tanaceti	1.	//
Tunicæ	1.	//
Tuffilaginis	1.	//
Verbafci	4.	//
Urticæ albæ	1.	//

SEMINA.

Anifi	3.	//
Cardui Benedicti	//	6.
Cardui Mariæ	//	6.
Cinæ, *five* Seminis contra Vermes	1.	//
Coriandri	//	8.
Dauci fylveftris	//	8.

	Libr.	Unc.
Fæniculi	//	8.
Hordei	200.	//
Lini	6.	//
Sinapi	1.	//
Quatuor Frigid. major	4.	//
Farin. reſolvent.	15.	//

FRUCTUS.

Alkekengi	1.	//
Amigdal. dulcium	8.	//
Amar.	1.	//
Capit. Papaver. albi	2.	//
Caricarum	40.	//
Caſſiæ Fiſtulæ	60.	//
Colocynthidos	//	6
Cupreſſi Nucum	1.	//
Cynoſbatos	2.	//
Juniperi Baccar.	8.	//
Lauri Baccar.	//	12.
Myrobalanorum Citr.	1.	//
Paſſularum maj.	6.	//
Prunarum Damaſcen.	24.	//
Tamarindorum	100.	//

CORTICES.

	Libr.	Unc.
Aurantiorum	2.	//
Cafcarillæ	1.	//
Cinnamomi	1.	//
Chinæ Chinæ	30.	//
Citri	1.	//
Malicorii	2.	//
Simaroubæ	1.	//
Vinterani - Magellanicæ	1	//

AROMATA.

Caryophyllorum Aromat.	//	6.
Croci Orientalis	//	12.
Cubebarum	//	2.
Macis	//	2.
Piperis longi	//	8.
Zedoariæ	//	8.
Zingiberis	//	8.

LIGNA.

Guajaci	9.	//

Nephritici

	Lib.	Unc.
Nephritici.	//	8.
Sandalini Citrini.	1.	//
Rubri	1.	//
Saſſafras	6.	//

FUNGI.

Agarici Albi	//	12.
Crepitus Lupi	1.	//

MARINA.

Coralliorum Rubr. ppt.	//	12.
Corallinæ	//	8.
Spongiarum	//	8.
pptar.	//	8.

EX ANIMALIBUS.

Milleped	//	12.
Cantharidum	3.	//
Caſtorei	//	6.
Ceræ Albæ	6.	//
Flavæ	4.	//
Concharum ppt.	//	12.

I

	Libr.	Unc.
Cornu Cervi raſ.	6.	//
ad Albed. calcinat.	6.	//
Matris Perlarum ppt.	//	12.
Oculorum Cancrorum.	1.	//
Oſſis Sepiæ	1.	//
Spermatis Ceti.	1.	//

MINERALIA.

Antimonii Crudi	3.	//
Argenti Vivi	2.	//
Auripigmenti	//	8.
Boli Armenæ.	3.	//
Ceruſæ Albæ	6.	//
Colchotar.	1.	//
Chalybis Limaturæ	4.	//
Croci Martis aperient.	//	12.
Lithargyri.	3.	//
Minii.	1.	//
Terræ Sigillatæ alb.	1.	//
Tuthiæ	//	6.
Viridis Æris	//	8.

GUMMI ET RESINÆ.

Ammoniaci.	4.	//

	Libr.	Unc.
Arabici	1.	//
Aſſæ dulcis	//	3.
Aſſæ fœtidæ	//	12.
Camphoræ	3.	//
Colophoniæ	2.	//
Elemi	2.	//
Euphorbii	//	4.
Guajaci	//	6.
Gummi Guttæ	//	8.
Maſtiches	//	12.
Myrrhæ	2.	//
Olibani	1.	//
Pini	2.	//
Sanguinis Draconis	1.	//
Succini flavi	//	12.
Tragacanthi	2.	//

SUCCI CONCRETI.

Aloes Succotrinæ	3.	//
Hypociſtidis	//	12.
Liquiritiæ	6.	//
Mannæ	60.	//
Mellis	100.	//
Opii	1.	//

	Libr.	Unc.
Sacchari	50.	"
Sacchari, dicti *Cassonade*	80.	"
Scammonii	2.	"
Terræ Japonicæ	1.	"

BALSAMA NATIVA.

Copaibæ	2.	"
Peruviani Albi	"	12.
Nigri	"	12.
Tolutani	"	12.
Terebinthinæ communis	60.	"
Venetæ	6.	"

OLEA EXPRESSA.

Amygdalarum dulcium	18.	"
Laurini	2.	"
Lini	6.	"
Olivarum	50.	"
Ovorum	"	6.

OLEA INFUSA.

Chamæmeli	6.	"
Hyperici	6.	"
Lumbricorum	2.	"

	Libr.	Unc.
Rosati	6.	"

OLEA DISTILLATA.

Anisi	"	4.
Citri	"	6.
Rorismarini	"	6.
Terebinthinæ	9.	"

SALIA NATURALIA.

Aluminis crudi	4.	"
Boracis	"	8.
Nitri	6.	"
Salis Cathartici amari	30.	"
Ammoniaci	2.	"
Vitrioli Albi	1.	"
Cærulei	"	8.
Viridis	"	12.

SALIA ARTIFICIALIA.

Arcani duplicati	1.	"
Cristalli mineralis	1.	"
Cremoris Tartari	2.	"
Mirabilis Glauberi	2.	"
Polychresti	2.	"
Salis, vel Vitr. Martis	"	12.

	Libr.	Unc.
Saturni	//	8.
Solubilis *de Seignette*	9.	//
Tartari Chalybeat. ſolub.	//	9.
Vitriolati	1.	//
Emetici	//	12.
Terræ foliatæ Tartari	//	12.
Vegetabilis	1.	//

SALIA FIXA.

Salis Abſinthii	1.	//
Geniſtæ	//	8.
Tartari	3.	//
Liquoris Tartari per deliquium	1.	//

SALIA VOLATILIA.

Volatilis Salis Ammoniaci	2.	//
Cornu Cervi	1.	//
Aromatici	//	12.
Salis ſedativi Homberg	//	4.
Cinerum Geniſtæ	8.	//
Saponis Veneti	9.	//
Starckei	//	6.



REMEDIA COMPOSITA.

PULVERES.

	Libr.	*Unc.*
Ari composit.	//	12.
Cornachini	//	6.
Diaireos	//	12.
Diatragacanth. frig.	1.	//
Epileptici de Gutteta	//	6.
Pectoralis Looch sicci	//	8.
Trochiscorum albi Rhasis	//	8.

CONSERVÆ.

Absinthii	2.	//
Cochleariæ	2.	//
Enulæ Campanæ	//	12.
Fumariæ	2.	//
Rosarum	6.	//

ELECTUARIA.

Catholici duplicis	4.	//
Lenitivi	8.	//

	Libr.	Unc.
Confectionis Alkermes	3.	//
de Hyacinth	4.	//
Diascordii	3.	//
Philonii Romani	//	12.
Theriacæ	18.	//
Opiatæ Salomonis	2.	//
Extracti Juniperi	6.	//
Pulpæ Cassiæ	6.	//

EXTRACTA.

Cicutæ	2.	//
Elaterii	//	6.
Fumariæ	//	8.
Laudani Opiati	//	4.
Resinæ Jalappæ	//	6.
Scammonii	//	6.

PILULÆ.

De Cynoglosso	//	12.
Starckei	//	6.

SYRUPI.

Absinthii	4.	//

Altheæ

	Libr.	*Unc.*
Altheæ Fernelii	9.	//
Balſamici	2.	//
Capillorum Veneris	3.	//
Caryophyllorum	4.	//
Cicorii cum Rheo	6.	//
Corticis Aurantiorum	2.	//
Cydoniorum	4.	//
Diacodii	6.	//
Eryſimi Lobelii	2.	//
Limonum	12.	//
Myrthini	1.	//
Papaveris erratici	9.	//
Roſarum ſolut. C. Sen.	12.	//
De Roſis ſiccis	2.	//
De Rhamno Cathart.	3.	//
De 5 Rad. aperient.	3.	//
Mel. Deſpumat.	12.	//
Mercurialis	1.	//
Roſati	4.	//
Oxymel. Simpl.	9.	//
Scillitici	4.	//

TINCTURÆ.

Aloes	4.	//

	Libr.	Unc.
Laccæ	1.	//
Myrrhæ	2.	//
Elixirii proprietatis Paracelsi	3.	//
Laudani liquidi Sydenh.	1.	//

BALSAMA.

Commendatoris *de Perne*	2.	//
Fioraventi	3.	//
Lucatelli	1.	//
Sulphuris Anisati	//	8.
Tranquillantis	6.	//
Virid. Metensium	3.	//
Vini Emetici	3.	//
Aquæ Vitæ Camphorat	24.	//
Aquæ Calcis	12.	//

UNGUENTA.

Ægiptiaci	1.	//
Albi Rhasis	2.	//
Altheæ	9.	//
Unguenti *vulgo* dicti *Arcæi Balsamum*	9.	//
Basilici	9.	//
Cerati Galeni	4.	//
Fusci, dicti *de la Mère*	12.	//

	Libr.	Unc.
Mercurialis citrini	12.	//
de Nicotianâ	1.	//
Nutriti	3.	//
Neapolitani	3.	//
Populei	2.	//
Rosati	4.	//

EMPLASTRA.

Diabotani	3.	//
Diachylon C. Gummi	6.	//
Simplicis	4.	//
Diapalmæ	9.	//
Diaphoretici	6.	//
De Meliloto compos.	4.	//
Norimbergensis	9.	//
De Ranis C. Mercurio	6.	//
Saponacei camphorati	6.	//
Vesicatorii	4.	//



REMEDIA CHEMICA.

	Libr.	Unc.
ÆRIS ufti	//	8.
Ætiopis antimonialis	//	9.
Mineralis	//	6.
Aluminis ufti	6.	//
Antihectici poterii	//	6.
Antimonii diaphoret.	//	12.
Cinnabaris factitiæ	//	2.
Croci Martis aperient.	//	12.
Diacrydii fulphurati	//	12.
Florum Benzoini	//	6.
Sulphuris	3.	//
Hepatis Antimonii	2.	//
Kermetis mineralis	//	1.
Lapidis cauftici	//	12.
Infernalis	//	2.
Medicamentofi	//	8.
Mercurii dulcis	//	4.
Præcipitati rubri	//	12.
Sublimati corrofivi	//	1.
Vitri Antimonii	//	6.
Aquæ Rofarum	6.	//

	Libr.	Unc.
Cinnamomi hordeat.	4.	//
Vinosæ	4.	//
Spirituosæ	3.	//
Rabellianæ	//	12.
Vulnerariæ spirituos.	12.	//
Liquoris anodini mineralis Hoffmanni.	//	12.
Lilii Paracelsi	//	8.
Olei Vitrioli	1.	//
Spiritus Cochleariæ.	3.	//
Melissæ composit.	3.	//
Theriacalis.	3.	//
Spiritus Nitri.	1.	//
Nitri dulcis	//	12.
Salis	2.	//
Salis dulcis	//	12.
Vini	4.	//
Vitrioli	2.	//
Volatilis Salis Ammoniaci	1.	//
Aromatici oleosi	//	6.







